

[Hugh Corbett 14]
**Le livre du
magicien**

Paul.C Doherty

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Paul C. Doherty

Le livre du magicien

GRANDS DÉTECTIVES

10
18



Paul C. DOHERTY

LE LIVRE DU MAGICIEN

*Traduit de l'anglais
par Anne Bruneau
et Catherine Poussier*



« Grands Détectives »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Table des matières

AVANT-PROPOS

PROLOGUE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

NOTE DE L'AUTEUR

AVANT-PROPOS

Philippe IV de France et Édouard I^{er} d'Angleterre étaient ennemis jurés. Philippe se considérait comme un nouveau Charlemagne. Il désirait donner à la France des frontières naturelles et, par le biais de sa famille – les Capets –, voulait dominer les autres monarchies d'Europe. Deux visées l'incitèrent par conséquent à passer le plus clair de son règne à comploter contre Édouard d'Angleterre : s'emparer, au sud-est de la France, de la province de Gascogne aux riches vignobles que détenaient encore les Anglais ; voir son petit-fils couronné roi d'Angleterre à Westminster. Ce second but était, pour lui, le moyen le plus sûr d'aboutir à la réalisation du premier. Édouard I^{er} manoeuvra pour éviter d'être ainsi pieds et poings liés, mais les événements jouèrent contre lui. En mai 1303, sous une pression internationale très forte, surtout de la part de la papauté, il ratifia le traité de Paris, par lequel il promit solennellement que son fils aîné, le prince de Galles, épouserait Isabelle, la fille unique de Philippe.

Au début du XIV^e siècle, tout comme de nos jours, les intrigues internationales allaient bon train. C'était aussi une période de changements considérables où les grands écrivains de l'époque commençaient à faire reculer les limites du savoir. L'un de ces auteurs, Roger Bacon, un érudit franciscain, mort une trentaine d'années auparavant, détenait maints grands secrets...

PROLOGUE

« S'étendent donc sous nos yeux les régions remarquables
de l'Europe du Nord. »

Roger BACON, *Opus majus*.

Château royal de Poissy, fête de saint Barnabé, apôtre, juin 1303

Au château de Poissy, Philippe IV de France, surnommé « le Bel », était agenouillé dans la petite chapelle royale donnant sur la fontaine de la cour. Il aimait cet oratoire exigu, son ravissant dallage de losanges noirs, blancs et rouges, son prie-Dieu de chêne rembourré, ses splendides tapisseries dépeignant les exploits de son célèbre prédécesseur, le Capétien Louis IX, devenu saint Louis par la grâce de l'Église universelle. Philippe se tenait devant une statue de son glorieux ancêtre et, levant les yeux sur la sainte face, l'observait avec attention. Il faudrait qu'il s'entretienne avec le sculpteur. Il voulait que le visage de Louis ressemble au sien ; il n'y avait point là blasphème : Philippe n'était-il pas l'un de ses descendants directs ? Le même sang sacré des Capétiens ne coulait-il pas dans leurs veines ?

Le roi était donc agenouillé, immobile. Malgré la chaleur, il portait sur les épaules une pelisse bleue brodée de fleurs de lis d'or. Ses cheveux blond cendré, séparés au milieu par une raie, lui cachaient les oreilles. Sa moustache et sa barbe, de la même couleur, étaient taillées avec soin. Ses yeux bleu clair, dont maints de ses sujets redoutaient le regard, se posaient de-ci de-là, distraits par les flammes des innombrables lumignons et chandelles qui entouraient la statue. Le mémorial de saint Louis se dressait à gauche du maître-autel dans la chapelle construite selon les instructions précises de Philippe. C'était là que le souverain avait l'habitude de se retirer pour remercier Dieu, qu'il considérait comme un pair, et pour parler à son saint ancêtre, qu'il estimait être son envoyé à la cour céleste.

Il joignit les mains, doigts tendus vers le ciel. Il était si reconnaissant envers saint Louis ! Renonçant à son attitude en général glacée, il se pencha et baisa le socle de la statue. Il avait fait bien des rêves et voilà que ces rêves, grâce à l'intercession de saint Louis,

étaient sur le point de devenir réalité. Il avait marié ses fils aux filles des trois puissants ducs de son royaume, s'assurant ainsi que des provinces – la Bourgogne, par exemple – passeraient sans conteste sous la férule capétienne. Le seul obstacle avait été, au sud-ouest, le duché de Gascogne aux fertiles vignes, détenu par Édouard d'Angleterre. Philippe sourit dans sa barbe, car là aussi la situation changeait. Profitant des difficultés que rencontrait Édouard dans sa campagne contre les Écossais, il l'avait menacé de guerre ouverte. Oh, quel plaisir de savourer le succès ! Le mois dernier, par le traité de Paris, Édouard d'Angleterre avait été obligé de reconnaître qu'en ce qui concernait la Gascogne, Philippe de France était son suzerain. Il avait aussi solennellement juré que le prince de Galles épouserait la fille unique de Philippe, encore une enfant, la princesse Isabelle, aux yeux bleu ciel et aux cheveux d'or, tout le portrait de son père.

Philippe, radieux, contempla le visage de son aïeul. « Un jour, murmura-t-il, mon petit-fils ceindra la couronne du Confesseur, ma fille sera reine d'Angleterre et son puîné duc de Gascogne ! » Le roi ne se tenait plus de joie : il avait mené à bien ce que le grand saint avait entrepris ; il rendrait à la France des frontières naturelles, la haute chaîne de montagnes au sud et les mers indomptées au nord et à l'ouest. Les Pays-Bas deviendraient ses obligés et le pouvoir de la France se ferait sentir à l'est jusqu'au Rhin. Le sourire de Philippe s'évanouit quand un bruit de toux retentit derrière lui. Il se signa avec lenteur et se releva non sans élégance de son prie-Dieu. Prenant les gants de soie glissés sous sa ceinture, il les enfila tout en fixant Monsieur Amaury de Craon, Gardien des secrets royaux.

L'air dur du souverain inquiéta ce dernier.

— Votre Majesté désirait me voir ? s'enquit-il.

Philippe sourit et, s'approchant à grands pas, prit à deux mains la tête de Craon et la serra sans ménagement.

— Amaury, Amaury, nous devons débattre de quelques sujets, Amaury.

Il conduisit Craon le roux, conseiller des plus insaisissables, vers un petit banc placé au milieu de la chapelle dans une alcôve étroite où il rencontrait d'ordinaire son confesseur pour lui chuchoter ses péchés et recevoir l'absolution. Il n'estimait pourtant pas en avoir besoin ; après tout, Dieu lui aussi était roi et il comprendrait. En tout cas, c'était un endroit parfait pour se retrouver et comploter : nulle oreille indiscrete ne pouvait traîner dans les parages et aucun espion ne pouvait prendre des notes.

Le roi s'assit en déployant pelisse et tunique autour de lui et, d'un geste, fit signe à Craon de s'installer à ses côtés.

— Eh bien, Amaury, j'ai lu votre document.

Il joua avec les glands rouges de ses gants de soie.

— Vous avez insisté, dit-il à voix basse, pour que j'aborde deux questions.

— La première, Sire, est Sir Hugh Corbett.

— Représente-t-il une difficulté, Amaury, ou est-ce dû à la haine que vous lui portez ?

Craon s'inclina imperceptiblement.

— Monseigneur, vous êtes toujours aussi perspicace. Je hais Corbett pour ce qu'il représente, pour ce qu'il dirige, cette Chancellerie secrète et sa légion d'espions.

— C'est vrai, c'est vrai, admit Philippe.

— Et la seconde, c'est l'université de la Sorbonne.

Craon baissa la tête, mais le long soupir que poussa son maître lui indiqua qu'il avait visé juste.

— Les juristes ! siffla le roi. Ces hommes sortis du ruisseau qui estiment que ma volonté n'a pas force de loi !

— Sire, nous pouvons prendre des mesures.

Philippe se pencha davantage, comme un prêtre écoutant un pénitent et, dans cette maison de Dieu, le roi de France et son chef des espions se mirent à tisser leur sanglante toile d'araignée pour attirer Édouard d'Angleterre au plus profond de leur borbier.

CHAPITRE PREMIER

« Le roi, se trouvant dans le comté d'Oxford, en la demeure d'un gentilhomme, fut fort désireux d'en apprendre plus sur ce célèbre frère. »

L'Illustre Histoire de frère Bacon.

Paris, août 1303.

Walter Ufford était fort doué pour regarder par les trous de serrure. Il prétendait être doté d'un talent particulier en la matière, et en ce vendredi, veille de la fête de sainte Monique, mère de saint Augustin, il usait de ses dons au bénéfice de son maître, Sir Hugh Corbett, garde du Sceau privé d'Édouard I^{er} d'Angleterre. Ufford s'amusait beaucoup. En fait, quand il se rendrait au confessionnal pour battre sa coulpe au début de l'Avent, il ne manquerait pas de l'avouer. Walter Ufford était occupé à épier Maître Thibault, professeur de théologie et directeur des écoles à l'université de la Sorbonne, à Paris. Il jeta un rapide coup d'oeil dans la galerie. Elle était déserte. Seuls le craquement des lames du plancher et le bruit de la vermine qui détalait résonnaient dans le sinistre couloir. Maître Thibault ne voulait pas être distrait ; après tout, c'était là sa maison, une demeure élancée de deux étages dans la rue de la Veuve, à quelques pas seulement de la Seine puante et agitée. Ufford tendit l'oreille. D'en bas montait le bruit des réjouissances, la musique des rebecs, des flûtes et des tambours. La danse avait commencé. Ces bohémiennes aux yeux noirs devaient cabrioler comme Salomé en jetant alentour des regards éhontés et en suscitant les désirs ardents des spectateurs.

« Il n'y aura guère de leçons ce soir », murmura Ufford à son bonnet. Il approcha son oeil de la serrure. Il se félicitait de ce que Maître Thibault ait ôté la clef. Le trou était large, ce qui donnait à Walter une vue dégagée sur la chambre du vieux débauché, une pièce somptueuse au plancher ciré couvert de tapis de laine et aux murs ornés de tentures coûteuses. Un feu pétillait gaiement dans l'âtre et les chandelles disposées autour de la salle éclairaient le tableau qui se déroulait sur le lit à quatre montants drapé de bleu. Maître Thibault, nu comme au jour de sa naissance, était tout à ses ébats avec

Lucienne, *fille de joie*, l'une des meilleures que la Maison des Plaisances pouvait procurer. Ufford s'affligea à part soi. Lucienne était une vraie beauté avec sa flamboyante chevelure rousse et sa peau blanche comme neige. Elle avait la silhouette d'une Vénus et le visage d'une Aphrodite. Médusé, il admira l'agilité de ce vieux professeur. Il l'entendait geindre de volupté pendant que Lucienne poussait des cris de plaisir.

— Il est occupé ?

Walter pivota sur ses talons en posant la main sur le pommeau de sa dague, puis se détendit. En dépit de la robe écarlate et du masque doré qui lui cachait le visage, il reconnut son compagnon, William Bolingbroke, éternel étudiant à l'université de Paris, à l'instar d'Ufford, un homme qui se plongeait dans la *scientia naturalis*.

— Il se divertit fort, chuchota Ufford.

— Mets ton masque !

Ufford s'empressa d'obéir, bien qu'il n'aimât pas son déguisement qui représentait un goupil. Ayant aperçu son reflet dans un pichet de cuivre rutilant, il avait jugé le déguisement beaucoup trop réaliste. Il en allait de même pour celui de Bolingbroke figurant un animal diabolique aux yeux obliques, au groin menaçant et aux cornes recourbées de chaque côté.

— Il fait si chaud ! commenta Walter à voix basse. Je transpire comme une catin en rut.

Bolingbroke l'attrapa par le coude et le conduisit un peu plus loin dans la galerie jusqu'à un petit coussiège. Il y monta, ouvrit le vantail et ôta son masque en invitant son compagnon à faire de même. Ils savourèrent quelques instants l'air frais de la nuit.

— Viendra-t-il ?

— Cela vaudrait mieux pour lui.

Bolingbroke tourna le dos à la fenêtre. Il était pâle et avait l'air las. Des cernes soulignaient ses yeux profondément enfoncés et son large front luisait de sueur sous ses cheveux blond-roux coupés ras.

Ufford, en proie à un spasme de frayeur, se tint l'estomac à deux mains. Il n'aurait pas dû boire autant de vin, mais, comme l'avait fait remarquer Bolingbroke, ils devaient se mettre au diapason. Les professeurs avaient organisé une fête pour marquer le début du trimestre, pour festoyer, boire et s'amuser avant de reprendre la rigoureuse discipline de leurs études.

— Es-tu certain que tout va bien ? chuchota Ufford.

— Ils sont soûls comme des grives. Maître Thibault ne pense qu'à ses plaisirs et les autres ne sauraient distinguer l'alpha de l'oméga.

Ufford sourit dans sa barbe. Il reconnaissait bien là Bolingbroke, le pédant, toujours prêt à étaler sa science aux moments les plus inopportuns !

— Nous devrions y aller.

Ufford entendit sonner complies aux cloches d'une église proche : c'était le signal. Il remit son masque et suivit son compagnon dans la galerie. Ils s'arrêtèrent en haut de l'escalier.

— Sois prudent ! rappela Bolingbroke.

Ils descendirent les marches de bois, empruntèrent la seconde galerie, passèrent devant différentes chambres d'où résonnaient, haut et clair, les bruits de l'amour, descendirent un autre escalier latéral, suivirent un couloir dallé, sombre, mais sentant bon le vin répandu, et pénétrèrent dans ce que Maître Thibault appelait la grand-salle. Cette longue pièce lambrissée avait été aménagée pour les réjouissances nocturnes. De chaque côté, les tables sur tréteaux, tachées de vin, de bière et d'ale, étaient jonchées de reliefs de nourriture. Chopes, gobelets, coupes et plats gisaient sur le sol, reflétant la lumière des nombreuses chandelles et torches qui éclairaient la pièce tout en laissant, pourtant, assez de coins d'ombre pour ceux qui préféraient s'abandonner à leurs plaisirs de façon discrète. On avait repoussé les bancs. Les hôtes de Maître Thibault formaient un cercle autour de trois jouvencelles à la peau mate et aux cheveux noir corbeau, qui, vêtues de divers haillons bigarrés aux vives couleurs, virevoltaient et tourbillonnaient au claquement des cliquettes et au tintement de clochettes d'argent. Les bohémiennes dansaient sur le rythme ardent des musiciens qui suivaient la mesure donnée par un petit garçon au tambour presque aussi gros que lui. Il marquait la cadence et accélérail le pas. Presque tous les spectateurs étaient ivres. Et quand Bolingbroke et Ufford entrèrent, l'un d'entre eux s'éloigna en titubant jusqu'à un coin sombre où il vomit après avoir écarté à coups de pied les grands lévriers qui rôdaient dans la salle et sautaient sur les tables en quête de rogatons.

Les deux hommes se frayèrent un chemin dans la cohue. Ufford, environné de tous côtés par des hommes et des femmes en robes éclatantes, le visage caché sous des masques de chiens, de blaireaux, de faucons, de griffons ou de dragons, avait l'impression de se trouver dans un des cercles de l'Enfer. L'air était chargé de leurs parfums bon marché. Les yeux brillaient, les doigts s'agrippaient à ses vêtements. Ceux qui désiraient regarder la danse et se joindre à l'assemblée qui encerclait de plus en plus étroitement les Salomé cabriolant le poussaient et le bousculaient. Quand la danse s'interrompait, celui qui avait gagné la faveur des jouvencelles pouvait jouir de leur corps.

Ufford ne se sentait pas très bien et tenta de refréner la panique qui s'emparait de lui. Il y avait là des docteurs en droit, des maîtres de logique, des professeurs de théologie qui laissaient libre cours, en cette folle soirée, à leurs moindres caprices et à leur passion. Il était certain d'avoir reconnu Destaples et Vervins, si faciles à identifier

grâce à leur haute taille. De l'autre côté de la salle, comme s'il voulait garder ses distances avec l'orgie, était assis Louis Crotoy. Le corpulent Pierre Sanson tira Bolingbroke par la manche, mais fut repoussé. Ils réussirent enfin à traverser la pièce et parvinrent sous l'estrade des trouvères et dans les cuisines. Les fêtards s'y étaient introduits furtivement pour étancher leur soif et voir s'ils ne pourraient dérober aux serviteurs et aux marmitons un supplément de vin. Partout des domestiques s'affairaient, qui à nettoyer les billots ensanglantés, qui à se goberger des reliefs du banquet. Personne n'accorda grande attention à Ufford ni à Bolingbroke quand ils se dirigèrent vers la cour dallée, un endroit sombre et humide puant l'écurie à plein nez. Bolingbroke s'y faufila, Ufford sur ses talons dans l'ombre, ouvrit la grille de la poterne percée dans le haut mur d'enceinte et siffla doucement dans l'obscurité. On siffla en retour. Ufford, scrutant les ténèbres, distingua une silhouette qui se déplaçait et le Roi des Clefs s'approcha. Bolingbroke verrouilla aussitôt la porte et les trois hommes s'accroupirent dans le noir.

Le Roi des Clefs était sec comme une trique. Ses cheveux, blanchis avant l'âge, séparés par une raie médiane, lui tombaient sur les épaules. Ufford fut fasciné par son visage si particulier : émacié, le menton pointu, il évoquait un V ; ses yeux étaient très rapprochés et il avait un nez crochu sur une petite bouche. Ufford sentit l'odeur et se remémora la remarque de Bolingbroke sur ce maître ès cambriolages, à savoir qu'il détestait les poils sur son visage et sur celui de la personne avec laquelle il traitait. Bien entendu, plus tôt dans la soirée, lui et Bolingbroke s'étaient rasés avec grand soin.

— Êtes-vous prêt ? interrogea Bolingbroke.

Le Roi des Clefs jeta un coup d'oeil autour de lui.

— Êtes-vous seuls ?

Il parlait un bon anglais d'une voix douce qui détachait chaque mot.

— Bien sûr !

— Une pièce d'or ! exigea le Roi des Clefs en tendant la main, le bout de ses doigts dépassant de ses mitaines de cuir noir.

Bolingbroke s'exécuta. L'homme prit la pièce entre l'index et le pouce, la mordit, se déclara satisfait et retourna à la grille. Il revint chargé de deux sacs de cuir. Il tendit le plus grand à Bolingbroke et attacha l'autre à la ceinture qui enserrait son justaucorps de cuir. Bolingbroke ouvrit son propre sac et en sortit deux ceinturons, garnis, chacun, d'une épée et d'un poignard. Lui et Ufford s'en ceignirent et, replongeant la main dans le sac, Bolingbroke y prit deux petites arbalètes et un solide carquois en cuir plein de carreaux.

— Nous sommes prêts.

Ceinturons et arbalètes dissimulés sous leur chape, ils traversèrent

la cour à pas de loup et entrèrent dans les cuisines. Les serviteurs se disputaient un juteux morceau d'agneau pendant qu'à l'autre bout de la pièce, un lévrier regardait le coin où il avait l'habitude de se coucher, coin où, à présent, un soiffard était fort occupé à trousser une souillon. Personne ne remarqua les trois nouveaux venus quand ils ouvrirent la porte de la cave et descendirent les marches de pierre mal éclairées. Ils s'arrêtèrent en bas de l'escalier et se regroupèrent. Bolingbroke décrocha une torche des supports fichés dans le mur et les entraîna plus loin dans l'obscurité. De chaque côté il y avait des barriques, des cuveaux et des tonneaux, pour la plupart mis en perce en vue du banquet de la soirée de sorte que, sous les pieds, le sol était glissant. Au bout de la cave, ils parvinrent devant une épaisse porte de bois renforcée de gros clous. Le Roi des Clefs s'accroupit et, ordonnant à voix basse à Bolingbroke de rapprocher la torche, il vida son sac rempli de petites tringles et d'instruments qui ressemblaient à des clés. Il resta là un instant, agenouillé, grommelant dans sa barbe, jurant dans le patois des ruelles misérables du quartier Saint-Antoine.

— Y parviendrez-vous ? s'inquiéta Bolingbroke à voix basse.

Le Roi des Clefs cessa de farfouiller et eut un grand sourire qui dévoila sa dentition ébréchée.

— Qu'il s'agisse du tabernacle de Saint-Denis ou du Trésor du roi Philippe, il n'est point de serrure à Paris que je ne puisse forcer.

Il montra l'un de ses outils.

— Il n'y a pas de serrure qui puisse résister à ça ; ce n'est que le manque de lumière qui me gêne.

Comme pour prouver ses dires, il inséra la petite tringle et Ufford, soulagé, soupira en entendant le cliquetis espéré.

La porte s'ouvrit. La pièce n'était qu'une cellule aux murs chaulés dont le plafond, aux épaisses poutres noires, ne s'élevait qu'à quelques pouces au-dessus de leurs têtes. Tout autour on avait rangé des coffres, des arches et des coffrets : les trésors de Maître Thibault. Bolingbroke, s'en désintéressant, entraîna ses compagnons vers un lourd coffre cerclé de fer, bleu foncé et orné de fleurs de lis dorées. Il possédait trois serrures sur le devant et une de chaque côté. Le Roi des Clefs le tira vers lui et l'examina avec curiosité.

— Que contient-il ? Une rançon de roi ?

— Le *Secretus secretorum*, répondit Ufford.

— Quoi donc ?

— La Voix de Dieu, expliqua Ufford.

Le Roi des Clefs recula.

— Il ne s'agit pas de magie noire, n'est-ce pas ? Il ne contient ni racine malfaisante ni livre de charmes ? Messieurs, je redoute la magie.

— Il ne s'agit point de magie, le rassura Ufford, mais de savoir.

C'est un manuscrit des écrits secrets de frère Roger Bacon, jadis érudit en Sorbonne.

L'homme éclata de rire.

— Quoi ? Vous m'avez engagé, moi le Maître des Serrures, le Roi des Clefs, pour voler le manuscrit d'un franciscain ?

Ufford posa la main sur sa dague.

— Vous avez été payé fort cher, Monsieur, qui que vous soyez. Une pièce d'or pour profiter de vos services, deux pour ouvrir ce coffre et deux autres quand nous nous quitterons. En ce moment, en haut, Maître Thibault chevauche sa jouvencelle pendant que ses hôtes se mettent au fait de tous les péchés de la chair. Hâtez-vous donc.

Le Roi des Clefs retourna vers le coffre. Bolingbroke alla fermer les portes et s'assurer que tout allait bien. Ufford s'accroupit contre le mur, ordonnant à son estomac de se calmer et à sa sueur de se refroidir.

Il ne cessait de regarder le Roi des Clefs qui, ayant à présent ôté ses mitaines de cuir, caressait les serrures comme il l'aurait fait de la chevelure de son amante (ont en gloussant sous cape).

— C'est l'ouvrage d'hommes de métier, déclara-t-il en s'avancant vers Ufford.

— *Domine miserere !* murmura ce dernier. Ils en réclament toujours davantage.

Il lança un regard furieux au bonhomme, remarquant à quel point ses jambes étaient minces et filiformes dans les sombres chausses de laine, à quel point ses pieds semblaient flotter dans les bottes à talon plat.

— Deux pièces d'or supplémentaires, annonça le Maître des Serrures en tendant les mains.

Ufford lança un coup d'oeil à Bolingbroke, qui ouvrit son escarcelle et tendit l'argent. Ufford leva son arbalète, ôta le capuchon du carquois et prit l'un des carreaux barbelés qu'il encocha dans la rainure polie. Le Roi des Clefs, pourtant, se contenta d'empocher l'or, de faire un clin d'oeil et de reprendre sa besogne.

— J'espère que vous parviendrez à l'ouvrir ! s'exclama Ufford. Soit vous y arrivez et nous partons avec ce manuscrit, soit...

— Ne me menacez pas, rétorqua l'homme qui s'affairait maintenant sur une autre serrure.

Ufford se tut. Tout en serrant l'arbalète, il se pencha en arrière et contempla le plafond. Il lui tardait que la soirée soit passée. Comme il serait agréable de retourner en Angleterre pour recevoir les louanges et les récompenses dispensées par Sir Hugh Corbett, garde des Secrets du roi ! Il sourit dans sa barbe. Il aimait bien Corbett, homme taciturne, bon maître sans aucune illusion sur le grand Édouard d'Angleterre. Il se remémora la dernière fois où lui et Bolingbroke

avaient rencontré le magistrat. Quand était-ce ? Environ huit semaines plus tôt, vers la Fête-Dieu ? Corbett, prétextant un incident diplomatique, était venu à Paris et avait eu une entrevue avec ses deux clercs secrets, comme il les appelait, dans une petite auberge hors les remparts de la ville, sur la route de Fontainebleau. Il ne leur avait pas dit grand-chose ; c'était inutile, car Ufford comme Bolingbroke étudiaient les sciences naturelles, le Quadrivium et le Trivium⁽¹⁾, la logique, la métaphysique, la philosophie et l'éthique des Maîtres. Cela faisait maintenant trois ans qu'ils étaient à Paris à rassembler des informations pour la couronne d'Angleterre. Mais à présent, leur tâche s'était modifiée...

Corbett avait retenu une chambre à l'auberge et les avait réunis autour d'une table pendant que son écuyer, Ranulf-atte-Newgate, vêtu de cuir noir, gardait la porte. Le contraste entre Corbett et Ranulf ne cessait d'étonner Ufford. Sir Hugh avait la peau mate et des yeux profondément enfoncés. Son visage rasé de près, aux traits réguliers, était toujours imperturbable. En secret, Ufford le nommait « l'homme au coeur et aux mains purs ». Ranulf le roux était différent. Ses yeux obliques et verts dans sa figure pâle étaient sans cesse aux aguets. C'était un combattant, expert dans le maniement de l'épée, du poignard et du garrot. Ufford avait ouï des rumeurs : Ranulf, autrefois, avait été un pendard, un coquin des puantes venelles londoniennes que Corbett avait sauvé du gibet. À l'inverse de son maître qui avait étudié aux collèges d'Oxford, Ranulf s'était éduqué seul. Homme à l'ambition dévorante, capable de s'adapter à tout, il était à présent clerc principal à la chancellerie de la Cire verte⁽²⁾.

— Voilà qui est fait ! s'exclama le Roi des Clefs.

Le cliquètement tira Ufford de sa rêverie. Le larron, ayant fait sauter les deux serrures latérales, s'affairait sur les trois frontales.

Allez, vite ! insista Bolingbroke, adossé à l'huis.

Ufford dévisagea son compagnon. Ce dernier, à l'ordinaire homme calme et réservé, aux manières plutôt élégantes et à la mise recherchée, se montrait, ce soir, fort agité. Ufford n'en ignorait pas la raison. L'un des *magistri*, à l'étage, était un traître. Ni lui ni Bolingbroke ne savaient de qui il s'agissait, mais, après de longues recherches, ils avaient appris que l'université de la Sorbonne possédait une copie du *Secretus secretorum* de frère Roger Bacon et que les érudits tentaient d'en déchiffrer le code secret. Le mystérieux traître avait proposé de vendre le *Secretus* à la Couronne anglaise. Au début, les deux hommes étaient restés sur leurs gardes ; on les espionnait, les suspectant d'être des agents secrets. Mais, là encore, ce n'était que soupçons et il n'y avait nulle preuve. Et voilà que tout avait changé. Quelqu'un avait eu vent de leur rencontre confidentielle avec Corbett. Quelqu'un savait que le garde du Sceau privé les pressait de découvrir

le manuscrit, ou un exemplaire, de le dérober et de le rapporter sans délai en Angleterre...

Ufford leva la main en signe de paix, Bolingbroke lui répondit par un sourire contraint et baissa les yeux sur le Roi des Clefs occupé par le coffre. Bolingbroke, comme Ufford, ignorait qui était à la source de leur renseignement ; on avait simplement déposé des lettres rue des Carmélites, dans leur logis sis au-dessus de la taverne du *Martel de fer*. Les messages expliquaient que le *Secretus secretorum* était en possession de Maître Thibault qui le conservait au fond d'une arche dans la chambre forte de sa demeure.

— *D'accord !*

Un nouveau cliquetis. Le Roi des Clefs se retourna et souleva le fermail avec solennité.

— Pour l'amour du ciel ! chuchota Ufford d'une voix rauque en désignant les deux autres serrures.

Le temps passait ; les fêtards, là-haut, pourraient désirer plus de vin et il ne fallait pas qu'on les dérange. Si on les arrêtait... Ufford ferma les yeux : cette idée lui était insupportable.

Ces derniers jours, alors qu'ils préparaient le larcin, lui et son compagnon s'étaient aperçus que de sombres silhouettes se tenaient au débouché des ruelles et surveillaient leur logement. Corbett les avait avertis de se méfier du seigneur Amaury de Craon, Gardien des secrets de Sa Majesté Philippe IV de France. C'était l'ennemi mortel de Corbett. Sa tâche principale consistait à contrarier les plans de la couronne d'Angleterre et il disposait d'une légion d'espions et d'informateurs surnommés les « Chiens du roi ». Ufford et Bolingbroke avaient évoqué le danger, mais ils n'avaient pas le choix. Et s'ils étaient capturés ? Ufford serra plus fort son arbalète. On les conduirait à la Chambre ardente, sous le Louvre ; le juge les questionnerait ; on les mènerait à Montfaucon pour les rouer, le bourreau écraserait leurs membres à coups de maillet et ils finiraient étranglés à l'un des sinistres gibets proches des portes de Saint-Denis. Ufford, les yeux clos, pria. Il s'était rendu à Notre-Dame ce matin, avait allumé trois cierges dans la chapelle de la Vierge et, agenouillé sur les dalles dures, avait récité un Ave Maria après l'autre.

Pour apaiser la tension, il se releva et s'approcha de son compagnon.

— Pourquoi, s'enquit-il, pourquoi ce manuscrit est-il si précieux ?

Bolingbroke détourna le regard et posa un doigt sur ses lèvres.

— Bacon était un magicien, dit-il dans un souffle. Il a découvert des secrets, des choses cachées que connaissaient les Anciens. Il affirmait...

Il s'interrompit au moment où le Roi des Clefs força une autre serrure et s'attaqua à la dernière.

Tu as ouï parler de la rivalité qui existe entre Philippe de France et Édouard d'Angleterre ; chacun ferait n'importe quoi pour mettre le bâton en la roue de l'autre.

— Mais Roger Bacon était un franciscain, objecta Ufford. Ils ne cessent de faire allusion à des secrets.

— Savais-tu...

Bolingbroke se tut et s'écarta de la porte. Ufford avait lui aussi perçu un bruit de pas. Au fond de la chambre forte, le Roi des Clefs sentit de même le péril. Ufford remonta le treuil de son arbalète. Bolingbroke, saisissant la torche, se hâta de faire le tour de la pièce pour moucher les chandelles et souffla à ses compagnons de le rejoindre dans un coin. Ufford, trempé de sueur et le coeur battant à tout rompre, se tenait près de ses complices dans la flaque de lumière qui tremblait autour d'eux. Il pria le ciel qu'il ne s'agisse que d'un fêtard en quête de plus de vin ou de bière. Le bruit des pas se rapprocha, un rire de femme retentit et, à la grande horreur d'Ufford, la porte en face s'ouvrit, laissant entrer la clarté où parurent un homme et une femme. Ils étaient tous deux fort ivres. Ufford entendit une voix perçante, qui, dans un français rapide, s'étonnait de constater que l'huis de la chambre forte ne soit pas fermé. Le coeur battant la chamade, il comprit tout à coup ce qui se passait. Maître Thibault, avec Lucienne la rousse, venait inspecter son trésor. Le vieux bouc, pour faire bonne impression sur sa belle ribaude, fanfaronnait, mais il était trop soûl pour se rendre vraiment compte de la situation et, au lieu de se retirer, il ferma la porte derrière lui et s'avança en titubant et en levant le lumignon qu'il portait.

— *Qu'est-ce que c'est ?*

Vacillant dans la lumière, il jura sans retenue quand une goutte de cire chaude lui tomba sur la main.

— Tue-le, chuchota Bolingbroke, allez, tue-le !

Maître Thibault fit quelques pas dans leur direction.

— Qui est là ? cria-t-il d'une voix aiguë.

Ufford s'avança dans la lumière, l'arbalète toujours dissimulée sous sa chape.

— Bonsoir, Maître Thibault. Mes amis et moi-même nous sommes égarés et nous sommes retrouvés céans.

Thibault, ivre comme une grive et encore échauffé par les plaisirs du lit, cligna de ses yeux chassieux.

— Tiens ! Mais c'est Ufford, l'Anglais, qui me pose sans cesse des questions sur Albert le Grand.

Ufford se rapprocha. Le professeur, d'un coup d'oeil, l'examina de pied en cape. Son état d'esprit changeait.

— Que faites-vous ici ? s'enquit-il en reculant, inquiet.

La femme, adossée au mur, s'endormait. Suçant son pouce, elle

semblait inconsciente du danger et riait doucement comme si elle savourait une plaisanterie connue d'elle seule.

— Vous ne devriez pas être là !

Thibault fit quelques pas en arrière. Ufford sortit l'arbalète et lâcha un carreau. Il se ficha avec un bruit sourd dans la poitrine de l'homme qui recula en chancelant. Le lumignon lui échappa des mains quand il voulut saisir la flèche empennée plantée dans son corps. D'abord insensible à la douleur et au sang qui jaillissait, il tenta d'ouvrir la bouche pour hurler, mais Ufford bondit en avant et le frappa d'un coup d'arbalète sur la tempe. Le maître poussa un gémissement et s'affaissa sur les genoux, étouffé par le sang qui écumait sur ses lèvres. Ufford se contenta de l'écarter et courut vers Lucienne qui, immobile, les mains sur la bouche, regardait la scène comme si c'était un rêve. Un élan de pitié envahit Ufford devant ce beau visage, ces lèvres attirantes, ce teint d'ivoire. Il attrapa la jeune femme par le cou, lui plongea sans hésiter le poignard sous le coeur et appuya pour faire pénétrer la lame. Il regarda la vie s'éteindre dans ces yeux ravissants.

— Je suis navré, murmura-t-il.

— Je...

Les yeux de Lucienne roulèrent dans leurs orbites ; elle toussa et soupira. Ufford déposa le corps sur le sol.

— Nous serons pendus ! s'exclama le Roi des Clefs en fixant, horrifié, les deux cadavres.

Le sang sourdait, formant des flaques qui coulaient en suivant les joints entre les dalles.

Ufford ne pouvait vaincre ses tremblements.

— Je n'avais pas le choix, haleta-t-il. Si je ne l'avais pas fait, nous étions bons pour le gibet. Terminez votre tâche, intima-t-il d'un ton menaçant à l'artisan.

Puis il se précipita pour tirer les verrous qui fermaient l'huis.

Le forceur de serrures reprit son ouvrage. Ufford se mit à faire les cent pas ; Bolingbroke se laissa aller contre le mur, les yeux fixés sur les dépouilles qui se rigidifiaient. Ufford tressaillit quand le corps de Thibault eut une ultime contraction et qu'un hoquet lui échappa. Le Roi des Clefs, ruisselant de sueur, se concentrait sur la dernière serrure. Il eut un cri de triomphe en entendant un cliquetis, releva le couvercle et, plongeant la main dans le coffre, poussa un effroyable hurlement de douleur. Ufford pivota sur ses talons. Bolingbroke gémissait doucement, comme un homme pris dans des rets. Le Roi des Clefs se retourna et Ufford le contempla, saisi d'épouvante : de petites chausses-trappes, des boulets, aux pointes acérées comme des rasoirs et longues comme des dagues, lui avaient transpercé main et poignet. L'homme, le bras tendu, s'avança en titubant vers Ufford, l'air

suppliant.

Le sang coulait à flots de son poignet comme de l'eau jaillissant d'un tuyau.

— Ma main, geignit-il, ma main. Oncques ne pourrai...

Le drame avait décomposé ses traits : il était blême.

— Que Dieu vous maudisse ! chuchota-t-il.

Tout à l'horreur subite de ce piège dissimulé, il ne se rendait pas compte de la gravité de sa blessure, mais Ufford s'y entendait assez en médecine pour comprendre qu'une grosse veine avait été sectionnée.

— Aidez-moi ! se plaignit le blessé. Pour l'amour de Dieu !

Il s'effondra sur les genoux et tirailla sur la pointe fichée dans son poignet, mais la douleur le fit se tordre sur le sol. Ufford se précipita et, avec l'aide de Bolingbroke, tenta d'extraire la chausse-trape. Elle était enfoncée trop profondément. Le Roi des Clefs tremblait et le sang jaillissait à si gros bouillons de la blessure qu'Ufford comprit qu'il ne pourrait l'étancher.

— Aidez-moi, de grâce ! répéta l'homme.

— Oui, oui. Nous avons besoin de quelques chiffons.

Ufford tira son poignard. Il posa une main sur les yeux du malheureux et, de l'autre, plongea la lame dans sa gorge et la trancha.

— Nous ne pouvons rien faire d'autre.

Il regarda Bolingbroke qui serrait le sac du Roi des Clefs et qui commençait à se ressaisir comme s'il s'éveillait d'un cauchemar.

— De toute façon il n'aurait pas survécu.

Ils se dirigèrent vers le coffret et, le prenant par le couvercle, en déversèrent le contenu sur le sol. D'autres chausse-trappes meurtrières tombèrent avec fracas et roulèrent sur les dalles comme une dangereuse vermine s'échappant d'un trou. Bolingbroke, pourtant, soupira de soulagement en voyant le sac de cuir fermé par un lacet qui en tomba aussi. Il le ramassa, défit le noeud et en sortit un livre relié. Il l'emporta sous un lumignon, ouvrit le fermoir de cuir et le feuilleta en hâte.

— Nous l'avons ? s'enquit Ufford.

— Oui ! répondit Bolingbroke. Le *Secretus secretorum* de frère Roger Bacon !

Ils s'empressèrent de quitter la chambre forte en emportant leurs armes et le sac de cuir. Ufford s'arrêta devant la cave à vin et, un doigt sur les lèvres, regarda les tonnelets et les cuveaux placés au-dessus des barriques. Il grimpa pour en quérir un, fit levier de sa dague pour ouvrir la bonde et répandit l'huile sur le sol tout en reculant vers les marches avec Bolingbroke. Puis il jeta le récipient vide et monta l'escalier en courant. Une fois en haut, il prit une torche et contempla l'huile luisante ; il y jeta la torche et ferma la porte.

Passant devant des marmitons aux yeux lourds de sommeil, ils

traversèrent la cuisine en courant. Dans la cour deux invités vomissaient dans l'abreuvoir des chevaux. Bolingbroke et Ufford les écartèrent et, se ruant vers le portail, se précipitèrent dans les ruelles obscures de Paris. Quand ils parvinrent au bout de la rue, des clameurs confuses s'élevèrent derrière eux. Ufford se retourna et vit rougeoyer le ciel. Le feu qu'il avait allumé faisait rage à présent.

— Pourquoi ? demanda Bolingbroke.

— Et pourquoi pas ? haleta Ufford. Cela créera ce que les Français appelleraient un *divertissement*. Viens, allons-nous-en.

Ils marchaient d'un bon pas, sans précipitation cependant. Le guet – des groupes de hallegardiens portant la livrée de l'échevinage – faisait sa ronde, mais les clercs possédaient des sauf-conduits et purent circuler sans dam. Ils évitèrent rues principales où l'on avait tendu les chaînes et esplanades éclairées par des torches et des chandelles placées autour des statues des saints patrons locaux. Dans l'ombre se tenaient arbalétriers et baillis de la ville prêts à appréhender tout contrevenant. Ufford prit une profonde inspiration. Il déplorait les morts, mais qu'aurait-il pu faire ? Le Roi des Clefs aurait trépassé quoi qu'il en soit. Et Maître Thibault ? Ufford eut un rictus. Ce n'était qu'un stupide vieillard qui aurait dû faire sa prière. C'était le visage de Lucienne qu'il ne pouvait oublier, ses beaux yeux, sa jolie bouche suffoquant, son parfum, le contact de son corps doux et chaud. D'une certaine façon elle lui avait rappelé Edelina Magorian, la fille du marchand de Londres qui lui envoyait des lettres si tendres et attendait son retour avec tant d'impatience.

Ils approchaient de la porte Saint-Denis et du grand gibet de Montfaucon aux longues poutres menaçantes dressées sur un tertre de quinze pieds. C'était le lieu d'exécution, la géhenne de Paris, avec ses noeuds pendants et ses échelles qui se découpaient avec netteté sur le ciel étoilé et, au centre, une fosse profonde destinée à recevoir les corps. Frissonnant, Ufford détourna le regard. Il ferait en sorte qu'on ne le prenne pas vivant ; il ne se laisserait pas jeter dans le tombereau des exécutions, maltraiter, torturer et contraindre à danser dans l'air à la grande joie de la populace. Il serra plus fort le sac de cuir. Ils ne reviendraient jamais à Paris et il en était heureux. Il y aurait d'autres missions, même si Corbett serait plutôt marri que ces morts lui soient attribuées.

— Walter ?

Ufford sursauta et se rendit compte qu'ils étaient parvenus au bout de la venelle qui menait à la rue des Carmélites. Bolingbroke le poussa dans l'ombre d'une maison qui faisait surplomb.

— Pour l'amour de Dieu, prends garde !

Ufford déglutit avec peine. Tout en scrutant la ruelle dont les maisons délabrées faisaient saillie les unes sur les autres en

dissimulant presque le ciel, il sentait l'air -froid de la nuit. Une chandelle solitaire, ici ou là, brûlait à la croisée d'une fenêtre. La brume légère qui montait du fleuve flottait dans l'air et estompait la lumière des lanternes de corne pendues à des crochets devant quelques logis. Il plissa les yeux. Rien n'avait changé dans la rue avec son égot puant en son mitan.

Il distinguait le coin de la rigole où se tapissaient les malandrins, mais le lieu semblait désert.

— Je ne vois rien d'anormal.

Longeant la rangée de maisons, ils se glissèrent vers la petite taverne à l'enseigne du forgeron, *Le Martel de fer*, au-dessus de laquelle ils logeaient. L'auberge était fermée et on avait rabattu les volets pour la nuit. Il en allait de même de la petite apothicaire, en face. Ufford l'observa avec attention, espérant un rai de lumière, mais les ténèbres enveloppaient tout. Par l'escalier extérieur ils gagnèrent leur pauvre chambre étroite. La peinture s'écaillait sur les murs et les lumignons bon marché empuantissaient l'air. Quand Bolingbroke enflamma de l'amadou pour les allumer, Ufford entendit décamper des souris. Oui, il serait heureux de quitter cet endroit. Les chandelles brûlaient et il embrassa du regard leurs lits durs et étroits, les coffres délabrés, la table et les tabourets branlants. Sur le mur, tout près de la meurtrière close pour la nuit, pendait un crucifix où la silhouette blanche et décharnée du Christ se tordait dans les affres de l'agonie. Ufford détourna les yeux. Il ne pouvait oublier Lucienne.

Il déposa le sac de cuir sous le lit, prépara le brasero et se mit à détruire les feuilles de papier extraites du compartiment secret dissimulé au fond de l'un des coffres. C'était des lettres et des notes qu'ils avaient reçues d'Angleterre. Bolingbroke faisait de même de son côté. Puis ils décrochèrent des sacoches de cuir suspendues au mur par des crochets et les emplirent de leurs pitoyables biens, se partageant l'or et l'argent que leur avait remis l'ambassadeur d'Angleterre quand il les avait retrouvés au milieu des tombes à Saint-Jean. Ils se lavèrent ensuite le visage et les mains et divisèrent la nourriture restante – une miche de pain, un peu de fromage et un petit bout de jambon cuit – tout en vidant le pichet de claret acheté à la taverne en bas. Ils furent enfin prêts.

— Nous devrions partir, à présent, dit Ufford en soulevant le sac de cuir. Qui va s'en charger ?

Bolingbroke tira des dés de son escarcelle.

— Trois coups ?

— Non, un seul.

Bolingbroke sourit, se pencha et lança les dés sur le sol.

— Deux six.

Ufford ramassa les dés.

— Veux-tu les jeter ? questionna son compagnon.

Ufford refusa d'un signe de tête et tendit le sac.

Bolingbroke en sortit le manuscrit et entreprit de le feuilleter.

— Le texte est rédigé en code ! s'exclama-t-il. Que contient-il, Walter ? Il a coûté la vie à trois personnes et pourrait nous envoyer à la mort. Oh, je sais ! dit-il en levant la main. Je suis un étudiant comme toi. J'ai lu l'ouvrage de frère Bacon, *De l'admirable pouvoir et puissance de l'art, et de nature*.

Il sourit.

— Ou, comme l'aurait formulé Maître Thibault, *De mirabile potestate artis et naturae*.

— Tu en connais le contenu, William ?

— Je le devine, répondit ce dernier en fermant les yeux pour se remémorer la citation. « Il est possible qu'on construise un jour des grands navires et des vaisseaux de haute mer qui seront guidés par un seul homme et se déplaceront plus vite que s'ils étaient chargés de rameurs. »

Il rouvrit les yeux.

— Que voulait-il dire ? s'enquit Ufford.

Son compagnon fit une grimace, referma ouvrage et fermoir, puis remit avec précaution le manuscrit dans le sac.

— Il est temps de partir, répéta Ufford.

— On ne nous attend pas quai de la Madeleine avant que sonne prime, objecta Bolingbroke qui tendit l'oreille vers de lointains tintements de cloches. On a donné l'alarme : le feu chez Maître Thibault a dû se propager. Non, Walter, attendons, du moins quelques instants encore.

Ufford s'étendit sur le lit, les yeux fixés sur la porte, attentif aux ombres que, attisée par le courant d'air qui s'infiltrait dans la pièce, la flamme vacillante de la chandelle faisait danser. Il imagina son retour à Londres, installé dans le solar, chez Edelina, le rougeoiement des braises dans l'âtre, le parfum d'herbes et d'épices, le linge immaculé avec lequel il s'essuyait les lèvres après avoir dégusté un morceau de bœuf tendre et bu l'onctueux claret importé par son père.

Ses paupières s'alourdirent, mais un bruit qui venait de la rue l'éveilla en sursaut. Il bondit et, se précipitant vers la meurtrière, ôta avec dextérité la planche qui la bouchait pour scruter les alentours. L'air froid de la nuit le frappa brutalement et son cœur s'affola. Des formes sombres se déplaçaient et une lumière brillait dans l'apothicaire. Il était sûr d'avoir entendu un cliquetis d'acier et le hennissement étouffé d'un cheval monter de la rue. Il avait l'impression que ses jambes étaient prises dans un étau de fer. Il y avait des gens en bas ; il vit quelqu'un bouger et distingua le scintillement d'une armure. Il se retourna d'un coup.

— Les voilà ! haleta-t-il, conscient de la sueur qui inondait son visage et de la moiteur de ses mains.

— Absurde !

— Ils sont là ! insista Ufford. Les Chiens du roi, Craon et compagnie !

Il ramassa son ceinturon et s'en ceignit la taille. Puis, attrapant au vol sa chape et ses fontes, il ouvrit l'huis et s'immobilisa sur le palier. Il entendait le souffle de Bolingbroke derrière lui. La rue, en bas, était vide.

— Descendons vite, le pressa ce dernier. Séparons-nous. Si je suis arrêté je détruirai ce manuscrit. N'oublie pas : quai de la Madeleine, le marinier au capuchon écarlate... il te conduira au *Gloire de Westminster*, une cogge anglaise dont le capitaine s'appelle Chandler.

Ufford acquiesça et dévala l'escalier. Une fois en bas, il tourna à gauche et remonta en courant une venelle bordée de murs aveugles. Il ignorait dans quelle direction était parti son compagnon, mais Bolingbroke, se promenant souvent seul, connaissait la ville comme sa poche, mieux même que lui. Ufford courait tel le vent. Il apercevait, accroupis sous les porches, des mendiants aux visages blêmes, aux traits tirés, des chiens, babines retroussées, qui battaient sournoisement en retraite quand il les écartait d'un coup de botte. Il passa devant une petite église aux marches délabrées. Distinguant la tête d'une gargouille, il eut l'impression que c'était Maître Thibault qui se gaussait de lui. Il ne quitta pas le misérable quartier, mal éclairé et plein d'odeurs nauséabondes : le guet de l'échevinage s'y risquait fort peu souvent. Il n'avait qu'une chose en tête : la carte qu'il avait apprise par coeur. Débouchant dans la rue des Capucins, il s'arrêta pour reprendre haleine et soulager la douleur aiguë de son flanc. Il rengaina son poignard, s'accroupit et, fouillant dans son escarcelle, trouva un morceau de fromage. Il tenta de le mâcher, mais il avait la bouche si sèche qu'il dut le recracher.

Il essaya de comprendre la situation. Ils avaient volé ce maudit manuscrit que Bolingbroke détenait et, à présent, le salut n'était plus qu'à quelques heures. Une fois les deux compagnons à bord de la cogge, Craon et sa meute pourraient bien aboyer comme tous les chiens de l'Enfer, ils n'en seraient pas moins sains et saufs. Mais comment tout cela était-il arrivé ? Ufford prit une profonde inspiration, l'oreille tendue, à l'affût d'une éventuelle poursuite. Avait-il commis une erreur ? La horde pourchassait-elle le malheureux Bolingbroke ? Il tenta de retrouver son calme en pensant au visage d'Edelina, mais ce fut celui de Lucienne qui lui traversa l'esprit avec sa jolie bouche qui s'ouvrait et le sang qui giclait. Ufford était somnolent. Il se remémora la question qu'il avait posée à son compagnon. Qu'avait ce livre de si précieux ? Les magiciens pullulaient à Londres

et à Paris ! Frère Roger avait lancé de remarquables prophéties, mais ce n'était sans nul doute que de vagues rêveries... Sa douleur au côté s'était apaisée et il s'efforça de réfléchir au mauvais pas dans lequel il se trouvait. C'était Bolingbroke, en rapport avec le mystérieux traître, qui avait découvert où se trouvait le manuscrit, mais ensuite ? Ce félon les avait-il dénoncés ? Était-ce un piège ? Le volume que portait Bolingbroke était-il authentique ou faux ?

Ufford scruta la rue des Capucins. De l'endroit où il était accroupi, il entrapercevait le fleuve et distinguait la lueur des torches du quai fixées sur leurs piquets. Le passeur viendrait peut-être tôt. Il se releva et descendit la rue sans se hâter. D'une fenêtre, le cri strident d'un enfant déchira la nuit. Un chien hurla et le tourbillon rapide des chauves-souris au-dessus de lui fit sursauter Ufford. Plus loin, dans un jardin, un hibou hulula et il se rappela les histoires de bonnes femmes affirmant que le hibou était messager de la mort. Il se trouvait à mi-chemin de la rue des Capucins quand il ouït un cliquetis de métal derrière lui. Il posa la main sur la garde de son poignard et se retourna. Une rangée d'hommes encapuchonnés et portant cotte de mailles était sortie d'une ruelle. Ils se tenaient là, silencieux, comme une légion de vampires émergeant de l'enfer.

— Oh non ! souffla Ufford, suffoquant.

— Monsieur, cria une voix, déposez vos armes et rendez-nous le manuscrit.

Ufford tenta de percer l'obscurité. Il identifia la livrée, fleurs de lis d'argent sur fond bleu : les Chiens du roi ! Tirant épée et dague il se retourna pour prendre ses jambes à son cou. Il était perdu. Une autre rangée de soldats venait d'apparaître. Elle empêchait toute fuite vers le quai. La voix, haute et claire, répéta :

— Monsieur, déposez vos armes. Nous voulons vous parler de ce que vous avez dérobé.

Ufford repensa au gibet de Montfaucon, noir et menaçant, au vacarme du tombereau des exécutions, à la roue qui tournait pendant que les bourreaux rompaient jambes et bras à coups de maillet.

— Je ne peux déposer mes armes et je n'ai pas de manuscrit, répondit-il en écartant les bras. Laissez-moi passer.

Les hommes qui lui faisaient face, vêtus comme les autres, commencèrent à s'approcher, sinistres silhouettes de mort. Ufford murmura un acte de contrition et s'accroupit, épée et poignard au clair. Le fracas des armes et les horribles cris de l'Anglais expirant rompirent le silence de la rue.

À quelque distance de là, William Bolingbroke était tapi dans une étroite venelle puante, dans un coin jonché d'ordures, son sac de cuir entre les jambes. À l'entrée de la ruelle était assis un mendiant qui lui avait dit que les Chiens du roi se rassemblaient le long du fleuve.

Alors, que faire à présent ? Il était hors de question de rejoindre la cogghe qui les attendait. Il s'efforça de ne pas penser à Ufford, mais plutôt à leur maître, Sir Hugh Corbett. Qu'attendrait-il de lui ? Où était la logique de tout cela ? C'était là sa meilleure protection, sa plus sûre défense contre le danger, maintenant et à l'avenir. Il se mordilla les lèvres et prit le temps de réfléchir au chemin qu'il emprunterait dans le labyrinthe qui s'étendait devant lui.

Corfe, octobre 1303

Les Anciens croyaient que le château de Corfe, sinistre ensemble de bâtiments qui s'élançaient vers le ciel du Dorset, était l'oeuvre des géants. Tours, courtines, murailles crénelées et hauts portails dominaient les champs, les prairies et les denses forêts noires qui descendaient jusqu'à la côte. En cette froide nuit de la Saint-Simon et Saint-Jude, les ténèbres, ponctuées par endroits par l'éclair intermittent des torches embrasées et des brasiers pétillants disposés le long des remparts pour procurer lumière et chaleur aux sentinelles, enveloppaient la forteresse.

Le froid piquant réjouissait pourtant le hors-la-loi connu sous le nom de Horehound. Personne ne quitterait le château et, par conséquent, le sergent ne les pourchasserait pas, ni lui ni ses compagnons. Il s'enfonça plus avant dans l'ombre d'un grand chêne. La faim était un problème plus urgent. Le chevreuil avait été trop agile et ce genre de chasse éveillait toujours des soupçons. Horehound avait donc dû tendre ses pièges et, sac de cuir sur l'épaule, il avait l'intention d'aller voir ce qu'avait donné la moisson du début de soirée. Il serra son arbalète et se rassura en effleurant le coutelas glissé dans la ceinture de cuir autour de sa taille. Il se sentait bien dans les habits qu'il avait dérobés à un marchand livrant du vin au manoir, un sot qui croyait que, assis dans sa charrette, il pouvait suivre à grand bruit les sentiers de la forêt sans acquitter la taxe habituelle, un avaricieux qui avait renâclé à payer une escorte. Horehound l'avait dépouillé de ses vêtements et de son escarcelle, mais lui avait laissé son vin, son chariot et son cheval. Le larron, d'un geste satisfait, passa la main sur le justaucorps de laine et s'emmitoufla plus étroitement dans l'épaisse chape noire. Il tendait l'oreille, guettant le moindre son. Il arrivait que le sergent dépêche verdiers⁽³⁾ et chasseurs, mais Horehound n'entendait nul bruit au coeur de la nuit.

Il se ressaisit et décida de se déplacer. Il connaissait les sentes et le château lui était un point de repère comme le serait une étoile pour un marin naviguant sur une mer inconnue. Certain qu'il n'y aurait personne dans la forêt ce soir, il avançait sans peine. Il n'y avait pas de danger. Il bondissait comme un limier qui, assuré de sa proie, prendrait son temps. Le vrai péril se trouvait en terrain découvert,

dans les prairies, les pâtures ou la vaste esplanade face à la forteresse. Devant lui le chemin sinuait. Horehound s'arrêtait parfois, s'accroupissait et flairait l'air avant de reprendre sa route. Il parvint à l'endroit où il avait tendu ses pièges, mais connut une amère déception : les conils capturés avaient déjà été dévorés par des bandes de renards, de belettes, d'hermines ou autre nuisibles des bois. Il n'en restait rien, sauf des déchets dans les collets et dans les lacets de bois goudronnés. L'homme jura entre ses dents. Combien avait-il d'âmes à charge ? Dix-huit ou vingt qu'il fallait nourrir, dont trois vieux, cinq femmes et deux enfants.

Il se remit en marche et parvint à la large piste qui conduisait à l'entrée principale du château. Il jeta un coup d'oeil à droite et à gauche. Le sentier, baigné d'un pâle clair de lune, était désert. Aucun danger. Horehound ne quittait pas le talus, prêt à se glisser sous les arbres à la moindre alerte. Plus il avançait, plus il sentait de nouvelles odeurs. Non celle du bois mouillé ou de l'humus, mais la senteur d'un feu de bois et le fumet alléchant de la viande rôtie. Il approchait à présent de *La Taverne de la Forêt*, lieu de rencontre favori des villageois des alentours et de tous ceux qui avaient affaire à Corfe, mais c'était d'ordinaire par un temps plus clément, non lorsque soufflait la bise aigre de l'hiver. Horehound se renfonça dans les bois et aborda l'auberge par-derrière. Il se méfiait du tavernier, Maître Reginald, et de ses féroces molosses. Le pendard fit un grand détour et longea le mur du fond. Les effluves de la cuisine, généreux et torturants, arrivaient jusqu'à lui et il jeta un regard d'envie à la lumière lointaine de ses fenêtres et aux volutes de fumée qui montaient des foyers. Maître Reginald tolérait parfois que lui et quelques-uns de ses compagnons s'assoient au coin de l'âtre, se réchauffent, et engloutissent un bol de civet en échange de ce qu'ils avaient capturé en forêt.

Horehound repartit. Les arbres, par endroits, faisaient place à une clairière humide ou à un traître marécage. Comme d'habitude, il en fit le tour et reprit son trajet. La forêt s'éclaircit. À présent hors du couvert, il monta le petit tertre en haut duquel le château s'élançait vers le ciel. C'était le coin préféré des conils. Corfe possédait sa propre garenne et, bien souvent, quelques-uns des lapins qu'on y élevait s'enfuyaient et fondaient leurs propres colonies. La veille, Horehound avait posé des collets très près des douves. Il espérait que le froid mordant et l'obscurité endormiraient la vigilance des sentinelles. En approchant, il respira l'odeur fétide de l'eau croupie et, se félicitant que la brume commence à se lever, il chercha l'emplacement de ses pièges. Les doux corps dodus qui l'attendaient le ravirent.

Il avait presque rempli son sac quand il tomba sur le cadavre. La jeune femme gisait au bord du fossé, dissimulée sous les ajoncs, face à

l'entrée d'une étroite poterne du manoir. Horehound réprima un cri de terreur. S'approchant, il tâta le visage de la jeune fille et ses longs cheveux et, effleurant son cou, sentit le froid de la mort et le carreau empenné profondément fiché dans sa poitrine. Il leva les yeux vers les points lumineux sur les remparts. Il ne pouvait rien faire et, battant en retraite dans la nuit, il regagna la forêt par un autre chemin en évitant le village voisin.

Il parvint au cimetière de l'église St Pierre-des-Bois et s'arrêta devant le portail. Irait-il voir le père Matthew, un prêtre affable à l'air honnête ? Ces histoires l'inquiétaient, lui aussi, sans nul doute. Combien, à présent ? Deux ou trois jeunes femmes, plus la victime de ce soir, cela en faisait quatre, toutes trépassées de malemort. On avait découvert deux dépouilles dans le château même et la troisième, comme celle de cette nuit, aux abords immédiats. Horehound était bouleversé. Il ne voulait pas penser à l'autre cauchemar, celui qu'il appelait l'« horreur de la forêt », à la clairière écartée, au chêne sombre et au corps pendu telle la victime d'un sacrifice barbare. Il scruta le cimetière. Il n'aperçut pas de lumière dans le presbytère et l'église n'était qu'une noire masse de pierre, sombre édifice contre le ciel. Ces questions devraient attendre. Horehound s'éloigna à grandes enjambées.

Le père Matthew était agenouillé dans l'église, caché dans l'ombre. À l'entrée du chœur, adossé à la table de la communion, il fixait la veilleuse suspendue près de la pyxide au-dessus du maître-autel. Il se signa à nouveau et murmura le *Confiteor*, le « Je confesse à Dieu », récitant la liste de ses péchés et demandant pardon et pénitence. Tous les soirs, il faisait de même. Chaque fois qu'il le pouvait, il éteignait les lumières de sa maison et venait prier dans les froides ténèbres. C'était un acte d'expiation qui le rapprochait du Christ agonisant à Gethsémani. Il se remémora les mots du psaume 51 : « Dieu, crée pour moi un cœur pur, restaure en ma poitrine un esprit ferme⁽⁴⁾. » Ses lèvres et sa langue sèches bafouillèrent sur le mot « ferme ».

Il eut un petit rire amer. Il ne pouvait plus prier. L'obscurité lui faisait aussi penser à cette cellule, et surtout à la voix qui chuchotait ses secrets dans l'ombre. De tels souvenirs lui tiraient des larmes en lui rappelant son mystérieux passé. Il se cacha le visage dans les mains, et sanglota, désespéré par ce qu'il avait fait tout autant que par ce qu'il aurait dû faire, mais n'avait pas fait.

CHAPITRE II

« D'autres dissimulent leurs secrets...
derrière une méthode d'écriture particulière. »

Roger BACON, *Opus majus*.

Horehound et son compagnon Milkwort, silencieux comme des chevreuils mouchetés, se cachaient dans les ronces et les broussailles. Tapis, comme pétrifiés, ils surveillaient le chemin qui quittait la forêt en serpentant pour gravir les collines crayeuses vers le château de Corfe. Six semaines s'étaient écoulées depuis que Horehound avait découvert la jouvencelle assassinée dans les parages de la forteresse. Depuis lors il y en avait eu une autre, Gunhilda, dont le corps meurtri avait été trouvé parmi les tas d'ordures, dans un terrain en friche, dans l'enceinte même du château. Le père Matthew, en chaire et au pied de la croix du marché, s'était élevé avec force contre ces épouvantables meurtres. Mais à quoi bon ? Tuer faisait partie de la vie. On avait mis à prix la tête de Horehound parce que, pour survivre, lui et Milkwort devaient chasser, braconner les daims de Lord Edmund et larronner comme ils pouvaient. Ils avaient passé le mois de novembre à l'affût, piégeant chevreuils et conils, faisant sécher et salant la viande dans des cuves de saumure au plus profond de la forêt. L'Ancien, un membre de leur bande, leur avait conseillé de remplir leur garde-manger en prévision de l'hiver. Il avait prédit qu'il ne tarderait pas à neiger et que, à nouveau, pour Horehound et ses compagnons, la vie tiendrait à un fil.

C'était l'Avent et l'église se préparait à fêter la naissance de l'Enfant Jésus. Le père Matthew avait déjà orné la nef de St Pierre de verdure et ses ouailles ramassaient du bois dans le cimetière et les communaux pour construire une crèche. Mais des nouvelles et d'incessantes rumeurs avaient fait oublier tout cela ; la communauté était en émoi. Des étrangers allaient venir dans la contrée ! Le château de Corfe devait abriter une rencontre entre les clercs de France et d'Angleterre. Horehound ignorait qui était le roi de France. L'Ancien lui avait narré que le royaume de France s'étendait au-delà de la Manche et qu'il avait, jadis, été gouverné par les souverains anglais.

Horehound avait prêté l'oreille aux racontars. Derrière *La Taverne de la Forêt*, installé sous les arbres à clabauder avec les torchepots de la grand-salle qu'une gibecière de délicieuse viande fraîche de lapin pouvait si aisément convaincre d'évoquer informations et événements locaux, Horehound avait fort bien joué l'émerveillement. Se tenir au courant était vital pour lui qui redoutait toujours que le capitaine du Dorset et sa troupe parcourent la région, prêts à traquer ses semblables. Il avait pressé les gâte-sauces de questions. Alors qu'il était assis entre Angelica et son époux Milkwort, les valets l'avaient d'abord taquiné. Ils avaient prétendu que des juges royaux arrivaient, suivis à grand fracas par le tombereau des exécutions, chargé d'un pilori, d'une potence et de fouets destinés à châtier Horehound et sa bande. Un garçon, plus insolent que les autres, avait même laissé entendre que Horehound était coupable du trépas des jouvencelles du coin. Le pendard avait clamé son innocence jusqu'à ce qu'on rie et le rassure. « Une Oreille », nommé ainsi parce qu'un chien lui avait arraché l'autre, avait prétendu que c'était à cause de « Jambon », ce qui avait déclenché d'autres rires, jusqu'à ce qu'il narre comme il convenait les détails qu'il avait appris de la bouche d'un soldat abruti par le vin : l'assemblée devait s'entretenir d'un franciscain appelé Roger Bacon, un homme de la région, né à Ilchester, juste de l'autre côté de la frontière avec le Somerset. Horehound avait écouté, yeux écarquillés. Même lui avait entendu des histoires à propos du frère magicien qui avait voyagé loin vers l'est pour étudier dans une grande ville.

— Pourquoi donc vouloir parler de lui ? s'était-il enquis.

Ses interlocuteurs s'étaient contentés de hocher la tête avant de reprendre leur discussion sur les horribles meurtres.

Les soupçons portaient sans conteste sur quelqu'un appartenant au château plutôt que sur un individu de la forêt ou sur l'un des villageois. Après tout, comme le souligna Une Oreille, que l'on jugeait plus sage que les autres, car il savait compter jusqu'à dix et connaissait ses lettres, les corps des pauvres bachelettes avaient été découverts soit dans l'enceinte du manoir, soit près de l'entrée. Horehound ne s'intéressait point à ces assassinats, tant que lui et les siens n'étaient pas mis en cause. Pourtant la présence des hommes du roi dans les parages l'inquiétait et l'« horreur de la forêt » jetait toujours une ombre profonde sur lui et son groupe. Il aurait aimé être débarrassé de tout ça, comme des ragots sur ce qu'on pouvait apercevoir dans les bois.

Telle la brume, les rumeurs de la nuit dernière avaient envahi les sentes secrètes de la forêt. Les hommes du roi étaient en chemin. Horehound et Milkwort étaient donc prêts. Ces étrangers... ils devaient en avoir le coeur net et y aurait-il jamais meilleure occasion qu'un

matin brumeux du début de décembre, alors que la lumière était faible et la forêt ruisselante d'humidité, qu'ils avaient la panse pleine de brouet de salsifis et de gros morceaux de civet ?

Soudain, Horehound se crispa. Les aubains approchaient, le clip-clop des sabots de leurs montures résonnant comme un battement de tambour. Il scruta le chemin. Les cavaliers, quatre en tout, émergèrent de la brume qui se dispersait. Trois d'entre eux chevauchaient de front et le dernier fermait la marche et essayait de venir à bout d'un poney de bât à l'air vicieux. Le cavalier du centre parlait et désignait avec de grands gestes la forteresse devant eux. Alors que la futaie s'éclaircissait, juste en face de l'endroit où se tapissaient Horehound et Milkwort, les arrivants s'arrêtèrent pour avoir une vue d'ensemble du château de Corfe. Ils ne parlaient pas l'anglo-normand, mais l'anglais afin que le quatrième, le palefrenier blond au visage de pleine lune qui louchait d'un oeil, puisse comprendre ce qui se disait. Le chef, que Horehound baptisa sur-le-champ l'« écuyer du roi », racontait l'histoire de la forteresse. Il narrait d'une voix forte qui portait comment, naguère, un roi avait été poignardé devant son portail tandis que des princes du sang étaient morts de faim dans les anciens cachots.

Horehound se fit plus attentif. L'homme qui parlait était le premier représentant du souverain qu'il voyait depuis des années et il se demanda quel titre il portait. Il tourna la tête et ouït le nom de « Sir Hugh ». Ce dernier, grand et svelte, avait la peau mate, de larges yeux bien fendus, un nez aigu au-dessus de ses lèvres pleines et de son menton rasé de près. « Un faucon pèlerin », se dit Horehound qui sentit le sang se figer dans ses veines. Le coquin vivait d'expédients et, à en juger par le calme, par l'autorité avec laquelle le nouveau venu s'exprimait, il sut qu'il était dangereux. Il était vêtu plutôt simplement, d'une cotte-hardie rouge foncé et de chausses vert pâle enfoncées dans de hautes bottes où tintaient des éperons scintillants. Un anneau brillait à son doigt et, sous sa chape, il portait le collier de son office suspendu au cou. Quand il se retourna et rabattit le capuchon de sa chape, Horehound constata que ses cheveux noirs striés de gris étaient tirés en arrière et noués sur la nuque.

Horehound examina les autres. Le plus proche de lui montait à califourchon un puissant cheval à la selle et aux harnais luisants. Il y avait du corbeau dans ce second envoyé du roi vêtu de cuir noir. Un large baudrier pendait en travers de sa poitrine et il avait glissé la garde en croix de son épée sous le pommeau de sa selle afin de pouvoir tirer son arme sans retard et sans peine. Ses vêtements noirs accentuaient la pâleur de son étroit visage sous sa chevelure d'un roux ardent. On devinait, à sa façon de se tenir, armes toujours à portée de main, que le « combattant » — ainsi que le décrirait Horehound par la suite — était un clerc, mais aussi un tueur. Le cavalier le plus éloigné

avait des cheveux blonds et coupés court et, avec sa chape sobre, ressemblait à un moine.

Horehound se tourna vers Milkwort et cligna de l'oeil. Son compagnon eut un grand sourire : son chef était satisfait. Les hommes du roi, n'ayant pas amené de soldats, ne les pourchasseraient point.

— Nous partons ? interrogea-t-il.

En remuant le pied, il fit bouger le buisson. Horehound, frappé de terreur, jeta un coup d'oeil vers le chemin. Les nouveaux venus s'étaient tus et fixaient l'endroit exact où ils se cachaient. Les deux pendards se figèrent. Le roux, le combattant, suivant le regard de son maître, sauta avec aisance de sa selle tout en tirant son épée. S'avancant à pas de loup sur le sentier, la main gauche dans le dos pour prendre le poignard qui y était attaché, il s'approcha de la rangée de broussailles et d'herbes entremêlées qui s'étendaient comme un filet entre les arbres. Horehound poussa Milkwort du coude.

— Allez ! murmura-t-il.

Les deux hommes pivotèrent sur leurs talons et, penchés en avant, se précipitèrent vers l'ombre des arbres enveloppés de brume.

— Laisse, Ranulf.

Sir Hugh Corbett, garde du Sceau privé, rassembla les rênes de sa monture. Ranulf rengaina son arme et retourna vers son cheval.

— En êtes-vous sûr, Messire ?

— Autant qu'il y a un Dieu dans le ciel, je pensais bien qu'il y avait quelqu'un.

Il fit une petite grimace.

— Peut-être des enfants du village : leur curiosité a dû être éveillée.

Ranulf-atte-Newgate, principal clerc de la chancellerie de la Cire verte, se demanda depuis quand son maître soupçonnait la présence de rôdeurs. Il était persuadé que ce n'était pas des enfants. Il avait distingué de larges épaules et des cheveux ébouriffés, et l'un d'entre eux portait à coup sûr une arbalète. Mais il n'y avait pas eu de véritable danger.

« Maître Longue Figure », comme Ranulf surnommait Corbett chaque fois qu'il en parlait avec Chanson le palefrenier, avait seulement voulu laisser souffler leurs chevaux avant d'aborder la rude montée vers la herse du château, ce qui expliquait leur brève pause. Ranulf lança un regard furieux à Chanson qui, à présent, lui souriait avec malice.

— Ce n'était peut-être pas des enfants, Ranulf, chuchota-t-il, mais de très gros conils. Ils deviennent énormes par ici.

Chanson était bien aise d'avoir l'occasion de taquiner Ranulf, dont l'une des peurs, comme il le lui avait avoué sans détour, était la campagne, avec ses bois menaçants, ses prairies désertes et ses

étendues de terre sans trace d'habitation où les seuls bruits étaient le cri perçant des oiseaux et les craquements de mauvais augure sous les arbres qui bordaient le chemin. Ranulf, fils des ruelles et des venelles de Londres, ne tardait pas à se languir de ce qu'il appelait « la rassurante puanteur et la chaleur étouffante d'une ville ou d'une cité ». Ranulf glissa sa botte dans l'étrier et remonta en selle.

— Même si les conils étaient gros comme une maison, s'empressait-il de rétorquer, tu ne serais toujours pas capable d'en abattre un.

William Bolingbroke, clerc du Sceau privé qui était, il y a peu, revenu de Paris, entendit la remarque et se joignit à la moquerie. Chez les clercs de la chancellerie secrète, la maladresse de Chanson en tant qu'archer était notoire. Étant donné le strabisme évident dont son oeil était affligé, ce Clerc des écuries, muni d'une arme quelconque, était réputé plus dangereux pour lui-même que pour un ennemi en cotte de mailles.

— Nous devons continuer. Sir Edmund va nous attendre, remarqua Corbett en se penchant pour saisir le poignet de Bolingbroke. William, je suis heureux de vous voir parmi nous.

Il lui lança un clin d'oeil :

— Bien que je sois certain que le seigneur de Craon n'en éprouvera pas autant de satisfaction.

Corbett remonta son capuchon.

— Tout va bien, William ?

— Je suis curieux, Sir Hugh.

— Bien sûr, mais n'oubliez pas que ce qui a été fait dans l'ombre paraîtra bientôt en pleine lumière, commenta ce dernier en pressant son cheval. C'est du moins ce dont voudraient nous convaincre les Évangiles.

Ils quittèrent le couvert des arbres et, jouant des éperons, franchirent les terres crayeuses et herbues en direction du château érigé sur des tertres étagés successifs, ce qui lui conférait une position imprenable. Corbett avait visité Corfe des années auparavant. Ses parents avaient affermé une propriété dans le Devon et avaient emmené leur fils préféré voir les merveilles des bâtisseurs et des tailleurs de pierre du roi. Le magistrat avait travaillé à Londres et à Paris, mais même la vue de ces deux cités, sans parler du passage du temps, n'avait en rien amoindri l'effroi respectueux qu'il éprouvait devant cette redoutable forteresse avec ses hautes murailles crénelées, ses tours élancées ou trapues et ses tourelles à créneaux. Sur le donjon, au sommet de la colline, flottait la bannière royale d'Angleterre aux léopards d'or se détachant nettement sur le fond pourpre et, tout près, l'étendard personnel – lions d'argent couchant sur champ d'azur – de Sir Edmund Launge, le gouverneur.

Ils parvinrent enfin au château, passèrent le pont-levis dans un

martèlement de sabots et s'engagèrent sous les dents acérées de la herse relevée. Ils traversèrent la basse-cour – le baile –, encombrée comme une place de marché par ses étals, forges, écuries, cuisines et fours que l'on préparait en hâte pour une nouvelle journée laborieuse. Quelque part une cloche tinta et une corne de chasse résonna, presque noyée par les aboiements d'une meute de chiens de chasse impatients d'engloutir leur premier repas de la journée. Tout près du portail, sur des tables d'où le sang ruisselait comme de l'eau, le garennier déposait les corps dépouillés du gibier pour que le boucher les vide après avoir terminé la découpe d'un porc entier dont la hure tranchée, abandonnée dans un cuveau de saumure, effrayait les limiers curieux par son regard immobile et vitreux. Feux et braseros crépitaient. Tout autour des enfants dansaient et poussaient des cris perçants en écartant les mastiffs qui salivaient à l'odeur du jambon salé grésillant et dorant sur des grils improvisés. Des lavandières portaient avec peine des panières de vêtements malodorants jusqu'aux cuves qui les attendaient. Des verdiers suspendaient d'autres pièces de gibier à des perches pendant que les piqueurs tentaient de retenir les chiens tout en plaçant des jattes sous les gorges ouvertes des animaux et de la volaille pour recueillir le sang. Un peu plus loin, on sortait des écuries un cheval qui semblait boiter afin qu'un vétérinaire l'examine. Soldats et archers paressaient, leurs armes entassées près d'eux, et se serraient autour d'un foyer pour déjeuner de grossier pain de seigle, de saucisses épicées et d'un pichet de bière. Personne n'arrêta Corbett et ses compagnons. On les laissa traverser le baile, passer sur un second pont-levis enjambant un fossé à sec et entrer dans l'enceinte intérieure, un endroit plus calme, dominé par ses tours et son donjon élevés. Des gardes se tenaient dans l'ombre de la herse, plus du côté de la basse-cour, et des archers, sur les créneaux, se retournèrent pour assister à l'arrivée des nouveaux venus. Corbett tira sur les rênes et mit pied à terre. Il jeta un coup d'oeil vers le bâtiment principal, un manoir à lui tout seul. Construit en pierre solide et, pour la façade, en pierres de taille sur une base de briques rouges, il arborait un toit de tuiles noires et deux cheminées basses et trapues. C'était le logement personnel du gouverneur. Il comprenait une grand-salle, une cuisine, un solar, une resserre et des chambres à l'étage. Sir Edmund Launge, accompagné de son épouse et de sa fille, descendait déjà en hâte l'escalier pour les accueillir. Des valets d'écurie et des palefreniers s'empressèrent de s'occuper de leurs chevaux. Sir Edmund, écartant sans ménagement poules et canards qui poussaient des piailllements de protestation, s'avança à grands pas.

— Sir Hugh !

— Sir Edmund !

Ils se serrèrent la main et se donnèrent l'accolade. Corbett

s'apprêtait à montrer le mandat délivré par le souverain quand Launge, d'un geste, repoussa le document et demanda à être présenté aux membres de son escorte.

Le magistrat s'exécuta. Il y eut un échange d'amabilités, on s'enquit de la santé de Lady Maeve, la femme de Corbett, et de celle de ses deux enfants, Édouard et Aliénor, qui portaient les prénoms du roi et de sa regrettée épouse. Corbett, curieux des réactions de Ranulf, savourait ce moment.

Sir Edmund était petit et râblé. Ses cheveux gris épars encadraient son visage carré hâlé par le soleil. Ses yeux étaient noirs et sa barbe et ses moustaches taillées avec soin. Il portait une cotte-hardie vert et or serrée à la taille par un ceinturon de cuir noir. Corbett connaissait depuis longtemps le gouverneur, à qui on avait confié cette importante forteresse, comme un vrai soldat, un habile joueur, un des familiers du vieux roi. Lady Catherine Launge, joues vermeilles et chevelure grise presque cachées par une guimpe démodée, était bien en chair. Parée d'un bliable bleu foncé et d'une ceinture d'argent, elle se dressa sur la pointe des pieds pour accueillir le magistrat avant de lui présenter celle qui ferait l'émerveillement de Ranulf, sa fille à la beauté éclatante. Constance était grande et élancée. Un filet brodé de bijoux retenait les tresses de sa chatoyante chevelure châtain cuivré. Elle portait une pelisse sur les épaules et sa sombre robe fauve soulignait son cou de cygne. Mais c'était son visage – ovale, au teint d'un blanc d'ivoire et aux traits parfaits rendus plus délicieux encore par la sérénité de ses yeux pers – qui frappa Corbett. Il fit un clin d'œil à son écuyer, qui comprit alors pourquoi son maître lui avait annoncé une surprise et l'avait prié d'observer avec soin l'étiquette courtoise.

Une fois les salutations d'usage échangées, Sir Edmund insista pour que le magistrat et ses compagnons fassent un rapide tour du donjon et de la cour intérieure et soient présentés aux officiers de la garnison. Ranulf, quittant à contrecœur Lady Constance, ne put faire moins que d'obéir. Corbett s'aperçut à quel point le château, avec sa force armée composée de chevaliers, de soldats et d'archers, auxquels s'ajoutait une compagnie de tireurs gallois entraînés à lâcher des volées de leurs longues flèches garnies de plumes d'oie, était une vraie place forte. Monter dans le donjon et les tours de l'enceinte intérieure lui coupa le souffle. Il devait, ainsi que son escorte, être logé à l'est du donjon, dans la tour du Sel, qui offrait une suite de pièces plutôt pauvres au mobilier réduit au strict nécessaire. Launge s'en expliqua en disant qu'il avait fait de son mieux. La chambre de Corbett se trouvait au premier étage ; ses trois compagnons s'en partageraient une au-dessus. Sir Hugh balaya d'un geste les excuses de son hôte et se déclara satisfait. Sa chambre, ronde, avait des murs chaulés et un

parquet de bois recouvert de carpettes. Au centre se dressait un lit à quatre montants, réchauffé et protégé par des courtines de laine teinte. Une table, des chaires, des sellettes et un coffre de rangement en formaient l'ameublement et elle disposait de force chandelles et lumignons, car la fenêtre n'était qu'une ouverture carrée, fermée par une planche de bois. Il comprit que Launge avait tenté de l'aménager du mieux possible : la pièce disposait au moins d'une cheminée accotée au mur extérieur et flanquée de petits braseros sur roulettes.

— J'ai réservé la meilleure chambre au-dessus de la grand-salle au seigneur de Craon, expliqua Sir Edmund en levant les yeux au ciel. Pourtant, en ce qui me concerne, je le jetterais volontiers dans les douves !

Corbett se mit à rire et s'écarta pour laisser passer Chanson, qui, avec l'aide des serviteurs du château, apportait ses bagages et sa précieuse cassette de la chancellerie. Il insista pour qu'on la dépose sur-le-champ dans le coffre cerclé de fer, au pied du lit.

— C'est le plus solide de la maison, remarqua Launge. Votre cassette est arrivée hier, escortée par une troupe de lanciers et a passé la nuit dans ma chambre forte. Ce coffre est tout aussi sûr.

— Voilà bien ce qu'il me faut, répondit Corbett qui donna une tape affectueuse sur l'épaule du gouverneur, puis monta l'escalier à vis pour aller inspecter le logement de ses compagnons.

Corbett, Ranulf et Bolingbroke retrouvèrent ensuite Sir Edmund dans la salle du conseil, longue pièce au plafond bas sise au rez-de-chaussée du donjon. Ses étroites meurtrières l'éclairaient si mal que l'air était chargé de la fumée des chandelles et des torches. Sir Edmund ordonna que les portes soient closes et fit signe à Corbett de prendre place à un bout de la lourde table de chêne. Après leur avoir servi bière, pain et fromage, il s'installa à droite du magistrat, face à Ranulf et Bolingbroke. Il voulut savoir comment allait le roi et Corbett répondit avec diplomatie. Il n'estima pas opportun d'apprendre à Sir Edmund que le souverain était fort courroucé d'être pris au piège d'un traité de paix avec Philippe de France.

— Quelles sont vos difficultés céans, Sir Edmund ? La forteresse est bien pourvue en hommes ; vous ne manquez pas de soldats.

— Ils viennent de garnisons extérieures, fit observer le gouverneur.

— Pourquoi ?

— On a vu pulluler des pirates flamands au large du promontoire ; ils sont à bord de harenguiers protégés par des cogghes. D'après les rumeurs, ils ont fait des incursions dans les villages de la côte en Cornouailles, dans le Devon et dans le Dorset.

Corbett but sa bière en essayant d'oublier l'inquiétude qui lui serrait le coeur. Les écumeurs, abrités dans les ports des Pays-Bas,

étaient une perpétuelle menace, mais pourquoi surgissaient-ils à ce moment ? Cela était-il lié à sa rencontre avec Craon au château de Corfe ? Le clerc avait maints espions – des officiers du port et des marins – qui lui fournissaient des renseignements sur ces hors-la-loi en Hainaut, dans les Flandres et le Brabant. Ces pendants étaient financés par des marchands, hommes puissants dans des villes comme Dordrecht, qui obtenaient des lettres patentes de leur souverain afin de harceler les navires des autres pays qui croisaient dans la Manche et la mer d'Irlande. Des princes étrangers pouvaient aussi les engager, comme l'avait souvent fait Édouard d'Angleterre lors de ses campagnes contre la France, l'Écosse et le pays de Galles. Étaient-ils à présent à la solde de Philippe de France ou n'était-ce que l'habituel piratage, plaie des côtes sud du royaume ?

— Cela vous soucie-t-il, Sir Hugh ?

— Bien sûr ! Les a-t-on aperçus dans les parages de Corfe ?

Sir Edmund fit un signe de dénégation :

— Cette place est trop puissante. Pourquoi se jeter dans la gueule du loup alors qu'on peut obtenir plus riche moisson dans les villages de pêcheurs de l'Ouest ?

— Avez-vous encore d'autres embarras ? insista Corbett. J'ai ouï dire que des jouvencelles avaient péri de malemort.

Le gouverneur se cacha le visage dans les mains.

— Par le ciel, j'aimerais que ce ne soit que des ragots ! Cinq corps en tout, frappés à bout portant par un carreau d'arbalète.

Il ôta ses mains et prit une profonde inspiration.

— On a trouvé trois cadavres sur des tas de fumier dans les cours du château ; deux autres à l'extérieur, l'un près des douves et l'autre aux abords de la poterne est.

— Quand ces assassinats ont-ils commencé ?

— Il y a environ deux mois... oui, c'est ça, précisa Sir Edmund en se mordillant les lèvres. Le premier a eu lieu vers la Saint-Michel. Il s'agissait d'une jeune fille du château qui servait à l'auberge voisine, *La Taverne de la Forêt*.

— On a donc découvert trois dépouilles dans l'enceinte, reprit Ranulf, et deux à l'extérieur ? Le meurtrier doit être quelqu'un qui vit ici.

Le gouverneur lança un regard torve à ce rouquin de clerc.

— Je suis parvenu à la même conclusion, Messire.

— Sans vouloir vous offenser, ajouta Ranulf tout sourire, fort désireux de se concilier le père de la belle femme qu'il venait de rencontrer et ne pouvait chasser de ses pensées.

— Mes officiers et moi-même avons enquêté, reprit Sir Edmund qui respira profondément. Les cinq filles relevaient toutes de la forteresse. Vous savez comment ça se passe. Corfe est un petit village

en soi ; nous avons un vétérinaire, qui fait aussi office d'apothicaire, un petit marché, une chapelle desservie par le vieux père Andrew. Marchands, chaudronniers, colporteurs, bohémiens, voyageurs et vagabonds : tous vont et viennent.

Corbett leva les mains, les doigts écartés.

— Mais cinq cadavres ?

Le gouverneur ne put soutenir son regard.

— Cinq corps... en quoi ? L'espace de deux mois ? On ne peut mettre ce sanglant ouvrage sur le compte d'un homme de passage. L'assassin doit se trouver tout près, peut-être même à quelques pas de cette salle.

Il prit appui sur la table, repoussa sa chaire et, se dirigeant vers l'une des meurtrières, se tint sur le rebord pour jeter un coup d'oeil à l'extérieur. Il était las et avait trop chaud ; la touffeur était insupportable. Il avait mal dormi la nuit précédente et le trajet avait été glacial et malaisé. Il n'avait pas envie de rencontrer Craon et les renseignements que Bolingbroke avait rapportés de Paris l'alarmaient fort. Et cette affaire en plus ! Corbett pensa aux meurtres similaires auxquels il avait été confronté dans le Suffolk ou ailleurs, à ces hommes vicieux qui pourchassaient les jouvencelles pour les abattre comme une belette tuerait la volaille dans une basse-cour, fondant sur elles comme un faucon sur une colombe. Il y avait eu de semblables assassinats à Londres ; et même au sein du Conseil royal...

— Sir Hugh ?

— Je réfléchissais...

Le magistrat retourna vers la table. Il tapota l'épaule de son écuyer et jeta un coup d'oeil à Bolingbroke, à moitié endormi sur sa chaire.

— Je repensais, répéta-t-il en s'asseyant, à des meurtres du même genre. Ils ont été évoqués jusqu'à Westminster. Il s'agissait de jeunes femmes abattues, souvent violées, dont le corps avait été jeté dans un fleuve ou, parfois, enterré sous une mince couche de terre dans l'un des cimetières de la ville.

— Le meurtre existe depuis Caïn, fit observer Launge, et des jouvencelles ont été violées depuis le commencement des temps.

— Non, nous avons ici quelque chose de différent, insista Corbett en appuyant sa chope sur sa joue pour profiter de sa fraîcheur. Sir Edmund, vous avez bien entendu dire que la Chambre des lords et celle des communes ont entériné les mesures, la loi destinée à assainir les grand-routes et à rendre les chemins plus sûrs ? Et savez-vous pourquoi ? On prétend que la campagne change. Qu'il est devenu inutile de labourer la terre ou de l'ensemencer.

— On laisse pousser l'herbe, déclara le gouverneur, et paître les moutons. C'est comme ça dans le Dorset et le Devon. Que Dieu me

pardonne, j'ai fait de même sur mes terres.

— Les marchands étrangers veulent toujours plus de notre laine, continua Corbett, et le roi Édouard la vend aux banquiers Frescobaldi qui, en échange, financent ses guerres. On compte douze hommes pour labourer, semer et récolter, mais un seul suffit à garder une centaine de moutons. Les villages meurent, les pauvres deviennent plus pauvres encore et ils se ruent en nombre dans les cités, Londres, Bristol, York, Carlisle, ou dans les grands châteaux comme Corfe. Les jouvencelles, parfois seules au monde, cherchent du travail ou un endroit pour poser leur tête. Ne serait-ce qu'à Southwark, on compte cinq mille catins, proies faciles pour les renards, les faucons et les belettes, tous ceux qui ont soif de sang.

Corbett s'interrompt, ne prêtant qu'à demi l'oreille aux bruits de la maison qui, indistincts, lui parvenaient à travers les épaisses murailles du donjon. Il éprouva un instant une profonde nostalgie en pensant à son foyer et se demanda ce que faisait Lady Maeve.

— Quelle heure est-il ? s'enquit-il en se tournant vers son hôte.

— Il doit être neuf heures, répondit ce dernier qui présenta ses excuses pour n'avoir pas fait allumer la bougie des heures^{5}.

— Si nous le pouvons, soupira Corbett, nous vous aiderons à capturer le meurtrier. Avez-vous des soupçons ?

Launge eut un geste de dénégation.

Le magistrat se redressa.

— Le temps passe. Revenons à nos affaires. Quand les Français arrivent-ils ?

— Ils devraient être ici en fin d'après-midi. Le seigneur de Craon, sa garde, quatre professeurs de la Sorbonne et quelques archers royaux ont accosté à Douvres il y a trois jours. Pourquoi cette rencontre ? questionna Launge en se penchant en avant. Et pourquoi céans ?

— Il y a sept mois, expliqua le magistrat, Édouard d'Angleterre a ratifié le traité de paix de Paris avec son cousin bien-aimé, Philippe de France. Ils ont promis de régler tous leurs différends : la navigation en Manche et en mer d'Irlande, et les prétentions de Philippe de France sur certains territoires contestés dans le duché anglais de Gascogne. Notre monarque a dû accepter un mariage entre le prince de Galles et Isabelle, la fille unique de Philippe. Ce dernier ne se tient plus de joie ; il se voit en nouveau Charlemagne – le roi devant qui les autres souverains et princes devront s'incliner. Il attend avec impatience le jour où l'un de ses petits-fils s'assiéra sur le trône à Westminster et où un autre deviendra duc d'Aquitaine. Il espère que cela affaiblira la mainmise des Anglais sur le sud-ouest de la France et qu'il sera alors plus facile de faire de la Gascogne une part du patrimoine capétien. Philippe se considère comme le glorieux descendant de saint Louis. Il soutient que sa famille, les Capet, est de sang sacré. Il est aidé en cela

par la papauté qui, comme vous le savez, en raison de querelles familiales à Rome, a dû s'installer en Avignon, dans le sud de la France.

Corbett ferma le poing.

— Les Français ont le pape sous leur coupe.

Il serra plus fort.

— Le traité de Paris est garanti par les châtimens les plus solennels que puisse imposer le Saint-Père.

— Et notre souverain désire s'en dégager.

— Bien sûr, acquiesça le magistrat. Il aimerait dire à Philippe de déchirer le traité, de renoncer à la Gascogne, de ne plus se mêler des affaires d'Écosse et de laisser le prince de Galles épouser qui il veut. Mais, en vérité, Édouard est pris au piège. S'il rompt le traité, il sera excommunié, maudit par la cloche, le livre et la chandelle et deviendra un paria en Europe. Il voudrait bien entrer en guerre, mais les barons de l'Échiquier affirment que le Trésor est vide.

Corbett s'interrompt pour laisser ses paroles faire tout leur effet. Le gouverneur n'ignorait rien de ce qu'il avait énoncé. Il avait, comme Corbett, combattu en Écosse où les princes refusaient de plier le genou devant Édouard. Des armées toujours plus nombreuses étaient expédiées au nord ; sans cesse, plus d'argent était dépensé.

— Nous en arrivons donc au frère Roger Bacon. Il naquit à Ilchester, dans le Somerset, pendant les dernières années du règne du roi Jean, le grand-père de l'actuel souverain. Ce fut, à Oxford et à Paris, un étudiant exceptionnel. Durant son séjour en France, il tomba sous l'influence de Pierre de Maricourt. Le bruit court que ce dernier était un magicien qui avait eu accès à des connaissances occultes.

Le magistrat regarda ses deux compagnons. Ranulf écoutait avec attention, comme c'était toujours le cas quand on évoquait instruction ou savoir. Bolingbroke s'était réveillé, curieux de découvrir les véritables raisons expliquant sa fuite loin de Paris et l'affreuse mort d'Ufford.

— Bacon entra dans l'ordre des Franciscains, continua Corbett. Il rédigea maints ouvrages : *Opus majus*, *Opus minus*, *Opus tertium*. Il diffusa bon nombre de ses traités

— *L'Art du merveilleux* et *Des moyens de retarder les infirmités de la vieillesse*, par exemple. Au début la papauté encouragea Bacon, mais il finit par être soupçonné d'hérésie et il fut emprisonné jusque peu avant sa mort en 1292, il y a onze ans. Ses écrits furent désapprouvés et on prétend qu'à son trépas, ses frères, les franciscains du prieuré d'Oxford, clouèrent ses manuscrits au mur et les laissèrent se désagréger. Ses disciples se dispersèrent. Nous avons ouï parler de l'un d'entre eux, un érudit nommé John, que Bacon dépêchait souvent auprès du Saint-Siège. Après la mort de frère Roger, ces élèves

disparurent comme des volutes de fumée par un beau jour d'été.

— Qu'en est-il de ces secrets ? s'enquit Ranulf.

— J'ai étudié les écrits de frère Roger, répondit Corbett, tout comme l'a fait Maître William ici présent. Ses théories sont tout à fait surprenantes. Il affirme qu'on peut construire des séries de miroirs ou de verres qui permettront de voir de si près des endroits éloignés de plusieurs miles qu'on pourrait les toucher. Il prétend que César a eu recours à un engin de ce genre avant d'envahir la Grande-Bretagne.

Corbett s'échauffait en développant ce sujet.

— Il évoque des chariots circulant sans être tirés par des boeufs, des machines qui peuvent descendre au fond de la mer, des navires sans rameurs et même des engins volant dans les airs. Il parle aussi d'une poudre noire, un mélange de salpêtre et de diverses substances qui peut provoquer une explosion semblable à celle du tonnerre.

— Mais tout cela a déjà été suggéré, fit remarquer Bolingbroke. Le fameux Aristote affirmait jadis qu'il était possible de bâtir un appareil pour atteindre les abysses.

— Je sais, je sais, concéda Corbett, mais frère Roger est différent. Sa Grâce, le roi, et moi-même avons parcouru ses oeuvres. Bacon soutient formellement avoir vu quelques-unes de ces expériences fonctionner.

Corbett se rassit dans sa chaire et embrassa du regard l'austère pièce chaulée, si simple et si nue, où l'on ne voyait qu'un crucifix, quelques coffres et une desserte pour poser pichets et gobelets. Quel contraste avec ce qu'il décrivait !

— Impossible ! souffla Sir Edmund. Ce n'est là que sorcellerie, magie, fantaisies d'un enchanteur.

— Vraiment ? rétorqua Ranulf. À la Tour, les ingénieurs du roi travaillent sur des bombardes qui peuvent lancer un roc plus rudement et plus vite contre la muraille d'un château qu'une catapulte. Les Flamands sont en train de construire un bateau qui navigue d'une autre façon que les nôtres, ce qui rend leurs cogghes plus rapides et pourtant plus solides.

— Je sais, je sais, admit Sir Edmund en prenant une gorgée de bière. Mais pourquoi le roi s'intéresserait-il à tout cela ? Les écoles sont pleines de nouveaux prodiges ; on découvre de nouveaux manuscrits ; et même moi, vieux soldat, en ai eu vent. Tout comme vous, Sir Hugh. Vous avez débattu dans les collèges d'Oxford et avez écouté les professeurs.

— C'est exact, approuva Corbett en souriant. J'ai ouï parler de la tête de bronze magique qui profère des maximes de sagesse et on soutient que l'ordre des Templiers a découvert les secrets de Salomon, mais c'est – le magistrat grimaça – comme si quelqu'un affirmait pouvoir invoquer Satan. Il se peut qu'il en soit capable, mais Satan

sortira-t-il de l'Enfer ?

Des rires accueillirent ses paroles et la tension se fit moins lourde.

— Frère Roger, pourtant, est différent. Pendant sa captivité il a écrit un autre livre, le *Secretus secretorum*, *Le Secret des secrets*, dans lequel il révèle, avec force détails, tout son savoir caché. Il l'a rédigé puis en a fait une copie. L'original a été apporté à Paris et la copie est restée en Angleterre.

— Est-ce pour cela qu'Ufford est mort ? l'interrompt Bolingbroke.

— Oui, répondit Corbett d'un ton plus sec qu'il ne le voulait.

— Avons-nous dérobé l'original ?

Le magistrat eut un geste de dénégation.

— Non. Vous n'avez volé qu'une seconde copie. C'est celle-là que vous avez ramenée à Westminster. Le roi Philippe en personne détient toujours l'original dans sa chambre forte.

— Quoi !

Bolingbroke aurait bondi si Ranulf, le retenant par le poignet, ne l'avait forcé à se rasseoir.

— Une copie ? s'exclama-t-il en faisant tomber la chope de la table. Est-ce pour ça que Walter a trépassé ? Nous avons donc échoué ?

— Pas du tout, expliqua Corbett d'une voix calme. Édouard d'Angleterre voulait savoir si sa copie et celle qui se trouve à Paris étaient similaires. Je suis heureux de pouvoir affirmer que c'est bien le cas.

— Que dit-elle ? interrogea Sir Edmund sans tenir compte de l'ire de Bolingbroke.

— C'est là que gît le lièvre, répondit Corbett qui se leva et alla quérir la chope.

Il la remplit derechef et la posa devant son clerc qu'il gratifia d'une tape amicale sur l'épaule avant de se rasseoir.

— Le *Secretus secretorum* est rédigé dans un code que nul ne peut déchiffrer. Celui qui y parviendra entrera dans un temple du savoir. Pendant des mois, les clercs de la chancellerie privée ont essayé tel ou tel système pour tenter de trouver la clef. Nous savons que ceux de Craon ont agi de même, mais sans résultat. Édouard est informé que Philippe possède *Le Secret des secrets* ; et les Français n'ignorent pas qu'Édouard en a une copie bel et bien valable.

— Ah, soupira Sir Edmund, je comprends à présent ! Philippe a invoqué le traité de paix, les clauses stipulant que lui et Édouard doivent travailler main dans la main.

— C'est exact, reprit le magistrat enjoignant le bout de ses doigts. Il a exigé, surtout depuis le vol de la copie de Paris, que les deux royaumes échangent leurs informations. Il me sait responsable des codes de la chancellerie, aussi a-t-il organisé cette réunion.

— Mais pourquoi céans ? interrogea Ranulf.

— Philippe se veut diplomate. Il tient à rassurer notre roi. Il a juste demandé que la réunion se déroule dans un château de la côte sud, ni à Douvres ni dans aucun des cinq ports⁽⁶⁾, mais bien loin du tohu-bohu des villes. Édouard a proposé Corfe et il a accepté. Craon amènera avec lui quatre professeurs de l'université, versés dans l'étude des manuscrits de Bacon et dans l'art du décodage. Ils nous retrouveront ici, moi, Bolingbroke et Maître Ranulf.

— De qui s'agit-il ? Comment s'appellent-ils ? voulut savoir Bolingbroke.

— Étienne Destaples, Jean Vervins, Pierre Sanson et Louis Crotoy. Bolingbroke siffla entre ses dents.

— Ce sont tous des hommes éminents de la Sorbonne, des professeurs de droit et de théologie.

— Bien sûr, acquiesça Corbett. J'en connais d'ailleurs un, Louis Crotoy ; il a enseigné aux collèges d'Oxford. C'est un grand maître, à l'esprit aiguisé comme un couteau.

— Je n'y crois pas.

— Vous ne croyez pas à quoi ? demanda Ranulf en souriant.

Bolingbroke se contenta de hocher la tête. Il ôta sa chape, la jeta sur la table et chercha sa dague dans son fourreau de cuir.

— Philippe a de mauvaises intentions ; il y a là quelque déloyauté.

— Ce qui explique que nous nous retrouvions ici, rétorqua son maître. Pouvez-vous me redire, William, pourquoi Ufford a occis Maître Thibault ?

— Il a été obligé, expliqua Bolingbroke en se rasseyant et en se frottant le visage. Nous étions dans la cave et tentions d'ouvrir ce maudit coffre.

— Mais pourquoi ? insista Corbett. Pourquoi Thibault, qu'Ufford avait vu auparavant en train de s'ébattre avec une accorte catin, aurait-il renoncé à ses jeux amoureux, à la chaleur tiède et confortable de son lit, pendant une soirée de réjouissances, pour conduire cette femme dans une cave froide ? Que voulait-il lui montrer ? Un précieux manuscrit qu'elle ne pouvait comprendre ?

— Peut-être fanfaronnait-il ? suggéra Ranulf. Peut-être voulait-il l'impressionner ?

— Mais pourquoi à ce moment-là ? À cet instant précis de ce soir précis ?

Bolingbroke secoua la tête.

— Je l'ignore. Mais c'est vrai, je me suis fait la même réflexion. Vous me l'avez assez souvent demandé, Sir Hugh, et, à présent que les collègues de Thibault arrivent, vous me le demandez derechef. Je ne sais vraiment pas.

Il poussa un soupir d'exaspération.

— Je me suis aussi demandé comment Ufford a été piégé et capturé.

Il prit une profonde inspiration.

— Êtes-vous certain que le manuscrit que nous avons volé était authentique ? Philippe ne nous a-t-il pas simplement tous bernés ?

CHAPITRE III

« Les sages se sont toujours démarqués de la multitude. »

Roger BACON, *Opus majus*.

« Tout le monde devrait connaître les langues,
les étudier et comprendre leur silence. »

Roger BACON, *Opus tertium*.

Alusia, aide de cuisine, fille de Gilbert, le sous-intendant de la dépense du château de Corfe, avançait parmi les tombes et les croix du vaste cimetière de St Pierre-des-Bois. Petite et potelée, cheveux noirs bouclés et yeux pétillants, elle était fort satisfaite d'elle-même. L'arrivée des envoyés du roi avait causé une grande émotion. Les gens faisaient semblant de vaquer à leurs occupations ordinaires, mais, comme l'avait remarqué son père, « un étranger est un étranger », et tout le monde dévisageait sans vergogne ces hommes importants venus de la lointaine ville de Londres. Le clerc à l'air triste et à la chevelure noire avec son épée à la garde d'argent avait effrayé Alusia, mais déjà les jouvencelles jacassaient sur le roux, sa façon de se pavaner, le regard fureteur de ses yeux verts en quête de gaudriole.

Alusia aurait aimé s'attarder à écouter les ragots, mais Maîtresse Feyner avait déclaré qu'elle devait partir sans tarder à midi et il n'était pas question de lui désobéir. Les servantes du château surnommaient Maîtresse Feyner la « vieille chouette », car rien ne lui échappait. Visage et yeux durs, bras vaillants et esprit vif, Maîtresse Feyner dirigeait les lavandières. Elle était tout aussi consciente de son rang et de son pouvoir qu'une châtelaine en son castel. En fait la situation avait empiré depuis que Phillipa, la fille de Maîtresse Feyner, avait disparu le dernier dimanche de la fête de la moisson. Comme une feuille emportée par le vent, sans que quiconque sache où. Bien sûr, aucune des autres filles ne la regrettait vraiment. Phillipa, elle aussi, était imbue d'elle-même et de ses propres grâces, surtout quand le père Matthew les rassemblait dans la nef, le samedi après-midi, pour leur enseigner l'alphabet et l'importance des nombres. Il était étrange, le père Matthew. Si érudit !

Alusia leva les yeux vers le ciel de plomb. Allait-il neiger ? Elle espérait que non, mais, si c'était le cas, elle serait au moins venue le jour de la Sainte-Marion pour se recueillir sur la tombe de son amie. Elle souffla sur ses doigts gourds et regarda disparaître son haleine chaude. Rebecca aurait dû l'accompagner, mais Maîtresse Feyner avait fait remarquer avec insistance que si elle désirait profiter de la carriole de la buée pour aller à l'église, elle devait partir sans délai. Maîtresse Feyner avait du linge à rendre à Maître Reginald à *La Taverne de la Forêt* et Rebecca n'aurait plus qu'à courir pour la rattraper. Alusia n'avait rien à redire à cela, mais à présent, dans ce cimetière désert, elle reconnaissait qu'elle aurait peut-être dû attendre. Où Rebecca était-elle passée ? Quand arriverait-elle ?

Alusia s'arrêta près de la tombe de sa grand-mère et regarda l'église, vieil édifice de pierre usée. La nef ressemblait à une longue grange, bien que Sir Edmund ait récemment fait recouvrir le toit de tuiles neuves et agi de son mieux pour restaurer la pierre du haut clocher carré. Une chandelle brillait à l'une des étroites fenêtres de la tour. Le père Matthew en allumait toujours une en guise de fanal quand les volutes de brume marine refoulaient dans les terres et enveloppaient la campagne d'une épaisse couverture grise. Corfe étant un endroit dangereux, les passants n'avaient pour se guider que la lueur des chandelles ou des torches du château. Au nord, à l'est et à l'ouest s'étendaient d'épaisses forêts séculaires, pleines de marécages, de marais et autres endroits périlleux. Les jouvencelles évoquaient les esprits et les lutins qui vivaient sous les ramures ou s'abritaient dans les fissures des vieux chênes, les bruits et les apparitions étranges, les feux follets – fantômes incontestés des morts – qui voltigeaient sur les tourbières.

Alusia embrassa du regard le sombre cimetière. Bien qu'il fût encore tôt, la brume marine allongeait ses doigts glacés. Elle resserra autour d'elle la chape qu'elle avait empruntée à son père, une chape de soldat en laine vierge doublée de bourre et pourvue d'un profond capuchon. Elle se demanda si le père Matthew se trouvait dans l'église et s'il en sortirait. Elle ferait semblant de quérir des simples, mais, bien sûr, celles-ci ne fleuriraient pas avant mai et le printemps semblait bien loin.

Alusia cherchait une tombe, celle de Marion, petit monticule de terre noire qui marquait la dernière demeure de son amie intime. Marion, avec ses yeux vifs, riant de tout, dont on avait retrouvé le cadavre sur un tas d'ordures dans la cour extérieure du château. Elle avait été la première victime, tuée d'un carreau d'arbalète lâché de si près que le père d'Alusia avait dit qu'il avait presque transpercé le corps de la pauvre Marion. L'apothicaire de Corfe, aidé par le père Matthew, le vieux père Andrew et Maîtresse Feyner, avait préparé la

dépouille pour l'inhumation. On avait tenu les autres servantes et Alusia à l'écart, mais elle était montée en cachette durant l'après-midi et s'était faufilée dans la chambre. À présent, elle le regrettait. Le visage de Marion était d'une pâleur effrayante, avec de profonds cernes autour des yeux vitreux d'où avaient glissé les pièces de monnaie. De petites taches de sang marquaient encore sa bouche et tant de linges avaient été enroulés autour de sa poitrine blessée qu'on aurait dit qu'elle avait enflé.

Alusia trouva la tombe, marquée d'une simple croix sur laquelle le maréchal-ferrant de Corfe avait gravé au fer rouge *Marion, Requiescat in Pace*. Elle s'agenouilla et tira de sous sa chape le brin de houx aux feuilles d'un vert vif et aux baies brillantes qu'elle venait de cueillir. Elle le déposa près de la croix. Elle aurait voulu apporter des fleurs, mais on était au milieu de l'hiver. Le père Matthew ne disait-il pas que le houx représentait le Christ, le Dieu vivant et éternel, et que ses boules symbolisaient son sang sacré ? Alusia se frotta le nez et essaya de se remémorer une prière. Le père Matthew leur avait appris le *Notre Père* en latin. Elle tenta de le réciter. Le latin, langue de Notre-Seigneur, avait plus de poids. Elle bafouilla sur les mots *Qui es in caelo*, « qui êtes aux cieux », renonça et se contenta de se signer. Puis elle s'assit sur ses talons. Pourquoi avait-on occis la pauvre Marion et les autres ? L'une après l'autre, de la même façon, par un carreau d'arbalète en plein coeur ou, dans le cas de Sybil, à travers la gorge, déchirant ainsi la chair des deux côtés. Qui était coupable ? Qu'avaient donc à se reprocher les victimes ? Dans leur naïveté, les servantes bavardaient à propos des jeunes hommes, attendaient avec impatience telle fête ou tel jour saint, la Noël quand l'énorme bûche craquait dans l'âtre du château ou le 1^{er} mai quand on dressait le mât sous le pur ciel bleu du début de l'été. Quel mal y avait-il à cela ?

Alusia leva la tête, les yeux fixés sur la grille. Un instant, elle crut avoir aperçu quelqu'un. La cloche se mit à sonner et appela à sexte, sans éveiller grand intérêt chez les paroissiens. Alusia se signa derechef et se releva. Les autres jouvencelles étaient enterrées tout près. Pourquoi étaient-elles mortes ? On prétendait qu'elles n'avaient point été violées, alors pourquoi ? C'était de pauvres filles sans rien dans leur besace ni même un anneau bon marché au doigt.

Alusia se dirigea avec lenteur vers la grille et s'engagea dans l'étroit sentier, encadré d'arbres drus, menant à la forteresse. La brume s'était épaissie. Elle hâta le pas puis fit halte en entendant du bruit derrière elle. Elle se retourna d'un coup : il n'y avait personne. Elle reprit sa marche et remarqua une touche de couleur sur le bord du chemin. Intriguée, elle se précipita. C'était un paquet de tissus, vert foncé et bruns, parmi lesquels on apercevait des cheveux bruns. Alusia s'arrêta, paralysée de terreur. N'était-ce pas la chevelure de Rebecca ?

N'étaient-ce pas les couleurs des habits qu'elle portait ? Haletante, elle se baissa et tira sur le paquet. Le corps roula sur le dos : yeux vitreux, bouche maculée de sang, et, sous le menton, une horrible blessure sanglante d'où sortait le carreau d'arbalète. C'était Rebecca, morte et pourtant vivante, car Alusia entendit un terrible cri.

Dans la salle du conseil la discussion s'était enflammée. Bolingbroke faisait les cent pas, en rage à l'idée que lui et Ufford avaient risqué leur vie – et qu'Ufford avait payé le prix fort – simplement pour s'emparer d'une copie.

— C'était nécessaire, cria Corbett. Le roi s'intéresse beaucoup aux écrits de frère Roger. Nous devons nous assurer que le livre que nous possédons, notre copie du *Secretus secretorum*, était fidèle. J'ai comparé les deux et, autant que j'en puisse juger, étant donné leurs symboles et codes étranges, elles concordent.

Sir Edmund observait la confrontation ; Ranulf s'amusait sans en rien laisser voir. Rien ne lui plaisait davantage que de voir débattre le vieux « Maître Longue Figure ». De plus, il connaissait de longue date le caractère emporté de Bolingbroke et Ranulf, qui savait ce que fuir des poursuivants signifiait, partageait son ire.

— Ce que nous devons comprendre, William, continua le magistrat d'une voix qu'il voulait sereine, c'est la logique de la situation.

— La logique ? rétorqua Bolingbroke en se rasseyant. Sir Hugh, j'en sais autant que vous là-dessus : nous ne sommes pas à l'école céans !

— Si.

Corbett sourit, puis s'interrompit quand le serviteur mandé par le gouverneur apporta un pichet de bière fraîche et du pain sortant du four. La distribution lui fournit un répit bien venu.

Il s'empessa de reprendre la parole pendant que Bolingbroke avalait pain et fromage.

— Nous devons nous montrer logiques. Ce qui me soucie, ce n'est ni la copie ni ce qui s'est passé quand vous l'avez dérobée, mais la raison pour laquelle Maître Thibault est descendu dans cette cave durant la nuit de réjouissance. Pourquoi s'est-il fait accompagner par cette jeune femme ?

— Ufford n'avait pas le choix : il devait les occire !

— Je ne prétends point le contraire. Walter était un combattant dans l'âme. Mais je soupçonne quelque félonie. Permettez-moi d'exposer mon hypothèse. Nous avons deux clercs de la chancellerie secrète, des étudiants des collèges d'Oxford, se faisant passer pour des étudiants de la Sorbonne. L'ordre en est donné : notre noble roi veut la copie française du *Secret des secrets* de frère Bacon. Vous et Ufford

vous mettez en quête et la recherchez. Un traître, ce mystérieux étranger qui vous a offert le manuscrit, surgit parmi les Français.

— Il ne nous l'a pas offert, releva Bolingbroke la bouche pleine, il nous a juste dit où il se trouvait et nous a promis que nous serions invités à la fête chez Maître Thibault.

— Savez-vous qui était cet homme ? demanda Ranulf.

Bolingbroke eut un geste de dénégation.

— Non ; nous ne l'avons pas rencontré. Il communiquait par des billets déposés à notre logis. Je vous ai montré ceux que j'ai conservés ; j'ai détruit les autres.

Corbett acquiesça. Il avait étudié de près les notes griffonnées. L'anglo-normand, rédigé par une main qu'il ne connaissait pas, fournissait des renseignements à ses deux clerks secrets.

— Mais ce dont je suis sûr, continua Bolingbroke en dégustant sa bière, c'est qu'un mois avant la fête donnée par Maître Thibault, ce Français a découvert ce que nous cherchions et, contre de l'or, nous a appris où la chose se trouvait et comment nous pouvions nous en emparer. Je pense que, d'une façon ou d'une autre, il a prévenu Maître Thibault et l'a poussé à descendre à la cave. Nous devions y être piégés, mais le vieil ivrogne, sous l'emprise du vin et de la luxure, a peut-être refusé de croire ce qu'on lui disait ou n'en a pas compris la portée. Plus important encore, le traître a aussi révélé au seigneur Amaury de Craon et aux limiers du roi ce qui se passait. Nous avons eu de la chance. On prévoyait de nous capturer soit chez Maître Thibault soit dans notre logis, rue des Carmélites. Nous nous sommes pourtant échappés, puis séparés ; ils ont sans doute cru qu'Ufford était le responsable et l'ont pourchassé...

— L'avez-vous vu périr ? s'enquit Ranulf.

— J'étais près du quai de la Madeleine quand j'ai entendu les clameurs. Un mendiant m'a dit que les troupes royales occupaient ce quartier depuis l'aube. J'ai décidé de quitter Paris par une autre route. J'ai rejoint un groupe de pèlerins qui allaient à Notre-Dame de Boulogne.

Bolingbroke fit une grimace.

— Ce fut assez facile. Je me suis fait passer pour un clerc français. Il ne s'agissait que d'atteindre un port et de m'assurer une traversée sur une cogge anglaise.

— Qui était le traître, d'après vous ? questionna Corbett.

— Il aurait pu s'agir de Craon en personne, ou de l'un des hommes qui l'accompagnent.

— Et pourquoi pensez-vous qu'il les amène en Angleterre ? interrogea Ranulf.

— Pour deux raisons, répondit Bolingbroke. J'ai beaucoup médité là-dessus. D'abord, je suis certain que Philippe de France aimerait

découvrir les secrets de Roger Bacon. Il s'y intéresse vraiment et il veut voir quels progrès, s'il y en a, nous, les Anglais, nous avons faits.

— Ensuite ?

— Ensuite, Sir Hugh, que se passe-t-il...

Bolingbroke s'interrompt et fit courir son doigt sur le bord de sa chope.

— ... que se passe-t-il si nous renversons le jeu ? Si Philippe de France a déchiffré le code secret de frère Roger et découvert son savoir caché ? Comment fabriquer un miroir qui montre les choses éloignées de plusieurs miles ou comment transformer du vil métal en or ?

— Et alors ? le pressa le magistrat.

— Et si Craon amène les *periti*, les savants de Paris, pour savoir si nous en sommes au même point ? Ou, si ce n'est pas le cas, pour nous embrouiller davantage, pour gêner et entraver notre démarche ?

— Il y a une autre raison, n'est-ce pas ?

— En effet, Sir Hugh. Philippe n'aime pas l'université de la Sorbonne. Oh, si elle va dans le sens de ce qu'il décrète, il est tout sucre et tout miel, mais quand elle s'oppose, le courroux du roi ne connaît plus de bornes. Je me demande s'il a déjà décodé le manuscrit et s'il ne dépêche pas ces hommes en Angleterre afin qu'ils y soient tués, assassinés, et que le blâme retombe sur nous.

— C'est absurde ! s'exclama Launge en frappant de sa chope vide comme si c'était une épée.

— Non, non, intervint Corbett en levant la main. Je suis votre raisonnement, William, ajouta-t-il en souriant. Que va-t-il arriver si Philippe a percé le code secret et s'il désire se débarrasser des *periti*, de ceux qui connaissent aussi ces secrets ? La dernière chose que veut le roi, c'est que l'un de ces professeurs s'empare de ces connaissances et, ayant soif de gloire dans les universités et les écoles d'Europe, rédige un ouvrage. Nous n'avons plus rien à apprendre sur nos docteurs en théologie, nous savons bien qu'ils sont aussi avides de réputation que d'or ; en fait, les deux vont souvent de pair.

Il s'interrompt.

— Soyons sérieux : Philippe cherche à provoquer une crise. Il a lié notre souverain par un traité ; il veut faire d'Édouard le serpent rusé, celui qui rompra la foi jurée. Il n'ignore pas que la devise d'Édouard est « Tenir parole », mais il se rend compte que ce dernier est prêt à remuer ciel et terre pour échapper au traité de Paris. Supposons, à titre d'exemple, qu'il y ait un fâcheux incident pendant le séjour de l'ambassade française en Angleterre. Philippe poussera de grands cris et se tournera vers le pape, qui ligotera notre roi plus étroitement encore par de lourds châtiments et de sombres menaces.

— Mais n'avez-vous pas réfléchi à tout cela avant d'accepter

l'ambassade française ? voulut savoir Bolingbroke.

— Bien sûr que si, répondit le magistrat. J'ai étudié de semblables hypothèses avec le roi, sans aller aussi loin dans les détails. Que Dieu m'en soit témoin, Philippe et Édouard font la paire ! Ce sont deux rusés bretteurs qui rôdent l'un autour de l'autre dans le noir en cherchant à prendre l'avantage.

Il eut un petit rire sec.

— Vraiment, messires, n'est-ce pas ridicule – ou, comme on le formulerait dans les collèges d'Oxford, *mirabile dictu*, merveilleux à dire – que la seule chose qui unisse Édouard d'Angleterre, Philippe de France, Amaury de Craon et moi-même, ce soit la certitude qu'il se produira un événement pendant que Craon se trouve à Corfe ? Mais Dieu seul sait quoi.

— Alors, que proposez-vous donc ? s'enquit Sir Edmund.

— Les Français doivent disposer de chambres absolument sûres.

— Ils ne voudront pas de gardes ; ils n'en veulent jamais, rétorqua le gouverneur. Ils ne cesseront de nous accuser de les espionner et de les traiter en prisonniers.

Corbett frappa sur la table.

— Assurez-vous qu'ils ont bien les clefs de leur logement et qu'ils prennent leurs repas ensemble dans la grand-salle. Quant au château, qu'ils s'y promènent à leur guise.

Il repoussa sa chaire, signifiant ainsi que la réunion était finie.

— Toutefois, s'ils quittent la forteresse, fournissez-leur une escorte.

Sir Edmund se leva, s'inclina et sortit. Bolingbroke s'enquit de nouvelles instructions, mais son maître, d'un signe de tête, lui indiqua qu'il n'y en avait pas. Le clerc s'éloigna donc en expliquant qu'il devait se changer, faire sa toilette et dormir.

— Et maintenant ? questionna Ranulf.

Il se prélassait sur sa chaire et jouait avec le fourreau de son poignard suspendu à son ceinturon. Il le déposa sur la table devant lui et jeta un regard scrutateur au magistrat.

— Vous pensez vraiment qu'il va arriver quelque chose de fâcheux, n'est-ce pas ?

Corbett se dirigea vers l'huis que Bolingbroke avait laissé entrebâillé. La bouffée d'air frais était agréable, mais, en refermant la porte, il vit les premiers flocons de neige.

— Je ne sais à quoi m'attendre, Ranulf. Tu connais Édouard d'Angleterre : il se félicite qu'on l'appelle le « Grand Justinien anglais » et il est avide de savoir. Quand il s'intéresse à quelque chose, ça devient une obsession. Il a lu et relu les ouvrages de Bacon, comme un théologien plongé dans les Évangiles. Il a exigé que j'en fasse autant. J'ai ses copies des oeuvres de frère Roger dans ce coffre.

— Était-ce un magicien ? voulut savoir Ranulf.

Corbett attira vers lui le tranchoir, en coupa un morceau qu'il trempa dans le pot de beurre et se mit à manger.

— Il s'agit encore d'une affaire de logique, Ranulf. As-tu jamais, couché dans l'herbe tout seul, précisa-t-il en souriant, contemplé le ciel et regardé planer un oiseau ? T'es-tu demandé à quoi ça ressemblait que de voler, d'être un oiseau ? Ou encore, penché sur le bastingage d'un navire, t'es-tu interrogé sur ce qui se passait sous les vagues ?

— Bien sûr, acquiesça Ranulf. On laisse son esprit vagabonder.

— Des hommes comme Roger Bacon vont plus avant. Est-ce possible ? Peut-on le réaliser ? Ils méditent, ils sont intrigués et c'est ainsi que les expériences commencent.

— Croyez-vous en ce savoir occulte ?

— Non, pas du tout, répondit le magistrat en faisant tourner la bière dans son gobelet. Je crois en la logique et la déduction. Si quelque chose est possible, cela est-il probable ? Quel est le lien entre une idée et un fait ? Si on construit un engin comme une catapulte, par exemple, pour lancer des rocs contre les murailles d'un château, peut-on en fabriquer un autre qui les lancera plus loin et plus fort ? Descends dans la cour, Ranulf, et regarde les archers gallois. Ils n'usent point d'une arbalète, mais d'un arc en buis qui peut envoyer un trait de trois pieds de long. Au pays de Galles, j'ai vu un maître archer tirer six de ces flèches en un clin d'oeil alors qu'un habile arbalétrier en était encore à tendre la corde de son arme.

— Quand les Français arriveront...

Ranulf jugea prudent de changer de sujet : l'expérience lui avait appris que lorsque Corbett évoquait son passé militaire au pays de Galles, son humeur changeait. Les étroites vallées tortueuses et les atrocités perpétrées par les deux camps provoquaient encore des cauchemars chez Sir Hugh.

— Lorsque les Français arriveront, répéta-t-il, Craon accusera-t-il Bolingbroke de vol et d'assassinat ?

Corbett eut un petit rire ironique.

— Forte présomption, mais peu de preuves ! Oh, il saura et il saura que je sais – ce qui fera de nous deux des hommes fort bien informés –, or il est trop subtil pour incriminer qui que ce soit. Il risquera peut-être des allusions, mais sans dénonciation claire. Il évoquera peut-être un étudiant anglais, un nommé Ufford, qui s'est introduit par effraction dans le logis et qui a été tué, cependant il n'ira pas plus loin. Les morts n'intéressent point Craon. Comme un goupil qui a tué une poulette, cela n'a fait qu'aiguiser son appétit pour...

Un cri, dehors, fit sursauter Corbett.

— Malheur à celui qui a fait ça ! Suppôt de Satan, démon de

l'enfer, le sang innocent réclame vengeance et justice ! Soyez maudit dans vos pensées, vos boissons...

La fin de la proclamation se perdit dans un hurlement à glacer l'âme, suivi de clameurs et de beuglements. Corbett et son écuyer coururent vers la porte. Un vent mordant faisait tourbillonner la neige, mais les habitants du château, hommes, femmes et enfants, ignorant les rafales hivernales, se précipitaient vers un grand homme chauve, vêtu de noir et arborant une barbe et une moustache luxuriantes, qui se tenait près d'une petite charrette à bras. Corbett dévala l'escalier et se fraya un chemin dans la foule. Sur la brouette gisait le corps d'une jeune fille. On avait repoussé le drap qui l'avait recouverte, révélant un visage exsangue, des yeux vitreux et un carreau d'arbalète en haut de sa poitrine qui avait déchiré la chair et les os. Une traînée de sang avait coulé de la bouche ouverte. Près de la charrette, une femme se tenait agenouillée. Elle rejeta la tête en arrière et, arrachant ses cheveux gris, elle hurla vers le ciel sombre et bas. À ses côtés un homme, en justaucorps de cuir, tentait de la consoler. D'autres s'attroupaient et criaient des mots de réconfort et de condoléances. Une autre jeune femme, éperdue de chagrin et de peur, s'accroupit et se cramponna à la charrette jusqu'à ce qu'on lui fasse lâcher prise et qu'on l'emmène. La foule, vociférant, se faisait menaçante et Corbett se rendit compte que les accusations visaient surtout une bande de hors-la-loi et son chef, Horehound.

Sir Edmund, accompagné de son épouse et de sa fille, était arrivé. Constance, son beau visage caché sous le capuchon de sa pèlerine, saisit la mère égarée de douleur, la releva et la serra contre elle tout en l'entraînant à l'écart. Lady Catherine s'affaira. Sir Edmund ordonna à ses soldats de faire reculer les spectateurs et cria à ceux-ci de reprendre leur travail. L'ordre finit par revenir. On conduisit les malheureux parents dans la grand-salle. L'apothicaire du château, un homme à l'air impassible, qui se présenta simplement comme Maître Simon, inspecta la dépouille de la jeune femme. Après un soigneux examen, il fit un signe de dénégation.

— Pas de coups, pas de viol ; la mort a dû être instantanée. Sir Edmund, je ne peux rien faire.

Il désigna le carreau fiché profondément dans la chair.

— Sauf ôter ceci et la préparer pour ses funérailles.

Il s'éloigna en hochant la tête et en murmurant que le trépas de la jeune fille était semblable à celui des autres.

Le magistrat s'accroupit près de la charrette tandis que le gouverneur éloignait le prêtre tout de noir vêtu qu'il avait présenté à Corbett comme le père Matthew, curé de la paroisse de St Pierre-des-Bois. Le visage du père Matthew, avec ses traits accusés et ses rides, était d'une pâleur de cendre et le manque de sommeil avait cerné et

rougi ses yeux. Tremblant un peu, il s'excusa en quelques paroles confuses de son emportement passager qu'il imputa à l'horreur de ce qu'il avait vu. Le gouverneur ordonna à un serviteur d'apporter une coupe de posset. La neige tombait dru à présent et recouvrait le visage blême de la jeune fille assassinée. Un flocon se posa sur son oeil entrouvert ; d'autres se mêlèrent au sang séché. Corbett effleura le carreau barbelé, un solide trait redoutable, si enfoncé que les plumes et la chair déchirée étaient amalgamées. Quand il leva les yeux, le prêtre était à nouveau là et le fixait.

— Vous êtes donc l'envoyé du roi ?

Le magistrat lut la peur dans les yeux du père Matthew.

— Je vous présente encore mes excuses, mais...

Il vacilla en désignant le cadavre.

— Il était sur le sentier devant l'église, en boule comme un tas de haillons. Je me trouvais dans la sacristie quand le cri d'Alusia m'a glacé le sang. C'est la jouvencelle qui a découvert le corps. Il semble qu'elle avait décidé de se rendre au cimetière sur la tombe de son amie Marion, une autre victime. Celle-ci, expliqua-t-il en montrant la dépouille, devait l'accompagner. Pauvre Rebecca ! Alusia est donc partie dans la carriole de Maîtresse Feyner, croyant que Rebecca la rejoindrait un peu plus tard. Bien entendu il n'en fut rien. En quittant le cimetière, Alusia est tombée sur le cadavre.

Le prêtre hocha la tête.

— Quelle horreur ! J'avais oublié l'avertissement des Anciens, *Praeparetur animus contra omnia*.

— Prépare ton âme à l'inattendu, traduisit Corbett. Vous avez étudié Sénèque, mon père ?

— Il y a bien longtemps.

Le père Matthew parut se réjouir de l'arrivée du vieux chapelain, le père Andrew, qui s'avancait en boitillant engoncé dans sa chape, une canne dans une main, un petit panier de joncs dans l'autre.

— Avez-vous administré les derniers sacrements ? interrogea le vieux prêtre.

— Non, mon père, j'ai oublié.

Le père Matthew s'agenouilla sous la neige qui tourbillonnait autour de lui et murmura les paroles de l'absolution : *Absolvo te a peccatis tuis*, je t'absous de tes péchés.

— Et maintenant l'onction, chevrota le chapelain. Pour l'amour de Dieu, ne pas oublier l'onction. L'extrême-onction est l'un des sacrements de notre Église. Je ne peux m'en charger moi-même !

Les yeux bleu délavé de frère Andrew se posèrent sur Corbett.

— C'est mes rhumatismes aux jambes, vous comprenez.

Le père Matthew, s'emparant de la fiole d'huiles saintes dans le panier, commença à oindre les paumes des mains de la morte, puis ses

pieds après avoir ôté les grossières sandales de cuir, enfin les yeux, les oreilles et la bouche. Corbett jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule. Ranulf ne perdait rien du spectacle. Le magistrat se remémora l'ambition de son écuyer, qu'il formulait à haute voix de temps en temps : si la voie de l'avancement impliquait qu'il dût être ordonné prêtre, il était prêt à réfléchir sérieusement à la question.

Une fois le rituel achevé, Sir Edmund ordonna à quelques soldats d'emporter le cadavre dans le petit abri édifié derrière St Jean-en-les-Murs, la chapelle de la forteresse, près de l'entrée de la basse-cour. Puis il observa le ciel, un océan gris fer où un vent froid faisait danser les flocons de neige.

— Acceptez mes excuses, Sir Hugh ; vous n'avez point déjeuné, du moins pas comme il convient.

Il proposa aux prêtres de se joindre à eux, mais le vieux chapelain du château déclara qu'il allait veiller le corps et prier. Ils le suivirent des yeux quand il s'en alla, puis se hâtèrent vers les appartements du gouverneur. La grand-salle était accueillante et réconfortante après le froid mordant et la salle de réunion sinistre et sombre. C'était une longue pièce voûtée aux poutres peintes d'un noir profond et aux murs blancs sur lesquels se détachait une série de peintures représentant des anges musiciens qui jouaient tous d'un instrument différent : luth, harpe, viole, flûtiau, clairon et chalumeau. Le gouverneur, pour détendre l'atmosphère, expliqua que Lady Catherine était fascinée par les anges et ajouta que les tentures et les tapisseries aux couleurs vives célébraient le même thème.

— Nous l'appelons la salle des Anges.

Il montra la pièce d'un geste. Elle était confortable et décorée avec goût. Le plancher de bois dur était ciré et dépourvu de la jonchée qui retenait les odeurs et pouvait empestier comme un tas d'ordures. Au fond se trouvait une galerie pour les musiciens et le long des murs s'alignaient de longues tables sur tréteaux en solide noyer, polies jusqu'à briller à la lueur des torches et des chandelles. Au centre, presque en face de la porte principale, on voyait une grande cheminée, un âtre béant et ténébreux protégé par un garde-feu de métal, derrière lequel pétillait un tas de bûches. Sur une estrade, à l'autre bout de la pièce, sous les bannières héraldiques, se dressait la haute table garnie en son milieu d'un beau château d'argent en guise de salière principale. Sir Edmund, tout en leur montrant différents détails de la salle, les conduisit jusqu'à la table et les fit asseoir. Des serviteurs sortirent en hâte des cuisines, derrière l'estrade, et apportèrent des bols fumants de soupe d'orge perlé, suivis d'écuelles d'une délicieuse omelette au veau, de pain beurré et d'un plat de légumes coupés en dés. Sir Edmund versa le vin, un vin blanc pétillant, qui venait tout droit des vignobles du Rhin. Pour qu'ils se

réchauffent les doigts, de petits récipients ornementés emplis de charbon parsemé de thym étaient disposés sur la table. Le père Matthew, se déclarant affamé, mangea sans attendre et, lorsqu'il eut fini, accepta une part de grasses côtelettes d'agneau servies avec une sauce à la menthe.

— Jeûnez-vous, mon père ? le taquina Ranulf.

— Je n'ai rien avalé depuis hier. Sir Edmund, dit le prêtre en désignant le gouverneur d'un signe de tête, requiert que je soupe avec lui céans.

Il eut un grand sourire.

— Je l'en remercie par la prière, de bonnes oeuvres et en jeûnant jusqu'au prochain repas.

Corbett attendit que les gloussements de rire se soient apaisés.

— Mon père, vous avez ramené la sixième victime ici.

— Il est vrai ; six en tout. Cinq enterrées dans mon cimetière, cinq messes de requiem, cinq aspersions d'eau bénite, cinq croix, cinq mères et pères à consoler.

— Et vous n'avez aucune idée de la raison de tout cela ?

Le prêtre hocha la tête.

— C'est le premier corps que j'ai trouvé. Les autres ? Eh bien, Sir Edmund vous en parlera. Elle gisait là. Recroquevillée comme un ballot de linge jeté de côté. Mais pourquoi ?

Il semblait parler à son bonnet.

— Ce n'était qu'une pauvre jeune fille ; elle n'avait rien si ce n'est sa grâce.

— J'ai entendu accuser les hors-la-loi.

— Les hors-la-loi ! intervint le gouverneur. Ne dirait-on pas qu'il s'agit de William Wallace⁽⁷⁾ ! Ce ne sont que quelques miséreux, expliqua-t-il à Corbett en se penchant par-dessus la table. Des braconniers, des tire-laine. Oh, ils méritent la corde, mais pourquoi tueraient-ils des jeunes filles ? On a découvert trois des sept victimes dans l'enceinte du château.

— Je croyais qu'il n'y en avait que six ?

— L'une d'entre elles a disparu. Phillipa, la fille de Maîtresse Feyner qui a la charge des lavandières. Il y a environ dix semaines, alors qu'on venait juste de rentrer la moisson, Phillipa est partie après la messe du dimanche. Elle a annoncé, dit-on, qu'elle allait se promener, mais elle n'est jamais revenue. J'ai envoyé mes soldats et mes cavaliers battre la campagne ; ils se sont enfoncés dans la forêt aussi loin qu'ils ont pu. J'ai demandé aux pêcheurs, le long des côtes, de surveiller les marées, mais on n'a retrouvé aucun corps.

— J'ai organisé les recherches avec mes ouailles, ajouta le père Matthew. Chaque vallon, chaque bois, chaque taillis, chaque fossé, chaque grotte de Purbeck Island a été fouillé, en vain. Maîtresse

Feyner pense à présent que sa fille est morte, qu'elle a été la première victime de ces horribles meurtres. C'est un temps d'épreuve, le pire depuis que je suis dans cette paroisse.

— Cela fait combien d'années ? s'enquit le magistrat en prenant un morceau d'omelette avec sa cuillère de corne.

— Il y a à peu près onze ans. En fait je viens de Durham, mais je n'ai pu y obtenir un bénéfice.

Le prêtre s'empressa d'en revenir aux meurtres.

— C'est vraiment une époque troublée. Comme le dit Ovide : *Omnibus ignotae mortis timor*, Dans toute créature se tapit la crainte de la mort inconnue. Personne ne comprend pourquoi ces malheureuses ont été massacrées de façon si brutale.

Le magistrat se pencha en murmurant quelques mots à Sir Edmund qui tourna la tête pour l'écouter avec attention.

— Toutes ces victimes ont-elles quelque point commun ? questionna Ranulf.

Le père Matthew repoussa son écuelle et serra son gobelet de vin entre ses mains. Corbett remarqua à quel point, malgré son apparence robuste, il avait de longs doigts fins comme ceux d'une femme.

— Qu'avaient-elles en commun ? Je comprends votre raisonnement.

Il haussa les sourcils.

— Mais j'ignore votre nom.

— Ranulf, Ranulf-atte-Newgate, clerc principal à la chancellerie de la Cire verte.

— Les choses égales à une troisième, répondit le prêtre, sont égales entre elles. La même règle logique s'applique à toutes ces victimes. Elles sont pauvres, jeunes, demeurent au château, cherchent toutes de l'ouvrage, soit ici, soit – le plus prisé – comme fille de cuisine ou servante à l'auberge de Maître Reginald, *La Taverne de la Forêt*.

— Il y a aussi votre école, ajouta Sir Edmund.

— C'est vrai, mon école, admit le prêtre en souriant. Chaque samedi après-midi, je rassemble toutes ces jouvencelles dans la nef de l'église pour leur enseigner les bases de la lecture et de l'écriture. Elles sont une trentaine. Quelques-unes sont fort intelligentes ; c'était sans nul doute le cas de la jeune Phillipa. Je leur offre un peu de babeurre et du pain frais et, en été, le meilleur miel de mes ruches. Le dimanche, c'est le tour des garçons. Je suis très fier de mon école, ajouta-t-il.

— Je le serais aussi, répondit Corbett. C'est là que j'ai commencé : dans le transept de l'église St Dunstan. Puis je suis allé à l'école épiscopale et, ensuite, aux collèges d'Oxford. De petites étincelles peuvent donner naissance aux flammes.

Il s'interrompt quand un serviteur, chargé d'un sac de cuir, entra et se pencha vers le gouverneur pour lui murmurer quelque chose à l'oreille.

— Ils seront céans sous peu, mais en attendant...

Sir Edmund poussa le sac sur la table. Corbett en sortit l'impressionnant carreau que l'apothicaire avait retiré de la poitrine de Rebecca. À un bout se trouvaient des barbelures acérées comme celles d'un hameçon et, à l'autre, un bouquet de plumes rigides. On avait nettoyé le trait, mais le magistrat remarqua que l'impact avait tordu l'une des barbelures et que même l'affreuse pointe avait été un peu émoussée.

— Le reconnaissez-vous, Sir Edmund ?

— Il y en a des milliers de semblables dans la forteresse.

Corbett soupesa le carreau.

— On a retrouvé Rebecca sur un chemin ; et on peut présumer que son agresseur n'était qu'à trois pieds environ. C'était une jeune femme aux pieds agiles et à l'ouïe fine. Si elle s'était sentie menacée, elle se serait enfuie, n'est-ce pas ? Elle faisait face à son assassin et l'a laissé s'approcher fort près. Dites-moi, Messires, pourquoi ne s'est-elle pas inquiétée sur ce sentier désert et brumeux, par un froid matin de décembre, dans un endroit et à une période où d'horribles meurtres ont eu lieu ?

— Avant que vous ne le formuliez, intervint le père Matthew d'une voix rude, je précise qu'elle aurait laissé son prêtre s'approcher d'elle ; mais je me trouvais dans l'église.

— *Pax, pax*, dit le magistrat d'une voix douce. Personne ne vous accuse, mon père, ni ne vous soupçonne. De qui donc pourrait-il s'agir ?

— D'une amie, proposa Ranulf, d'une autre jouvencelle, ou d'un frêle vieillard ? Rebecca n'a pas eu peur.

La clameur qui s'élevait devant la porte de la grand-salle l'interrompt.

Sir Edmund cria à ses gardes de laisser passer le groupe d'hommes et de femmes qui entrèrent en traînant les pieds et en jetant des regards émerveillés autour d'eux, avant de se tourner pour s'incliner devant le gouverneur.

— Ce sont les parents des victimes, chuchota Sir Edmund. Je les ai convoqués, à votre requête.

Corbett attendit qu'ils aient tous franchi le seuil avant d'aller à leur rencontre pour les accueillir. Les autres convives de la table haute l'imitèrent. Puis Sir Hugh fit asseoir les arrivants et se présenta.

— Avez-vous été dépêché ici ? s'enquit une petite femme fluette, aux raides cheveux gris et aux yeux ardents dans sa figure rougeaude trempée de sueur, en fixant Corbett avec espoir. Le roi en personne

vous a-t-il envoyé faire justice à nos filles ?

— Oui, oui, s'empessa de répondre le magistrat, c'est là une de mes tâches. Sir Edmund, peut-être pourrions-nous servir à nos hôtes une coupe de posset chaud ? Leurs mains sont gercées et leurs lèvres bleues de froid.

Ses paroles furent les bienvenues et il y eut quelques instants de confusion quand cuisiniers et marmitons apportèrent des cuisines une jatte de vin chaud, grommelant entre leurs dents contre des clercs qui s'occupaient de ce qui ne les regardait pas, tout en distribuant la boisson brûlante et épicée. Corbett en prit aussi et leva sa coupe en l'honneur de ses invités installés autour de la table sur tréteaux. Il se retourna vers la femme qui l'avait interpellé.

— Qui êtes-vous ?

— Maîtresse Feyner, responsable des lavandières du château.

Elle resserra son châle déchiré autour de ses épaules. Corbett nota que sa chemise, dessous, bien qu'élimée, était d'une blancheur irréprochable et que ses mains rouges et crevassées luisaient d'huile.

— Je suis veuve, Messire, et ma fille unique, Phillipa, a été la première victime, bien qu'on ne l'ait point retrouvée.

— Je l'ai appris, dit le magistrat, mais pourriez-vous me donner quelques raisons expliquant pourquoi vos filles ont pu périr de si affreuse manière ?

Ce fut d'abord le silence. Puis un tohu-bohu de réponses. Corbett écouta avec attention avant de lever la main pour réclamer qu'on se taise.

— Mais il n'y a point d'étrangers dans la contrée.

— Il y a les pendants ! cria Maîtresse Feyner. Horehound et sa bande.

Elle fut sur-le-champ contredite par ses compagnons et Corbett comprit qu'elle n'était guère aimée.

— C'est absurde, rétorqua un homme qui se présenta sous le nom d'Oswald. Horehound est un braconnier, un claquedent, l'un d'entre nous, mais tombé dans la misère. Pourquoi aurait-il assassiné nos filles ?

— Ce doit être quelqu'un que nous connaissons ! cria une voix. Quelqu'un du château.

Corbett parcourut la table du regard jusqu'à une vieille femme. Ses habits noirs étaient poussiéreux et ses longs cheveux blancs tombaient sur ses épaules. Détectant un léger accent, il en fit l'observation.

— Vous avez l'ouïe fine, Messire le clerc. Je ne suis pas d'ici, mais de Gascogne.

— Comment vous appelez-vous ?

— Pour vous et tout un chacun ici, Juliana. On me nomme

Maîtresse Juliana. Ma petite-fille a été tuée près des douves du château, mais les autres ont été déposées près des tas d'ordures. Comment cela pourrait-il être Horehound ? Il ne vient jamais ici.

Le magistrat donna la parole à diverses personnes tout en observant leurs visages crasseux et ridés, leurs yeux pleins de courroux et de désespoir, leur façon de lever leurs mains gercées, parfois jointes comme pour prier, les regards d'espoir qu'elles lui lançaient à lui, l'émissaire du roi, prêt à rendre justice. Il avait l'impression d'avoir remonté le temps, de contempler les figures de sa propre mère, de son père, de ses tantes et de ses oncles. C'était des hommes et des femmes attachés à la glèbe, des « vers de terre », comme disait sa mère.

En dépit des grommellements de son écuyer et d'un discret coup de pied dans la cheville, Corbett promit solennellement ce que, en son for intérieur, il espérait pouvoir mener à bien : poursuivre l'assassin de leurs enfants et le voir pendre. Le groupe commença à se disperser. Le père Matthew affirma au magistrat qu'il serait toujours le bienvenu dans son église et prit congé. Sir Edmund hocha la tête et chuchota qu'il souhaitait que Corbett tienne parole, mais que lui non plus ne pouvait s'attarder : les Français arriveraient sans doute avant la nuit tombée.

— Avez-vous les moyens de réussir ? interrogea Ranulf, suivant son maître dans la cour du château en détournant un peu la tête pour éviter le vent vif et la neige qui tombait fort et enveloppait tout d'un drap blanc.

Corbett jura en glissant sur les pavés, mais parvint à reprendre l'équilibre.

— Je le dois, Ranulf. N'as-tu pas senti quel océan de désespoir il y avait là ?

Ils entrèrent dans la tour du Sel et montèrent dans la chambre de Corbett.

— N'allez-vous pas prendre un peu de repos à présent ? s'enquit Ranulf, inquiet de voir Sir Hugh ceindre son ceinturon et décrocher son épaisse chape grise.

— Les Français seront bientôt là et il neige, expliqua Corbett en tapotant l'épaule de son écuyer. Il se peut que nous soyons prisonniers à Corfe et je veux savoir où nous sommes. Inutile que tu m'accompagnes.

Et avant que Ranulf ait pu soulever une objection, Sir Hugh, éperons cliquetant, se trouvait au milieu de l'escalier.

Les yeux fermés, Ranulf le maudit l'espace de quelques secondes. Le vieux « Maître Longue Figure » s'attendait à ce que son écuyer le suive, ce qui expliquait qu'il n'ait pas fermé la porte à clef. Ranulf regarda le coffre cerclé de fer, au pied du lit. Il avait l'air assez sûr pour protéger ce que Sir Hugh nommait ses trésors de la chancellerie,

sa bible de secrets et ses manuscrits de symboles. Ces derniers renfermaient les codes et les écriture déguisées dont le garde du Sceau privé usait pour communiquer avec ses espions, de Berwick on Tweed en Écosse jusqu'aux postes avancés des chevaliers Teutoniques, bien loin à l'est du Rhin. Corbett, comme il en avait l'habitude, les avait emportés, ainsi que d'autres livres de même nature, pour continuer son travail quotidien de la chancellerie, mais aussi pour parvenir, peut-être, à déchiffrer les énigmes de frère Roger.

— Comme je peux l'attester ! soupira Ranulf.

Il avait, avec son maître, brûlé bien des chandelles dans la Chancellerie de Westminster, à la Tour et même au manoir de Leighton. Sir Hugh, plongé à corps perdu dans son ouvrage, avait négligé Lady Maeve et ses enfants, mais n'avait rencontré que davantage de déception.

Ranulf s'approcha de l'arche et, agenouillé, examina les trois solides serrures, oeuvre d'un homme de métier. Puis il souffla la chandelle qui brillait sous son éteignoir et, enlevant la clef, ferma l'huis de l'extérieur et monta les marches en courant jusqu'à sa propre chambre. Il aurait préféré muser autour du château jusqu'à ce que, par hasard, il rencontre Lady Constance. Peut-être aurait-il pu la convaincre de s'asseoir avec lui sur un coussiège ? Il avait l'esprit plein d'idées chevaleresques, de fragments de poésie, de comparaisons appropriées et de ces délicats compliments qu'un chevalier se doit de faire à une dame. Mais, pour le moment, une tâche plus urgente l'attendait. Ranulf ne pouvait oublier la dernière réunion du Conseil privé à Westminster. Édouard d'Angleterre, beuglant comme un soudard, donnant du pied dans les chaires et les sellettes, frappait du poing sur la table comme un enfant capricieux pendant que Corbett expliquait qu'on ne parvenait pas à déchiffrer le code de frère Roger et qu'ils pourraient en savoir plus après avoir rencontré Craon. La réunion achevée, le roi avait entraîné Ranulf à l'écart, comme il le faisait de plus en plus souvent, et l'ayant acculé contre le mur, le coude enfoncé dans la poitrine du clerc, lui avait parlé à l'oreille. Le message était clair : le souverain aimait Corbett comme un frère, mais Craon était une vipère des plus venimeuses cachée dans l'herbe. Édouard avait exigé que Ranulf jure sur sa vie que si Craon menaçait le magistrat, ou pire, le blessait, l'écuyer lui coupe la tête.

— Mais c'est un ambassadeur ! avait plaidé Ranulf, terrorisé et le souffle court bien que flatté par l'attention du roi.

— Alors c'est un ambassadeur mort, avait commenté Édouard avec un sourire sarcastique. Je ne vous demande pas de le décapiter à proprement parler. Je serai satisfait si Craon périt par mésaventure. Savez-vous, Maître Ranulf, ce qu'est une mésaventure ?

— Oui, Sire.

— Parfait.

Le souverain avait souri et enfoncé son coude encore un peu plus.

— Parce que si vous échouez, il pourrait bien vous en arriver une !

CHAPITRE IV

« En toute chose le libre arbitre est préservé. »

Roger BACON, *Opus majus*.

La cloche de la chapelle du château tintait, lugubre, quand Corbett, Ranulf et Chanson passèrent dans un grand bruit de sabots sous la herse béante et sur le pont-levis avant de s'évanouir dans le tourbillon de neige. Les prairies et les buissons alentour commençaient à se couvrir d'un blanc manteau. Après avoir réveillé Chanson d'un coup de pied, Ranulf lui avait crié de se chausser et de se rendre aux écuries le plus vite possible. Bien entendu Chanson avait mis des siècles à se lever. Ranulf avait dû lui enfiler ses bottes – même en se trompant de pied –, puis, l'ayant pris au collet pour lui faire descendre l'escalier, l'avait poussé à travers la cour sans tenir compte ni des gémissements de protestation du palefrenier ni des regards curieux que leur avaient jetés les gens qui les croisaient. Corbett patientait à l'écurie, emmitouflé dans sa chape, la tête et le visage dissimulés par son profond capuchon.

— J'ai pensé que je ferais mieux d'attendre, murmura-t-il.

Son écuyer murmura une obscénité entre ses dents et aida Chanson à seller leurs montures. Maintenant qu'ils se trouvaient en rase campagne, la peur envahit Ranulf. Il poussa son cheval à la hauteur de celui de son maître.

— Pourquoi sommes-nous ici, Sir Hugh ?

— Je te l'ai déjà dit, répondit le magistrat d'une voix qui sonnait creux sous son capuchon. Nous serons sous peu fort entravés dans nos mouvements. Je veux savoir où nous nous trouvons.

La peur de Ranulf fit place à une appréhension qui le glaça.

— Que craignez-vous, Sir Hugh ?

— Je suis inquiet, expliqua ce dernier en retenant sa monture et en claquant de la langue quand elle flanella. Pourquoi des pirates flamands rôdent-ils en plein hiver ? Il est vrai qu'on peut larronner sans peine, mais...

Ils chevauchèrent quelques instants en silence, puis Corbett fit pivoter son cheval et fixa la masse sombre de la forteresse. Il tendit la

main gauche.

— À environ six miles au nord-est se trouve Wareham, une assez grande ville. Les envoyés français y ont sans doute logé la nuit dernière. Tout autour de nous s'étend une épaisse forêt en forme de croissant ; au sud de Corfe, à peu près à sept ou huit miles encore, il y a la mer. À l'est c'est un estuaire et à l'ouest un autre plus petit. Cette partie du comté est donc presque une île. On l'appelle Purbeck Island.

Il chassa les flocons de son visage.

— Quant au reste, voyons par nous-mêmes.

Ils pénétrèrent sous le couvert, tournèrent à droite en suivant le chemin et passèrent dans un village assoupi sous la neige. Les chaumines paraissaient désertes ; le cri isolé d'un enfant, l'aboïement d'un chien et la volute de fumée noire d'un feu de bois étaient les seuls signes de vie. Ils avancèrent. Corbett, apercevant le clocher de St Pierre-des-Bois, comprit qu'ils suivaient sans doute le sentier emprunté par Rebecca ce matin-là. Ils mirent pied à terre près de la grille du cimetière, attachèrent leurs chevaux et remontèrent l'allée jusqu'au porche construit sur le côté de l'église. La porte était ouverte et ils entrèrent dans la nef froide à l'odeur de mois. C'était un endroit lugubre, dont le sol pavé était éclairé avec parcimonie par le rayon de lumière qui, de temps à autre, perçait les hautes fenêtres étroites. C'était, néanmoins, un endroit consacré, une chapelle ancienne aux piliers trapus, aux transepts étroits et aux murs chaulés. On avait placé des paniers d'herbes aromatiques au pied de chaque pilier et les prêtres successifs avaient engagé des peintres itinérants pour couvrir les parois de vives peintures, plutôt maladroites, mais dont les rouges, noirs et verts donnaient de la vigueur et de la force à leurs représentations des scènes de moisson et aux images du Christ et de Sa mère.

Le petit sanctuaire n'était pas délimité par un jubé, mais par un simple chancel. Au-delà, sur la gauche, se trouvait une ancienne chapelle de la Vierge ornée d'une statue de bois qui représentait Marie portant l'Enfant et, à droite, dans l'espace qui lui était dédié, saint Pierre sur un socle tenait, d'une main, les clefs du Royaume et de l'autre un filet. Le chœur lui-même était tout simple avec des niches et d'étroites alcôves de chaque côté pour poser les burettes de l'offertoire et les autres vases sacrés. Le maître-autel s'adossait au mur du fond. On y accédait par quelques marches abruptes. À droite de l'autel était suspendue la pyxide d'argent dans son étui eucharistique et, dessous, une chandelle sous une calotte de verre diffusait une lumière rouge. Corbett fit une génuflexion dans sa direction et se signa. Il était fasciné. La plupart des églises sentaient l'encens et la cire, mais celle-ci était différente. Il y flottait une odeur forte et acide qu'il ne pouvait reconnaître.

Le magistrat pénétra dans la sacristie exigüe, une pièce nue aux murs chaulés, meublée d'une grande armoire, de coffres et d'arches et, sous un crucifix noir, d'une table sur laquelle on déployait les vêtements sacerdotaux. Il tourna la clef de la porte latérale, tira les verrous et jeta un coup d'oeil à l'extérieur. Cette partie du domaine de l'église était réservée au prêtre. Au bout se dressait une modeste maison de briques grises à un étage, avec un escalier menant à l'huis principal flanqué de fenêtres bouchées par des planches. La demeure semblait vétusté, mais le toit couvert d'ardoises noires scintillait aux endroits que la neige n'avait pas encore recouverts. Les clôtures treillisées et les monticules de terre firent penser à Corbett que le père Matthew était habile jardinier. Il distingua une statue et se demanda si elle représentait l'un des nombreux saints hommes ou saintes femmes que l'Église avait proclamés patrons des jardins et des carrés d'herbes.

— Que cherchez-vous, Sir Hugh ? s'inquiéta Ranulf.

Corbett regagna la sacristie et s'immobilisa devant le petit passage dans le chancel.

— Je pense aux jouvencelles qui ont été assassinées. Le seul lien entre elles, l'âge et le sexe mis à part, c'est qu'elles se retrouvaient toutes ici. Je me demande si leur mort...

Il ne termina pas sa phrase. Il retourna vers le porche latéral, s'assura que l'huis était bien fermé, et se dirigea vers l'entrée principale en s'arrêtant pour admirer les fonts baptismaux et, peinte sur un proche pilier, l'image de saint Christophe tenant l'Enfant Jésus. Puis il ouvrit la porte et sortit dans une rafale de neige. Il y eut un son semblable à un rapide battement d'ailes et un carreau d'arbalète s'écrasa avec un bruit sec sur la maçonnerie au-dessus de lui. Le magistrat fit promptement demi-tour et claqua la porte dans son dos. Ranulf, sur le qui-vive, tira son épée et Chanson son poignard. Le palefrenier était à présent tout à fait réveillé, mais il clignait des yeux et grommelait.

— Ils savent que nous n'avons pas d'arc. Qui que ce soit, ils n'ont pas l'intention de nous attaquer ! Ce trait avait valeur d'avertissement.

— Envoyé du roi ! cria une voix à travers la porte. Envoyés du roi, nous ne vous voulons pas de mal !

Corbett souleva le loquet, mais Ranulf le poussa de côté, ouvrit l'huis et franchit le seuil avant que son maître puisse l'en empêcher. Chanson l'imita et ils s'immobilisèrent sur la plus haute marche. Une silhouette surgit de derrière une pierre tombale délabrée. Elle était encapuchonnée et la neige couvrait sa tête et ses épaules. Corbett aperçut des chausses trouées, bien que les bottes fussent en bon état. On ne pouvait se tromper sur l'arbalète dont elle était munie. D'autres hommes – au moins une demi-douzaine – apparurent.

L'agresseur encapuchonné s'approcha en baissant son arme.

— Envoyé du roi...

Ranulf, épée tirée, dévala l'escalier.

— Restez où vous êtes ! cria l'homme d'une voix rauque.

Il leva la tête : son visage était dissimulé derrière un masque déchiré.

— Envoyés du roi, quoi qu'on en dise au château, nous ne sommes point coupables de la mort des jouvencelles ; ni de ce que vous pourriez voir dans la forêt.

— Que pourrais-je y voir ? interrogea Corbett en rejoignant Ranulf.

— L'horreur pendue dans les bois, lui fut-il répondu. Nous sommes de pauvres gens, la fange de la terre ; ne l'oubliez pas, nous ne tuons que pour nous nourrir.

L'homme encapuchonné leva la main et les hors-la-loi firent demi-tour et s'enfuirent. Ils escaladèrent le mur du cimetière et disparurent sous les arbres.

Les trois compagnons regardèrent un instant la neige qui tombait dru puis, rassemblant les chevaux, reprirent le chemin de la forteresse. Le jour devenait plus sombre et plus gris au fur et à mesure que la lumière baissait. La tempête s'était calmée, mais avait transformé la campagne en une étendue blanche et silencieuse, soulignant ainsi le noir des arbres et des buissons au-dessus desquels s'élançaient des oiseaux solitaires. Les ajoncs et le fourré craquaient sous la neige qui gouttait et glissait à terre. Ils parvinrent au chemin qui menait au portail principal du château en traversant des collines dénudées. Des torches de poix et des braseros rougeoyaient avec ardeur sur les remparts.

— On dirait un donjon de l'Enfer, maugréa Ranulf bien qu'il eût grand-hâte d'atteindre l'entrée et d'échapper à la solitude glaciale de la campagne.

Ils passèrent à grand bruit sur le pont-levis où Corbett s'arrêta. Il se pencha vers ses compagnons et leur enjoignit de ne piper mot à quiconque de la confrontation du cimetière. Chanson se chargea de leurs montures et Ranulf se dirigea vers l'arrière-cuisine en prétendant qu'il avait encore faim. Le magistrat, lui, regagna sa chambre. Un serviteur attendait devant la porte. Corbett ouvrit l'huis et l'homme s'affaira à allumer les chandelles à éteignoir. Il usa d'un soufflet pour enflammer le brasero et redonna vite de la vigueur au maigre feu dans l'âtre, en déposant de nouvelles bûches sur une couche de charbon parsemée d'herbes qui embaumèrent la pièce d'une odeur printanière.

— Voilà, Monseigneur, déclara l'homme qui transpirait en usant de son soufflet pour ranimer les flammes et embraser le bois. Vous ne tarderez pas à être aussi au chaud qu'un cochon dans sa soue.

L'analogie fit sourire Corbett. Il aida le serviteur jusqu'à ce que tout fût en ordre puis lui donna une piécette et, quand il fut parti, ferma la porte derrière lui. Il ôta ses bottes d'un coup de pied et était sur le point de s'installer devant le feu quand il ouït un faible chant. S'approchant de la fenêtre, il ouvrit le volet et écouta attentivement. Il reconnut le plain-chant qui venait de la chapelle de St Jean-en-les-Murs et, toute fatigue envolée, s'empressa de renfiler ses bottes, quitta sa chambre et dévala l'escalier. Il rencontra son écuyer près de la tour, l'attrapa par le bras et, glissant et dérapant, ils se hâtèrent vers la chapelle du château à travers les ténèbres glacées. Ranulf aurait volontiers protesté, mais savait que c'eût été vain. Comme il l'avait fait observer à Chanson : « S'il est une chose que Maître Longue Figure aime, c'est chanter. »

La chapelle St Jean était un long bâtiment chaulé qui ressemblait à une grange, malgré les peintures qui couvraient les murs et les belles pierres dont était dallé le sol surélevé du choeur. L'autel, en marbre de Purbeck, paraissait rayonner à la lueur des cierges qui l'encadraient. Le père Matthew, assisté du père Andrew, s'affairait à former un choeur avec les membres de la garnison pour répéter les hymnes de l'Avent.

— Eh bien, Sir Hugh, dit-il en faisant signe au magistrat de les rejoindre, vous avez entendu les chants ?

— Par tous les anges, grommela Ranulf, bien sûr qu'il les a entendus !

Corbett fut de suite captivé par la musique et écouta un moment le choeur, dirigé par le père Matthew, entonner le « *Puer natus nobis* », « Il nous est né un Sauveur ». Le choeur était formé de jeunes garçons et d'hommes mûrs, mais le chant reposait en fait sur les archers gallois dont le magistrat admirait tout particulièrement les voix. Il marquait la mesure du pied en bougeant un peu les doigts comme s'il avait pu saisir l'essence même de l'hymne. Ranulf admit en silence que ce choeur, et surtout les archers, avait de belles voix qui portaient. Au manoir de Leighton, Sir Hugh avait formé son propre choeur avec des serviteurs et des métayers et, quand le cantique fut achevé, Corbett se lança dans une discussion passionnée avec les deux prêtres sur ce qu'ils appelaient « l'arrangement des voix ». Sir Edmund et ses officiers entrèrent en passant et restèrent médusés en voyant le sombre garde du Sceau privé arguer avec véhémence pour déterminer la place de chacun ou pour décider s'il valait mieux chanter en canon ou ensemble. Le coeur de Ranulf s'emballa quand Lady Constance, suivie de ses dames d'honneur, pénétra aussi dans la chapelle à présent encombrée et resplendissante de lumière, le père Matthew ayant allumé des cierges et des lumignons supplémentaires.

Les prêtres finirent par se laisser convaincre et les chanteurs, sous

la direction du magistrat, se regroupèrent pour psalmodier *l'introït*, l'antienne d'introduction à la messe du jour de Noël : « *Dominus dixit ad me, hodie genui te* », « Le Seigneur m'a dit : Aujourd'hui je t'ai engendré ». Il fallut d'abord en apprendre les paroles aux participants. Corbett traduisit le latin – exercice de longue haleine, mais, comme à Leighton, la cadence musicale les aida à les mémoriser. Après bien de l'agitation, ils se placèrent en trois rangées pour représenter les tons variés. Ranulf, plutôt mal à l'aise sous le regard perçant de Lady Constance, se trouvait au centre. Quand on en eut fini, tout le monde se déclara fort satisfait et on entonna des airs plus populaires, dont l'un des célèbres chants de l'Avent commençant par la lettre O. En jetant un prompt coup d'oeil par-dessus son épaule, Ranulf aperçut son maître qui, les yeux clos, chantait avec ferveur. À la fin Sir Edmund et l'assemblée applaudirent avec enthousiasme. Corbett se retrouva emporté dans un autre ardent débat et Ranulf s'approcha en catimini de Lady Constance. Mais elle, comme si elle avait tout à fait perçu ses intentions, alla tout droit vers lui et s'arrêta, comme l'aurait fait Lady Maeve, la tête un peu inclinée, l'air sérieux, ses beaux yeux brillant d'un lire moqueur.

— Qu'essayez-vous de faire, Maître Ranulf ? murmura-t-elle. Voulez-vous jouer au jeu du berceau avec moi ? Si vous avez quelque chose à dire, alors dites-le ! Ou désirez-vous autre chose ? M'entraîner à l'écart pour me chuchoter les doux mots des trouvères ?

Son regard se fit plus intense.

— Ou viendrez-vous sous ma fenêtre ce soir avec rebec et flûte pour louer le doux satin de ma peau et mes yeux qui... hum...

Elle fit un geste de la main. Ranulf s'empourpra et remercia Dieu en silence que Chanson ne fût pas là.

— Madame, bafouilla-t-il en apercevant son maître qui se dirigeait vers la porte. Madame, certaines tâches m'attendent.

Et, les joues brûlantes, il se précipita derrière Corbett.

— Ranulf !

Il pivota sur ses talons.

— Je voudrais que vous l'ayez fait, lui apprit Lady Constance à voix basse, je voudrais que vous le fassiez.

Ranulf ne put en supporter davantage, mais s'enfuit dans la nuit glacée en murmurant par-devers lui le *Deo gratias*.

L'esprit du magistrat était encore tout absorbé par les chants.

— Tu comprends, Ranulf, quand le groupe du milieu, là où la voix n'est pas aussi basse que dans la rangée de derrière ou celle de devant, est plus fourni...

Il poursuivit sa démonstration tout en traversant la cour enneigée. Des torches crépitaient dans les rafales et faisaient voler des étincelles, petits éclats de lumière qui grésillaient sur les pavés gelés. Le baile

était bruyant : on poussait chariots et brouettes, on rentrait les chevaux aux écuries et le petit peuple du château s'abritait et se préparait en hâte à affronter les ténèbres glacées qui approchaient. Ranulf prit un rapide congé et son maître, songeant encore à la musique du choeur, regagna sa chambre. Il ferma l'huis, se versa un gobelet de vin et s'installa devant l'âtre. Il se rendit compte que Craon serait bientôt là. Il pensa au choeur de Leighton : peut-être devrait-on le diviser en deux et le placer dans des stalles ? Ses pensées revinrent à l'église ensevelie sous la neige et aux silhouettes encapuchonnées et masquées du cimetière. À quoi leur chef faisait-il allusion quand il parlait de *l'horreur pendue dans les bois...* ?

Ranulf secoua son maître pour le réveiller.

— Les Français sont arrivés ; il faut nous préparer.

Corbett s'éveilla avec peine. Son écuyer s'était déjà changé. Il portait une cotte-hardie bordée d'argent en drap vert de Lincoln sur une chemise de lin et des chausses brun foncé. Il s'était rasé, avait oint ses cheveux, glissé des bagues à ses doigts et bouclé, autour de sa taille, un étroit ceinturon de cuir d'où pendait le fourreau de sa dague.

— Lady Constance te trouvera parfait, plaisanta le magistrat.

Mais Ranulf, peu disposé à aborder ce sujet plus avant, se dirigeait déjà à grands pas vers la porte.

Des serviteurs, lourdement chargés de seaux d'eau bouillante destinée aux cuvettes du lavarium, entrèrent dans la pièce. Quand ils furent sortis, Corbett se dévêtit, se lava et se rasa, passa une tunique de lin propre, des braies et une chemise de batiste. Tout en fredonnant le cantique de l'offertoire du second dimanche de l'Avent, il sortit de son coffre de voyage une cotte-hardie arborant le rouge, le bleu et l'or de la maison royale. Il enfila des chausses noires et de souples bottes de cuir, puis glissa la chaîne d'argent filigranée indiquant son office autour de son cou et la chevalière de la chancellerie privée au majeur de sa main gauche. Ses compagnons arrivèrent alors qu'il se coiffait.

— J'ai fait de mon mieux, proclama Ranulf en désignant le palefrenier, resplendissant dans un justaucorps de laine neuf, les cheveux encore plus hirsutes qu'à l'accoutumée.

Les plaisanteries se poursuivaient encore quand Bolingbroke surgit et se mit à décrire l'arrivée des Français.

— J'ai visité le château, annonça-t-il en s'asseyant sur l'arche, au pied du lit. C'est une vraie garenne pourvue de plus de passages et de ruelles qu'aucun quartier de Londres.

Il jeta un coup d'oeil au magistrat.

— On parle de la promesse que vous avez faite...

— Je sais, je sais, reconnu ce dernier. Je n'aurais point dû.

La cloche du château, signal que les réjouissances allaient sous

peu commencer, tinta et Corbett s'interrompit.

Dans le froid mordant, Sir Hugh conduisit son escorte à la salle des Anges. La longue pièce resplendissait à présent de lumière et de couleurs. On avait disposé de la verdure fraîche, des bûches s'entassaient dans la cheminée et de hautes flammes rugissaient dans l'âtre. Des braseros rougeoyaient et des navettes à encens prises dans l'église dispensaient leur fragrance épicée. Dans la galerie, des musiciens jouaient de la flûte et pinçaient les cordes d'une harpe. Sur l'estrade, la haute table était couverte de damas blanc et pichets, gobelets et flacons brillaient de tous leurs feux.

Craon et sa suite se tenaient devant le foyer et sirotaient des coupes de vin chaud. Corbett, un sourire de commande aux lèvres, mais tenant à respecter l'étiquette et le protocole, se dirigea vers eux avec assurance. Il donna l'accolade au Français rouquin à la mine sombre qui, il le savait bien, rêvait de l'occire, échangea *l'oscuum pacis*, le baiser de paix, avec la bouche qui l'avait maudit et serra les mains impatientes d'être souillées de son sang. Craon, lui aussi, observa les usages. Il recula, bras tendus, et accueillit Corbett en anglo-normand en lui offrant ses vœux de la plus gracieuse des façons. Le rival du magistrat portait aussi une livrée, celle d'une autre maison royale : une cotte-hardie bleu et blanc blasonnée de fleurs de lis d'argent. Ils échangèrent quelques compliments et levèrent leur coupe en l'honneur de leurs maîtres respectifs. Craon arborait un petit sourire satisfait sans chercher à dissimuler la rancœur qui brillait dans ses yeux. On fit de nouvelles présentations. Ranulf adressa le plus élémentaire des signes de tête à Bogo de Baiocis, l'écuyer de Craon. Corbett présenta Bolingbroke d'un air glacial. Craon saisit la main de ce dernier et la serra avec force.

— Vous avez étudié à Paris, Messire ?

— En effet, Monseigneur, répondit Bolingbroke en anglais – de propos délibéré. Mais certains événements m'ont obligé à interrompre mes études.

Le sourire de Craon s'évanouit et il lâcha la main de son interlocuteur.

— Si vous revenez un jour, je me ferai un devoir de vous distraire. Il y a une très bonne auberge près du quai de la Madeleine.

Preste comme un serpent dans l'herbe, il se retourna tout de suite vers le magistrat.

— Sir Edmund m'a parlé de vos talents de chanteur. J'ai, moi aussi, chanté dans la chapelle royale de Saint-Denis.

Portant la main à sa poitrine, il s'inclina.

— Mon souverain m'a félicité de ma belle voix et ma fille Jehanne aime par-dessus tout m'accompagner dans ce splendide air « *Companhon, farai un vers desconvenent* ». Le connaissez-vous, Sir

Hugh ? Il a été composé par Guillaume, duc d'Aquitaine, quand la Gascogne faisait partie du domaine de France.

Corbett ne put s'empêcher de rire devant l'ostensible insolence de la remarque de son interlocuteur. Celui-ci décida de jouer les innocents.

— Vous vous raillez de moi, Messire ? se gaussa le magistrat.

— L'oserais-je, Sir Hugh ? Ne pensez-vous pas que j'ai une belle voix et une fille tout aussi belle ? La prochaine fois que vous serez à Paris, il faut que je vous invite en ma demeure.

Son sourire s'élargit.

— Je vous assure que c'est loin, bien loin, du quai de la Madeleine.

Corbett cacha sa surprise. Il avait toujours considéré Craon comme un coquin baignant dans la ruse, la duplicité, et n'ayant ni famille ni passion. L'air moqueur de Ranulf laissait entendre que peut-être lui et son adversaire français avaient davantage en commun qu'il ne voulait l'admettre.

— Et vos compagnons ? s'enquit le magistrat.

Craon s'empessa d'introduire les quatre professeurs : Étienne Destaples, un maître de théologie de haute taille et décharné ; Jean Vervins, maigre et efflanqué, avec la figure lugubre de qui médite beaucoup, mais parle peu, était, comme Destaples, sec de peau et de ton. Les yeux las, nerveux, il devisait à voix basse avec Destaples et jetait alentour des coups d'oeil dédaigneux. Pierre Sanson, professeur de métaphysique, était plus affable et un sourire perpétuel fendait son petit visage replet. Il était, comme les autres, vêtu de noir et portait, sur les épaules, un épais pelisson bordé de fourrure. Le dernier présenté fut Louis Crotoy, petit homme à l'air aristocratique, yeux bleus perçants étirés vers les tempes et chevelure de neige. Contrairement à ses confrères, il prit Sir Hugh par la main et l'attira vers lui pour lui donner le baiser de paix. Corbett sentit le parfum cher à Crotoy. L'odeur le ramena des années en arrière, aux sombres salles de classe poussiéreuses des collèges d'Oxford.

— Je suis heureux de vous revoir, Sir Hugh ; un peu plus âgé, certes, mais juste un peu.

Il recula comme Craon s'interposait entre eux.

— Si je comprends bien, vous vous connaissez depuis longtemps ?

— C'est un grand honneur pour moi, répliqua Corbett. Quand on a entendu Maître Louis une fois, on ne l'oublie plus. Il donnait des conférences en logique à Oxford.

— Sir Hugh était mon élève préféré, répondit Crotoy. Non à cause de son sens de la logique, mais parce que je n'ai donc rencontré homme qui prenne les choses avec autant de sérieux.

Des rires accueillirent sa réflexion.

— Et voilà, reprit Crotoy, qu'on a besoin de ce sérieux.

Il parlait dans un anglo-normand rapide et, à ses regards, le magistrat comprit que ce vieil ami, ce professeur à la pensée aiguisée et à la parole percutante, désirait s'entretenir avec lui seul à seul.

Sir Edmund claqua des mains et ordonna aux serviteurs de remplir derechef les coupes et de distribuer de tendres tranches de pain épicé. La conversation dériva sur le temps, les horreurs de la traversée et l'histoire de la forteresse. Corbett tenta d'engager une conversation avec Crotoy mais chaque fois que le Français s'approchait, Craon ou l'un des autres apparaissait à ses côtés. Le magistrat tira Sir Edmund par la manche et lui chuchota quelques mots à propos des places à table. Le gouverneur acquiesça et promit de faire ce qu'il pourrait.

Quand une trompette sonna dans la galerie des musiciens pour annoncer que l'entrée allait être servie, Corbett se retrouva à gauche du gouverneur, Craon étant à la droite de ce dernier, mais, le plus important, c'est que Louis Crotoy était assis entre le magistrat et Ranulf. Les gobelets furent remplis de vin, des compliments furent échangés et le premier service commença : saumon grillé dans une sauce au vin et aux oignons, puis chapon épicé et poulet à la crème et au cumin. La boisson circulant sans compter, les visages s'empourpraient et les voix se faisaient plus fortes. La suite de Craon se détendit, le chef des envoyés français admettant tacitement qu'il ne pouvait guère interférer entre Sir Hugh et son vieux maître.

— Vous font-ils confiance ? interrogea le magistrat.

— Bien sûr, répondit Louis. Ils sont juste curieux, ajouta-t-il en donnant une petite tape sur la main de son voisin. Craon a fréquenté les collèges de Cambridge, Destaples a enseigné dans tout ce royaume et dans les universités de Lombardie. Le savoir n'a pas de frontière, Sir Hugh. Et vous, comment vous portez-vous ?

Ils bavardèrent quelques instants de sujets personnels. Corbett finit par repousser son écuelle d'argent.

— Frère Roger Bacon ?

— Je ne sais vraiment pas, Sir Hugh, si c'était un fol ou un génie.

— Avez-vous traduit *Le Secret des secrets* ?

— Bien sûr que non, mais le bruit court que Maître Thibault avait commencé, murmura Crotoy. Vous avez ouï les nouvelles, n'est-ce pas, Sir Hugh ? continua-t-il d'un air impassible. Il a donné une grande fête, une soirée de réjouissance, mais il y a eu un terrible accident. On prétend que des larrons ont tenté de dévaliser sa cave et, par hasard ou exprès, ont allumé un incendie qui a gagné toute la maison. Les hôtes ont eu la vie sauve, y compris moi, mais les hommes du roi qui ont été chargés d'enquêter affirment que dans la cave ils ont découvert trois corps, ou ce qu'il en restait : les dépouilles de Maître Thibault,

d'une jeune femme qu'il courtisait et d'une autre personne, un étranger. Quelle soirée troublée ! Ils disent que l'un des voleurs, un clerc nommé Walter Ufford, était anglais. Je l'ai vu au festin, ce soir-là, en compagnie d'un homme qui ressemblait beaucoup à Bolingbroke, votre compagnon.

Le magistrat jeta un coup d'oeil à ce dernier, plongé dans une conversation avec Destaples. Il entendit évoquer la logique du célèbre théologien Abélard qui, dans son ouvrage *Sic et Non*, se raillait de ses collègues et de leur usage abusif des Saintes Écritures.

— Je ne crois pas que William se soit trouvé là-bas, observa Corbett en tournant la tête, mais s'il y était, et cela reste à prouver, je ferais des recherches plus approfondies.

Crotoy eut un petit rire.

— Et peut-être devriez-vous lui demander s'il a mis la main sur le trésor de Maître Thibault, sa copie du *Secret des secrets*. Notre souverain était furieux.

— À quel sujet ? questionna le magistrat. À cause du trépas de Maître Thibault ou du vol du manuscrit ?

— Bien des choses, répondit Crotoy d'une voix qui s'élevait à peine au-dessus du murmure, courroucent notre roi. Il est en colère contre moi et d'autres membres de l'université. Il s'est entouré de flatteurs, d'hommes comme Pierre Dubois, des sycophantes qui lui rappellent l'antique adage des juristes romains : « La volonté du prince a force de loi. » En vieillissant, Philippe supporte mal l'opposition.

— Qu'en est-il de l'intérêt qu'il porte aux théories de frère Bacon ?

— Si elles passionnent votre roi, il en va de même pour le nôtre. Il est indubitable que notre savant franciscain était un puits de science, mais c'est à nous de décider si cela vaut un sol.

— Thibault avait-il déchiffré le code ? interrogea Corbett. Puisque nous nous rencontrons, nous devons partager ce renseignement.

— Je le crois, ou du moins je crois qu'il avait commencé. Et à présent moi et mes compagnons devons achever la tâche pour gagner les bonnes grâces de notre maître. J'ai travaillé moult années sur les codes, Sir Hugh, sur les écrits de Polybe et d'autres Anciens, mais la clef dont Bacon usait pour dissimuler ses connaissances est la plus complexe que j'aie jamais vue.

— Et pourquoi, continua Corbett, a-t-on retrouvé Maître Thibault dans sa cave la nuit où il est mort ?

— C'est là que se trouvait sa chambre forte, expliqua Crotoy. J'étais dans la grand-salle, chez lui, ce soir-là. Je m'étais retiré. Les invités avaient trop bu et plus le temps passait, plus les *filles de joie* se laissaient aller. Je me trouvais près de l'huis quand Maître Thibault est arrivé. Je lui ai suggéré de se joindre à nous, mais il a refusé. La

jouvencelle qui l'accompagnait, une ravissante catin, vraiment très belle, a aussi élevé des objections.

— Des objections ! s'exclama le magistrat.

Crotoy, d'un signe de la main, pria Corbett de baisser la voix.

— Oui, des objections. Elle a dit qu'il faisait froid et qu'elle ne voulait point descendre dans une cave glacée. « Tu me l'as pourtant demandé », a rétorqué Maître Thibault. Ils sont sortis et peu après des serviteurs ont annoncé que de la fumée et des flammes montaient du sous-sol.

Crotoy haussa les épaules.

— Et voilà que Ranulf...

Il se détourna en hâte, laissant le garde du Sceau privé à ses pensées. Sir Edmund était à présent plongé dans une conversation animée avec Craon. Il décrivait les fortifications du château de Corfe et les travaux qui devaient commencer dès que le printemps s'annoncerait. Corbett réfléchissait, le regard perdu dans sa coupe. Il avait prévenu Édouard que cette réunion à Corfe était fort périlleuse. Philippe et Craon tramaient quelque méfait, mais lequel exactement ? Et bien qu'il eût pressé Édouard de questions, ce dernier n'avait pas révélé les raisons du profond intérêt qu'il portait aux écrits de Roger Bacon.

Le magistrat parcourut la table du regard en scrutant les divers convives. Selon Bolingbroke qui, le visage cramoisi, débattait encore avec Destaples, il y avait eu à l'université de la Sorbonne un espion disposé à vendre l'exemplaire du *Secret des secrets* possédé par maître Thibault. Il l'avait, apparemment, fait contre espèces sonnantes et trébuchantes. Ce même individu n'avait-il été qu'une dupe, le moyen de piéger Ufford et Bolingbroke ? Mais, là encore, Craon aurait pu envoyer ses hommes dans la cave pour les y appréhender. Et pourquoi Maître Thibault était-il descendu ? D'après Crotoy, il semblait qu'il avait eu l'intention d'y rencontrer quelqu'un. Thibault était-il l'espion ? Et pour quelle raison Craon avait-il permis que la copie du *Secret des secrets* soit volée en premier lieu ? Ce manuscrit renfermait-il quelque chose de très dangereux ? Était-ce la raison de la rencontre à Corfe ?

Le magistrat porta sa coupe à ses lèvres, mais se reprit. Il devait garder l'esprit clair. Se rencognant dans sa chaire et serrant son gobelet, il sourit *in petto*. La logique ne pouvait reposer que sur ce qui arrivait, non sur ce qui pourrait arriver, comme le lui avait enseigné Crotoy. Il devrait donc attendre...

Alusia, la fille de Gilbert, se souvenait du choc qu'elle avait éprouvé en découvrant le corps de Rebecca. Elle s'était agenouillée près de lui sur le froid chemin pavé et avait ouï des cris stridents. À

l'approche du père Matthew seulement, elle avait compris que c'était elle qui produisait ce terrible bruit. Le prêtre l'avait relevée en la serrant dans ses bras robustes puis lui avait caressé les cheveux pour tenter de la calmer. Il lui avait dit de rester près de la dépouille pendant qu'il courait à l'église chercher la charrette à bras. Elle l'avait aidé à y poser le cadavre de la pauvre Rebecca et à le couvrir de la toile tachée que le père Matthew avait rapportée. Une fois au château, Alusia avait été réconfortée par ses parents. Ils lui avaient fait boire une coupe de posset chaud venant des cuisines et son père s'était précipité chez Maîtresse Feyner pour quérir quelques grains de valériane qui lui permettraient de sommeiller.

Alusia avait dormi longtemps et profondément et ce n'est qu'en se réveillant qu'elle avait pour de bon pris conscience du spectacle horrible qu'elle avait vu ce jour-là. Sir Edmund et le père Matthew étaient venus l'interroger, mais, encore sous l'effet du vin drogué, elle avait l'esprit confus. Elle avait expliqué qu'elle et son amie Rebecca avaient décidé de se retrouver près de la grille du cimetière afin de déposer des rameaux verts sur la tombe de Marion. Après tout, c'était la fête de sa sainte patronne et elles voulaient faire quelque chose pour marquer la mort de leur amie. Alusia avait décrit l'église et la forêt enneigée ; tout était calme. Elle se souvenait même des croassements des corbeaux et des corneilles.

— Mais, avaient insisté Sir Edmund et le père Matthew avec douceur, as-tu vu quelque chose ?

Alusia avait fait un signe de dénégation et évoqué le silence, la neige et la malheureuse Rebecca jetée comme un ballot de chiffon sur le chemin.

— As-tu aperçu quelque chose d'étrange ?

Alusia avait à nouveau fait signe que non. Elle ne se souvenait de rien, et pourtant, à présent qu'elle était plus réveillée et reposée, certains souvenirs commençaient à lui revenir. C'était comme quand elle s'était éveillée après la dernière Saint-Jean où elle s'était enivrée de cidre et avait dansé avec les autres sur la pelouse du château. Au début elle avait tout oublié, mais ensuite les souvenirs avaient afflué : elle avait embrassé ce garçon et cet autre et, beaucoup plus important, Martin, ce beau soldat qui la regardait de loin et avait retenu son attention. Il l'avait tenue serrée pendant que les danseurs tourbillonnaient et que l'air résonnait de la musique endiablée des tambours, des rebecs et des flûtes. C'était pareil à présent. Ses parents lui avaient narré ce qu'on avait fait du corps de Rebecca qui gisait, froid et rigide, dans le dépositaire près de l'église de château, la façon dont le père Matthew avait ramené à Corfe le cadavre et elle-même et comment il avait oint la dépouille...

Alusia, assise dans le lit de ses parents à l'étage de la petite

maison bâtie contre le mur de la forteresse, essayait de toutes ses forces de se souvenir. Sir Edmund avait dit que l'envoyé du roi à qui rien n'échappait viendrait peut-être la questionner. Que pourrait-elle alors lui répondre ? Et pourtant les souvenirs étaient bien là. Elle était certaine d'avoir entrevu quelqu'un, juste une minute, près de la grille. Et que faisait le père Matthew sur le chemin ? Alusia se remémora que le père Andrew, à peu près à la même époque l'année d'avant, avait été appelé pour administrer les derniers sacrements à une sentinelle qui avait glissé du chemin de ronde et s'était tuée. Il s'était agenouillé et avait murmuré l'absolution à l'oreille du défunt. Pourquoi le père Matthew n'avait-il pas agi ainsi auprès de Rebecca ? Ce même père Matthew ne leur avait-il pas appris que l'âme ne quitte jamais le corps sur-le-champ et qu'on pouvait encore donner l'absolution et appliquer les saintes huiles des heures après le trépas ?

Alusia resta couchée, au chaud et à l'abri, jusqu'à ce qu'on l'appelle pour le souper. Puis elle alla rejoindre les autres jeunes filles rassemblées autour d'un grand feu de joie dans le baile du château. Un moment agréable où partager chaleur, bavardages et goulées d'un pichet de godale réchauffée par des braises et épicée de muscade râpée. Martin l'avait observée et elle, audacieuse, lui avait rendu ses regards. La terreur qu'elle avait ressentie le matin précédent l'avait rendue plus courageuse, comme si elle avait compris que la vie était fugace. Elle avait accepté de le retrouver à l'endroit habituel, à l'autre bout de la cour intérieure, et elle tenait toujours ses promesses.

Elle avait apporté un lumignon pris dans la besace de son père et, bien que le froid soit mordant, elle se tenait à présent dans le couloir désert et éboulé qui conduisait aux anciennes réserves, désaffectées, car les murs s'écroulaient. Depuis qu'il faisait froid, Martin et elle s'y retrouvaient souvent. L'endroit était sombre, sûr et tranquille, et ses parents la croiraient avec les autres jouvencelles. Elle espérait seulement que Martin apporterait le chauffe-main de bronze, cadeau de son frère aîné qui l'avait gagné dans un jeu d'adresse à un chaudronnier ambulancier. Le récipient avait un couvercle et une poignée et, une fois plein de tisons ou de charbons ardents, était fort utile pour garder les mains chaudes par les glaciales nuits sombres comme celle-ci.

Alusia entendit du bruit et, soufflant la chandelle, s'enfonça plus avant dans la cave. Quelqu'un descendait l'escalier d'un pas léger.

— Alusia ! Alusia ! chuchota une voix douce.

La bachelette, pressée de rencontrer son amoureux, sortait déjà des ténèbres quand elle comprit son erreur. C'était trop tard. Elle aperçut une silhouette noire qui empêchait la lumière d'entrer. Elle ouït un « crick » et un « click ». Le carreau la frappa en haut de la poitrine et la renvoya s'affaïsser dans l'ombre.

CHAPITRE V

« On la trouve dans chaque ville, chaque village, chaque camp...
La corruption et la veulerie qui l'accompagne rendent vain tout effort. »

Roger BACON, *Opus minus*.

Foxglove⁽⁸⁾, le hors-la-loi, se mourait. Horehound, accroupi près de lui dans la grotte éclairée par un feu, reconnaissait les symptômes. Le vieillard était malade depuis plusieurs jours. Et à présent son visage non rasé était décharné, ses joues creuses, son front trempé de sueur, et ses globes oculaires se révulsaient. Sa gorge émettait un étrange râle. Angelica avait fait de son mieux et l'avait abreuvé de jus de mousse, mais la fièvre n'était pas tombée et Foxglove avait des visions. Il évoquait des frères, des camarades morts presque quarante ans auparavant dans la grande bataille d'Evesham où le père du vieux roi avait capturé le comte Simon de Montfort, l'avait occis, avait taillé son corps en pièces et l'avait jeté aux chiens. Foxglove, comme l'avait dit Milkwort, se préparait à présent à paraître devant son juge et retournait vers le passé. Il formulait pourtant un dernier souhait.

— Je veux être absous, suppliait-il. Je dois voir un prêtre pour qu'il m'entende en confession.

Il agrippa la main de Horehound.

— Je meurs, mais je veux qu'un prêtre me donne l'extrême-onction. Je ne veux pas que mon âme parte empuantie dans la mort.

Les autres pendants lui avaient donné raison. Foxglove était peut-être âgé, mais, en son temps, adroit chasseur et loyal compagnon, il avait été précieux. Horehound alla à l'entrée de la grotte et s'accroupit près du second foyer en contemplant la clairière enneigée. Si l'orage était passé, le ciel restait menaçant. Il mordilla ses lèvres gercées en réfléchissant au vœu de Foxglove. Cela s'était déjà produit, quand le vieux Parsley⁽⁹⁾ avait passé. Le père Matthew était venu, mais on était alors en plein été : les sentes étaient dégagées et le sol ferme. Le prêtre avait apprécié une promenade dans la fraîcheur verdoyante de la forêt. C'était maintenant le cœur de l'hiver. Les bannis eux-mêmes devaient prendre garde de ne pas s'égarer et ils devraient rester hors

des sentiers battus. Horehound avait peur du vieux chêne et du corps qui y pendait, l'« horreur de la forêt » ! Au début de la soirée il y avait eu des discussions animées à ce sujet. Angelica et Milkwort, soutenus par Peasecod⁽¹⁰⁾ et Henbane⁽¹¹⁾, avaient fait remarquer qu'on pourrait décrocher la dépouille et l'ensevelir en secret. Horehound s'était obstiné dans son refus. Il irait quérir le père Matthew, mais le conduirait au campement par des voies plus discrètes. Il ne fallait pas que le prêtre voie ce cadavre ; c'était le point fort de son argumentation. S'ils le touchaient, on les tiendrait pour responsables et cela ne portait-il pas malheur que de dépendre un mort ? Il eut un sourire amer. Il avait gagné quand il avait posé la question : Qui se chargerait de couper la corde ? Personne ne le désirait ; et, de fait, personne ne s'en était même approché. Ils ignoraient encore s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme.

Horehound tendit les mains vers le feu. Il était fort inquiet : leur réserve de viande salée diminuait ; le gibier se faisait très rare et difficile à chasser, et l'espoir de rapines plus rare encore. La bande de hors-la-loi vieillissait et s'affaiblissait. Il avait parfois la tentation irrésistible de l'abandonner et de s'enfoncer plus avant dans la forêt.

— Qu'allons-nous faire ?

Milkwort et Angelica l'avaient rejoint près du feu.

— Nous allons chercher le prêtre.

— Non, je ne parlais pas de ça !

Horehound sentait à quel point son compagnon était courroucé tandis que le large visage doux d'Angelica montrait les signes d'un profond trouble.

— Tu sais bien à quoi je pense.

Milkwort prit ses cheveux à deux mains et les resserra sur la nuque avec un bout de ficelle.

— Nous sommes là, en pleine forêt, au milieu de l'hiver. Trois des nôtres sont malades et nous avons très peu de nourriture.

Il lança un bâton dans les flammes.

— Nous avons même oublié nos propres noms et nous cachons derrière ceux de plantes sauvages. Nous sommes des hors-la-loi, des pendards !

Il se racla la gorge et cracha.

— Mais je n'ai pas peur de la loi ; le shérif n'a cure de nous. Ce qui m'effraie, c'est l'hiver. Nous ne sommes même pas à la Noël et nous voilà tellement à court de nourriture que nous sommes sur le point de mourir de faim. Je crois, ajouta Milkwort, amer, que nous n'aurions pas dû menacer l'envoyé du roi.

— Nous ne l'avons pas menacé, coupa Horehound. Si nous devons être pendus, soyons-le pour avoir abattu du gibier ou volé quelques habits à un marchand, mais pas pour avoir occis des jouvencelles.

— On en a tué une autre, se lamenta Angelica en repoussant ses cheveux en arrière.

Regardant vers la grotte où Foxglove haletait et se débattait contre la mort, elle tendit le pouce vers le moribond :

— Je comprends ça, mais pas le meurtre sauvage de jeunes filles.

— Tu l'as vue ? s'enquit Horehound désireux de changer de sujet et de détourner l'attention de Milkwort.

— Oui, je te l'ai déjà dit : j'étais près du chemin à cueillir des noisettes et tout ce que je pouvais trouver de comestible. J'ai aperçu la jeune fille dans le cimetière. Elle était debout près de la tombe ; elle avait apporté du houx, rouge de baies.

— Oui, mais as-tu vu celle qui a été tuée ?

— Je n'ai vu personne d'autre.

— Même pas des étrangers ? suggéra Horehound.

— Il me semble que si ; juste entrevus.

— Il n'y en a point dans les parages, railla Milkwort. Ni marchands ni colporteurs. Il n'y a que ceux qui sont à la taverne. Des cas... tel... ?

— Castillans, corrigea Horehound, fier de se remémorer ce que lui avait appris Maître Reginald. Ils viennent de Castille. En Espagne.

— Où est-ce ?

— En France, fanfaronna Horehound. Je crois que c'est en France, quelque part près de la mer du Milieu. Ils sont venus acheter de la laine. Ils arrivent de Douvres.

— Les as-tu vus ? interrogea Milkwort. Nous aurions pu les arrêter.

Horehound le menaça du doigt.

— Ne sois pas stupide. Ils sont cinq, et tous armés. Qui plus est, ce sont des étrangers. Tu sais ce qui arrive quand on les dévalise ? Ils se plaignent au shérif ou à leur prince, et, en un rien de temps, les gardes envahissent la forêt pour nous pourchasser comme des daims. Tu sais ce qui est arrivé à Pigskin et à sa bande ? Ils ont poussé vers l'est et ont assailli des voyageurs qui venaient de Douvres.

Le groupe resta silencieux. L'histoire de Pigskin et de ses compagnons pendus aux carrefours pour l'exemple était connue de tous. Milkwort prit la parole :

— Si nous n'allons pas bientôt quérir le prêtre, le vieux Foxglove rejoindra Pigskin.

— Que nenni, objecta Horehound. Pigskin est en Enfer. C'était un tueur ; pas notre Foxglove. Lui, le pire qu'il ait fait c'est d'assommer un homme. Mais tu as raison, soupira-t-il, allons-y.

Ils quittèrent le camp, titubant dans la neige, jurant et grommelant quand ils s'égratignaient aux ajoncs. Les flocons accumulés sur les branches au-dessus de leur tête tombaient en poudre

fine et trempaient leurs vêtements. Horehound resserra son capuchon. Ils marchaient en file indienne. Angelica venait en dernier, les pas dans ceux de ses compagnons.

Horehound avait grand-peur. La forêt était silencieuse, signe inquiétant pendant la nuit, comme si la neige et le froid glacial avaient étouffé toute vie, tout bruit. Le paysage avait changé : il n'y avait plus d'arbres et de buissons familiers, plus de bornes à l'endroit où le sentier tournait, plus de couleurs variées. Ce n'était que ténèbres, rompues seulement par la blancheur aveuglante de la neige. Horehound avait l'impression de rêver. Il s'arrêta pour se repérer. Inquiet à l'idée de s'égarer, il négligea les protestations de Milkwort et les conduisit hors de la forêt sur le chemin qui sinuait entre les arbres. Ils finirent par le quitter et revinrent sous la protection du couvert pour emprunter une route sûre qui les emmènerait à *La Taverne de la Forêt*.

Horehound savait qu'ils devraient traverser la fameuse clairière et rassembla tout son courage. Quand ils y parvinrent, ils firent une pause : même dans la faible lumière, ils pouvaient distinguer, pendue à une branche en saillie, la forme sinistre animée d'un léger mouvement comme si elle était dotée d'une vie propre. Horehound se signa et poursuivit sa route. Il avait faim et se sentait faible. Comme il s'approchait du chemin qui menait à la taverne, son odorat aiguisé capta des effluves de ragoûts et de pain frais. L'eau à la bouche et l'estomac grondant, il décida qu'ils ne pouvaient laisser passer une si belle occasion. D'un geste, il intima le silence à ses compagnons et ils se glissèrent sous les arbres derrière l'auberge. Rassemblant leurs forces, ils escaladèrent le mur d'enceinte, se laissèrent choir sans bruit dans la cour et descendirent non sans peine du haut tas de fumier disposé entre les deux longues écuries. Dans la cour pavée, les chiens en laisse s'éveillèrent tout de suite et, en dépit du froid, tirèrent sur leur corde, babines retroussées, avec de rauques aboiements. Horehound n'irait pas plus loin. Il vit s'ouvrir la porte à l'arrière du cabaret. Il y eut un rayon de lumière réconfortant et des parfums de cuisine, quasi irrésistibles.

— Qui va là ?

Maître Reginald, armé d'une arbalète, se tenait dans la lumière. Derrière lui deux gâte-sauces brandissaient de solides gourdins.

— Ce n'est que Horehound, Maître Reginald, cria le pendard. Foxglove se meurt. Nous avons besoin de nourriture et de boisson.

— Qu'offrez-vous en échange ? s'enquit l'aubergiste en s'avançant et en faisant taire les chiens.

Horehound serra le bâton dont il était muni.

— Rien, répondit-il d'une voix éraillée. Même nos salaisons sont avariées. Maître Reginald, gémit-il, il nous faut de la viande et du

pain. Je vous les rendrai au printemps.

Il fit un pas en avant, si affamé qu'il ne pouvait plus maîtriser son courroux. La resserre et la cuisine de Maître Reginald regorgeaient de bonnes viandes, de tourtes à la croûte dorée, de tendres morceaux de porc, d'oie, de poulet et autres délices. La faim rendait le miséreux audacieux. Il traversa la cour pavée en balançant sa matraque. Le tavernier leva son arbalète.

— Donnez-nous à manger, répéta le claquedent, et nous vous laisserons en paix.

Une voix étrangère cria dans la maison.

— Vous avez des visiteurs ? s'enquit Horehound.

Maître Reginald comprit l'allusion menaçante.

— Il faudra bien qu'ils voyagent : nous les laisserons passer sans dommage.

Le tavernier ne comprenait pas à quel point les misérables étaient affaiblis et démunis. On cria derechef et cette fois, à contrecœur, il leur fit signe de s'avancer dans la douce chaleur et la lumière de la cuisine. Horehound poussa un grognement de plaisir. Milkwort et Angelica restèrent bouche bée devant les étales de boucher chargés de viandes, les paniers de pain de seigle et les petites miches blanches juste sorties des fours qui flanquaient la grande cheminée. Horehound embrassa la pièce du regard. La lumière se reflétait sur les jattes et les poêlons luisants et c'est alors qu'il prit sa décision. Il en avait assez de la forêt ; c'était le dernier hiver qu'il passerait à rôder sous les arbres. Enhardi par la perspective d'une vie autre il alla jeter un coup d'oeil par la porte entrebâillée de la grand-salle. Les cinq étrangers étaient assis autour d'une table. Maître Reginald, son visage dur encore plus revêche que de coutume, l'écarta. On apporta une besace de cuir qu'on s'empressa de remplir de restes de viande et de pain de seigle rassis, puis qu'on fourra dans la main de Horehound. L'aubergiste leur permit de prendre une des miches fraîches et un morceau de fromage avant d'ouvrir la porte de derrière et de les chasser d'un geste. Quand Horehound passa près de lui, il l'attrapa par l'épaule.

— Souviens-toi, le prévint-il, je ne veux pas que mes hôtes aient des ennuis sur les chemins de la forêt, et, au printemps, il faut que tu me rembourses.

Le coquin et ses deux compagnons n'étaient que trop disposés à acquiescer. Ils traversèrent la cour, escaladèrent le mur et s'accroupirent quelques instants dans les ténèbres glacées pour se féliciter de leur bonne fortune.

— Je me demande ce qui nous vaut ça ? remarqua Milkwort, une grimace de méfiance sur son visage rougi et gercé.

Il était si près de Horehound que ce dernier pouvait sentir son haleine fétide et l'odeur de sueur rance qui montait de ses haillons

crasseux.

— Maître Reginald voulait que nous partions ! chuchota Angelica. Ça ne lui plaisait guère que nous soyons là ! Il ne fallait pas que nous gênions ces marchands qui doivent bien payer.

À présent qu'il se retrouvait dans la nuit froide, Horehound était encore plus circonspect. Le tavernier n'était point réputé pour sa bonté ; les marmitons leur avaient dit qu'il prenait plaisir à battre les filles de cuisine. Ces étrangers devaient sans doute dépenser sans compter et Maître Reginald tenait donc à ce que tout aille bien. Horehound leva les yeux vers le ciel noir et de nouveaux flocons lui mouillèrent alors le visage.

— Quelle heure peut-il être ?

— Peu avant minuit, supputa Milkwort. Nous devrions nous dépêcher. On dit qu'un mourant passe toujours avant l'aube.

Ils reprirent leur trajet sous le couvert. Horehound tenait fermement le précieux sac. Ils s'égarèrent parfois, jurant et maugréant en se piquant aux broussailles givrées. Horehound leur souffla d'être prudents. Près de l'église, il y avait de traîtres marécages et il ne voulait pas s'y laisser prendre. Ils parvinrent enfin au mur du cimetière, l'escaladèrent avec peine et, contournant pierres tombales et croix, se dirigèrent en vitesse vers la demeure du prêtre. Horehound était à présent plus serein. Le père Matthew n'avait pas de chien et, homme généreux, aurait peut-être quelque nourriture à partager. Le hors-la-loi fit avec précaution le tour de la demeure de briques grises et sauta pour tenter d'apercevoir un rai de lumière derrière les volets, mais tout était silencieux. La chambre du prêtre se trouvait à l'arrière, à l'étage, mais là aussi les volets étaient clos et ne laissaient passer nulle lumière.

Horehound fouilla dans la neige et lança la poignée de terre qu'il venait de ramasser. Mais personne ne répondit. Il jeta une autre grêle de terre et de cailloux en criant d'une voix rauque :

— Père Matthew ? Messire le prêtre ?

Il tressaillit quand une chouette hulula dans les arbres lointains du cimetière.

— Peut-être est-il absent ? suggéra Milkwort. Il est probablement resté au château.

Horehound allait s'éloigner quand il aperçut un rai de lumière à l'une des fenêtres de l'église, un petit oriel au-dessus de l'entrée de la nef.

— Il est à l'église, murmura-t-il.

Il fourra son gourdin dans les mains de Milkwort et se hâta d'aller enjamber le mur croulant. La pierre rugueuse s'enfonçait dans sa chair gercée et irritée, mais il persévéra.

Le petit oriel était garni d'un épais vitrail, don d'un paroissien

fortuné. L'image d'un saint aux bras tendus empêchait de bien voir, cependant la partie inférieure constituée d'une bande de verre épais permit à Horehound de regarder. Il en perdit le souffle et cilla. Le père Matthew, drapé dans une épaisse et lourde chape, était assis sur ses talons au centre du porche de l'église illuminée par un cercle de cierges. À sa gauche des flammes s'élevaient d'un brasero à charbon et, devant lui, se trouvait un grand bassin profond de cuivre rutilant. Horehound était abasourdi. De temps à autre le prêtre consultait un petit recueil, de la taille d'un psautier, que des poids maintenaient ouvert à chaque coin.

Horehound ne pouvait dire s'il chantait ou s'il se parlait à lui-même. Ses lèvres bougeaient, comme s'il récitait quelque incantation. Tout près du livre on voyait un coffret ouvert, semblable à celui dont un apothicaire se servirait pour ranger ses poudres. Le père Matthew y prenait des grains qu'il dispersait dans la cuvette en s'essuyant avec soin les doigts au-dessus du récipient.

Horehound, fasciné, oublia la raison de sa présence en ces lieux. Il vit le prêtre ajouter une pincée de poudre avant d'enflammer un lumignon qu'il jeta dans le bassin. Il étouffa un cri quand les flammes s'élevèrent soudain, si surpris qu'il perdit prise et faillit tomber sur ses compagnons qui attendaient au-dessous de lui.

— Qu'y a-t-il ? souffla Milkwort.

Terrifié, Horehound ne prit pas la peine de répondre, mais, serrant son gourdin, s'élança vers le mur du cimetière, le franchit d'un bond et se laissa choir de l'autre côté. Sans tenir compte des cris de ses amis, il courut jusqu'à ce qu'il soit parvenu sous le couvert. Milkwort et Angelica – chargée du précieux sac de nourriture – arrivèrent, pantelants.

— Qu'as-tu aperçu ? interrogea Milkwort.

— Le diable, siffla Horehound, dans une langue de feu !

— Sottises ! rétorqua Milkwort.

— Je sais ce que j'ai vu, insista Horehound d'une voix éraillée, mais quand nous reviendrons à la grotte, ne pipez surtout pas mot. Le vieux Foxglove serait terrorisé. Je ferai semblant d'être le prêtre.

Il désigna l'église.

— Je lui ferai plus de bien que cet autre !

Le lendemain matin, Sir Hugh se leva de bonne heure. Il ouvrit le volet et le souffle glacé du vent le suffoqua. Il neigeait à nouveau, mais moins fort que la veille. Il referma le contrevent, s'approcha du lavarium, cassa la glace et s'aspergea le visage. Il s'habilla en hâte, puis fit du feu en ranimant les tisons et en usant du puissant soufflet sur les maigres flammes des braseros. Il resta quelques instants accroupi à savourer la chaleur. La pièce était très froide et il

s'emmitoufla plus étroitement dans sa chape pour échapper aux courants d'air glacés qui passaient sous l'huis et par la fenêtre. Il était heureux d'avoir l'esprit clair et de n'avoir ni trop bu ni trop mangé la veille. Il sourit en se souvenant que Ranulf et lui avaient dû aider Chanson à se mettre au lit. Le palefrenier avait pris place avec d'autres écuyers au pied de l'estrade et avait bu tout ce qui se trouvait devant lui.

Corbett était resté couché avant de pouvoir rassembler assez de courage pour affronter le froid. Il avait entendu sonner la cloche de la chapelle et décidé d'assister à la messe avant de faire ce qu'il avait prévu. Il finit de se vêtir, enfila des bottes fourrées, attacha solidement sa cape militaire et passa d'épaisses mitaines que Lady Maeve avait achetées à un colporteur qui commerçait entre Leighton et Colchester. Puis, sans avoir fermé sa chambre à clef, il descendit l'escalier en s'écartant pour laisser passer des serviteurs chargés de seaux d'eau bouillante et de sacs de bûches et de charbon destinés à son appartement. Il les rassura : ils n'étaient point en retard et il reviendrait après avoir suivi l'office.

La petite chapelle semblait moins gaie que la veille. Le père Andrew avait déjà revêtu les ornements pourpre et or de l'Avent. Corbett s'agenouilla avec les autres lève-tôt, pour la plupart des domestiques et des soldats qui se pressaient dans le petit sanctuaire. Le père Andrew entonna la messe. Toutes les lectures, tous les chants annonçaient la naissance du Christ et la solennelle promesse divine de Salut. Le magistrat communia et, le service divin terminé, alluma un petit cierge devant l'autel de la Vierge. Puis il attendit en tapant des pieds que le prêtre quitte la sacristie.

— Mon père, je suis désolé de vous déranger, mais la jouvencelle qu'on a ramenée hier...

— Je dirai le requiem pour elle aujourd'hui à midi.

— La dépouille est-elle déjà en bière ?

Le vieillard s'arrêta. Reniflant et toussant, il fixa Corbett de ses yeux larmoyants.

— Non, elle est encore au dépositaire. L'apothicaire l'a préparée.

— Puis-je la voir, mon père ? J'aimerais l'examiner une fois encore.

Le vieux prêtre haussa les épaules et le fit sortir de l'église, qu'ils contournèrent pour pénétrer dans un bâtiment qui ressemblait à une petite grange accolée au mur du château. Deux cadavres y reposaient. Le père Andrew expliqua que l'un était celui d'un mendiant, trouvé sur le bas-côté de la route, qui était mort tout d'un coup la veille de l'arrivée du magistrat. Le vagabond était déjà enveloppé dans une épaisse toile. La tête seule était découverte et laissait voir un visage émacié et blême au nez pointu et aux yeux creux. Près de lui, sur des

tréteaux aussi, on avait installé un coffre ayant contenu des flèches, si long et si étroit qu'on aurait dit que le corps de Rebecca y avait été inséré de force. Le magistrat repoussa le linceul. La jeune fille portait à présent une chemise blanche et ses cheveux bruns encadraient son visage. Pendant que le prêtre grommelait entre ses dents à propos de la puanteur, Corbett examina le corps avec soin. Il tenta de dissimuler sa profonde tristesse au spectacle de ce gâchis et de réprimer la colère qui grondait en lui devant cette violence impitoyable. Le carreau une fois arraché, on avait empli la blessure d'épices puis on l'avait recouverte d'un emplâtre d'herbes.

— Elle devait être jolie de son vivant, soupira Sir Hugh en soulevant le drap pour voir les cuisses rondes et le ventre plat de la victime.

Quand il appuya sa main sur la chair froide et rigide, il sentit un léger parfum d'herbes.

— Que cherchez-vous, Sir Hugh ? Voilà qui est fort messéant !

— La mort est messéante, le meurtre est messéant. J'ai fait un serment. Je verrai pendre la personne qui a assassiné cette jeune fille.

Corbett remarqua des taches violettes sur les bras ; on aurait dit des meurtrissures. Il nota aussi que la peau était égratignée et, en retournant le cadavre, découvrit des marques similaires sur les épaules et la nuque. Entendant un bruit de voix dehors, il reposa la dépouille, redescendit la chemise et remonta le linceul.

— Ce que je cherche, mon père, c'est la solution de ce mystère. Comment se fait-il qu'on découvre une jeune femme sur un chemin désert, un carreau d'arbalète fiché dans la poitrine ?

Il tapa sur la bière improvisée.

— Quand on a ramené le corps, hier, vous étiez présent. Comment était-elle habillée ?

— Elle portait un bリアud vert foncé et des bottes. J'ai accompagné l'apothicaire céans. Sous son bリアud, elle avait une chemise élimée et reprisée. Elle était vêtue comme toutes les jeune filles du château.

— C'est bien ce que je pensais, médita Corbett en se dirigeant vers la porte.

Il sortit dans le baile. Bien qu'il neigeât encore, les gens vaquaient à leur besogne. On avait allumé de petits feux, on tirait de l'eau du puits, on ouvrait les écuries. Les enfants et les chiens couraient de-ci de-là. Le forgeron chauffait sa forge et criait à ses apprentis d'apporter davantage de charbon. Un cheval, plus ombrageux que les autres et heureux de sortir de l'écurie, hennit et battit l'air de ses sabots. On préparait fournils et fours ; on roulait jusqu'aux tables, simples planches disposées sur des tréteaux où la garnison se rassemblerait pour déjeuner, des barriques pleines de nourriture, des quartiers de viande salée et des paniers de pain rassis.

Corbett fit le tour de la cour en regardant les gens s'activer et en répondant, parfois, à un salut. Une jeune femme chargée d'un lourd panier s'avança à petits pas sur les pavés. Corbett l'arrêta, la soulagea de son fardeau et, en baissant les yeux, s'aperçut que c'était les poêles et les pots graisseux de la cuisine qu'on emportait pour les récupérer dans des cuveaux d'eau bouillante et salée. La jeune fille était jolie, avec son fin visage à la peau blanche en partie caché par ses cheveux roux.

— Mille mercis, Messire.

Elle avait un accent prononcé, plutôt musical, un débit saccadé et haletant.

— Comment t'appelles-tu ?

— Marissa, Messire.

— Dis-moi, Marissa...

Corbett, toujours chargé du panier, traversa la cour et les autres femmes s'écartèrent en s'émerveillant de voir ce puissant envoyé du roi aider l'une d'entre elles. Il déposa sa charge sur les pavés, aussi loin du feu qu'il le put afin qu'elle ne soit pas roussie.

Puis il prit une piécette qu'il fourra dans la main crevassée de la servante.

— Dis-moi, Marissa, as-tu une pèlerine ?

— Oh, non, Messire !

Elle lut sans doute la déception dans les yeux du clerc.

— Mais je peux toujours en emprunter une.

— Et si tu devais sortir du château ?

— Alors je n'en demanderais point, répondit-elle avec un grand sourire, sinon on saurait que j'ai l'intention de partir.

Déçu en comprenant pourquoi Rebecca ne portait pas de chape, Corbett s'éloigna.

— Sir Hugh.

Le magistrat se retourna. Bolingbroke, tenant sa tête endolorie, s'avançait avec peine dans la neige.

— J'ai trop bu, avoua-t-il. J'ai dû aller tout droit me coucher. Mais le froid va me dégriser.

Il lança un coup d'oeil oblique à Corbett qui aperçut des coupures sur sa joue, là où le clerc avait essayé de se raser.

— Que faites-vous ici ? s'enquit Bolingbroke.

— Je fouine, répondit Corbett en souriant. Je devrais dire que je tente de découvrir quelque chose au sujet du meurtre d'hier matin.

Il désigna d'un geste la cour intérieure, à présent aussi animée qu'une place de marché.

— Mais rien ! Et Craon a insisté pour que nous nous levions tôt.

Il emmena Bolingbroke déjeuner dans la grand-salle. Ranulf, ardent et vif comme un écureuil, s'y trouvait déjà et s'efforçait de

convaincre Chanson, qui avait triste mine, d'avaler un peu de pain et de boire une gorgée de bière coupée d'eau. Craon et sa suite entrèrent et on échangea des amabilités avant d'emprunter le couloir qui passait sous l'estrade des musiciens et conduisait au solar. C'était une pièce chaude et confortable, un endroit où les épaisses tentures de laine aux couleurs sombres et sobres pendues aux murs assuraient une protection efficace contre le froid. Le parquet ciré était couvert de tapis d'Orient et, dans la vaste cheminée, un grand feu aux flammes vives ronflait déjà gaiement. Une longue table en noyer occupait le centre de la salle. À chaque bout se trouvait un fauteuil capitonné et, sur les côtés, des chaires semblables. Sur la table, on avait disposé des écritoirs pourvus de cornes à encre, de plumes aiguisées, de pierres ponces et d'un petit flacon de sable fin. Aux deux extrémités un étui rond en cuir épais, couvercle relevé, laissait voir des rouleaux de vélin et de parchemins. On avait abaissé la couronne de chandelles qui pendait du plafond aux poutres noires. Chaque coupelle contenait une bougie d'onéreuse cire vierge afin que les occupants y voient clair et, pour faire bonne mesure, trois candélabres de cuivre étaient aussi en service.

Ils se mirent d'accord sur leurs places respectives : Corbett et Craon chacun à un bout de la table, clerks et conseillers tout autour. Le père Andrew vint chanter le *Veni Creator Spiritus*. Le magistrat se déclara satisfait et, laissant Chanson au milieu des autres écuyers de part et d'autre de la cheminée, ramena Ranulf et Bolingbroke dans sa chambre. Il palpa le bout de l'une de ses bottes de cavalier, en sortit un anneau de trois clefs et se dirigea vers le coffre cerclé de fer au pied du lit.

— Ceci était la trésorerie du château, expliqua-t-il en faisant glisser deux clefs hors de l'anneau. C'est l'ouvrage d'un artisan, confectionné tout exprès dans la Tour de Londres. Vous n'en trouverez nulle part de semblable. Les trois serrures fonctionnent séparément. Nous en détiendrons chacun une clef.

Il en distribua deux. Les serrures furent ouvertes, le magistrat repoussa le couvercle puis, aidé par Ranulf, sortit le coffret de la chancellerie matelassé de rouge. Il avait aussi deux serrures distinctes et Ranulf portait toujours sur lui la seconde clef. Corbett brisa les sceaux rouge et vert et on déverrouilla la cassette. À l'intérieur se trouvait un autre couvercle que seul Corbett pouvait faire jouer, afin de retirer les sacs de cuir renfermant les copies reliées en cuir du *Secretus secretorum* ainsi que d'autres manuscrits de Roger Bacon. Chaque sac avait été scellé par le souverain en personne, usant de sa chevalière enfoncée dans de la cire rouge sang.

— Le roi a beaucoup insisté, souligna le magistrat en souriant à ses deux compagnons. Il accorde à ceci autant de valeur qu'à chacun

des trésors de la Tour.

Il prit le *Secretus secretorum*. Sa couverture était en cuir rouge foncé d'Espagne et son fermoir contenait une brillante améthyste.

— Ce n'est point, dit-il en adressant un clin d'oeil à Bolingbroke, l'ouvrage que vous avez volé à Paris, mais bien le manuscrit personnel d'Édouard.

Il déposa sacs et contenu sur le parquet.

— J'ai aussi apporté mes propres codes et tous ceux dont use la chancellerie privée, sans parler de ceux dont moi je me sers.

Il se releva et s'épousseta les genoux.

— Non qu'ils se soient avérés fort utiles, soupira-t-il. Le code de frère Roger résiste à tout ce que je connais.

Sir Hugh remit les manuscrits à Ranulf en lui ordonnant de les replacer dans leurs sacs et de refermer les coffres. Ils étaient sur le point de sortir quand on frappa à l'huis. L'un des serviteurs de Sir Edmund entra en trombe.

— Sir Hugh, venez vite ! L'un des Français, haleta-t-il, l'un des Français a péri d'une crise.

Corbett lança à Ranulf de veiller sur les livres comme sur sa vie et, suivi de Bolingbroke, s'empressa à travers la cour jusqu'à la tour de la Lanterne. Le serviteur leur expliqua que trois clercs y étaient logés. Craon, lui, avait un appartement au-dessus de la salle des Anges et Crotoy dans la proche tour de Jérusalem, ainsi nommée parce qu'elle avait jadis possédé une petite chapelle. Des soldats se pressaient à la porte de la tour de la Lanterne. Ils s'écartèrent pour laisser passer le magistrat qui s'engouffra dans l'escalier de pierre à vis jusqu'au palier menant à une chambre. L'huis, ses gonds de cuir arrachés, était posé contre le linteau fendu. L'apothicaire du château, assisté du père Andrew, était penché sur le corps gisant sur le lit. Craon et ses trois compagnons se tenaient près de l'âtre empli de cendres et regardaient la scène, l'air inquiet.

Corbett fixa la dépouille. Destaples était bel et bien mort d'une attaque. Son étroit visage était tout marbré, ses yeux exorbités et fixes, sa bouche ouverte comme pour crier. Il tâta la main du Français ; la peau en était froide, dure et rigide.

— Il a trépassé voilà des heures, déclara l'apothicaire d'un ton lugubre en s'essuyant les mains sur un linge. Le feu est éteint et la pièce froide ; il a dû périr peu après s'être retiré pour la nuit.

Sir Hugh examina d'un bref coup d'oeil la table près du lit et le coffret ouvert rempli de sachets de cuir vert. Il en prit un, délaça la cordelette et huma le contenu, mais ne détecta rien, si ce n'est de la menthe écrasée. Il en alla de même pour le gobelet vide qui se trouvait là. Il versa la lie sur sa main, puis ferma les yeux en repensant aux différentes pièces où des hommes et des femmes étaient morts de

malemort, aux suicidés qui fermaient et verrouillaient la porte, aux victimes qui se croyaient en sécurité sans penser qu'on les pourchassait avec autant d'ardeur qu'un animal dans la forêt. Combien de cadavres avait-il examinés ? Combien de fois avait-il posé les mêmes questions ?

— Êtes-vous certain qu'il s'agit d'apoplexie ? interrogea-t-il.

— Si vous cherchez du poison⁽¹²⁾, répondit l'apothicaire, vous n'en trouverez pas. C'est une vraie attaque, Sir Hugh, avec arrêt du coeur, resserrement de la gorge et violentes convulsions. La mort a dû être instantanée.

Il désigna de la tête le groupe de Français.

— Ils disent qu'il avait le coeur malade.

Craon s'avança.

— Oh, Sir Hugh, je dois admettre que j'avais des soupçons ! déclara-t-il en battant sa coulpe pour mimer les pénitents. Je confesse mes méchantes pensées, mais Destaples était âgé et avait le coeur faible. De plus la traversée a été difficile.

Craon fit un geste vers la table.

— Cet excellent apothicaire a déjà examiné les sachets et le gobelet. Ils ne contiennent que de la menthe. Étienne appréciait une infusion juste avant de s'endormir.

Corbett ne tourna pas les yeux vers Bolingbroke. Il se souvenait pourtant de ses révélations sur la raison du départ des Français pour l'Angleterre. Il regarda le cadavre.

— Sir Edmund ?

Le gouverneur qui se tenait près de la fenêtre, bras croisés et perdu dans ses pensées, sortit de l'ombre.

— Quelqu'un s'est-il approché de cette table près du lit ? s'enquit le magistrat. Je veux dire après que l'huis eut été forcé.

— Sir Hugh, Sir Hugh, je lis dans votre esprit, intervint Craon, patelin.

— Vraiment ? répliqua Corbett d'un ton sec.

— Vous soupçonnez quelque vilénie, mais je vous assure...

— Monseigneur a raison, releva le gouverneur. Nous étions tous au solar. J'ai remarqué – il désigna le corps – l'absence de Monsieur Destaples. J'ai envoyé un serviteur s'enquérir. Il est revenu en déclarant qu'il ne pouvait l'éveiller. Je suis arrivé ici en personne pour ne point jeter l'alarme. J'ai fini par faire forcer la porte et ai découvert ce que vous voyez. J'ai posté un garde avec des ordres stricts près du lit pendant que je vérifiais les pichets de vin et d'eau.

Il haussa les épaules.

— Cet homme est bien mort d'une attaque, Sir Hugh.

Le magistrat embrassa du regard la chambre, en tout point semblable à la sienne. Une fois le premier émoi passé, il s'aperçut qu'il

y faisait très froid, mais que tout était à sa place, propre et ordonné ; on aurait plutôt dit le logis d'un soldat que celui d'un professeur. Il entrevit les robes pendues au mur. Destaples avait revêtu une chemise de toile et était sans doute couché quand il avait eu son attaque. Le chandelier était enrobé de cire blanche.

— Il n'a même pas eu le temps de moucher la chandelle, murmura Corbett.

— Messires, Messires !

Craon, claquant des mains plus pour se réchauffer que pour requérir l'attention, avança vers le lit.

— Sir Edmund, je propose que nous fassions une pause et, peut-être, que nous commencions notre réunion...

Il plissa les yeux.

— ... disons, à dix heures.

Le gouverneur acquiesça. Corbett quitta la tour et envoya Bolingbroke tenir compagnie à Ranulf.

— Sir Hugh, pensez-vous que la mort de Destaples était naturelle ? s'enquit Bolingbroke, plongé dans ses propres réflexions, en revenant sur ses pas.

— Je l'ignore, répondit le magistrat d'une voix rauque tout en regardant son haleine se figer dans l'air glacé.

Il ne manquait rien de ce qui se passait tout autour de lui dans la cour. Le bruit des conversations, le craquement des charrettes, le hennissement des chevaux paraissaient étouffés en cette sombre matinée. Selon les apparences, Destaples était mort dans son sommeil et il n'y avait rien à faire. Craon s'était montré ouvert et honnête, sans laisser transparaître la moindre accusation. Et pourtant... Il donna une tape sur l'épaule de son clerc.

— Demandez à Ranulf de rester dans ma chambre.

Le magistrat se dirigea vers les écuries et s'arrêta à mi-chemin près du puits, en profitant de la foule qui s'y pressait pour observer l'entrée de la tour de la Lanterne. Craon et ses compagnons sortirent et chacun s'en alla de son côté. Corbett fit demi-tour.

— Louis, Louis, puis-je vous dire un mot ?

Crotoy, emmitoufflé dans sa chape noire, se retourna et sourit.

— Bonjour, Sir Hugh.

Il serra la main de Corbett.

— C'est ça, Louis, dit ce dernier sans cesser de sourire. Contentons-nous de menus propos, chuchota-t-il. Alors, ces manuscrits ?

Il éleva la voix et bavarda de codes et de vélin jusqu'à ce que Craon et sa suite fussent hors de portée.

— Eh bien, Louis, l'un de vos camarades est mort.

Il saisit le Français par le coude et le dirigea en douceur à travers

le baile vers la salle des Anges.

— Ce n'était point un camarade, déclara Crotoy. Je détestais Destaples de toute mon âme. Il avait l'esprit étroit et l'âme aigrie. Il a écrit jadis un commentaire sur le premier chapitre de l'Évangile de Saint-Jean. Quand j'en ai eu terminé la lecture, je ne savais plus s'il ne se prenait pas pour Saint-Jean, voire pour le Christ, réincarné. Le divin paraissait relever chez lui d'un savoir naturel, bien plus profond que chez nous, le commun des mortels.

Corbett éclata de rire. Il avait oublié les intenses rivalités qui jetaient ces professeurs à la gorge l'un de l'autre.

— Je vous dirai deux choses encore, continua Crotoy. Craon et son royal maître n'aimaient point Destaples. Il connaissait assez bien les textes sacrés pour défier l'autorité de Philippe. Vous souvenez-vous du passage « Ne soyez pas comme les païens dont les maîtres aiment à faire sentir leur autorité » ? Destaples ne cessait de rappeler ces mots à Philippe.

— Et le second point ?

— Eh bien, Sir Hugh, coeur faible ou non, je ne crois pas que Destaples soit mort d'une crise. D'une façon ou d'une autre, il a été assassiné.

— Quoi ? s'exclama Corbett en faisant un pas en arrière. Vous, un ami de Craon !

— Je ne suis l'ami, précisa Crotoy, ni de lui ni de son royal maître.

Ils s'interrompirent comme une carriole passait à grand fracas et ils reculèrent pour éviter les éclaboussures glacées.

— Allons à la salle des Anges, suggéra Crotoy. Faisons encore mine de deviser gentement. Cela fait combien d'années que je vous connais, Hugh ? Vingt ? Vingt-deux ?

Il donna un petit coup de coude à son interlocuteur.

— Croyez-vous que, parce que je suis français, je ne suis pas votre ami ? Que, parce que nous appartenons à des royaumes différents, nous ne pensons pas et ne sentons pas de même ?

Ils entrèrent dans la grand-salle où des serviteurs s'activaient encore pour effacer les marques des festivités de la veille, et s'assirent sur des tabourets devant l'âtre pour profiter de la chaleur. Crotoy s'installa de façon à pouvoir surveiller la porte principale et suggéra à voix basse à son interlocuteur d'en faire autant avec celle menant au solar.

— Si quelqu'un vient, murmura-t-il en tendant les mains vers le feu, nous devisons des mérites respectifs d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin. Pour en revenir à votre question, Hugh, j'ignore pourquoi je suis ici. Il est exact que je suis expert en codes. J'ai étudié les ouvrages de Roger Bacon, mais j'estime que c'est un fanfaron, un

songe-creux. Oh, c'est un savant, mais il a l'âme méchante ! Ses livres chantent ses louanges et sa supériorité. Je comprends à quel point déceler la véritable valeur du *Secretus secretorum* peut être passionnant, mais à présent je suis troublé.

Il se pencha en avant et compta sur ses doigts les différents points qu'il voulait souligner.

— Pourquoi sommes-nous céans, Hugh ? La vraie raison ? Pour partager nos connaissances ?

Il fit un signe de dénégation.

— Nos maîtres se méprisent l'un l'autre. Et puis, pourquoi à Corfe ?

— Parce que Philippe a exigé que ce soit un château près de la mer et a accepté que vous veniez vers nous en gage d'amitié.

Crotoy fit un bruit indécent des lèvres.

— Troisièmement, continua-t-il, pourquoi moi et les autres avons-nous été choisis ?

— En raison de votre érudition ?

Crotoy, sceptique, hocha la tête.

— Nous avons tous un point commun, Sir Hugh. Nous sommes membres de la Sorbonne, et notre opposition aux exigences et aux revendications les plus assourdissantes de Philippe de France est notoire.

— Et quatrièmement ?

— Étienne Destaples, soupira le professeur. Avez-vous remarqué, Sir Hugh, que hier soir, au banquet, il a très peu mangé ?

— Il ne faisait donc point confiance à son hôte ?

— Non, Hugh, il ne se fiait pas à ses compagnons. Destaples, tout comme moi, était fort méfiant quant aux raisons de notre présence ici. Vous devez comprendre, Hugh, qu'aucun d'entre nous n'est ami de Craon et que nous ne jouissons point de la bienveillance de Philippe de France. Il en allait de même pour Maître Thibault.

Le regard de Corbett se perdit dans les flammes. Il se remémora le banquet de la veille : en fait Destaples avait surtout bavardé avec Bolingbroke. Ensuite il s'était approché de Ranulf pour se présenter.

— Alors pourquoi êtes-vous venu en plein hiver ?

— Nous n'avions pas le choix, admit Crotoy à voix basse. Nous sommes des serviteurs du roi. Si nous lui déplaisons, c'est merveille de voir avec quelle promptitude, comme Lucifer tombant des cieux, nous pouvons être démis de nos postes.

Crotoy se rapprocha et embrassa la pièce du regard pour s'assurer qu'on ne les espionnait pas.

— Et vous, pourquoi êtes-vous ici, Sir Hugh Corbett ? Ne préféreriez-vous pas être près de Lady Maeve ou jouer avec vos enfants ? Vous servez votre souverain avec loyauté, mais lui faites-

vous confiance ? Approuvez-vous toutes ses actions ?

Corbett revit Édouard au dernier conseil avec ses cheveux gris fer rejetés en arrière, son visage empourpré de courroux, l'écume et un rictus aux lèvres ; ou rencontrant des envoyés écossais devant une église, revêtu d'une armure noire, montant Bayard, son grand destrier noir, tirant son épée et proclamant que cette lame était la seule justice que les Écossais recevraient jamais de lui.

— Il y a une différence, observa-t-il. Monseigneur le roi est irascible, mais il m'aime, il me fait confiance ; je peux, parfois, tempérer sa colère.

— Philippe est d'une autre trempe. Son pouvoir s'accroît avec les années. Il n'écoute pas notre « Parlement », mais ses frères, Louis et Charles, ainsi qu'un petit groupe de juristes. Les seuls qui osent lui tenir tête sont les universités, leurs philosophes, leurs hommes de loi, surtout ceux de Paris.

Le Français avait pâli et la sueur perlait à ses tempes.

— Pour en venir au fait, Hugh, je suis sûr que nous avons tous été dépêchés ici pour être assassinés, bien loin de chez nous. Nous sommes des gêneurs, qu'il faut enlever comme la peau d'un fruit, et nous servirons aussi d'avertissement à ceux qui sont restés à Paris.

Il s'interrompt quand un serviteur entra pour leur servir de la bière épicée de muscade.

— Rien d'étonnant à ce que Philippe ait autorisé notre voyage en Angleterre. Regardez le pauvre Étienne : une fois sa dépouille préparée, embaumée d'épices et d'onguents, il sera trop tard pour qu'un médecin puisse faire un examen complet.

— Mais, s'enquit le magistrat, votre maître ne veut-il pas que le *Secretum secretorum* soit traduit et déchiffré ?

Crotoy prit une gorgée de bière.

— Qu'avons-nous en réalité devant les yeux, Hugh ? De véritables connaissances ou un méli-mélo de bêtises, un ballot, une hotte de niaiseries attachée sur notre dos, une intrigue fort rusée, une subtile machination mise en place pour bien des raisons ? Oh...

Il fit un geste de la main.

— ... Philippe tient à ses secrets, que ce soit à ceux de frère Bacon ou à ceux des Templiers. Il a ouï parler de la poudre noire qui peut se transformer en feu. C'est vrai, frère Roger sait décrire des choses merveilleuses, mais un enfant aussi en est capable.

Le magistrat prit sa chope et en huma la fragrance et l'arôme puissant qui lui rappelèrent un jardin fleuri. Il se demanda pourquoi, si Philippe complotait – ce qui était plus que vraisemblable –, Édouard d'Angleterre était de la partie. Qu'y avait-il derrière tout ça ?

— La nuit dernière, dit-il soudain, après le banquet, Destaples et ses compagnons ont regagné leurs chambres. Il semble que Destaples

se soit changé pour se coucher, qu'il ait bu son infusion de menthe et ait été victime d'une attaque. Il avait bel et bien une maladie de coeur. Quelle autre explication peut-on trouver à cela ?

Il adressa un sourire à Crotoy.

— Votre analyse est trop sombre, Louis. Si Destaples se méfiait, il n'aurait pas laissé entrer Craon dans sa chambre et aurait vérifié avec grand soin tout ce qu'on lui proposait pour se restaurer.

Corbett s'interrompt.

— Je dois vous poser une question : Destaples vous laissait-il entrer chez lui ?

La réponse fut franche.

— Que non ! Oh, que la Sainte Vierge nous protège ! Nous n'avions nulle confiance en Craon et nous ne nous apprécions point l'un l'autre. Selon mes collègues, aucun d'entre nous n'a rendu visite à Destaples après qu'il se fut retiré. En tout cas pas moi, et mes deux compagnons étaient ivres. Je tiens pour certain que Destaples ne serait jamais resté seul avec Craon en France et moins encore ici. Il en alla de même à bord et pendant notre voyage de Douvres jusqu'ici. Vous comprenez, Hugh, pour ce que nous en savons, l'un d'entre nous – moi y compris –, érudits professeurs de la Sorbonne, pourrait être aux gages de Craon.

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— J'ai appris en logique, Hugh, à émettre une hypothèse fondée sur l'évidence et à la développer rationnellement, mais, les années passant...

Crotoy se leva.

— ... je me rends compte qu'il existe d'autres sentiments, d'autres systèmes de pensée.

Il donna une petite tape sur l'épaule du magistrat et se pencha.

— Que Dieu me pardonne, Hugh, mais je crois qu'on m'a conduit céans pour que j'y meure et, si cela arrive, quoi que vous pensiez de moi, je réclame justice. Oh, je serai prudent, mais, après tout, Destaples aussi l'était ! remarqua-t-il avec un rire nerveux.

Crotoy s'éloigna.

Le clerc termina sa chope de bière, revit la pièce close et imagina Destaples se convulsant sur son lit. Crotoy se trompait sans doute. Personne ne lui avait fait violence. Si le défunt Français se méfiait des siens, il se serait bien sûr défié d'un clerc anglais. Il déposa son gobelet sur la table proche et balaya la salle du regard. En levant les yeux sur l'estrade où ils avaient si bien festoyé la veille, il tenta de se rappeler ce qu'il avait vu et se demanda si Louis Crotoy avait raison. Un meurtre avait-il été ourdi pendant que tous se régalaient ?

Quand il quitta la pièce, il neigeait tant que les habitants du château avaient cherché abri dans les étables, les apprentis ou leurs

chaumines adossées aux murs. Il entra dans la tour de la Lanterne et monta prestement l'escalier. La chambre de Destaples était à présent déserte. Seul un garde, sur le seuil, sommeillait sur une sellette. Le magistrat lui dit de ne pas se déranger et fit en hâte le tour de la pièce. Les robes de Destaples étaient encore pendues à une patère, mais, comme il s'y attendait, on avait rempli et emporté coffres et arches, sans doute sur ordre de Craon qui avait voulu les mettre en lieu sûr.

Le soldat, assis sur le tabouret, tenait son casque avec délicatesse et de ses doigts sales et boudinés désigna le lit.

— J'étais céans, vous savez !

— Plaît-il ?

— J'étais présent quand on a forcé l'huis ; c'est pour ça que Sir Edmund m'a ordonné de rester là.

— Avez-vous vu quelque chose d'anormal ?

— Rien, si ce n'est ce vieillard gisant là, répondit l'homme en montrant le petit lit à quatre montants aux courtines bien attachées.

— Tout était-il comme ça ? s'enquit Corbett.

— Sir Edmund a pris moult précautions. Le corps était tordu comme si le vieux avait voulu se lever. Les courtines étaient tirées, il y avait un gobelet sur la table et ce coffret, mais rien d'autre.

— La porte était fermée à clef, n'est-ce pas ?

— Oh, oui ! répondit le garde. Certains, au château, chuchotent que l'endroit est maudit, ajouta-t-il.

Le magistrat lui lança une piécette et, en redescendant l'escalier, se demanda, sans savoir pourquoi, si l'homme avait dit la vérité.

CHAPITRE VI

« Si les gens doivent être soumis à une même loi,
au moins que ce soit la loi anglaise pour les Anglais
et la loi française pour les Français
et non celle de Lombardie. »

Roger BACON,
Compendium de l'histoire de la philosophie.

— Je ne crois pas que de telles choses soient possibles ; ce ne sont là que chimères. Je pense que frère Bacon était un grand érudit doté d'une imagination fort vive.

Louis Crotoy se rencogna dans sa chaire et repoussa les manuscrits qui se trouvaient devant lui comme s'ils étaient souillés. Corbett, au bout de la table, s'interrogea : son vieil ami avait-il décidé d'affronter le danger ? En mettant en doute les écrits de frère Roger, il demandait de façon implicite que la réunion prenne fin. Craon, pourtant, à l'autre bout, restait imperturbable. Il avait ôté sa chape et délacé le justaucorps matelassé qui se trouvait dessous.

— Je suis d'accord, renchérit Jean Vervins en se penchant, les yeux fixés sur Craon. Dans son *De mirabile potestate artis et naturae, De l'admirable pouvoir et puissance de l'art, et de nature*, traduisit-il comme si les autres participants ignoraient tout du latin, frère Roger soutient...

Il s'empara de l'un des ouvrages posés devant lui.

— ... que certains phénomènes ne sont créés que par l'agencement de l'art ou de la nature. En ceux-là il n'y a rien de magique. Et pourquoi ? interrogea-t-il en levant la tête et en ébauchant un sourire. Parce que, prétend frère Roger, il a été prouvé que tout pouvoir magique est inférieur au pouvoir de l'art et à celui de la nature.

— Que voulez-vous dire ? questionna Craon.

— Rien, Messire, rétorqua Vervins.

Il cligna de ses yeux las et gratta le bout de son nez pointu.

— Mais il en découle, en toute logique, que si les merveilles sont le résultat de l'art et de la nature, alors tous peuvent les voir et qu'il n'y a point de savoir secret.

— Cependant il se contredit, fit remarquer Crotoy. Frère Roger évoque – et je le cite – « de merveilleux engins construits dans l'Antiquité et à son époque ». Il affirme aussi « avoir rencontré des personnes pour qui ils sont familiers ».

— Il en parle, dit Vervins en élevant la voix, dans son livre *De arte...*

— Sauf pour la machine à voler, s'entremet Corbett.

— Oui, contra Crotoy, mais il prétend avoir vu quelqu'un qui l'a conçue en détail. Frère Roger dit avoir effectivement conversé avec quelqu'un qui, du moins en théorie, a fabriqué une machine volante.

— Il fait référence à Pierre de Maricourt, expliqua Pierre Sanson, large visage enflammé, cheveu rare et humide.

Il s'était, lui aussi, débarrassé de sa chape et l'avait jetée sur le dossier de sa chaire.

Sa voix de fausset provoqua des rires parmi les écuyers assis près de la cheminée.

— En effet, releva Crotoy en hochant la tête, ce mystérieux philosophe qui est censé avoir été son professeur à Paris. Bon, ajouta-t-il en s'accoudant sur la table, j'admets que frère Roger avance des assertions incroyables. Écoutez...

Il prit un manuscrit.

— ... il écrit noir sur blanc : « Il est possible que l'on construise un jour de grands navires et des vaisseaux de haute mer qui seraient guidés par un seul homme et se déplaceraient plus vite qu'une galère chargée de rameurs. » Et aussi : « On pourrait fabriquer un char qui se déplacerait à une vitesse extraordinaire et dont le mouvement ne dépendrait ni d'un homme ni de toute autre créature. » Plus loin, ajouta Crotoy en laissant tomber le vélin, il évoque un engin qui, si on le construisait, pourrait emmener un homme au fond de la mer sans qu'il en soit affecté. Eh bien, dit-il en s'échauffant, que se passerait-il si je soutenais avoir agencé une paire d'ailes pour voler du haut du donjon du château ? Quelqu'un céans aimerait-il faire l'expérience ?

Sa question suscita des éclats de rire. Corbett, souriant sous cape, regarda Craon affalé dans sa chaire, le visage tout crispé comme s'il ne perdait pas une miette du débat. Il en était venu à penser que, mis à part le replet Pierre Sanson, les érudits français ne prenaient pas au sérieux les déclarations de frère Roger et émettaient de graves réserves au sujet du *Secretus secretorum*. Ils s'étaient aussi fort vite remis du trépas de leur camarade ; il y avait eu peu de marques de deuil, si ce n'est que Crotoy avait demandé au père Andrew de célébrer une messe de requiem plus tard dans la journée. Sir Edmund avait promis à Craon que la dépouille serait lavée et éviscérée, embaumée d'onguents et d'épices et envoyée par chariot jusqu'à Douvres d'où elle serait embarquée pour la France. Une fois qu'ils furent tous rassemblés,

Crotoy avait conduit l'attaque, soutenant l'hypothèse que si les assertions de Bacon dans d'autres manuscrits, qui étaient accessibles, étaient absurdes, il ne comprenait pas pourquoi ils se soucieraient d'un écrit secret, indéchiffrable et tout à fait intraduisible. En d'autres termes, constata Corbett, désabusé, les Français voulaient retourner chez eux.

— Mais vous avez des preuves, intervint Bolingbroke. Quand j'étais à...

Il s'interrompit juste à temps.

— ... aux collègues d'Oxford, un professeur devait soutenir ce qu'il avançait soit par la logique, soit par l'expérimentation.

— Justement ! s'exclama Crotoy en reprenant les mots de Bolingbroke. Dans son *Opus majus*, frère Roger dit que si on coupe en deux un rameau de noisetier et qu'on en écarte les morceaux, les deux parties isolées essaieront de se rapprocher. On sentira même les efforts que feront les deux bouts.

Il se pencha, ramassa une baguette de noisetier, la posa sur la table, prit son couteau, coupa le coudrier en deux et présenta les deux morceaux. Sir Edmund, assis dans une chaire à la droite du magistrat, se leva pour mieux voir.

— Apercevez-vous quelque mouvement ? interrogea Crotoy.

Le gouverneur fit le tour de la table. Crotoy lui tendit les rameaux.

— Sentez-vous en quelque façon que ces moitiés cherchent, comme des amants, à se rapprocher ?

Sir Edmund les garda en main quelques minutes, puis fit un signe de dénégation.

— Autrement dit, déclara Crotoy en reprenant la phrase habituelle des écoles, ce qu'il fallait démontrer n'a point été démontré. Par conséquent les hypothèses sur lesquelles cela repose ne peuvent être validées.

— Et néanmoins, insista Bolingbroke, dans l'ouvrage même que vous citez, frère Roger parle de « certaines mixtures ignées, salpêtre, charbon et soufre, qui, enroulées dans du parchemin et enflammées, produisent un grand bruit et du feu ».

— Est-ce là une preuve ? se gaussa Vervins. Si vous jetez un morceau de viande à une meute de chiens affamés, vous ouïrez aussi grand tapage.

— C'est vrai, rétorqua Bolingbroke, mais il faut s'y attendre. Ce que je dis, c'est que frère Roger a démontré que ce mélange causera cet effet, comme il le fait dans le chapitre sept de l'*Opus majus*, où il apporte la preuve qu'on peut mesurer un arc-en-ciel.

— Qu'en est-il, coupa Craon, irrité sans nul doute par les sarcasmes de ses compagnons, qu'en est-il si la solution de toutes ces

énigmes se trouve dans le *Secretus secretorum* ? Peut-être, précisa-t-il avec un geste de la main, pouvons-nous trouver ici une réponse quant au chariot qui se meut tout seul ou aux bouts du rameau de coudrier essayant de se rapprocher. Le frère Roger n'affirme-t-il point...

Craon ferma les yeux pour mieux se souvenir.

— ... que les savants se sont toujours démarqués de la multitude et ont caché les vérités secrètes de la sagesse non seulement au vulgaire, mais aussi aux philosophes communs ?

— Arrogance ! railla Crotoy. Si Jésus pouvait révéler les vérités divines, alors pourquoi frère Roger ne pouvait-il confesser ses secrets ?

— Non, rétorqua Craon. Jésus lui-même n'a-t-il pas dit qu'il parlait par paraboles aux foules et qu'il ne s'adressait de façon claire et ouverte qu'à ses disciples ? Messires, nous ne sommes point ici pour débattre des affirmations de frère Roger, mais pour décoder et traduire son manuscrit secret ; c'est ce qu'exigent nos souverains.

Craon lança à Corbett un regard comminatoire requérant son appui, mais avant que ce dernier ait pu répondre, la porte s'ouvrit et un messenger entra pour aller chuchoter quelques mots à l'oreille du gouverneur. Sir Edmund acquiesça et fit signe au magistrat de poursuivre. Le garde du Sceau privé ouvrit le sac de cuir posé à ses pieds et en sortit sa copie du *Secretus secretorum*.

— Monsieur de Craon a raison, commença-t-il.

Il tapota la couverture en notant, amusé, que Craon avait pris son propre exemplaire du même ouvrage.

— Tout dépend de ce manuscrit.

Il ouvrit le fermoir et feuilleta les pages de parchemin qui craquaient sous ses doigts.

— À première vue cela semble facile ; du latin, avec, çà et là, d'étranges symboles, mais les mots n'ont pas de sens. Traduits, on dirait le babillage d'un enfant.

— Ce qu'ils sont, maintint Crotoy.

— Nous n'en savons rien. Frère Roger a répertorié sept façons de coder un texte. D'abord, en usant de signes et de symboles ; nous connaissons tous cette méthode. Ensuite, grâce à des paraboles, des histoires que seuls l'écrivain et son lecteur privilégié peuvent comprendre. Il y a d'autres systèmes beaucoup plus techniques, comme par exemple, énuméra le magistrat en comptant les trois suivants sur ses doigts, l'emploi de mots où l'on ne se sert que des consonnes, ou des alphabets différents. Frère Roger ayant appris l'hébreu et le grec, tout comme le latin, a donc pu choisir n'importe laquelle de ces langues, ou une autre que personne ne possède. Le sixième procédé consiste à supprimer les lettres et à les remplacer par des signes mathématiques. Et enfin, et c'est beaucoup plus subtil, le rédacteur invente son propre alphabet, son langage, formé de genres

variés de symboles et de marques que seuls lui-même et ceux à qui il les a révélés peuvent déchiffrer. Pour autant que nous sachions, le *Secretus secretorum* a été écrit par Bacon et on en a fait une copie. Nous ne savons pas avec certitude qui du souverain anglais ou de monseigneur le roi de France possède l'original, mais nous sommes sûrs – n'est-ce pas, Monsieur de Craon ? – que ces deux manuscrits sont identiques en tous points.

Craon acquiesça avec lenteur.

— Je propose donc, continua Corbett, que nous les comparions une fois encore. Nous pouvons y passer le reste de la journée. Je suggère que Maître Bolingbroke et Maître Sanson se chargent de cette tâche.

— Et si, intervint Ranulf, fasciné par le débat, en tapant sur la table, s'il y a bien une clef ?

— On a cherché de façon approfondie, remarqua Pierre Sanson en hochant la tête. Il n'y a pas la moindre chance, la moindre possibilité, qu'un tel document existe. Ce à quoi nous devons nous employer, c'est à comprendre les mots latins et les différents symboles et signes qui les séparent.

Craon se redressa dans sa chaire.

— Pour faire preuve de bonne volonté et respecter les ordres de mon souverain, je peux vous révéler que Maître Thibault, avant son malheureux accident...

Il lança un regard furieux à Bolingbroke.

— ... avait en fait trouvé une telle clef et espérait bien pouvoir traduire tout l'ouvrage !

L'envoyé français fut fort aise de la consternation causée par ses paroles. Corbett, incrédule, lui jeta un coup d'oeil torve. Ranulf se pencha pour lui murmurer de garder son calme.

— Vous gaussez-vous, Monsieur ? protesta Ranulf.

— Monsieur ne se gausse point. Si vous vous reportez à la dernière page du *Secretus secretorum*...

Craon attendit que le magistrat se soit exécuté.

— ... vous verrez qu'à la seconde ligne se trouve une phrase qui semble absurde. « *Dabo tibi portas multas* », « Je t'ouvrirai maintes portes ».

Corbett, examinant avec grand soin ladite page du volume, réfléchit sur ce passage particulier. Le Français expliquait qu'en supprimant certaines lettres et en transposant des signes déterminés, les mots qu'il avait cités émergeaient du fatras incompréhensible de la page. Sir Hugh distingua sans peine le terme *dabo*.

— Je crains bien, ajouta Craon, que c'est là tout ce que Maître Thibault soit parvenu à comprendre.

Toute animosité oubliée, on fit circuler les manuscrits. Les

participants examinèrent les lettres et se lancèrent dans une controverse. Perplexe, le magistrat se rencogna dans sa chaire. Il avait eu l'occasion de voir la copie française et un seul coup d'oeil à la première page – la couleur de l'encre, la forme des mots et des symboles, la texture du vélin – attestait que les deux exemplaires étaient parfaitement identiques. Craon, lui, avait été fort obligeant. En vérité ses réflexions avaient surpris non seulement le clerc, mais aussi ses collègues. Pourquoi, se demandait Corbett, se montrait-il si disposé à collaborer ?

La discussion se poursuivit au moins une heure, parchemins et plumes à l'appui. Craon, comme un maître d'école, faisait le tour de la table, explicitant ce qu'avait entrepris Maître Thibault tout en reconnaissant ignorer comment il était parvenu à cette conclusion.

La cloche du château sonna l'angélus de midi et ils s'interrompirent pour réciter la célèbre prière « L'ange du Seigneur a annoncé à Marie... » sous la direction de Sir Hugh qui nota, non sans amusement, que ceux qui se serraient autour de la table bafouillèrent en hâte les paroles pour retourner sans délai à leur débat.

Le gouverneur annonça, peu après, qu'on leur servirait de quoi se restaurer dans la grand-salle, à l'étage au-dessous, et le magistrat ramena l'assemblée à l'objet de sa réunion. Lui et Craon en tombèrent d'accord : ils suspendraient la séance jusqu'à la fin de la journée pendant que Bolingbroke et Sanson compareraient les textes. Craon, fort volubile, entraîna le petit groupe dans le couloir vers la grand-salle. Corbett et Ranulf restèrent pour s'entretenir avec Sir Edmund. Le gouverneur ferma la porte derrière ses hôtes et, tirant le magistrat par la manche, le conduisit près de la cheminée en faisant signe à l'écuyer de se joindre à eux.

— Il ne neige plus, dit-il à voix basse. Un colporteur est arrivé au château ; il venait de l'un des villages de la côte. Il a entendu des rumeurs : on aurait aperçu les pirates flamands bien plus près du rivage qu'à l'ordinaire.

— Par ce temps ? s'étonna Corbett. La mer est grosse et peu de navires quitteront le port. Alors qu'attendent-ils ?

— Il vaudrait mieux dire : qu'espèrent-ils ? rétorqua Ranulf.

— Je suis inquiet, avoua Sir Edmund. Le château est bien fortifié et pourvu en hommes, mais, un jour ou l'autre, vous et les envoyés français devrez repartir. Imaginez, Sir Hugh, la disgrâce si vous ou Monsieur de Craon, sur terre ou en mer, tombiez dans une embuscade ou étiez capturés par les pirates flamands. J'entendrais hurler Édouard de Westminster jusqu'ici ; quant au courroux de Philippe de France, eh bien...

Il frémit.

— Mais il n'y a pas de réel danger, n'est-ce pas ? dit le magistrat.

Les pirates sont en mer ; en quête de butin, d'un imprudent navire marchand ou d'un village sans protection où ils peuvent se réapprovisionner en viande fraîche puis se réfugier sur leurs bateaux.

— Je sais, je sais, admit le gouverneur en hochant la tête. Vous êtes clerc, Sir Hugh, expert en affaires de chancellerie. Moi je suis soldat. Il est rare que des vauriens s'approchent autant en cette saison par si mauvais temps. Mais ils pourraient en tirer parti. Ils pourraient amarrer leurs vaisseaux aux équipages grouillant de forbans prêts à tout. S'ils venaient à terre, cela prendrait des jours, voire des semaines, avant qu'on puisse faire parvenir un message à Londres ou à l'un des cinq ports. J'ai pensé que je devais vous prévenir.

Il fit un geste vers la porte.

— Vous joindrez-vous à nous dans la grand-salle ?

Corbett n'avait pas faim ; il présenta des excuses polies puis sortit, glissant et dérapant sur les pavés gelés, pour regagner sa chambre dans la tour du Sel. Il attendit devant le feu le retour de Ranulf et de Chanson et, pendant que le palefrenier montait la garde, il tenta d'ordonner les idées chaotiques qui lui encombraient l'esprit.

— Je n'y comprends rien, Ranulf.

Le clerc roux s'assit à une petite table et trempa sa plume dans l'encre réchauffée par le feu.

— C'est comme de se retrouver dans la campagne quand la brume se lève, explicita le magistrat. Doit-on poursuivre son chemin ou attendre que le ciel s'éclaircisse ? Bon, faisons une liste des difficultés.

Il se mit à marcher de long en large pendant que la plume de Ranulf, adoptant un chiffre qu'eux seuls pouvaient comprendre, grattait le vélin.

Primo.

— Pourquoi notre roi s'intéresse-t-il tant au manuscrit secret de frère Roger ? Qu'a-t-il découvert qui l'intrigue au plus haut point, bien qu'il n'ait même pas voulu me le confier ? Il a lu tous les ouvrages de Roger Bacon et a sorti le *Secretus secretorum* de sa précieuse bibliothèque de Westminster. Est-ce parce qu'il a ouï dire que Philippe de France s'y intéressait lui aussi, ou est-ce le contraire ? Philippe, comme moi, est-il simplement fort curieux de comprendre les raisons pour lesquelles Édouard se passionne pour les écrits d'un franciscain mort depuis longtemps ?

Secundo.

— Le *Secretus secretorum* est-il un manuscrit authentique ? Est-il une véritable mine de secrets ou n'est-il que babillage ? Le code a-t-il une clef ? Une vraie clef ? Édouard d'Angleterre n'en a pas la traduction, mais est-ce le cas pour Philippe de France ? Selon Craon, et il l'a prouvé ce matin, on peut en transcrire l'une des phrases. Y a-t-

il là pur hasard ?

Tertio.

— Pourquoi les Français se sont-ils si volontiers pliés aux exigences d'Édouard d'Angleterre ?

Pourquoi, en fait, ont-ils souligné qu'une telle collaboration était en accord avec le traité de Paris ? Pourquoi ont-ils accepté de venir en Angleterre et ont-ils voulu que la rencontre se tienne dans un château isolé près de la côte ?

— Parce qu'ils savaient, suggéra Ranulf en levant la tête, qu'Édouard y consentirait. Il n'aime pas que vous soyez en France. Si Philippe insiste pour que les deux cours oeuvrent main dans la main, c'est le moins que puisse espérer Édouard.

— C'est vrai, c'est vrai, murmura Corbett.

Il s'arrêta devant la cheminée et observa les têtes taillées dans le manteau de bois. Le sculpteur avait essayé d'imiter les visages de gargouilles qu'on voyait dans les églises, mais, à la fin, s'était contenté de simples médaillons aux yeux, nez et bouche burinés de façon sommaire. Corbett reprit son va-et-vient.

Quarto.

— Craon a amené de la Sorbonne des spécialistes ès oeuvres de frère Roger. Ils sont aussi habiles à déchiffrer codes et lettres cachées. L'un d'entre eux est déjà mort dans de malheureuses circonstances. Mon vieil ami Crotoy m'a confié qu'aucun de ces *periti*, aucun de ces experts, n'était l'ami du roi de France. Ils s'opposent à ses idées sur la royauté. Crotoy est convaincu que Destaples a été assassiné, mais il n'y a pas l'ombre d'une preuve. Il pense aussi que lui et les autres sont destinés à périr, qu'on les a conduits en Angleterre pour être éliminés, qu'ils mourront de malemort dans de fâcheux incidents. Louis Crotoy estime que ces « accidents » ne donneront pas lieu à des poursuites et que s'il s'élève quelques doutes, on en tiendra la perfide Angleterre pour responsable.

Quinto.

— L'affaire de Paris. Ufford et Bolingbroke affirment que l'un des maîtres de l'université leur a appris, contre de l'or, où était gardée la copie du *Secretus secretorum* détenue par Maître Thibault. Ils l'ont dérobée, mais, pour une raison inconnue, Maître Thibault et la jeune gueuse avec laquelle il se trouvait sont descendus à la chambre forte au moment même du vol. D'après ce que je sais, Maître Thibault ne voulait point s'y rendre. Il semble qu'il fanfaronnait devant sa compagne. Mais pourquoi une ribaude parisienne se serait-elle intéressée à un vieux manuscrit ? Lui avait-on donné pour instruction de faire descendre son hôte à cet instant-là ? Si c'est le cas, la personne qui a trahi Philippe, le mystérieux professeur de l'université,

a aussi tenté de trahir Ufford et Bolingbroke. Il y est d'ailleurs presque parvenu. Ufford a été tué et Bolingbroke ne s'est échappé que grâce à la chance et à sa propre adresse.

Corbett hochâ la tête.

— Je n'y comprends rien, dit-il en avalant une gorgée de vin.

Sexto.

— Les morts en ce château. J'ai juré de découvrir le meurtrier. Mais pourquoi d'infortunées jouvencelles sont-elles tuées par un carreau d'arbalète ? Elles ne sont ni violées ni dévalisées ; on retrouve les corps soit dans l'enceinte du château, soit à l'extérieur. Les assassinats ont commencé après la Saint-Matthieu. Ce fut d'abord une jeune femme qui a disparu, mais on a trouvé les autres dans la forteresse ou dans les parages. On a voulu en rendre responsable une bande de misérables hors-la-loi. Je n'y crois pas. Premièrement, pourquoi ces gueux attaqueraient-ils les filles de la région ? — ils ne feraient qu'éveiller la haine de la communauté locale contre eux. Deuxièmement, c'est la raison pour laquelle ils nous attendaient dans le cimetière. Ils savaient qu'un envoyé du roi était arrivé à Corfe et ils ne voulaient pas être pendus pour des meurtres qu'ils n'avaient point commis. Mais à quoi faisaient-ils allusion en parlant de l'« horreur dans la forêt » ?

— Nous pourrions nous y rendre, dit Chanson, accroupi près du seuil, en adressant un grand sourire à Ranulf. Nous pourrions nous enfoncer bien loin dans les bois et suivre les anciens sentiers.

— Pourquoi n'y vas-tu pas ? rétorqua ce dernier d'un Ion sec.

— *Pax !* intervint Corbett. Reprenons ce que nous savons.

Il s'empara d'une plume et d'un morceau de parchemin sur lequel il esquaissa une carte rudimentaire.

— Voici Purbeck Island, avec la mer à l'est et au sud. Corfe se trouve ici, en haut des collines qui descendent jusqu'à la côte. Plus loin, au nord, juste à l'orée de la forêt, il y a l'église de St Pierre, *La Taverne de la Forêt* et un hameau un peu plus à l'est. Par ailleurs la plupart des victimes ont été retrouvées dans ou près du château, la pauvre Rebecca étant la seule exception : elle a été tuée sur le chemin qui borde le cimetière. Ces jouvencelles avaient peu de points communs, si ce n'est qu'elles vivaient à Corfe et se rassemblaient tous les samedis avec le père Matthew dans la nef de son église. Elles ont toutes péri d'un carreau d'arbalète tiré de si près qu'il s'est fiché profondément dans leur poitrine. Si j'ai bien compris, Alusia est allée au cimetière pour se rendre sur la tombe d'une amie qui y est enterrée et qui est aussi une victime du diabolique tueur. Elle est partie dans une carriole avec Maîtresse Feyner qui transporte la buée entre le château et *La Taverne de la Forêt*. Rebecca était censée l'accompagner, mais elle n'est pas arrivée à temps.

Le magistrat s'approcha de Ranulf.

— Dis-moi, Ranulf, pourquoi abattre des jeunes femmes ? Quand on ne veut ni les violer ni les voler ?

— Par vengeance ? Par haine ?

Corbett claqua des doigts.

— Chanson, va dans la cour chercher Alusia et Maîtresse Feyner. Dis-leur que l'envoyé du roi veut leur dire un mot.

Chanson une fois sorti, Corbett s'installa dans une chaire pendant que son écuyer relisait ce qu'il avait noté. Le clerc de la chancellerie de la Cire verte brûlait d'impatience. La journée était presque à moitié passée et il n'avait pas encore aperçu Lady Constance. La veille, il avait reçu un petit rouleau de parchemin noué d'un ruban pourpre dans lequel elle lui assurait que, s'il voulait se promener dans les vergers avec elle, elle accepterait volontiers sa compagnie. Le magistrat regarda son ami avec une grande attention et dissimula un sourire. En d'autres circonstances, il se serait moqué, mais le profond silence de Ranulf montrait clairement qu'il était fort atteint.

— Il faudra que nous allions dans les bois, Ranulf. Nous devons rencontrer les hors-la-loi et comprendre ce qu'ils veulent dire en parlant de l'« horreur dans la forêt ».

Ranulf acquiesça. Il tourna les yeux vers la croix de bois noir où se tordait le corps jaunissant du Christ, et cacha ses craintes. Le roi l'avait à maintes reprises tiré par la manche et conduit à l'écart pour lui laisser entrevoir ce qu'il pourrait devenir ; l'ambition le dévorait. Il pensait, parfois, que l'Église était la voie de la promotion, mais, à présent, il estimait que Lady Constance s'avérerait un bon parti, son père étant un ami du souverain. Il sentit la main de son maître posée sur son épaule.

— Sois prudent, chuchota Corbett. N'oublie pas, Ranulf, nous sommes des hôtes, céans.

Avant que l'écuyer ait pu répondre, on frappa à la porte et Chanson introduisit Maîtresse Feyner.

— Je n'ai pu trouver Alusia, annonça-t-il, hors d'haleine. Personne ne l'a vue.

— Sans doute est-elle avec ce Martin, déclara Maîtresse Feyner avec un reniflement de mépris en se laissant tomber lourdement sur une sellette. Eh bien, Messire ?

Maîtresse Feyner ôta ses mitaines de laine. Corbett regarda ses mains rouges et abîmées. Elle serra sa mante rapiécée contre elle et jeta un regard autour d'elle.

— Mon mari a fabriqué quelques-uns des meubles qui sont là. Il était charpentier. Que voulez-vous ? J'ai beaucoup à faire et les langues vont aller bon train.

— Qu'elles aillent donc bon train, dit le magistrat avec un sourire.

Un peu de vin, Madame ?

Les petits yeux noirs de Maîtresse Feyner pétillèrent de plaisir.

— Cela serait fort bienvenu, Messire ; surtout s'il était réchauffé au fer rouge.

Corbett fit signe au palefrenier de s'en occuper. Ce dernier prit un gobelet d'étain qu'il remplit de vin et, saisissant un tison dans l'âtre, le déposa dans la coupe avant de la saupoudrer d'un peu de muscade et de macis sortis d'une petite boîte.

— Vous dirigez les lavandières du château, n'est-ce pas ?

Froideur et méfiance se lisaient dans les yeux noirs de la femme Feyner qui passait sa main maigre dans ses cheveux gris embroussaillés. Elle s'empara avec avidité du gobelet d'étain enveloppé d'un linge et le tint serré avant d'avalier une gorgée.

— Vous savez bien qui je suis, Messire. Que voulez-vous ?

— Quand votre fille a-t-elle disparu ?

— Juste après la fête de l'exaltation de la Sainte-Croix. C'était le dimanche des moissons, c'est bien ça. Le père Matthew avait prévu une messe particulière pendant laquelle le crucifix devait être promené en procession tout autour du cimetière. Phillipa y était.

Ses yeux noirs cillèrent.

— J'ai pensé qu'elle se trouvait avec les autres, mais elle n'est rentrée à la maison de tout l'après-midi. Sir Edmund a eu la bonté d'organiser des recherches, mais on n'a rien trouvé.

— Pensez-vous qu'elle s'est enfuie ?

— Enfuie, Messire ? Pourquoi ma fille se serait-elle enfuie ? C'était la prunelle de mes yeux. Une gentille bachelette, Messire, avec une jolie peau et de beaux yeux ; elle était douce comme un petit faon. C'était la meilleure élève du père Matthew ; il avait coutume de la taquiner là-dessus. Et elle avait moult amies.

La lavandière, son gobelet dans une main, se frappa la poitrine de l'autre.

— J'ai porté cette enfant pendant neuf mois. J'aurais aimé pouvoir vous dire, Messire, qu'elle s'est enfuie, qu'elle est en sécurité dans une cité, une ville, mais une mère sait, ici, au fond de son coeur, ce qu'il en est. Phillipa est morte.

Sa voix se brisa.

— Si au moins je pouvais retrouver son corps pour l'enterrer !

— Que croyez-vous qu'il soit arrivé ?

— Elle a été assassinée, comme les autres, répondit-elle d'un ton las. La forêt est pleine de marécages, de marais et de fondrières, mais je voudrais qu'on me la rende juste pour l'embrasser encore une fois.

Le magistrat ouvrit son escarcelle et en tira trois pièces d'argent.

— Tenez, déclara-t-il, voici pour vous et pour faire dire une messe.

Maîtresse Feyner remercia d'un petit signe de tête.

— Parlez-nous à présent du matin où Rebecca est morte.

Femme au caractère bien trempé, elle baissa la tête, résolue à ne pas laisser cet homme la voir en larmes.

— Veuillez m'excuser si je vous pose toutes ces questions, Madame, dit le clerc en rapprochant un peu sa chaire, mais les habitants du château réclament justice.

— Alusia et Rebecca avaient décidé de se rendre sur la tombe de Marion. Elles avaient l'intention d'y déposer un peu de feuillage vert et voulaient profiter de la carriole. Alusia est arrivée, mais pas Rebecca. Je ne pouvais attendre plus longtemps. Je me suis arrêtée devant le cimetière, sur le chemin. Alusia est descendue et moi j'ai continué. Vous comprenez, Messire, Maître Reginald est un homme irascible à la langue acérée. Le linge de la taverne est confié au château pour être nettoyé et lavé. Maître Reginald paie sans rechigner ; il achète des provisions à Sir Edmund et lui vend souvent des produits. Corfe et la taverne s'entendent bien. Mais quand l'aubergiste veut son linge propre, c'est tout de suite !

— Madame ?

Elle tourna les yeux vers Ranulf. Elle appréciait le magistrat, se sentait à l'aise avec cet homme souriant aux yeux bienveillants qui savait trouver des paroles apaisantes, mais ce gaillard-ci, avec ses cheveux roux comme ceux du diable et ses yeux semblables à ceux du chat de la maison, elle ferait mieux de s'en méfier.

— Oui, Messire ?

— Vous avez emprunté le sentier qui contourne l'église. C'est à cet endroit qu'on a découvert le corps de Rebecca. Avez-vous vu quelque chose ?

— Certes non, bien que sa dépouille ait pu s'y trouver. N'oubliez pas qu'il neigeait. Je ne quittais ni le cheval ni le chemin des yeux. Il faisait un froid de loup. Alusia, emmitouflée dans sa mante près de moi, a eu la même remarque.

— Par conséquent, remarqua Ranulf en reposant sa plume, Rebecca aurait pu aller au cimetière auparavant et y croiser son assassin, non ?

— Mais pourquoi ne pas m'attendre ? Je crois...

Elle avala une rasade.

— ... qu'elle a quitté le château après moi et a rencontré sa mort.

Elle regarda le magistrat.

— Je ne peux vous en dire davantage, Messire. Les gens accusent les hors-la-loi, mais moi pas.

Elle vida sa coupe et se leva.

— Merci pour l'argent.

— Maîtresse Feyner ?

Elle souleva le loquet et se retourna.

— Si je vous fais prêter serment, si je forme un jury et vous somme au nom de la loi de nommer un suspect...

La lavandière laissa retomber la main et revint sur ses pas.

— Et pourquoi feriez-vous ça, Messire ? Si vous le faisiez, vous ne pourriez m'assigner : ma fille est l'une des victimes, j'en suis sûre. Mais je vais vous confier quelque chose et j'y pense chaque fois que je me rends à la taverne. Notre hôte est un ancien soldat. Plusieurs jouvencelles ont servi dans sa grand-salle et Maître Reginald... disons qu'il a la main indiscreète et la lèvre gourmande. Ma Phillipa a aidé aux cuisines. Elle le prétendait luxurieux et ardent comme un bouc.

— Mais il n'appartient pas au château.

— Oh, si, Sir Hugh ! Il vient souvent avec sa charrette, son escarcelle tintinnabulante et ses yeux brillants.

— Aucune des bachelettes n'a été violée, n'est-ce pas ?

Maîtresse Feyner se dirigea vers l'huis.

— Demandez aux jouvencelles, Sir Hugh. Maître Reginald – comment dirais-je ? – est peut-être un coq dans une petite basse-cour, mais c'est un coq châtré.

— Vous répétez des ragots, commenta Ranulf.

— Non, Messire, qui que vous soyez.

Elle leur adressa un sourire par-dessus son épaule.

— Maître Reginald a voulu palper mon corselet, mais a pris de la peine pour rien ! Il en a culbuté d'autres : le sol était frais, mais l'araire peu efficace. Il n'ignore pas que, en dépit de ses cocoricos, les femmes mêmes qu'il poursuit se raillent de lui. Vous devriez aller poser vos questions à la taverne, Sir Hugh. Il commerce avec Horehound.

— Horehound ?

— Oh, lui et sa bande se donnent des noms de simples et de plantes, mais ils ne sont pas aussi redoutables qu'ils en ont l'air ! Ce ne sont que claquedents et braconniers, soupira-t-elle, des hommes et des femmes coincés entre le château et la forêt. Bon, si c'est tout... ?

Et, sans attendre qu'on lui réponde, elle ouvrit la porte et sortit.

Le magistrat se mit en devoir d'enfiler ses bottes.

— Oh, non ! grommela Ranulf. Allons-nous chasser, Sir Hugh ?

Corbett se leva et boucla son ceinturon.

— Non, manger. Nous partons à l'auberge goûter la cuisine de Maître Reginald. Puis nous irons à l'église. Je crois que le père Matthew célèbre une messe tard dans la journée.

Ranulf et Chanson s'apprêtèrent en hâte et, bottes et éperons aux pieds, se rendirent aux écuries quérir les chevaux. La neige avait cessé de tomber, mais on s'y enfonçait jusqu'à la cheville. Corbett guida sa monture avec précaution sur les pavés couverts de boue neigeuse puis

se mit en selle.

— Sir Hugh ?

Il se retourna. Bolingbroke dévalait l'escalier de la salle des Anges et, chape au vent, se précipitait vers lui.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

Bolingbroke repoussa ses cheveux qui se clairsemaient et essuya les gouttes sur son visage.

— Je perds mon temps ici. Sanson et moi comparons les manuscrits. Ils sont identiques, mais quant à leur signification...

Corbett se pencha et tapota le bras de son clerc.

— Non, non, restez céans et surveillez ce qui s'y passe.

Ils traversèrent le baile, silencieux sous son épais tapis. La plupart des membres de la garnison s'étaient abrités à l'intérieur. Ils franchirent le pont-levis à grand bruit, laissant derrière eux les odeurs du château au fur et à mesure qu'ils approchaient du chemin menant à la lisière de la forêt. Le paysage était glacial, le ciel menaçant et gris d'acier et seules deux couleurs dominaient : le noir et le blanc. Les arbres et les buissons, dénudés, formaient un contraste frappant avec la blancheur silencieuse qui les environnait. Corbett se réjouissait d'avoir épaisse chape et chauds gantelets. Il faisait avancer avec précaution son cheval sur le sentier pendant qu'au-dessus de leur tête deux corbeaux, dérangés dans leur arbre, croassaient bruyamment. Le magistrat, à l'aspect du chemin, conclut qu'il avait été peu fréquenté. Il distinguait, de-ci de-là, des empreintes d'oiseaux ou d'animaux. Une giclée de sang et quelques pauvres plumes marquaient l'endroit où une bête s'était rassasiée de chair chaude dans cette étendue glacée.

Affalé sur sa selle, le magistrat pensait aux diverses difficultés qui se dressaient devant lui. Il était si absorbé dans ses pensées, qu'il tressaillit, surpris, quand son écuyer lui cria qu'ils approchaient de *La Taverne de la Forêt*. Ils entrèrent par la porte principale, à une portée de flèche du chemin. L'auberge était un bâtiment à colombage d'un étage érigé sur une base de pierres rouges. Elle s'enorgueillissait d'un toit de tuile et d'une petite cheminée pour laisser échapper la fumée. Mis à part deux valets d'écurie, la cour était déserte. L'un cassait la glace dans l'abreuvoir et l'autre entassait du fumier dans un coin. L'odeur forte des chevaux se mêlait nettement au parfum agréable montant du fournil et de la cuisine proches.

Corbett pénétra dans la grand-salle en rejetant sa chape en arrière. Ranulf lui emboîta le pas tout en repérant l'emplacement des portes et des fenêtres au cas où ils devraient sortir plus vite qu'ils ne le désiraient. La pièce, avec ses murs propres et chaulés, était confortable. Aux poutres noires du plafond étaient suspendus de petits sacs de légumes et des quartiers de viande fumée qui séchaient à la chaleur, hors de portée des rats et des souris. On avait allumé un

brasero à chaque angle et un plus grand au milieu. Au bout de la table commune un feu brûlait dans la cheminée percée dans le mur extérieur. Au fond, près de la cuisine, se trouvait une rangée de cuves et de barriques et le magistrat entendait s'entrechoquer pots et marmites, parmi les cris des souillons et serviteurs s'interpellant. Quelques villageois étaient assis autour de la table. Ils levèrent les yeux à l'entrée du magistrat et se rapprochèrent pour échanger leurs impressions sur les nouveaux venus. Au fond, cinq hommes, aux habits presque entièrement dissimulés sous leurs chapes et leurs capuchons, se serraient autour d'un brasero. Eux aussi se retournèrent. Corbett aperçut des visages à la peau mate, des barbes et des moustaches noires.

Les trois arrivants s'installèrent tout près du seuil. L'un des villageois se retourna et, un sourire édenté aux lèvres, leva la main, paume exposée. C'était le geste de bienvenue en usage, auquel le magistrat répondit. Un serviteur, chargé d'un plateau de gobelets de cuir pleins de bière, accourut et, sans qu'on l'en priât, les déposa sur la table.

— Maître Reginald est-il là ? interrogea Corbett.

— Me voici.

Le tavernier – un petit homme râblé, mais lesté et le pied léger, les cheveux bruns, le visage revêché – sortit de l'ombre entre les cuves et les barriques où il s'affairait. Contrairement aux autres aubergistes, il ne consentit nulle vigoureuse poignée de main, aucun geste pour s'essuyer les doigts à son tablier, ni sourire obséquieux ou courbette.

— Vous n'êtes pas de la région, n'est-ce pas ? Pourquoi faut-il que des étrangers voyagent par un temps pareil ?

Maître Reginald aperçut la chaîne d'argent ; il eut alors un sourire, un salut des plus prompts et, claquant des doigts pour rappeler le serviteur, désigna les gobelets.

— Des chopes convenables, ordonna-t-il, et la meilleure bière du tonneau.

Il s'interrompt quand une vieille femme, appuyée sur une canne, sortit d'un pas mal assuré de la cuisine et alla s'asseoir sur une chaire en face de lui. Les cheveux attachés en chignon sur le haut du crâne, elle avait un cou décharné et l'air d'un poulet courroucé. Elle frappa le sol de sa canne en jetant des regards furieux au magistrat et à ses compagnons.

— Ma mère, présenta Maître Reginald avec un sourire sincère. Voulez-vous manger quelque chose, Messires ? J'ai un délicieux ragoût de venaison, la viande en est fraîche et salée. Avec du pain sortant du four et une écuelle d'oignons et de poireaux frits au beurre ?

Corbett accepta d'un signe de tête. Il sortit sa cuillère de corne de son escarcelle et attendit que le tavernier les serve.

— Vous êtes l'envoyé du roi, n'est-ce pas ?

Corbett acquiesça et fit les présentations. Puis il montra les chopes :

— Il devrait y en avoir quatre. J'aimerais que vous vous joigniez à nous, Messire.

— J'ai à faire.

Ranulf le retint par le poignet.

— Nous sommes dépêchés par le souverain, chuchota-t-il d'une voix rauque.

— Je veux à manger, glapit la vieille femme.

— Demande au cuisinier, lui cria Maître Reginald tout en essayant de se libérer de la poigne de Ranulf.

— Nous sommes dépêchés par le souverain, répéta Ranulf, et nous portons ses sceaux. Nous voulons vous offrir une chope de bière et partager avec vous les ragots locaux.

L'aubergiste céda à contrecœur et prit place comme un prisonnier à la barre. Le magistrat mangeait de bon appétit et la nervosité, l'inquiétude, de Maître Reginald croissait. Quand il eut terminé son repas, Corbett nettoya son écuelle avec un bout de pain, essuya sa cuillère sur un linge et la rangea.

— Connaissez-vous Horehound, le hors-la-loi ?

— Je n'ai onc...

Ranulf leva son poignard dont il s'était servi pour couper le pain.

— Oh, que si ! Vous êtes aubergiste à l'orée d'une forêt où se tapissent des gueux. Ils viennent chercher chez vous nourriture et provisions, ils vous vendent de la viande fraîche, ils vous racontent qui passe sur les routes.

— Dites à Horehound, reprit Corbett, que l'émissaire du roi désire lui parler de toute urgence. Il a beaucoup à y gagner. Vous n'oublierez pas, n'est-ce pas ? Ensuite, il y a l'affaire des jouvencelles qu'on a assassinées. Quelques-unes ont servi dans cette taverne. Possédez-vous une arbalète, Messire ?

— En effet, comme beaucoup des villageois ou des gens du château. J'ai aussi un grand arc, un gourdin, une épée et une dague. J'ai fait partie de la suite du comte de Cornouailles en Gascogne. Ma mère était propriétaire de ce lieu, comme son grand-père avant elle.

— Et vous l'avez embelli grâce au butin de guerre. Connaissez-vous certaines des jeunes filles qui sont mortes ?

— Bien sûr, répondit Maître Reginald en baissant le ton. J'ai souvent besoin d'aide aux cuisines ou dans la grand-salle. En hiver les affaires ne sont pas très bonnes, mais quand le printemps arrive les routes et les chemins sont encombrés de voyageurs qui se rendent au château.

— Avez-vous eu maille à partir avec l'une d'entre elles ? demanda

Ranulf. Se sont-elles montrées maussades ou effrontées ?

— Certaines oui, d'autres non. Quelques-unes étaient fort adroites de leurs mains, d'autres étaient toutes prêtes à se vendre aux clients. J'en appréciais certaines et pas d'autres.

— Et vous allez souvent au château ?

Corbett regardait à présent avec attention le groupe qui se tenait dans le coin.

— Oui, bien sûr. Je me considère comme l'ami de Sir Edmund.

— Qui sont ces gens ? questionna le magistrat en désignant d'un signe de tête le groupe qu'il observait.

— Des Castellans, prisonniers de la neige. Ils visitent fermes et manoirs. Ils veulent acheter la laine de cette année. Ce genre de visiteurs n'est pas rare de nos jours, Sir Hugh.

Corbett en tomba d'accord. La laine anglaise valait de l'or sur les marchés étrangers. Maintes villes, maintes riches ligues marchandes envoyaient des hommes en Angleterre pour acquérir la marchandise sans intermédiaire.

— Je vais au château et Maîtresse Feyner, la lavandière, vient ici, précisa Maître Reginald. Sir Hugh, je vois bien ce que vous voulez me faire dire, je n'ai point commis de crime.

Il vida sa chope.

— J'ignore pourquoi ces jouvencelles ont été assassinées, et à présent, Messire...

Il repoussa sa sellette qui crissa sur le sol, se leva et s'éloigna.

Le magistrat réclama le compte et paya sans quitter des yeux les marchands de laine qui, tête contre tête, devisaient dans une langue dont il saisit quelques mots. Il se dirigea vers eux. À son approche, l'un des Castellans se retourna, puis se mit debout et tendit la main.

— Vous voulez quelque chose, Monsieur ? dit-il dans un anglo-normand à l'accent étranger.

Le clerc saisit la main tendue.

— Non, Messire, je suis juste curieux.

Il jeta un bref coup d'oeil aux compagnons de son interlocuteur. Cheveux et barbes noirs, peau mate, du même âge environ, ils auraient pu passer pour frères bien que, de plus près, Corbett distinguât des différences dans leurs vêtements et leurs manières. Deux d'entre eux semblaient être des marchands, mais les autres devaient être des clercs ou des scribes à en juger par leurs doigts tachés d'encre. Devant eux, sur la table, jonchée de morceaux de vélin, se trouvait un petit échantillon de laine d'agneau.

— Êtes-vous en Angleterre depuis longtemps ? s'enquit le magistrat.

— À peu près six semaines, répondit le Castellan qui adopta alors un anglais âpre et guttural.

Le visage émacié et les yeux vigilants, il lança, par-dessus l'épaule de Corbett, un coup d'oeil à Ranulf debout sur le seuil.

— Messire, j'ai cru comprendre que vous étiez un envoyé du roi ?

— Vous avez bien compris, Messire. Pourrais-je voir vos documents de courtage ?

Le sourire s'effaça sur les lèvres du Castillan.

— Nous sommes des négociants, Messire. Nous avons des lettres patentes.

Il soupira en voyant la main tendue du magistrat, puis adressa quelques mots rapides à ses compagnons. L'un d'entre eux lui remit une grande besace de cuir.

Le Castillan se présenta sous le nom de Caratave, puis ouvrit le sac de cuir et y prit une liasse de parchemins. Corbett les étudia de près. Ils étaient rédigés en latin et en anglo-normand. Le premier, émis par le roi de Castille, demandait que ces hommes puissent circuler en toute liberté. Les autres provenaient de la chancellerie anglaise. Corbett reconnut même la main du clerc sur les licences permettant de pénétrer dans Douvres.

— Je vous remercie, Messire, dit-il en rendant les permis au Castillan. Dorénavant, si les hommes du shérif vous interrogent, vous pourrez dire que Sir Hugh Corbett, garde du Sceau privé, a confirmé la validité de vos documents. Puis-je vous offrir du vin ?

L'offre fut déclinée sans aménité. Corbett s'inclina et sortit dans la cour de l'écurie.

— Qu'en dites-vous ? s'enquit Ranulf à voix basse.

— Curiosité, Ranulf, pure curiosité, répondit le magistrat en levant les yeux vers le ciel et en exposant son visage au vent froid et piquant. Nous sommes dans le comté royal du Dorset, au château de Corfe. Monsieur de Craon tisse sa toile et débite ses mensonges. Au large, des pirates flamands approchent de la côte et à présent voici des marchands espagnols.

Il haussa les épaules.

— Ils semblent munis de toutes les autorisations.

Chanson sortit les chevaux de l'écurie et paya les palefreniers. Corbett saisit les rênes et conduisit sa monture sur le chemin. A peine était-il en selle qu'elle fit un écart violent devant le gamin qui surgit des buissons du talus en secouant la neige de sa tête et de ses haillons. Le magistrat calma son cheval et s'empressa de mettre pied à terre.

— C'est toi qui nous as servis, dit-il en reconnaissant le torchepot de la taverne.

— Oui, messire, et j'ai l'ouïe fine.

— Vraiment, mon garçon ?

Le clerc flatta l'encolure de sa monture et, fouillant sous sa tunique, sortit son escarcelle. Les yeux du gamin s'arrondirent.

— Je m'assurerai que Horehound aura votre message, déclara-t-il en attrapant avec adresse la pièce d'argent que lui lançait le magistrat.

— Et qu'en est-il de ces étrangers ? interrogea ce dernier.

Le petit valet, serrant sa récompense dans son poing fermé, hocha la tête.

— Ils parlent dans leur langue et c'est parfois difficile à comprendre. Tout ce qui les intéresse c'est la laine, les fermes où ils doivent aller ou le seigneur qui possède les meilleurs troupeaux. Ils ont donné du bon argent à Maître Reginald pour qu'il les renseigne.

— Ce n'est pas pour cette raison que tu es venu, n'est-ce pas ? questionna Ranulf en poussant son cheval à la hauteur de celui du magistrat.

Le garçon s'humecta les lèvres et jeta un regard furtif vers la taverne.

— Non. C'est à cause des jouvencelles qui ont été tuées. Je n'aime point Maître Reginald : il joue volontiers des poings et veut toujours trousser les filles. On se raille de lui.

— Qui ? demanda Corbett en se penchant derechef.

— Les bachelettes. Elles ont fait une chanson sur lui. Une nuit, à la fin de l'automne, elles sont venues la chanter sous sa fenêtre ; c'est un chant très grossier aux paroles lubriques. Maître Reginald les a chassées.

Le marmiton sauta de joie quand Corbett lui jeta une autre pièce. Il s'en saisit et, vif comme un conil, disparut dans les broussailles. Corbett fit tourner sa monture et regarda le portail. Il pensa au tavernier entrant et sortant du château avec sa charrette et à cette arbalète bien dissimulée.

— Quelques-unes de ces jouvencelles, fit observer Ranulf, lisant dans les pensées de son maître, ont peut-être lié amitié avec lui ; elles l'auraient alors laissé s'approcher.

— En effet, répondit Corbett. Je me demande si nous ne venons pas de souper avec leur assassin.

Ils reprirent leur route vers l'église et quand ils eurent attaché leurs chevaux au portail, la sonnerie de la cloche leur apprit que le père Matthew venait de commencer sa messe. Le magistrat entra dans l'église et s'arrêta sous le porche en humant l'air. L'odeur n'était pas celle, habituelle, de l'encens ou de la cire, ni même celle du moisi d'un vieux bâtiment, mais un effluve qu'il ne put identifier ou, plutôt, situer. Ranulf s'en étonna aussi et répondit par une moue au regard interrogateur de Sir Hugh.

La voix puissante du prêtre résonnait dans le petit sanctuaire :

— *Respice mei Domine, respice mei Domine.* Regarde-moi, Seigneur, regarde-moi.

Le magistrat se joignit au petit groupe de villageois, charbonniers

et bûcherons venus à l'église suivre la messe dite à une heure qui ne les dérangeait pas dans leur labeur. Cette assemblée bigarrée d'hommes aux justaucorps de futaine, aux chausses et aux bottes élimées, venait prier, mangeait et buvait à la proche taverne et travaillait jusqu'à la nuit tombée. Les femmes portaient des robes vert foncé ou noires à haut collet. Les fidèles tapaient le sol de leurs bottes boueuses et, repoussant leur capuchon, laissaient voir des visages gercés par le froid mordant. Ils semblaient plutôt bienveillants, jetant de timides coups d'oeil à ces émissaires royaux et admirant sans retenue les bottes de cuir et le justaucorps matelassé de Ranulf.

Le père Matthew cependant, debout devant l'autel dans ses vêtements sacerdotaux violet et or, était tout à son office. Le magistrat prêtait une oreille attentive au latin et dut admettre que l'officiant non seulement connaissait bien les classiques, mais qu'il avait aussi une sûre maîtrise de la langue romaine. Le latin de moult prêtres de village était parfois difficile à saisir, mais le père Matthew prononçait chaque syllabe. Fort intéressé, Corbett le regarda qui célébrait la messe, se retournait pour présenter l'hostie et appelait la congrégation à adorer l'Agneau de Dieu.

L'office terminé, Sir Hugh attendit sous le porche que le prêtre les rejoigne.

Ce dernier descendit la nef à grands pas dans un déploiement de robe noire.

— Vous désirez donc m'entretenir, Sir Hugh ? s'enquit-il en lui serrant la main.

— D'abord, mon père, qu'est-ce que cette odeur ?

— Un peu de soufre, répondit le prêtre. Je laisse quelquefois la porte ouverte ; il est même arrivé que des renardes se terrent ici avec leurs renardeaux. Elles laissent toujours leurs offrandes au Seigneur !

— Pourrions-nous nous rendre chez vous, mon père ?

— Je dois porter le viatique à quelques-uns de nos malades, s'excusa ce dernier. Mais un de ces prochains jours, Sir Hugh...

Sa voix mourut.

— Dites-moi, mon père, possédez-vous une arbalète ?

— Oui, répondit-il avec lassitude. Et un carquois de carreaux. Je me demandais quand vous viendriez me questionner, Sir Hugh, bien que je vous aie déjà dit tout ce que je pouvais. En ce qui concerne les jouvencelles, je tiens école ici, dans la nef, je les entends en confession et, le dimanche et les jours de fête religieuse, partage l'Eucharistie avec elles.

— Font-elles preuve d'indiscipline ou de désobéissance ?

— Sir Hugh, si vous cherchez à savoir ce qu'elles pensent de moi, pourquoi ne pas le leur demander ? Le matin où j'ai trouvé la pauvre Rebecca, j'étais ici dans l'église. J'ai ouï Alusia pousser un cri, un cri

strident.

Le père Matthew dévisagea ce clerc au visage en lame de couteau et cet autre qui se tenait dans l'ombre.

— Il faut que je me hâte, précisa-t-il dans un flot de paroles. Ce sera bientôt la fête de l'Immaculée Conception et ensuite la Noël. Je dois commencer à rassembler du bois pour la crèche, comme nous l'a recommandé saint Dominique.

Il désigna l'huis.

— Mais, Sir Hugh, vous serez toujours le bienvenu.

Quand ils désentravèrent leurs montures, Ranulf observa avec un large sourire :

— J'ai l'impression qu'il désirait notre départ.

— Il avait l'air inquiet, renchérit Chanson.

— C'est vrai, c'est vrai.

Le magistrat rassembla les rênes et, se retournant, contempla l'église, bâtiment ancien dont les marches s'effritaient bien que la porte fût neuve et renforcée de clous de fer.

— Curieux homme que le père Matthew, commenta-t-il tout en enfonçant son pied dans l'étrier pour monter en selle. Il possède parfaitement le latin mais il tenait l'hostie d'une façon inappropriée. Après la Consécration, Ranulf, le prêtre doit serrer le pouce contre l'index. C'est un détail du rituel.

— Peut-être avait-il froid, tout comme moi, dit Ranulf d'un ton sec.

— Pour un pauvre prêtre paroissial, il semble en savoir beaucoup sur le dogme de la Vierge Marie conçue sans péché ; et pourtant, dit-il en éperonnant son cheval, il paraît avoir oublié que c'est saint François, et non saint Dominique, qui a façonné la première crèche.

CHAPITRE VII

« Les secrets de la Nature ne doivent pas être confiés
aux peaux des moutons et des boucs. »

Roger BACON, *Opus majus*.

Horehound, transi et affamé, était assis au bord du marais frangé de neige. Il aurait aimé dormir et rêver de tranches de venaison, arrosées d'huile et d'herbes, rôtissant doucement sur des braises ardentes. Il s'obligea à revenir à la réalité – il avait déjà vu des hommes vivant dans les bois perdre la raison ; n'était-ce pas arrivé, trois hivers auparavant, à Fleawort⁽¹³⁾ qui avait pourchassé jusqu'à en mourir un cerf que lui seul voyait ? Le froid était terrible. L'estomac de Horehound n'avait eu pour tout potage qu'un insipide brouet de salsifis noirs et il se rendait compte à quel point la situation était désespérée. Le gibier se faisait de plus en plus rare... ou était-ce parce qu'ils perdaient la main ? Foxglove était mort en débitant ses péchés pendant que Horehound jouait les prêtres en marmonnant des mots qui ressemblaient à du latin. Il faudrait qu'il demande un jour à un vrai prêtre si Foxglove avait échappé aux flammes de l'Enfer. Horehound se mit un doigt dans la bouche pour frotter ses gencives douloureuses. L'idée qui lui était venue à l'esprit quand il se réchauffait dans la cuisine de Maître Reginald avait pris racine comme une graine dans la terre. Accroupi derrière les pierres tombales, il avait épié l'envoyé du roi. L'étranger était comme Sir Edmund : un officier de loi juste et honnête.

— Je suis certain que c'est là.

Le coquin connu sous le nom de Skullcap⁽¹⁴⁾ poussa son chef du coude.

— Je ne m'approche pas trop près, dit Horehound d'un ton sec. Si tu as quelque chose à me montrer ici, qu'est-ce que c'est ?

Skullcap se faufila à travers les ronciers et les buissons drus. Horehound jeta un coup d'oeil autour de lui. Ils étaient tout près de *La Taverne de la Forêt* et du chemin qui menait au château. Il devait rester sur ses gardes. Il n'était pas rare que les verdiers de Sir Edmund patrouillent, même par ce temps.

— Vas-y ! gronda-t-il.

Skullcap, désireux de manifester sa bonne foi, progressait à présent courbé en deux. Parvenant aux roseaux enneigés, il les écarta.

— Voilà ! s'exclama-t-il.

Horehound fit quelques pas avec circonspection et étouffa un gémissement en apercevant le corps qui dansait sur l'eau sombre. Skullcap, du bout de son gourdin, le fit pivoter. Horehound distingua une figure enduite de boue et de longs cheveux. Le sang séché autour de la bouche s'était mêlé à la vase. Il recula et regarda alentour ; celui qui avait assassiné cette femme, sans nul doute une jeune femme, l'avait conduite ici et tuée, avant de jeter son cadavre dans le marais. Il s'éloigna à pas de loup tout en scrutant le sol à la recherche de quelque indice, mais ne trouva ni foulée de cheval ni sillage de roue dans la neige gelée. Il y avait, de-ci de-là, quelques traces, mais il serait fort difficile de distinguer les empreintes de Horehound – tout comme celles de Skullcap – de celles de l'assassin.

— Qu'en penses-tu ? s'inquiéta Skullcap en rampant vers son compagnon.

Il s'accroupit près de lui, son visage émacié et boutonneux empourpré d'excitation, les yeux brillants, le bout du nez rouge comme une braise dans le feu. En d'autres circonstances, Horehound s'en serait gaussé et aurait tendu la main vers ce qu'il nommait toujours ce tison ardent.

— Je l'ai vu ce matin ; il n'y était point la nuit dernière, souffla Skullcap. Du moins, je crois.

Horehound revint vers le marécage pour voir derechef le cadavre. Cette fois il fut plus audacieux et ses bottes s'enfoncèrent dans la boue glacée. Muni de son propre gourdin, il retourna la dépouille. C'était bien une femme, jeune, qui appartenait sans doute au château. Il avait du mal à distinguer ses traits, mais il vit le sang séché autour de l'horrible blessure en haut de la poitrine. Il s'empressa de battre en retraite, conscient du silence menaçant. Il n'y avait aucun de ces bruits de la forêt qui le rassuraient toujours : chant d'oiseau, agitation dans les fourrés. La neige hivernale semblait avoir étouffé toute vie. Le larron refréna sa peur. Il fit demi-tour en courant, attrapa Skullcap par l'épaule et s'élança avec lui sous les arbres.

— Qu'allons-nous faire ? s'inquiéta Skullcap. Voilà une autre horreur ! Tu sais ce qu'on dira.

Horehound essaya de ne pas broncher devant l'haleine fétide de son compagnon.

— On prétendra qu'elle était allée se promener jusqu'à l'église ou la taverne et qu'un d'entre nous l'a tuée.

Horehound en convint. Si cela continuait, Sir Edmund serait obligé de se mettre en chasse. Il lèverait une troupe qui pénétrerait

dans la forêt et tomberait sur l'horreur pendue au chêne ; cela ne ferait qu'attiser leur ire. Lui et ses compagnons seraient traqués par les verdiers et les chasseurs qui, aidés par des limiers, n'auraient de cesse de les avoir acculés dans une clairière. La justice serait expéditive. Soit on les pendrait sur-le-champ, soit on les ferait danser aux murailles de la forteresse.

Il leva les yeux vers les branches sombres et nues. La neige en fondant s'égouttait et lui éclaboussa la figure. Un bruit soudain le fit sursauter et un conil bondit d'un buisson à un autre, mais Horehound était si effrayé, si abattu, qu'il ne pensa même pas à poursuivre cette proie fraîche.

— Je me demande combien de temps ça va durer ? murmura-t-il.

— Et nous sommes tous affamés, gémit Skullcap. Nous ne nous nourrissons que de viande avariée. Qu'allons-nous faire ?

Horehound s'accroupit et prit ce qu'il estimait son air avisé. Qu'allait-il faire, lui ? La générosité de Maître Reginald avait atteint ses limites. Le père Matthew ? Horehound se rappela les hautes flammes et frissonna. Les villageois ? Il prit une profonde inspiration. Ils avaient déjà à peine de quoi subsister et quand ils auraient entendu parler de la dépouille de cette jouvencelle, tous se dresseraient contre eux. Mais qui était donc coupable ? Comment le corps d'une bachelette, un carreau fiché dans la poitrine, pouvait-il flotter dans la tourbière si près de l'auberge ? Maître Reginald était-il responsable ? La jouvencelle était-elle allée à la taverne ? L'aubergiste pouvait se montrer brutal et l'intérêt qu'il portait aux femmes était notoire. Et le père Matthew ? Était-ce un sorcier ? Pourquoi, en solitaire, répandait-il des poudres, la nuit, dans son église ?

— Encore trois bons mois avant le printemps, se lamenta Skullcap. Milkwort se demande si, à l'Annonciation, il restera même quelques-uns des nôtres.

Horehound se releva d'un bond et partit à toutes jambes. Skullcap, surpris, le suivit.

— Qu'y a-t-il ?

Horehound, courbé, s'enfonçait de plus en plus vite dans la forêt. Son compagnon fit une pause pour reprendre haleine. Ils ne se dirigeaient pas vers leur campement, mais vers la clairière bordée de chênes, là où l'horreur était appendue aux branches déployées. Horehound allait enfreindre sa propre règle de conduite, et Skullcap n'avait d'autre choix que de lui emboîter le pas.

Ils parvinrent à la clairière, mais cette fois Horehound ne s'arrêta pas. Ignorant les cris de son compagnon, il se précipita et fit halte, pour la toute première fois, juste sous le corps. Il leva les yeux vers l'affreux visage, que le temps, le picotage des oiseaux et les morsures des animaux avaient rendu plus macabre encore. Il n'y avait plus

d'yeux, seulement de noires orbites fixes, le cou était tordu et la tête penchait d'un côté. Horehound fronça le nez devant l'odeur de la putréfaction. Bien qu'elle fût hideuse, la dépouille n'avait à présent plus rien d'effroyable. Ce n'était que les restes pitoyables d'une jeune femme qui était montée dans le chêne et avait passé un morceau de sa longue robe de futaine sur la branche pour fabriquer un noeud coulant. Le hors-la-loi comprit combien cela avait dû être aisé ; même les vieillards auraient pu escalader un arbre comme celui-ci. Elle s'était sans doute avancée le long de la solide branche, avait attaché un bout du vêtement à son cou et l'autre à la branche et s'était tout simplement laissée tomber. Horehound fit le tour du corps. S'était-elle vraiment suicidée ? Ou quelqu'un l'avait-il conduite ici pour la tuer de cette horrible façon ? Il examina les mains aux ongles courts puis le vêtement tordu, solide comme une corde. Il faudrait un certain temps avant qu'il pourrisse et laisse tomber son fardeau.

Horehound tira son couteau et gravit le tronc du chêne. Usant des noeuds du bois pour progresser, il avança le long de la branche et, après s'être assuré de son équilibre, entreprit de scier l'étoffe jusqu'à qu'elle se déchire et que le cadavre dégringole sur le sol. L'effort et la tension avaient suffi à épuiser le malheureux. Le couteau entre les dents, il sauta avec légèreté à terre. Il recouvrit la dépouille d'un magma de feuilles détrempées et gelées en évitant de regarder le visage, et priant en silence la miséricordieuse Mère du Christ de l'aider.

— Qui est-ce ? demanda Skullcap en s'approchant.

— Une autre jouvencelle, c'est tout. Les chairs commencent à se décomposer.

Horehound alla se laver les mains dans un petit ruisseau proche.

— Il n'y a pas de quoi avoir peur ; en tout cas pas encore, pas avant qu'on l'ait trouvée.

Il ramassa son gourdin, jeta un dernier coup d'oeil au pitoyable petit tertre et retrouva le chemin qui le conduirait à la grotte discrète où s'abritait le reste de la bande. Il l'avait presque atteinte quand il sentit les premiers effluves de feu de bois et l'alléchant parfum de la viande rôtie. Il s'arrêta si brusquement que Skullcap le heurta.

— Te souviens-tu de Fleawort ? chuchota-t-il. Et de ses visions ? Je sens une odeur de viande en train de cuire.

— Moi aussi, répondit Skullcap.

Ils se précipitèrent dans les broussailles, cherchant éperdument la source du fumet. Quand il parvint à la clairière, Horehound n'en crut pas ses yeux. Les hors-la-loi, abandonnant leur grotte, avaient allumé un grand feu. Ils y faisaient griller des morceaux de viande et buvaient avec avidité au tonnelet qu'ils se passaient de main en main. Horehound sortit son coutelas puis sourit quand une silhouette se

détacha du groupe en repoussant un capuchon en loques. C'était Hemlock⁽¹⁵⁾ ! Il se précipita pour embrasser son compagnon qui était parti peu avant la Toussaint en disant vouloir tenter sa chance un peu plus à l'est.

— Pourquoi es-tu revenu ?

Hemlock repoussa son étrange chevelure, épaisse et noire, mais striée de blanc comme la fourrure d'un blaireau. Il était grand et musclé ; une moustache et une barbe hirsute couvraient le bas de son visage. Horehound remarqua la cicatrice, encore fraîche, que son camarade avait sous l'oeil gauche.

— J'ai ma propre troupe, à présent, dit ce dernier en montrant le feu du doigt. J'ai amené deux hommes avec moi, juste au cas où. Ils ont rapporté la viande et un tonnelet de bière.

— D'où ? s'enquit Horehound.

Hemlock sourit et posa un doigt sur ses lèvres.

— Ah ! Je dois te narrer ce que j'ai vu ; ensuite tu devras voir ce dont j'ai été témoin.

Il hocha la tête et éclata de rire devant les protestations de Horehound.

— Allez, ajouta-t-il en faisant un geste, remplis-toi la panse, puis je résoudrai l'énigme...

Corbett, adossé aux oreillers, assis sur son lit, se penchait en avant, un peu recroquevillé, pour profiter au mieux de la lumière de la chandelle posée sur la table proche. On avait dressé un feu et les braseros pétillaient. Le magistrat était heureux d'avoir échappé au froid glacial. Au pied de sa couche, dos contre le grand coffre, Chanson était occupé à réparer une sangle pendant qu'au fond de la pièce, Ranulf apprenait à Bolingbroke comment tricher au jeu de hasard et échanger de bons dés pour des dés pipés. Il agissait si vite et avec tant d'adresse que Bolingbroke se récria et que l'écuyer dut recommencer son tour de passe-passe plus lentement.

— Il faut être rapide, l'avertit-il. Si on vous prend sur le fait, on sortira les couteaux.

Bolingbroke joua quelques coups gagnants avec ses propres dés, provoquant ainsi un grand rire quand Ranulf dut admettre que son partenaire pratiquait, peut-être, l'escroquerie autant que lui.

Corbett retourna à l'examen de *l'Opus tertium* de Roger Bacon dans l'exemplaire appartenant au roi. Il articula à voix basse les mots dont s'était servi le franciscain pour décrire sa vie consacrée à l'étude : « Pendant ces vingt dernières années j'ai poursuivi la sagesse avec assiduité. J'ai abandonné les méthodes habituelles. » Le magistrat leva la tête. Les méthodes habituelles, se dit-il, de quoi s'agissait-il ? De la dispute ? De la controverse ? De l'échange d'idées avec d'autres

érudits ? « J'ai dépensé plus de vingt livres pour acquérir des volumes secrets et mener diverses expériences, sans parler de l'apprentissage des langues, de l'achat d'instruments et de tables de mathématiques », écrivait frère Roger. Corbett se redressa et reposa le lourd recueil dans son giron en marquant la page du doigt. Qu'étaient donc ces ouvrages secrets ? Frère Roger avait-il vraiment découvert des connaissances cachées – ou était-il tombé dessus ? Il ouvrit derechef le livre et relut le passage en suivant les mots du doigt et en traduisant le latin au fur et à mesure. Il déplaça le manuscrit pour détailler l'expression « vingt livres » et nota que le vélin était marqué et l'encre plutôt barbouillée, comme si on avait essayé de gratter les mots, d'effacer les lettres.

Exaspéré, il ferma le registre et le déposa sur la table à côté de lui. Il regarda quelques instants les deux joueurs tout en s'émerveillant de la persévérance de son écuyer. Chanson lui avait appris qu'à peine de retour à Corfe, Ranulf s'était lancé dans ses propres études et s'était mis en quête de Lady Constance. Ils s'étaient installés, en tête à tête, devant la grande cheminée de la salle des Anges.

— Ils bavardaient, Messire. Oh, comme ils bavardaient ! lui avait rapporté le palefrenier. Et Lady Constance a beaucoup ri.

Ranulf, levant les yeux, croisa le regard de son maître, sourit et leva la main. « Tu fais toujours rire les dames, pensa le magistrat, c'est là un de tes talents. Ranulf, esprit vif et langue acerbe. »

Bolingbroke avait narré qu'au terme de la comparaison conduite avec Sanson, les deux manuscrits se révélaient identiques en tout point.

— Comme deux gouttes d'eau, avait-il conclu, mais quant à les comprendre... Les Français se sont retirés dans leurs quartiers pour étudier le mystère.

Corbett avait lui aussi décidé de parcourir de nouveau les écrits de frère Roger pour trouver une clef, une solution aux mystères.

Chanson se releva avec peine, tenant toujours la sangle de l'étrier.

— Quelle heure est-il ? s'enquit Corbett.

Le palefrenier alla au bout de la pièce et descendit la bougie des heures de son support.

— Entre six et sept heures du soir. Il fait noir dehors. J'ai faim, Messire.

Le magistrat prit le manuscrit qu'il était en train de lire.

— Répète après moi, Chanson : *Opus tertium*.

Chanson s'exécuta.

— Et à présent, ordonna le magistrat, va porter mes compliments à Monsieur Crotoy. Demande-lui si je peux emprunter leur copie du livre de frère Bacon qui a ce titre.

— Mais vous en avez déjà une, s'insurgea Chanson en désignant l'ouvrage relié en peau de veau. Et le froid est si rude...

— Fais ce qu'on te dit, palefrenier des écuries, coupa Ranulf désireux de se venger des plaisanteries de Chanson à propos de Lady Constance. Oh, peu importe ! ajouta-t-il, en repoussant sa sellette et en mettant ses bottes et sa chape, je vais y aller moi-même.

— Oui, et on ne te reverra pas avant minuit ! commenta Chanson.

Il se baissa brusquement quand Ranulf s'approcha pour lui donner une taloche.

Corbett se leva d'un bond. Il suivit Ranulf sur le palier et une rafale de vent froid le fit frissonner.

— Ce n'est point urgent, chuchota-t-il, mais même si tu croises Lady Constance, n'oublie pas ce que je t'ai demandé.

Ranulf eut un large sourire et, sifflotant entre ses dents, descendit sans bruit l'escalier. Le magistrat revint dans sa chambre, se lava mains et visage et parla un moment avec Bolingbroke du manuscrit secret. Un serviteur apporta du pain, du fromage et un pot de beurre un peu rance. Corbett s'enquit des dernières nouvelles du château.

— Elles ne sont point très bonnes, répondit l'homme. On n'a pas retrouvé Alusia.

Il se dirigea vers la porte et jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule.

— On dirait que vous n'avez pas entendu le tohu-bohu, Messire. N'avez-vous point ouï les clameurs ?

— Moi si, déclara Bolingbroke en ôtant les dés de la table. J'ai entendu crier en bas, mais pas sonner le tocsin.

— Oh, ce n'était rien ! expliqua le serviteur en levant la poignée. L'un des gardes sur le mur d'enceinte a vu un feu à l'orée de la forêt.

— Un feu ? s'étonna Corbett. Dans la neige, en plein hiver ?

— Ça arrive parfois, répondit le valet. Il y a des hors-la-loi dans les bois, des voyageurs et des chaudronniers, des vagabonds qui ne tiennent pas à se trouver sous le regard du gouverneur. Ils ramassent des fougères sèches et allument un feu ; parfois ils n'en sont plus maîtres. Deux hivers plus tôt, ils ont failli brûler le dépositaire de St Pierre et maintenant le père Matthew leur interdit l'accès au cimetière la nuit. Il est très strict là-dessus. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il en ouvrant la porte, Sir Edmund a dépêché un cavalier : ce n'était qu'un petit feu.

Quand il fut sorti, Corbett distribua nourriture et boisson.

— Si Alusia est toujours absente, remarqua Bolingbroke, ce doit être grave. Aucune jouvencelle n'irait errer dans les ténèbres par une glaciale nuit d'hiver. Il faudra que le gouverneur attende le matin avant de pouvoir organiser des recherches.

Corbett regarda le long visage plutôt lugubre de Bolingbroke et sa tignasse de cheveux blond-roux. Les cernes sous ses yeux lui donnaient un air endormi démenti par sa bouche souriante. C'était une fine lame,

pensa le magistrat, qui avait été le fidèle compagnon d'Ufford aux collègues d'Oxford et était entré comme clerc à la chancellerie secrète.

— Je suis navré, avoua Corbett. Je suis vraiment navré, William.

— À quel sujet ?

— Ufford. Vous le pleurez sans doute.

— J'ai fait chanter des messes en sa mémoire dans les chapelles royales de Westminster et de Windsor.

Bolingbroke détourna les yeux et, une main appuyée sur le manteau de la cheminée, fixa le sol.

— Dix ans, dit-il d'une voix étouffée. J'ai rencontré Walter dans une auberge près de Carfax. Comme Ranulf, il trichait aux dés. J'ai dû lui porter secours.

Chanson, qui réparait le cuir sur le parquet, s'arrêta. Il aimait par-dessus tout écouter les histoires des clercs. Il espérait toujours que Sir Hugh l'enverrait à l'école dans le transept de l'église du manoir de Leighton.

— Laisse-t-il de la famille ? demanda Corbett.

— Une jeune femme, à Londres. Je lui ai moi-même annoncé que Walter ne rentrerait pas.

Corbett but une gorgée. Il lui arrivait de regretter sincèrement ce qu'il faisait. Ufford et Bolingbroke avaient attiré son attention grâce à leur talent et à leur connaissance des langues, en particulier l'anglo-normand et le patois de la campagne. Ils avaient tous deux participé aux guerres du roi en Écosse et une telle expérience faisait de parfaits étudiants pour la Sorbonne.

— Cela vous gêne-t-il que Craon soit tout près ?

Bolingbroke poussa un soupir.

— Non. Il y a, à la chancellerie, des clercs dont les pères ont combattu le mien au pays de Galles. C'est comme un jeu de hasard, Sir Hugh : si vous perdez, à quoi bon injurier le vainqueur ? Un jour...

Il leva sa chope comme pour prêter serment.

— ... je retournerai à la table pour rendre la monnaie de sa pièce à Monsieur de Craon.

— Redites-moi, demanda le magistrat en s'asseyant sur le grand coffre au pied du lit, comment ce professeur de la Sorbonne vous a fourni l'information.

— Je vous l'ai déjà expliqué : il laissait des messages à notre logis.

— Aviez-vous confiance dans le Roi des Clefs ?

Bolingbroke fit la moue.

— C'était un voleur de coupe-gorge ; malgré son titre pompeux, ce n'était qu'un vaurien. Il n'aurait pas trempé dans l'affaire s'il n'avait pas été aussi bien payé. À la fin, il a trépassé avec Maître Thibault.

— Vous et Ufford connaissiez l'existence du coffre dans la chambre forte, n'est-ce pas ?

Bolingbroke acquiesça.

— Qui a loué les services du Roi des Clefs ?

— Walter et moi.

— Et la gueuse ? Celle qui accompagnait Maître Thibault ?

— Je ne sais pas bien, répondit Bolingbroke en se grattant le cou, mais si on me demandait mon avis, je dirais que notre traître l'avait engagée. Nous avons attendu dans la galerie en haut jusqu'à ce que Thibault, eh bien...

Il haussa les épaules.

— ... s'occupe d'elle d'une autre façon, puis nous sommes descendus. Il a dû s'écouler une heure environ avant que le vieux fol n'apparaisse.

Il mastiqua un morceau de pain.

— Nous étions piégés, ajouta-t-il lentement, et je le suis encore.

— Que voulez-vous dire ?

— Je me suis souvent demandé pourquoi la nasse ne s'était pas refermée chez Maître Thibault, mais, à présent que Destaples est mort, je comprends que nous étions censés tuer Maître Thibault. Il en va de même pour ma fuite.

Il lança un coup d'oeil pénétrant au magistrat.

— Vous comprenez, ils m'ont permis de fuir et de retourner en Angleterre avec le manuscrit. Si je ne l'avais pas fait, il n'y aurait pas eu de rencontre à Corfe.

Il claquait des doigts.

— C'est ça ! Quand je me suis approché du quai de la Madeleine, je suis sûr qu'on me suivait. Un mendiant m'a dit que les limiers du roi se trouvaient dans le quartier. Au bout d'un moment, toute poursuite a cessé. Je suis sorti sans difficulté de Paris et ai pris la route du nord, mais c'est ce qu'on voulait que je fasse. Je n'étais qu'une pièce sur l'échiquier de Craon, ajouta-t-il avec amertume. Dieu seul sait ce que ce bâtard complot ! Ma seule consolation, c'est que nous pouvons faire un peu de bien ici.

Il désigna la porte d'un signe de tête.

— Je veux dire à propos de ces malheureuses bachelettes.

Le magistrat se leva et remonta le long du lit.

— Que pensez-vous de ces meurtres, William ? Que vous dit la logique ?

— Primo, répondit le clerc, que les victimes faisaient confiance à leur tueur, ce qui lui a permis de s'approcher si près. Secundo, qu'il doit donc s'agir de quelqu'un qui vit au château ou dans les environs immédiats. Tertio, que l'assassin doit être adroit tireur à l'arbalète et...

Il s'interrompit.

— Et quoi ? intervint Chanson.

— ... que c'est quelqu'un, dit Bolingbroke en feignant de jeter un

regard furieux au palefrenier, qui n'a pas peur. Il est prêt à tuer sans autre but que le meurtre en lui-même. Avez-vous déjà vu un goupil faire une incursion dans un poulailler, Chanson ? Il peut y avoir soixante poules, il n'en prendra qu'une, et pourtant il les tuera toutes.

— Ce qui signifie, conclut Corbett, que ce n'est ni l'appât du gain ni la quête d'une satisfaction sexuelle qui guide l'assassin, mais bel et bien la haine ou la vengeance.

Le magistrat se remémora le nombre d'hommes qu'il avait fait pendre pour attaque et viol de femmes. Ils étaient tous différents ; c'étaient des criminels qui prenaient un plaisir secret à pécher, mais l'assassin de Corfe... ?

— Chanson !

Il claqua des doigts.

— Aurais-tu l'obligeance de descendre dans la cour ? Si tu aperçois Ranulf, rappelle-lui ce dont je l'ai chargé, mais va à la recherche d'une jeune fille rousse nommée Marissa et dis-lui que l'envoyé du roi qui l'a interrogée sur sa mante voudrait la rencontrer. Ensuite questionne-la au sujet d'un soldat ami d'Alusia et des autres jeunes filles qui ont été tuées. Précise qu'elle sera récompensée pour sa peine. Si elle te donne un nom, amène-moi cette personne. Au fait, sais-tu où se trouvent les cuveaux des lavandières ?

Le palefrenier acquiesça.

— Enquiers-toi de Maîtresse Feyner et dis-lui que je veux à nouveau l'entretenir.

Chanson enfila ses bottes et sortit. Le magistrat alla s'asseoir en face de Bolingbroke qui tenait un des manuscrits.

— Que vous en semble, William ? Poursuivons-nous des feux follets céans ? Le *Secretus secretorum* est-il une énigme que l'on peut résoudre ?

— J'ai parcouru le texte avec Sanson, Sir Hugh. Il est rédigé en latin, mais je n'en ai pratiquement pas reconnu un mot. Quant à ce qu'a fait Maître Thibault...

Il s'échauffait en parlant.

— ... c'était fort intelligent. Il est parti de l'hypothèse que si frère Roger avait choisi un code secret, il aurait fini, comme tous ceux qui emploient ces systèmes, par se fatiguer et par commettre une erreur. La phrase « Je t'ouvrirai maintes portes » en est un bon exemple. Vous n'ignorez pas, Sir Hugh, qu'une fois déchiffrée une ligne du code, le reste est facile à débrouiller. Et c'est là que gît le lièvre : dans le cas qui nous intéresse, ça ne l'est point.

Corbett ferma les yeux et gémit.

— J'en ai averti le roi, dit-il à voix basse. Il se peut que frère Roger évoque ses merveilles et que *Le Secret des secrets* dise vrai, mais j'ai lu les oeuvres du franciscain.

Il rouvrit les yeux.

— C'était vraiment un homme arrogant qui méprisait les autres érudits. Et s'il avait écrit cet ouvrage dans un code adopté une seule fois et que lui seul comprenait ? S'il en va ainsi, on n'en découvrira onc la clef et il restera inviolé.

Le magistrat ouvrit *l'Opus tertium* qu'il avait commencé à consulter, mais s'aperçut qu'il ne pouvait y prêter attention. Il prit le psautier dont lui avait fait cadeau Lady Maeve et le feuilleta. Les enluminures – combinaisons de vives couleurs, le Christ étendu comme un morceau de vélin sur la croix – l'avaient toujours fasciné. Il lut la prière sur la page adjacente et se laissa aller à rêver. Lady Maeve lui avait offert le volume pour son anniversaire, en août dernier. Il leva les yeux. Bolingbroke s'était endormi dans sa chaire. Corbett s'allongea sur le lit. Il ne pouvait oublier le cadavre de la jouvencelle, gisant dans la charrette à bras. Et ce prêtre, le père Matthew, était un curieux personnage. Pourquoi s'était-il ainsi trompé à l'église ? Une idée subite lui fit soudain ouvrir les yeux. Quand il avait ramené la dépouille, c'était le vieux père Andrew qui avait insisté pour qu'on administre les derniers sacrements.

Il entendit un bruit de pas et se leva quand Chanson introduisit dans la chambre la rousse Marissa et un jeune soldat au visage grêlé. Marissa semblait gelée dans sa robe mince ; l'homme portait un justaucorps de cuir taché de sueur sur une chemise de lin, des chausses matelassées et des bottes éculées qui semblaient trop grandes d'une taille. Chanson le présenta :

— Voici Martin.

Le magistrat serra la main du soldat et les installa sur des sellettes devant l'âtre. Marissa paraissait bien disposée et fort heureuse d'avoir l'occasion de se réchauffer. Martin, originaire de la région à en juger par son accent, n'avait pas l'air troublé et ne semblait pas le moins du monde impressionné par Sir Hugh. Il demanda tout de go pourquoi on l'avait convoqué.

— J'ai cherché Alusia, s'exclama-t-il, et je suis de garde au premier quart demain à l'aube.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps.

Corbett leur servit des coupes de posset fumant enveloppées de chiffons et s'assit entre eux. Bolingbroke, à l'autre bout de la pièce, s'aspergeait la figure au lavarium.

— Vous vous appelez Martin, commença le magistrat, et vous êtes un ami d'Alusia, la jouvencelle qui a disparu. Savez-vous où et pourquoi elle peut s'être enfuie ?

— Enfuie ? releva Martin avec une moue agressive. Alusia n'a point fui. Elle était terrifiée par ce qu'elle avait vu la veille ; elle ne serait pas sortie du château tant que le tueur n'aurait pas été

découvert et expédié en Enfer.

Bolingbroke s'approcha en s'essuyant le visage et les mains.

— Alors où est-elle ?

— Je l'ignore. Elle a quitté ses parents hier soir, entre vêpres et complies et n'est pas revenue.

— Deviez-vous la retrouver la nuit dernière ?

— Non.

Corbett scruta le visage ouvert et tanné par les intempéries. Il avait déjà remarqué le poignet de force en cuir et les cals sur les doigts de son interlocuteur.

— Utilisez-vous une arbalète ?

— Oui, et je m'y montre fort adroit, lui fut-il répondu avec fierté. Je peux atteindre ma cible à dix pieds ; il est inutile que je m'en approche davantage.

— Là, là ! le calma Corbett. Alusia vous a-t-elle parlé de ce qui est arrivé hier ?

— Non, je l'ai à peine vue. Elle se reposait et était toute tourneboulée. Je n'ai échangé que quelques mots avec elle, rien de plus.

— Connaissiez-vous les autres filles, celles qui ont été assassinées ? interrogea Bolingbroke de la chaire où il était assis.

Le soldat lança un coup d'oeil en biais à Marissa, installée à côté du magistrat et immobile comme une statue.

— Quelques-unes, marmonna-t-il.

Marissa, oubliant sa timidité, lui jeta un regard furieux.

— Surtout Phillipa ! Tu disais qu'elle n'était pas farouche avec toi. N'était-ce que hâbleries ?

— Je me vantais, admit Martin, le rouge aux joues. Elle était étrange.

— Phillipa ? reprit Corbett. La fille de Maîtresse Feyner ?

Il jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule.

— Chanson, où est Maîtresse Feyner ?

— Elle a dit qu'elle viendrait quand elle serait prête.

— Bon.

Corbett se retourna. Marissa frissonnait encore. Il déposa sa coupe et se dirigea vers les chapes pendues à une patère. Il en décrocha une et en enveloppa les épaules de la jeune fille.

— Vous êtes fort aimable, dit-elle en arrangeant le vêtement.

— Elle est à toi, répondit Sir Hugh.

Il sortit deux pièces de son escarcelle et en donna une à chacun de ses interlocuteurs. Martin accepta à contrecoeur. Marissa se saisit de la sienne, resserra la chape contre elle et ferma le poing sur l'argent. Les attentions de l'émissaire royal qui lui avait permis de s'asseoir tout près du feu et de boire du posset dans une coupe d'étain la flattaient.

Corbett baissa les yeux et vit sur le sol un flageolet, l'un de ceux dont usait Chanson. Il le ramassa et, l'esprit ailleurs, le mit dans son escarcelle.

— Vous disiez que Phillipa était bizarre ?

— C'est vrai, renchérit Marissa. Elle était fort imbue d'elle-même. Elle affirmait qu'un des hors-la-loi, un homme mystérieux qu'elle nommait le Goliard⁽¹⁶⁾, était épris d'elle et elle narrait comment ils se retrouvaient dans les bois. Elle prétendait que c'était un chevalier sans terre qui habitait son propre manoir dans la forêt.

Marissa porta une main à ses lèvres et pouffa.

— Nous disions qu'elle prenait ses désirs pour des réalités.

— Étiez-vous proche d'elle ?

— Non. Mais d'autres l'ont peut-être été.

— Et quand a-t-elle disparu ?

Marissa ferma les yeux.

— Le dimanche d'action de grâces pour les moissons. Il faisait beau. Je me souviens l'avoir aperçue au cimetière après la messe, puis elle a disparu. Nous avons pensé qu'elle était partie dans la forêt voir son Goliard.

— Avez-vous participé aux recherches ? demanda le magistrat à Martin.

— Oui. Des bois jusqu'à la mer. Nous n'avons rien trouvé. Et à présent, Messire, dit-il en reculant sa sellette à grand bruit, je dois m'en aller.

Corbett leva la main.

— Une question auparavant. Aviez-vous un nid d'amour ?

— Un quoi ?

— C'est un endroit secret, expliqua Bolingbroke, où un homme peut rencontrer la dame de ses pensées.

— Il y a des ruines, répondit le soldat, contre le mur du fond derrière le donjon. Un souterrain qui menait aux cachots et aux caves ; c'était notre endroit.

Il ne releva pas le gloussement de Marissa.

— J'y suis allé. Il n'y a personne.

Il était sur le point de partir quand on frappa à l'huis et Maîtresse Feyner – manches relevées jusqu'aux coudes, mains et poignets à vif – fit irruption. Elle ignore complètement Marissa et Martin et, avant même qu'on le lui ait proposé, s'installa, indignée, sur un tabouret devant le feu. Quand Bolingbroke lui proposa du posset dans un gobelet qu'on avait gardé près de l'âtre, elle le lui arracha des mains.

— Je ne peux rester ici longtemps. Avez-vous interrogé ces deux-là sur ma fille ?

Elle but avec avidité.

— Si vous devez poser des questions sur Phillipa, alors c'est à moi

qu'il faut les poser.

— La dernière fois qu'on l'a vue, c'était le dimanche, dans le cimetière, après la messe.

— En effet. Elle m'a dit qu'elle allait cueillir des fleurs.

— Et non voir l'homme nommé le Goliard ?

Maîtresse Feyner lança un coup d'oeil venimeux à Marissa mais, à sa façon de remuer les lèvres et de ciller, le magistrat se rendit compte qu'elle était au bord des larmes. Elle lui tendit son gobelet et se leva.

— Ne vous souciez pas de ce Goliard, dit-elle. Ma pauvre Phillipa se sentait seule.

— Mais elle prétendait le rencontrer.

— Oui, oui, reconnut Maîtresse Feyner en essuyant ses mains sur sa robe. Je ne peux rien vous dire, Messire ; je ne peux vraiment pas. Ma Phillipa a disparu et les autres aussi. Et voilà qu'à présent on recherche la malheureuse Alusia.

— Et ce lieu de rendez-vous, interrogea Sir Hugh, ce passage menant aux vieux cachots ?

— C'est un endroit prisé des amoureux, expliqua la lavandière avec un sourire. Nous l'avons fouillé pour Phillipa, comme pour Alusia. Mais il n'y a rien. Il n'y a jamais rien là-bas, ajouta-t-elle après coup.

— Il faut que je m'y rende, déclara Corbett. Peut-être y rencontrerai-je Ranulf ! Maîtresse Feyner ?

Il lui prit la main et la laissa s'emparer de la pièce dissimulée.

— Je vous remercie pour votre peine.

Une fois les trois visiteurs sortis, le magistrat enfila ses bottes, décrocha sa lourde chape de la patère et en boucla le fermail sous son menton.

— Je veux visiter ce château et voir ce qui s'y passe.

Il adressa un signe de tête à Bolingbroke et Chanson, puis s'interrompit.

— Pour l'amour de Dieu, Chanson, va chercher Ranulf. Dis-lui que je dois lui parler avant que nous rencontrions les Français et avant le souper.

Sir Hugh descendit l'escalier glacial et sortit dans le baile. De-ci de-là des lumignons à la lueur vacillante luttèrent bravement contre les ténèbres. Les habitants passaient en courant, se précipitant d'un abri à un autre pour tenter d'échapper au vent mordant. Corbett releva son capuchon et fit le tour de la motte où s'élevait le donjon. Il s'arrêta un instant pour lever les yeux sur la bâtisse – massif rectangle de pierre qui en imposait – s'élançant vers les cieux. Des torches et des chandelles brillaient aux meurtrières des différents étages. Il longea la colline, puis traversa le petit hameau où les gens du château vivaient dans des chaumines en torchis adossées aux murailles et aux tours.

L'endroit était animé. Des enfants couraient, criaient et dansaient encore autour de feux et de braseros improvisés. L'air était chargé d'effluves de cuisine et de cuir tanné, de l'odeur forte du fumier de cheval et d'un parfum de foin venant des granges. On le saluait ça et là et le magistrat répondait en levant la main. Il s'arrêta pour parler avec quelques soldats et s'enquérir de l'emplacement du passage. Ils désignèrent un endroit plus loin dans les ténèbres.

Corbett se trouvait maintenant de l'autre côté du donjon. Il gravit la pente du tertre couronné par le puissant édifice, traversa ce qui devait être les jardins, cachés à présent sous leur couverture de neige, descendit encore des marches, trébuchant et glissant en foulant ce qui semblait être une étendue stérile de neige et d'ajoncs avant de se rendre compte qu'il devait s'agir de la garenne du château. Il n'y avait que peu de constructions : des appentis aux fenêtres vides et quelques huttes. Tout près se dressaient des machines de guerre – deux catapultes et un grand mangonneau. Sur le rempart, au-dessus de lui, il distinguait les sentinelles, peu nombreuses à cet endroit, qui se tenaient sous les torches attachées à des perches. Le vent lui apporta les faibles accents d'un air que chantait un soldat pour se distraire. Il finit par atteindre le mur d'enceinte et, en suivant le terrain vague, découvrit le couloir en ruine qui menait à ce qui avait dû être d'anciennes caves et des cachots creusés sous les murs de la forteresse comme la crypte d'une église.

Les marches, fort abruptes, étaient irrégulières et la glace les rendait plus dangereuses encore. Corbett retint sa respiration en descendant et regretta de ne pas avoir emporté de lumignon. Le magistrat jura et, se retenant contre le mur, avança avec précaution. Au bout, le couloir se prolongeait un peu. Corbett tâta le mur et soupira de soulagement quand ses doigts effleurèrent la grosse chandelle de suif, abandonnée par le serviteur qui s'occupait de la cave ou, peut-être, apportée par des amoureux qui se retrouvaient ici. Il sortit de l'amadou de sa poche et, non sans peine, alluma l'épaisse mèche. Protégeant la flamme de la main, il leva la chandelle. Les parois de l'étroit passage s'étendaient devant lui ; les ombres dansaient dans la lueur vacillante et la terre battue aboutissait à un mur éboulé. Corbett s'avança sans quitter le sol des yeux, mais ne découvrit rien. Il revint vers l'escalier et s'arrêta. La neige n'était plus que boue fondue et il s'aperçut que des gens – sans doute ceux qui cherchaient Alusia – étaient passés par ces lieux. Il monta les marches avec prudence. Sa quête était inutile, mais pourtant c'était un endroit isolé. Si une jouvencelle y était venue seule et si le tueur l'attendait...

Il arriva en haut de l'escalier et, tout en abritant la chandelle, était sur le point d'enjamber l'entrée de pierre en ruine quand il perdit l'équilibre et glissa au moment même où un carreau d'arbalète

s'écrasait sur la paroi croulante au-dessus de lui.

CHAPITRE VIII

« De l'éclat et de la force de certaines substances ignées,
et de la terreur qu'inspire le bruit qu'elles font,
il découle certaines conséquences merveilleuses. »

Roger BACON, *Opus tertium*.

Ranulf-atte-Newgate, clerc de la chancellerie de la Cire verte, était fort heureux et content de lui. Il avait, par pur hasard comme il se le disait, rencontré Lady Constance et sa suivante en retournant au solar quérir quelque chose qu'il avait perdu. Bien entendu il n'avait pas fait mention du palefrenier à qui il avait donné une pièce d'argent pour qu'il lui apprenne où se trouvait Lady Constance. Et à présent, la servante étant perchée, en bonne stratégie, sur une sellette près de la porte, Ranulf tentait de montrer à Lady Constance les merveilles de ce miraculeux « tour de la pièce » que les filous aimaient tant à la foire de Smithfield.

— Eh bien, Madame, quelle coupe couvre la pièce ? demanda-t-il en déplaçant les trois gobelets d'étain qu'il avait pris sur la table proche.

— Celle-ci.

Les doigts de Ranulf effleurèrent ceux de Lady Constance, les têtes se rapprochèrent et il souleva le récipient pour prouver que la pièce avait disparu. Les yeux de Lady Constance pétillèrent de malice quand elle essaya sur-le-champ de découvrir la pièce sous les deux autres gobets.

— Vous trichez ! s'exclama-t-elle.

Ranulf lui attrapa le poignet et déplaça sa chaire de façon que la servante n'y voie que du feu.

— Laissez-moi, Messire, dit Lady Constance en écarquillant les yeux.

— Je vous relâcherai un instant contre un gage, chuchota-t-il.

— Contre des mots d'amour, murmura-t-elle.

— *Vos, quarum est Gloria amor et lascivia atque delectatio Aprilis cum Maio.*

— Ce qui signifie ?

— Si vous étiez dame d'avril et si j'étais seigneur de mai...

Le tocsin retentit soudain, la cloche du manoir sonnait comme les coups du destin. Ranulf lâcha le poignet de sa compagne, ravala un juron et se rappela tout d'un coup l'endroit où il se trouvait et ce qu'il aurait dû faire. Lady Constance se leva d'un bond. La servante était déjà sur le seuil et agitait les mains.

Corbett, accroupi à l'entrée des ruines, la sueur se glaçant sur son corps, scrutant les ténèbres, entendit lui aussi le tocsin. Il se demanda ce que cela signifiait. Il ouït des cris. Son assaillant s'était peut-être retiré ? Il bougea et se baissa en vitesse alors qu'un autre carreau d'arbalète fendait l'air et heurtait la maçonnerie derrière lui. Son anxiété s'accrut. Cela faisait quatre fois qu'il faisait un mouvement et le mystérieux archer ne semblait pas vouloir renoncer. Les sentinelles sur le chemin de ronde étaient peu nombreuses et ignoraient tout du mortel jeu du chat et de la souris qui se déroulait en bas. Corbett avait bien crié, mais nul ne lui avait répondu et voilà que les gardes s'en allaient. Il en aperçut un, muni d'une torche à la lumière dansante, qui se précipitait pour voir ce qui avait déclenché l'alarme. Il était improbable que les guetteurs se rendent compte que le tueur se trouvait en bas.

Le magistrat comprit que l'archer meurtrier surveillait l'entrée des cachots. Le moindre mouvement, visible sur la pierre claire, le glissement du pas de Corbett sur le gravier ou le craquement de la neige gelée, l'alerterait. Sir Hugh était seul, sans arme, et il sentait que son agresseur se rapprochait : les carreaux claquaient à présent contre le mur avec plus de force. Il devait se trouver à quelques pieds seulement, sans doute accroupi ou agenouillé. Corbett frissonna. La cloche retentit derechef puis se tut. Le magistrat porta la main à son ceinturon, mais il n'avait même pas de poignard. Ses doigts effleurèrent son escarcelle et il se souvint du flageolet qu'il avait ramassé. Il s'en saisit et souffla de toutes ses forces, d'un long sifflement perçant. Il entendit du bruit dans les ténèbres et se mit à crier comme le fait d'ordinaire un homme tombé dans une embuscade : « *Au secours ! Au secours !* » Il prit une profonde inspiration et souffla à nouveau dans le pipeau. Il se sentait quelque peu ridicule, accroupi dans le noir glacial, avec, pour toute arme, un jouet d'enfant. Il cria une fois encore, entendit une bousculade et siffla derechef.

— Qui est là ?

Corbett se détendit en reconnaissant la voix de Bolingbroke.

— Par ici, William, hurla-t-il.

Avec prudence il s'avança sur le seuil. Bolingbroke se tenait à quelques pas, épée au clair.

— Que s'est-il passé ? s'exclama-t-il quand le magistrat se dirigea en titubant vers lui.

— Rien, haleta ce dernier en ôtant l'épée des mains de son interlocuteur. Avez-vous vu quelqu'un ?

— Je suis sorti dans le baile du château, expliqua Bolingbroke. Ce n'était rien. Un accident, un petit tas de foin qui a pris feu dans la cour extérieure près des murailles. J'ai regardé partout, mais ne vous ai pas vu. Je suis allé au-delà du donjon et ai entendu votre sifflet.

Il rit.

— Toute personne habitant avec Chanson reconnaît ce bruit-là !

— Avez-vous vu quelqu'un, qui que ce soit ?

Bolingbroke le prit par le bras.

— Sir Hugh, tout le monde courait. Il m'a semblé apercevoir quelque chose, mais...

— On m'a attaqué, dit le magistrat.

Il fut soudain pris de faiblesse et enfonça la pointe de l'épée dans le sol pour pouvoir s'appuyer sur le pommeau.

— J'étais dans les anciens souterrains. Je cherchais Alusia.

Il narra les événements.

Bolingbroke était sur le point de se précipiter dans les ténèbres pour aller quérir de l'aide, mais Sir Hugh le retint par le bras.

— Il est parti, William, nous ne pouvons rien faire. C'est la dernière fois que je me promène en ces lieux sans arme. Où est Ranulf ? s'enquit-il d'une voix sèche.

Ils retraversèrent la garenne et dépassèrent le donjon. Les gens s'y étaient attroupés et se dispersaient, maintenant que la raison de l'alerte était connue et que l'incendie avait été éteint. Corbett aperçut son écuyer debout sur les marches menant à la salle des Anges. Il sentit la colère bouillonner en lui et, l'ayant rejoint en quelques enjambées, frappa Ranulf sur l'épaule du plat de son épée. Ce dernier se retourna, la main sur la dague pendue à son ceinturon.

— Sir Hugh ?

Corbett vit Sir Edmund et sa famille sur le seuil, qui le regardaient et, derrière eux, le visage infatué de Craon.

— Je t'ai confié une tâche, murmura le magistrat, en éraflant l'épaule de Ranulf de son épée, et, en ton absence, je suis parti en quête et ai été agressé.

— Quelque chose de fâcheux, Sir Hugh ?

— Non, Sir Edmund, j'échange simplement quelques mots avec un clerc qui ne me comprend pas.

Le chagrin flamboya dans les yeux de Ranulf et Corbett sentit son courroux refluer. Il se détourna, tendit l'épée à Bolingbroke et prit son écuyer par le bras. Il sentait la tension des muscles, mélange d'inquiétude et de rage. Le tempérament fougueux de Ranulf n'était

pas aisé à contrôler, et le magistrat ne voulait ni se donner en spectacle ni humilier cet homme, son ami et son compagnon. Par phrases brèves et incisives, il lui raconta en détail ce qui s'était passé. Le clerc de la Cire verte l'écouta sans l'interrompre, la mâchoire serrée et l'oeil étincelant.

— Où étais-tu ? demanda Corbett.

— Je m'entretenais avec Lady Constance, répondit Ranulf en posant la main sur l'épaule de son maître. Sir Hugh, ne me blâmez pas pour votre stupidité. Combien de fois vous l'ai-je dit, combien de fois Lady Maeve vous en a-t-elle prié, combien de fois le roi vous l'a-t-il ordonné : vous ne devez jamais être seul dans un endroit comme celui-ci.

Il approcha son visage de celui de Corbett.

— Ne vous inquiétez pas, Messire, il n'y aura pas de seconde fois et, si cela arrive, j'aurai la tête de ce bâtard !

Le magistrat respira profondément et tendit la main.

— Je suis navré, Ranulf. En vérité j'ai eu peur.

Ranulf lui serra la main.

— Vous semblez gelé.

Ils regagnèrent la chambre de Corbett. Ce dernier allait rendre le flageolet à Chanson quand il se souvint qu'il devait la vie à ce jouet. Il s'accroupit près du feu pour boire une coupe de posset et permettre au froid de se dissiper. Un serviteur vint leur annoncer que le souper serait servi dans la grand-salle.

— As-tu vu Crotoy ? questionna Corbett.

— Non, répondit Ranulf avec un geste de dénégation. En fait, quand le tocsin a sonné et que tout le monde s'est rassemblé dans la cour, je l'ai cherché, mais il n'y était point.

Corbett tendit la main vers le feu et reprima un frisson, comme si une lame glacée avait été posée contre son dos.

— Où est-il logé ?

— Il a une chambre dans la tour de Jérusalem. L'escalier, en haut, est condamné ; il est le seul à habiter là-bas.

Corbett boucla son ceinturon, se leva et prit sa chape.

— Accompagne-moi, ordonna-t-il à son compagnon.

Ils se rendirent dans le baile. Sans prendre garde aux rafales de neige, Corbett se dirigea vers la tour de Jérusalem, épaisse et solide fortification où l'on accédait par des marches abruptes. Il les gravit en hâte et saisit l'anneau de fer fixé sur l'huis, mais il résista. Il tira sa dague et frappa avec le pommeau, mais en vain.

— Chanson, vite, va quérir des soldats.

Sir Hugh redescendit l'escalier et regarda autour de lui. Il distingua une fenêtre percée haut dans le mur, mais les volets ne laissaient filtrer aucune lumière. Se protégeant de la neige tombante

avec sa chape, il s'empressa de remonter son capuchon.

— Il se passe quelque chose ? s'inquiéta Ranulf.

— En effet, chuchota son maître, quelque chose de terrible.

Le gouverneur arriva à grands pas. Il s'était changé pour le souper et s'était emmitouflé dans une chape pour s'abriter de la neige.

— Êtes-vous sûr que Monsieur Crotoy ne se trouve pas ailleurs dans le château ? questionna-t-il.

— Sir Edmund, veuillez accepter mes excuses si je vous ai dérangé, mais Louis n'est pas homme à vagabonder.

— L'a-t-on vu quelque part ?

— Que se passe-t-il ? s'enquit Craon qui, suivi de ses gardes encapuchonnés, survint précipitamment.

— Louis Crotoy est-il avec vous ?

— Non, répondit Craon en s'essuyant le visage, pourtant il le devrait. Les autres sont dans ma chambre ; je souhaitais l'entretenir. Un serviteur m'a conté la chose. Je suis venu aussitôt. Y a-t-il un incident ? Louis fait partie de ma suite. Sanson dit ne pas l'avoir revu depuis le début de l'après-midi.

— Forcez la porte, ordonna Corbett.

Ce ne fut d'abord que confusion. Mais le gouverneur parvint à organiser ses hommes qui apportèrent un béliet, rien d'autre qu'un solide tronc d'arbre garni de piquets de chaque côté. Les marches gênaient les soldats et les coups sourds, les craquements alertèrent tout le château. La cour commença à se remplir. Les gardes concentrèrent leurs efforts sous l'anneau de fer et réussirent enfin à ouvrir la porte.

Corbett s'employa, en repoussant presque Craon, à pénétrer dans la tour le premier. Il y faisait froid et sombre. Sir Edmund lui donna une torche. Le magistrat la brandit devant lui et étouffa un gémissement. Crotoy, le crâne fracassé, gisait au pied de l'escalier intérieur qui menait à la chambre. Une flaque de sang sombre luisait dans la lumière. Corbett embrassa en hâte les lieux du regard. Il n'y avait pas de fenêtre. Il fit un pas en avant en criant au gouverneur de ne laisser entrer personne. À la vue de ces yeux vitreux, de cette peau froide, de ce sang figé, il se rendit compte tout de suite qu'on ne pouvait plus rien faire pour son vieil ami. Il bougea le corps avec délicatesse et ne découvrit ni blessure ni marque, mis à part l'affreuse entaille sur la tempe. Entendant un cliquetis qui provenait de l'escarcelle du défunt, il l'ouvrit et en sortit deux petites clefs massives. Il comprit que ce devait être celle de la porte de la tour de Jérusalem et celle de la chambre de Crotoy. Pendant ce temps, les hommes du gouverneur avaient fait reculer les curieux en bas de l'escalier, ne permettant qu'au magistrat, à Sir Edmund et à Craon d'entrer dans le couloir où s'engouffrait le vent. Corbett s'accroupit et

examina l'huis qu'on avait forcé. On avait arraché la serrure, mais il constata qu'en y insérant la clef il pouvait la manoeuvrer sans peine. Il enleva la clef, la tendit au gouverneur et s'empressa de revenir près du cadavre de Crotoy.

— Envoyez quérir le père Andrew, chuchota-t-il au gouverneur.

Il prit la torche qu'il avait placée sur un support et, la tenant avec précaution, examina les marches qui menaient à la chambre de Crotoy. Elles étaient abruptes et étroites, avec des bords tranchants et, à gauche de la pièce, se trouvait un palier plein de pierres écroulées. Il regarda derechef la dépouille. La chape de Crotoy, dont l'ourlet traînait par terre, était enroulée autour de son bras. Le magistrat soupira, monta les marches et ouvrit la porte avec la seconde clef. La chambre était glacée et sombre. Sir Edmund surgit et Corbett s'avança avec prudence pour permettre au gouverneur d'allumer les chandelles et la grosse lanterne de corne qui se trouvait sur la table ronde en noyer au centre. L'endroit était propre et ordonné. La douce odeur d'herbes remplit le clerc de tristesse.

— Il a toujours aimé ça, murmura-t-il.

— Aimé quoi ? demanda Sir Edmund.

— Il aimait le parfum des herbes et des épices.

Il alla déposer la torche dans un support fixé au mur.

— Louis était fort méticuleux. Il appréciait les fragrances du printemps et de l'été. Ses habits, sa chambre, ses livres, ses manuscrits sentaient toujours un peu les fleurs et l'herbe.

Corbett remarqua la haute pile de manuscrits sur le coussiège, le pique-chandelle enrobé de cire à la base, les vêtements pendus à une patère. Les courtines du petit lit à montants étaient tirées et, au bout de la pièce, il y avait le lavarium garni de serviettes pliées avec soin près d'un précieux morceau de savon parfumé dans une coupelle de cuivre.

Le magistrat entendit des voix monter de la cour. Le père Andrew était arrivé et se mit à entonner les prières des morts tout en oignant le corps. Ranulf surgit en haut de l'escalier.

— Que s'est-il passé, à votre avis ? s'enquit Sir Edmund qui s'assit sur une chaire près du lit et lança un coup d'oeil à Corbett. Un autre accident ?

— C'est à moi d'en juger, intervint Craon, debout dans l'ombre. Je suis fort affecté par le trépas de mon collègue.

— Non, Messire, répondit Corbett d'un ton sec. Il est vrai que Louis faisait partie de votre suite, mais c'était mon ami et ce château est sous l'autorité directe du roi d'Angleterre. Sir Edmund, appela-t-il par-dessus son épaule tout en soutenant le regard de Craon, j'aimerais examiner à la fois cette pièce et le corps de Monsieur Crotoy. Sa mort est-elle due à un accident, à une fâcheuse mésaventure ou à quelque

autre cause ?

— Je vais faire retarder le souper, soupira le gouverneur. Monsieur de Craon, Sir Hugh a raison. Nous sommes dans un château royal ; il a donc le droit d'exercer son office.

— Dans ce cas, je vais rester pour l'aider.

Corbett ne s'y opposa pas. Les soldats dégagèrent l'escalier et rapportèrent la porte brisée afin de parer à l'air froid de la nuit. Corbett fit allumer toutes les chandelles et toutes les torches et commença des recherches scrupuleuses. Lui et son écuyer fouillèrent la pièce. Craon, près de la table, les regardait passer au crible les divers manuscrits. Il s'insurgea à voix haute quand Ranulf prit un bout de parchemin pour l'étudier de plus près. Ils ne trouvèrent pourtant rien de révélateur. Le cadavre de Crotoy, à présent étendu sous un drap au pied des marches, ne portait pas d'autre marque que la blessure à la tête sans aucun doute due au heurt avec le sol dur. Corbett refoula les souvenirs de ses promenades bras dessus bras dessous avec ce brillant érudit dans la prairie de Christchurch ou les vergers descendant jusqu'au ruisseau d'Iffley et de leurs tête-à-tête dans une taverne au coin de Turl Street.

— Messire, l'appela Ranulf à mi-voix, regardez cette botte.

Corbett s'exécuta : le talon de la botte droite était branlant.

— Il a trébuché, expliqua Ranulf. Le talon tenait mal, ou bien il s'est pris les pieds dans sa chape. Il est tombé et s'est fracassé le crâne.

— Mais cela l'aurait-il tué ? s'interrogea le magistrat.

Il retourna examiner le cadavre et, en le soulevant par les épaules, constata que la tête penchait un peu sur le côté.

— J'ai déjà vu ça, remarqua Ranulf, quand un homme se rompt le cou.

Ils s'écartèrent à l'arrivée de l'apothicaire. Ce dernier inspecta lui aussi la blessure de la tempe et, retrouvant l'épaisse cotte-hardie de laine de Crotoy, désigna la légère ecchymose à droite de la poitrine du défunt et d'autres contusions similaires sur le bras droit et l'épaule. Puis il examina le cou en faisant avec douceur bouger la tête entre ses mains.

— Un malheureux accident, soupira-t-il en se relevant.

Il montra la porte en haut de l'escalier.

— Monsieur Crotoy a fermé l'huis derrière lui. Il avait sa chape sur l'épaule. Il s'est troublé ; sa botte a peut-être glissé et son autre pied s'est pris dans la chape. Ces marches sont abruptes et dangereuses. Il s'est blessé en tombant, mais il est mort parce qu'il s'est cassé le cou.

Corbett leva les yeux. Craon, sur le seuil, le regardait, impassible.

— Sir Hugh !

Le magistrat tourna la tête. Bolingbroke l'appelait de l'extérieur.

— Sir Hugh, puis-je vous aider ?

— Dis-lui de m'attendre dans ma chambre, ordonna Corbett à voix basse à Ranulf.

Puis il monta les marches. Le Français ne fit pas mine de bouger.

— Monsieur ?

— Oui, Sir Hugh ?

— Votre collègue a trépassé suite à un malencontreux accident.

— On dirait bien, en effet, répondit Craon en soutenant le regard du magistrat. Je n'accuse ni Sir Edmund ni vous. Crotoy aurait dû être plus prudent, n'est-ce pas ? Je le rappelle aussi à Vervins, qui aime se promener sur les remparts pour contempler votre morne contrée.

Il leva la main.

— Que pouvez-vous faire d'autre, Sir Hugh ? Sa fille, ses collègues et mon roi, son maître, déploreront le décès de Louis.

Il haussa les sourcils.

— C'est peut-être ma faute, continua-t-il d'un ton doux. Je n'aurais peut-être pas dû choisir ces hommes âgés pour les emmener dans ce château glacial. Bon, Sir Hugh, si vous en avez fini, mes serviteurs et moi avons à faire.

— Crotoy possédait-il une copie de *l'Opus tertium* de frère Roger ?

— Bien sûr, bien sûr.

— J'aimerais la consulter.

Craon alla dans la chambre et revint avec un ouvrage relié de cuir qu'il remit avec brusquerie à Corbett.

— Mieux encore, gardez-le un peu. Vous me le rendrez demain quand nous nous reverrons.

Le magistrat le remercia et descendit avec prudence l'escalier où l'attendait son écuyer.

— Sir Hugh !

Corbett s'arrêta et se retourna. Craon était au milieu de l'escalier. Son regard suffisant déplut au clerc.

— Sir Hugh, siffla Craon, ne vous désolez point. Les accidents peuvent arriver : nous devrions tous être sur nos gardes.

— Était-ce un accident ? s'inquiéta Ranulf dès qu'ils eurent regagné la chambre.

Son maître, affalé dans une chaire, enleva ses bottes d'un coup de pied et se jura de maîtriser son ire. Il s'était déjà querellé avec Ranulf et, à présent, il avait envie d'empoigner son épée, de se précipiter à la tour et d'affronter Craon.

— Oh, c'est une vipère rusée ! dit-il d'une voix coupante.

Il ferma les yeux.

— Une vipère rusée, répéta-t-il. Ne m'en veux pas, Ranulf. Les degrés de la vieille tour mènent à une solide porte en bois, qui était fermée. Au-delà, il y a un petit corridor et ni fenêtre ni passage sur les

côtés ; les marches de la seconde volée ont des rebords aigus et sont rudes à monter. Elles conduisent à la chambre de Louis et à une seconde porte de chêne épaisse que Crotoy avait close juste avant de tomber. À gauche de cette porte intérieure se trouvent un couloir et un petit palier encombré de pierres éboulées. Il faut d'ailleurs que je l'inspecte à nouveau. Dans la pièce tout est en ordre. Donc...

Il se redressa.

— ... il semble clair que Louis a mouché les chandelles, s'est assuré que tout était à sa place, a pris ses clefs et sa chape, est sorti de la chambre, a fermé l'huis et a fait une chute mortelle.

— Cela a dû se passer ainsi, acquiesça Ranulf. J'ai demandé à Sir Edmund : il n'y a pas d'autre clef. Louis en personne avait posé la question au gouverneur, qui lui a garanti que c'était bien le cas.

— Vraiment ? murmura le magistrat. Cela prouve que Louis était tendu et avait peur.

— Quelle autre explication proposer ? interrogea Bolingbroke qui prit une sellette pour s'asseoir près de son maître et, d'un geste de ses mains écartées, décrivit le couloir entre les deux portes. Louis était sans doute seul. Les deux clefs étaient dans son escarcelle, à sa ceinture, Sir Hugh, c'est affaire de logique. Il n'y en a point d'autre, ni pour cette pièce ni pour l'huis qui donne à l'extérieur. Il a sans doute clos la porte en sortant et il s'apprêtait à ouvrir l'autre quand il a perdu l'équilibre et est tombé. Il s'est fracassé le crâne et rompu le col.

— Je serais plutôt de cet avis, admit Ranulf. De son propre aveu, Crotoy était circonspect. Il n'aurait laissé personne pénétrer dans sa chambre, sauf s'il estimait qu'il n'y avait aucun danger.

Le magistrat se taisait. Il semblait évident que Crotoy avait glissé, que c'était un malencontreux accident. C'est ce que lui disait la raison, mais son coeur tenait un discours différent. Il ne pouvait accepter que ces deux sommités françaises soient venues à Corfe et aient péri de malemort. Bien entendu cela paraissait suspect, mais même si on faisait allusion à d'horribles menées, on en accuserait les perfides Anglais plutôt que les astucieuses machinations de la cour de France.

— Il faut que nous soupions, grommela Chanson. J'ai l'estomac dans les talons !

— Ainsi parle le dernier des philosophes, se gaussa Bolingbroke. Allons-y.

Le dîner, en dépit de tous les efforts du gouverneur, fut morose. Les cuisines proposèrent un festin composé de tarte au brie, d'artichauts frits, de soupe à l'oseille accompagnée de figues et de dattes, suivie de poulets farcis de lentilles, de cerises et de fromage, de loches frites aux amandes et de tartes aux poires. Sur l'estrade, les musiciens jouaient de doux hymnes et des chansons populaires de trouvères. La haute table était recouverte d'un tissu de samit blanc, les

plats et les couteaux étaient en argent et il y avait des gobelets précieux pour le vin. Le bouffon de Sir Edmund, un nabot aux cheveux noirs, pouvait bien cabrioler, l'atmosphère n'en restait pas moins lourde. Corbett trouvait même difficile de regarder Craon. Ranulf était assis, mal à l'aise, plutôt préoccupé, car Lady Constance avait renoncé à ses taquineries et s'était détournée pour s'entretenir avec Bolingbroke. Le magistrat, installé à la gauche du gouverneur, s'excusa auprès de l'épouse de ce dernier de son évidente maussaderie qu'il justifia par la fatigue et par le sincère chagrin qu'il éprouvait devant la mort infortunée de Crotoy. Sir Edmund respecta sa réserve et Corbett, tout en écoutant la musique des ménestrels, se laissa aller à ses pensées. Il reconnut l'un des airs.

— C'est ça ! s'exclama-t-il.

— De quoi s'agit-il, Sir Hugh ? interrogea le gouverneur.

— De la bande de hors-la-loi. Ses membres se donnent des noms d'herbes et de fleurs sauvages, mais la jeune Phillipa, la première à disparaître, prétendait avoir un amoureux dans la troupe appelé le Goliard. C'est le terme provençal qui désigne un trouvère errant ; ce n'est un nom ni d'herbe ni de fleur.

Il se replongea dans ses réflexions et était si absorbé dans ses idées qu'il se rendit à peine compte que le repas touchait à sa fin et que le père Andrew récitait une rapide prière d'action de grâce. Corbett présenta ses excuses et se retira. Ranulf et Chanson lui emboitant le pas, il retourna à la tour de Jérusalem. L'huis pendait encore de guingois et le garde qui se trouvait là l'informa que la dépouille et les biens du défunt avaient été emportés.

— Son corps est dans l'église, Messire. L'autre Français, celui qui ressemble à un goupil, a tout fait déménager.

Corbett examina le sol encore souillé du sang de Crotoy puis monta les degrés abrupts. En haut, la porte était ouverte ; il la poussa et jeta un coup d'oeil dans la pièce, puis se dirigea vers le palier en ruine. Les pierres éboulées étaient solides et dures comme un mur et il ne restait rien à part une étroite alcôve ombreuse.

— Puis-je vous aider, Sir Hugh ?

Craon se tenait sur le seuil de la tour.

— Non, non, Craon, vous ne pouvez m'aider, répondit le clerc en descendant l'escalier. Avez-vous rendu visite à Crotoy aujourd'hui ?

— Oui. Je suis venu plus tôt, tout seul. Louis était vivant et en bonne santé quand je l'ai quitté. Et maintenant, Sir Hugh, je dois aller là-haut à mon tour.

Il se tapota l'estomac.

— J'ai beaucoup bu, mais il faut que je m'assure que tout a été enlevé.

Il frôla Corbett au passage et s'engagea dans l'escalier.

— Je veux rendre un dernier hommage à Louis, déclara le magistrat en quittant la tour.

Il souhaita une bonne nuit à ses compagnons et traversa le baile gelé de la forteresse. Il ne neigeait plus et, en levant les yeux, il fut heureux de constater que les nuages s'étaient dissipés et que les étoiles scintillaient dans le noir. Il passa quelques instants dans la petite église où à présent trois cercueils avaient été installés sur des tréteaux devant le maître-autel. Sans tenir compte du couinement des souris et du froid qui l'enveloppait, intense et lourd comme une brume suintant des pierres mêmes, il s'agenouilla pour réciter les psaumes des morts et tressaillit en sentant qu'on lui effleurait l'épaule. Le père Andrew le regardait avec bienveillance.

— J'étais sûr de vous trouver céans, Sir Hugh. J'ai vu Sir Edmund et le Français. Nous avons décidé que la messe de requiem serait chantée demain. Rebecca sera enterrée dans le cimetière. Les dépouilles des deux Français doivent être conduites à Douvres, embaumées et embarquées à bord d'une cogghe française. Moi et Maître Simon, l'apothicaire du château, avons fait de notre mieux, ajouta-t-il. À Douvres les praticiens sont plus habiles. Quoi qu'il en soit, Sir Edmund a annoncé qu'il n'y aurait point de réunion demain. La journée sera jour de deuil.

Corbett le remercia et quitta l'église. Il ouït un bruit qui venait de l'ombre.

— Je te croyais couché, Ranulf. Je sens l'odeur du savon avec lequel tu t'es lavé. Lady Constance doit en être fort aise !

— Je me retirerai quand vous vous retirerez, déclara l'écuyer en avançant dans la flaque de lumière des torches qui flanquaient la porte de l'église. Je voulais m'assurer que vous étiez en sécurité.

— La rencontre de demain est annulée, lui apprit Corbett, et je dois assister à la messe de requiem.

— Je suis navré du fond du coeur, Messire, de ce qui s'est passé tout à l'heure.

Ranulf titubait un peu. Il avait avalé trop vite de grands gobelets de vin pendant le souper.

C'est sans importance, répondit le magistrat en lui donnant une tape sur l'épaule. J'ai oublié. Dors bien, Ranulf.

Le magistrat regagna sa chambre. Il savait que Ranulf le suivrait, au moins jusqu'à l'entrée. Il ferma et verrouilla l'huis et alla s'assurer que les volets tenaient bien devant la fenêtre. Puis il ranima le feu et, prenant son écritoire, s'assit un moment en tentant de donner un sens aux diverses questions qui le préoccupaient. Il se remémora l'attaque, plus tôt dans la soirée, les carreaux d'arbalète qui frappaient la pierre dure. Combien de gens l'avaient-ils vu se diriger par là-bas ? Combien de gens savaient-ils où il allait ? Puis il se rappela avoir traversé la

cour. Son assaillant n'avait dû avoir aucun mal à l'apercevoir, à saisir son arme et à le suivre dans les ténèbres. Cet archer meurtrier était-il aussi responsable du trépas des jouvencelles ou l'attaque avait-elle été organisée et ourdie par Craon ? Ce dernier exécutait-il des ordres ou était-ce simplement que la méchanceté du Français avait pris le dessus et qu'il avait été incapable de résister à l'occasion de frapper son ennemi juré ? Et les assassinats des bachelettes... avait-il appris quelque chose de nouveau ? Rien, en fait, si ce n'est que le soldat contait fleurette aux jouvencelles, mais c'était le cas dans tous les villages, tous les châteaux du royaume. Il inscrivit le nom de « Phillipa ». Elle était différente ; c'était une jeune fille solitaire et intelligente qui se racontait des histoires merveilleuses au sujet d'un chevalier sans terre, un prétendu hors-la-loi nommé Goliard.

Était-elle allée dans la forêt et y avait-elle péri ? Son corps pourrissait-il dans quelque fossé, ou s'était-elle enfuie ? Il se rappela les protestations de Maîtresse Feyner. Il se frotta le menton et se demanda quand Horehound, le pendard, le rencontrerait. Savait-il quelque chose ? Il lança un regard à la pile de livres et de manuscrits de frère Roger et au volume de Craon qui se trouvait encore sur le lit. Il remit le *Secretus secretorum* dans le coffre de la chancellerie et reprit ses réflexions sur le trépas des deux Français... Destaples trépassant d'une attaque dans une pièce fermée à clef, Crotoy découvert mort entre deux portes closes dont les clefs étaient encore dans son escarcelle. Accidents ou meurtres ? Les paupières du magistrat se firent plus lourdes. Cela devrait attendre...

Ranulf-atte-Newgate, clerc de la Cire verte, n'était pas aussi ivre qu'il le feignait, et, malgré les protestations de ses compagnons, il interrogea plus en détail Chanson et Bolingbroke sur ce qui était arrivé pendant qu'il badinait avec Lady Constance. Chanson, en particulier, était tout prêt à bavarder. Ranulf, à l'évidence, était fort courroucé, surtout contre lui-même.

— Je savais que le vieux « Maître Longue Figure » s'irait promener, déclara-t-il. J'aurais dû être là. Et à présent, narrez-moi point par point ce que la rouquine, le soldat et Maîtresse Feyner ont dit.

Chanson rapporta très en détail la conversation de Corbett avec chacun d'eux ; il fit aussi allusion aux spéculations de leur maître sur le père Matthew, mais Ranulf les connaissait déjà. Bolingbroke combla les oublis et avant même d'avoir fini son interrogatoire, Ranulf avait pris sa décision.

— Ce que nous devons faire, annonça-t-il à ses amis aux yeux lourds de sommeil, c'est rencontrer Horehound, le larron. Il s'est passé quelque chose dans la forêt et il sait de quoi il retourne. J'ai l'impression que nous aurons besoin de son aide pour comprendre

l'assassinat des jouvencelles.

— Soupçonnez-vous le prêtre ? demanda Bolingbroke.

— C'est peut-être lui, ou le tavernier. Mais comment le tueur peut-il déposer un corps sur un tas d'ordures, un autre hors de la forteresse et un troisième sur le chemin près de l'église ?

Ranulf quitta ses bottes d'un coup de pied et, imitant le magistrat, s'adossa contre les oreillers. Chanson et Bolingbroke jouèrent aux dés puis s'allèrent coucher. Ranulf écouta un moment les ronflements de Chanson tout en réfléchissant à ses projets pour le lendemain. Le doux minois de Lady Constance revenait sans cesse le distraire. Il s'efforça de le chasser. Il avait manqué à ses engagements auprès de Corbett et devait faire amende honorable. Il finit par s'endormir.

Il se réveilla dès patron-jacquet. Il fit ses ablutions et se changea en silence, étala son ceinturon pour vérifier qu'épée et dague entraient et sortaient sans peine de leur fourreau et prit une arbalète dans l'arche près du lit de Chanson. En descendant dans la cour, il s'aperçut que la fange avait été recouverte d'une couche de neige fraîche. Seuls les gardes et les cuisiniers se dirigeaient comme des fantômes vers les fournils et les cuisines. Des soldats préparaient des feux et peu nombreux furent ceux qui levèrent les yeux quand il entra dans les écuries, réveilla un valet et le pressa de harnacher son cheval.

— Ne le nourris pas, dit-il. Je veux qu'il soit calme. Vérifie l'état des sabots et assure-toi qu'il est bien ferré.

Il revint dans sa chambre, réveilla son compagnon en arrachant presque le palefrenier ensommeillé à son épaisse couverture et lui donna une petite tape sur le visage.

— Écoute, Chanson, je vais dans les bois.

— Mais, mais...

— Ne commence pas à bafouiller, le prévint Ranulf. Fais savoir à Sir Hugh que je suis allé voir Horehound. J'espère être revenu peu après midi.

— Mais la forêt vous fait peur.

— Eh bien, il est temps que ça cesse ! Et, pendant mon absence, tu suivras « Maître Longue Figure » comme son ombre.

Ranulf prit sa chape et s'en fut. Sa monture, toute sellée, l'attendait dans le baile. Il l'enfourcha et, traversant la cour extérieure, franchit le pont-levis. Sur le chemin devant le château la neige montait bien au-delà des chevilles ; la matinée était grise, mais le clerc se consola en voyant que les nuages s'étaient dissipés et que, peut-être, le pire était passé. Il regarda la rangée d'arbres et, réprimant sa peur, laissa son esprit revenir en arrière. Il avait vu ou entendu quelque chose la veille, mais ne parvenait pas à s'en souvenir. Il se rappela le cadavre du Français étendu au pied des marches, le sang qui s'écoulait comme du vin s'échappant d'une coupe, puis il pensa à Corbett

s'abritant dans la ruine pendant que l'arbalétrier visait avec soin. Il flatta l'encolure de son cheval.

— Bon, nous verrons bien qui vous êtes ! dit-il à voix basse.

Il pénétra sous le couvert et laissa sa monture avancer avec prudence sur le sentier enneigé. De temps à autre il croisait quelques voyageurs solitaires. Un colporteur, capuchon relevé, face protégée, portant haut sa balle sur les épaules, cheminait vers Corfe. Il leva à peine les yeux quand Ranulf passa. L'écuyer parvint à l'église, silencieuse sous sa couverture de neige. Les croix et les pierres tombales noircies du cimetière se dressaient, sombre rappel de la brièveté de la vie. Il talonna son cheval. Il ne voulait pas le fatiguer, mais désirait pourtant sortir de la forêt avant que la lumière commence à décliner ou qu'il y ait une nouvelle chute de neige. Il craignait de s'égarer.

Arrivé à *La Taverne de la Forêt*, il laissa sa monture dans la cour pavée. La grand-salle était ouverte et il fut heureux de retrouver le gamin à qui Corbett avait donné une piécette la veille. Le valet installa le nouveau venu au coin de l'âtre. Le feu était presque mort et, comme le fit remarquer le garçon, l'auberge était aussi glacée que la neige dehors. Il apporta un pichet de bière et du pain rassis que Ranulf entreprit de mastiquer tout en avalant des gorgées de bière pour le ramollir dans sa bouche.

— Aimerais-tu gagner une pièce d'argent ? dit-il à voix basse au serviteur tapi comme un chien devant lui.

Le gamin écarquilla les yeux.

— Trois pièces d'argent.

— Trois pièces d'argent ! s'exclama le valet en s'écartant furtivement. Seriez-vous de ces hommes étranges qui préfèrent les fesses d'un garçon aux seins d'une bachelette ?

Ranulf se mit à rire.

— Que nenni ! Je voudrais que tu m'accompagnes. Tu monteras en selle devant moi. J'aimerais que tu me conduises dans la forêt à un endroit où je pourrais rencontrer Horehound.

— Je ne le connais point.

— Oh, que si ! rétorqua Ranulf. Je sais comment vivent les hors-la-loi. Ils se rendent toujours à la taverne la plus proche pour vendre ou acheter, pour obtenir des renseignements. Je parierais une pièce d'argent que tu t'es déjà assis avec Horehound sous les arbres, n'est-ce pas, petit ?

— Trouvez-le vous-même !

— Trois pièces d'argent, répéta le clerc qui posa sa chope et sortit son escarcelle. Une tout de suite, une quand nous le verrons et une en revenant.

Les yeux du valet s'arrondirent de stupeur.

— As-tu des parents ? s'enquit Ranulf.

— Ils sont morts il y a cinq hivers, répondit le garçon sans quitter les pièces des yeux. Je travaille céans, pour Maître Reginald.

Il désigna une table au bout de la salle.

— Je dors là-dessous la nuit et je mange les rogatons qu'on me donne.

— Trois pièces d'argent, répéta derechef Ranulf, et je te trouverai un emploi au château. Tu n'auras pas besoin de revenir ici. Qu'en dis-tu, mon garçon ? Clerc de la cuisine et habits propres.

Il montra les lambeaux de cuir qui enveloppaient les pieds de son interlocuteur.

— Et une bonne paire de bottes.

Le gamin bondit. En un clin d'oeil, il s'empara de la pièce, traversa la grand-salle à toutes jambes et revint avec une chape élimée et un pitoyable petit ballot.

— Parfait, dit Ranulf en se levant.

— J'ai encore une tâche à accomplir. Maître Reginald me recommande sans cesse de ne jamais éteindre le feu le matin...

Le gamin souleva sa tunique usée et, abaissant ses chausses, urina dans l'âtre, puis, dansant comme un diabolotin jailli de l'Enfer, il suivit Ranulf jusqu'à sa monture.

Le clerc de la Cire verte l'aida à monter en selle et s'installa derrière lui. Le garçon empestait, ses cheveux étaient poisseux de graisse et, sous ses vêtements, Ranulf pouvait sentir son corps efflanqué et ses bras osseux. Il se retrouva, quelques instants, des années en arrière quand, vêtu de haillons, il se battait dans les ruelles et les venelles près de Whitefriars. Il était bien aise d'avoir emmené le valet ; il craignait moins la forêt et encore moins de s'égarer. Le gamin jacassait comme une pie, dévoilant tous les secrets de la taverne, expliquant que Maître Reginald était un tyran, mais, servile, il flattait les étrangers qui allaient et venaient à leur gré et mangeaient comme des seigneurs. Ranulf écoutait, tout oreille. Il ne voulait pas presser le gamin qui, pour une pièce d'argent, aurait raconté n'importe quel mensonge sur l'aubergiste. Il était si captivé que ce fut un choc quand il se rendit compte combien la forêt était dense. Nul signe de vie, sauf, parfois, le croassement d'un corbeau ou un bruissement dans les fourrés. Il se crut, une fois, perdu, mais l'enfant montra leur chemin sous les arbres et déclara qu'ils étaient en sécurité. Ils parvinrent à un petit croisement où une sente coupait leur chemin. Le valet se laissa glisser à terre et leva sur Ranulf des yeux ronds de hibou.

— Restez ici, lui conseilla-t-il. Ne bougez pas. Je serai de retour en un rien de temps.

Puis il disparut, quittant le chemin, s'enfonça dans les halliers et l'ombre sous les arbres. Ranulf n'avait pas le choix : il devait attendre.

Il eut envie de continuer sa route. Ce n'était pas tant la pénombre, la neige ni le ciel qui s'assombrissait au-dessus de sa tête qui le mettait mal à l'aise, mais ce silence menaçant, comme si on l'épiait de sous le couvert en attendant qu'il commette une erreur. Son cheval frappa le sol du sabot et hennit, et le bruit résonna comme un claquement de fouet. Ranulf mit pied à terre et entrava sa monture, qui, sentant l'inquiétude de son maître, se montrait nerveuse. Il lui flatta l'encolure en lui parlant avec douceur pour la rassurer et tenta de maîtriser les battements de son propre coeur. Il pensa à Lady Constance et se demanda si elle lui accorderait un gage, un léger baiser peut-être, un frôlement de lèvres. Son cheval hennit derechef et s'agita. Ranulf entendit un cliquetis et pivota sans brusquerie. Six hommes déguenillés, le capuchon en loques relevé, se tenaient là. Trois d'entre eux étaient armés d'épées et de haches et le chef, ainsi que les deux pendards qui l'encadraient, levaient leurs arbalètes, carreau enclenché dans l'arbrier, corde tendue.

— Vous avez un beau cheval. Nous pourrions le prendre ainsi que la selle et le harnachement et tout vendre dans la ville la plus proche. Et vos armes. Vous possédez aussi des pièces d'argent.

— C'est vrai, vous le pourriez, les avertit Ranulf, et les hommes du roi vous pendraient. Est-ce vous, Horehound ? Je suis Ranulf-atte-Newgate, clerc de la Cire verte, émissaire du souverain. Je suis venu vous proposer sa grâce.

Le valet surgit, lesté comme conil, de derrière un buisson :

— Je vous l'avais dit, je vous l'avais dit ! Je vous avais bien dit qui c'était !

Les arbalètes s'abaissèrent. Le chef des coquins fit un pas en avant et repoussa sa capuche et la guenille qui couvrait sa bouche et son nez. Il avait un visage sale et émacié, un nez un peu de travers, une balafre sur la joue gauche et des cheveux gris coupés ras. Sa moustache et sa barbe étaient crasseuses et collées par la graisse, ses yeux perçants et vifs. Horehound tendit sa main enveloppée de chiffons. Ranulf la prit et, la serrant avec force, attira l'homme vers lui. Il lut un éclair de terreur dans les yeux du larron.

— Non, n'ayez pas peur, le rassura-t-il. Je ne suis point ici pour vous capturer. Le jour où vous nous avez rencontrés, ajouta-t-il avec l'ombre d'un sourire, dans le cimetière de St Pierre, vous avez fait allusion à l'« horreur dans la forêt ». Que vouliez-vous dire ? Vous savez quelque chose, n'est-ce pas, au sujet des jouvencelles qui ont été assassinées ?

— Je sais beaucoup de choses, répondit le chef des bandits en se tournant vers l'homme qui se tenait à sa droite. Hein, Hemlock ? N'est-ce pas vrai, Milkwort ?

Ses deux compagnons acquiescèrent d'un grognement.

— C'est bien un pardon total que vous nous promettez ?

— Pour chacun d'entre vous, confirma le clerc. Une grâce complète et l'amnistie, plus de l'argent pour vous aider à repartir d'un bon pied.

Le hors-la-loi fouilla sous ses haillons et sortit la croix grossière qui pendait à son cou. Il la posa dans la main de Ranulf.

— Elle a été trempée dans l'eau bénite et bénie par un prêtre. Prêtez serment et venez !

Ranulf n'oublia jamais le trajet haletant qui s'ensuivit à travers la forêt glacée. Les filous laissèrent le valet avec l'un d'entre eux pour garder le cheval et, en file indienne, Ranulf derrière le chef, ils pénétrèrent sous les arbres. C'était un endroit habité depuis toujours par les elfes, les lutins et les démons, lui confièrent les malandrins. Ranulf dissimula sa peur. Les arbres étaient serrés comme s'ils voulaient le cerner et le retenir prisonnier, des branches verglacées se tendaient pour tirer sur son capuchon et retenir sa chape. Ronces et épineux enneigés lui entravaient les chevilles. Il ne comprenait pas où ils allaient ; en fait, il était perdu bien que Horehound trottât comme un lévrier en s'arrêtant de temps à autre pour demander à Ranulf de le suivre de plus près quand ils évitaient une fondrière ou un bas-fond gelés. Il arrivait qu'un animal soit débusqué ou qu'un oiseau s'envole des branches. Le coeur du clerc battait alors la chamade et la sueur perlait sur son visage. Ils traversèrent une trouée sinistre où le ciel n'était plus que bandes de lumière entre les arbres, puis replongèrent sous le sombre couvert en empruntant des sentes aussi trompeuses et dangereuses que les ruelles de Londres. Ils s'arrêtèrent enfin au bord d'une clairière et les hors-la-loi, peu désireux d'aller plus loin, se déployèrent derrière Ranulf.

— Ils ont peur, railla Horehound, mais moi pas.

Et il repartit.

Soudain, dans la clairière, ils tombèrent sur l'« horreur dans la forêt ». Ranulf devina que, malgré la récente chute de neige, quelqu'un était venu ici il y avait peu. Horehound désigna la macabre découverte et, l'entraînant à nouveau sous les arbres, le conduisit au bord du marécage pour lui montrer la seconde dépouille. Le temps qu'ils parviennent à la fondrière, Ranulf avait envie de vomir devant ce qu'il venait de voir : une jouvencelle, chair décomposée, yeux cavés, joues creusées. Il conclut avec Horehound, avant de recouvrir les restes, qu'il s'agissait d'une jeune femme qu'on avait pendue à la branche du chêne qui se trouvait au-dessus d'eux. Le second cadavre était différent. Cette fois, les malandrins aidèrent à enlever neige et glace et à tirer le corps hors de la vase. Ranulf usa de la neige et du bord de sa chape pour nettoyer le visage tout en essayant d'éviter les yeux fixes. En tâtant la dépouille, il effleura le carreau fiché profond

dans la poitrine. Il ôta la boue avec son poignard et découvrit la blessure pourpre, la flèche empennée et le sang figé.

— Nous n'y sommes pour rien, déclara Horehound. Dans aucune de ces deux morts. C'est ce que nous voulions vous dire au cimetière. Nous ne voulons être ni accusés ni pendus pour l'assassinat de ces malheureuses filles.

— C'est pour cela que je suis venu, expliqua le clerc. Mon maître, Sir Hugh Corbett, aimerait vous parler.

— Je l'avais ouï dire, répondit le chef des truands. Maître Reginald, le tavernier, a ordonné aux serviteurs de faire passer le message, comme s'il était trop grand seigneur pour s'en charger. Je ne savais qu'en penser. Ça aurait pu être un piège, mais vous nous avez donné votre parole, pas vrai ?

— En effet.

Ranulf scruta l'homme accroupi devant lui, ses compagnons en demi-cercle autour d'eux. Il jeta un coup d'oeil au cadavre étendu dans la neige, à la chevelure, à la chair, aux habits et à la boue ensanglantés.

— Finir ainsi, commenta Horehound qui avait suivi son regard. Pas mieux qu'un conil...

Ranulf se releva et répéta son serment à haute voix. Puis il pria les hors-la-loi de ramener les dépouilles au château où il les accompagnerait. Le reste de la bande les rejoindrait plus tard. On leur donnerait des vêtements neufs, de la nourriture chaude, de l'argent et une grâce rédigée par l'envoyé du roi lui-même et scellée au nom de la Couronne, afin que personne ne puisse lever la main sur eux. Le clerc aurait aimé examiner les cadavres de plus près, mais il se rendait compte que le temps s'envolait, sentait qu'il avait très froid et était affamé. Il avait accompli la tâche qu'il s'était fixé et avait bien l'intention d'échapper à cette épouvantable forêt aussi vite que possible.

CHAPITRE IX

« Quand hommes et animaux sont furieux,
ils désirent blesser et ont l'âme méchante. »

Roger BACON, *Opus majus*.

Corbett contemplait les deux corps. On les avait dévêtus et lavés, puis le père Andrew, après les avoir bénis avec de l'encens et de l'eau, avait oint les cinq sens de saintes huiles. Il soupira, murmura des prières, avant de céder la place à Simon l'apothicaire qui, à présent, les examinait avec soin. Chanson et Bolingbroke s'étaient eux aussi retirés, chassés par la puanteur de la chair en décomposition. Le père Andrew avait laissé l'encensoir ouvert et le magistrat versa de l'encens sur les braises ardentes en respirant avec soulagement les bouffées de parfum. Lady Constance, qui s'était montrée moins délicate que les autres, avait aussi fait de son mieux en aspergeant les lieux d'eau de rose et en fournissant à Corbett et à Ranulf des pommes d'ambre.

L'arrivée de Ranulf avec les cadavres, si peu de temps après le service funèbre des autres victimes, avait provoqué désordre et consternation, choc et pleurs. On identifia sans tarder les restes. Maîtresse Feyner avait baissé les yeux sur le traîneau et s'était abîmée dans sa douleur. Son visage tordu par le désespoir muet de sa perte et son silence à serrer le coeur la rendaient plus pitoyable encore. Elle ouvrit la bouche pour parler, mais ne put trouver ses mots et se contenta de se cacher les yeux derrière ses mains pendant que ses amis l'entraînaient à l'écart. Les parents d'Alusia étaient restés un moment assis, le regard fixé sur la dépouille, puis sa mère s'était mise à hurler et devint si agitée que Lady Constance et sa servante, la tenant par les bras, durent l'emmener dans la salle des Anges.

Le courroux que Corbett avait ressenti devant la disparition de son écuyer se dissipa bientôt quand il comprit ce que Ranulf avait fait et comment il avait affronté sa peur. Ce dernier, véritable image de la Mort, avait franchi le pont-levis à cheval, faisant résonner le bois du martèlement des sabots. La garnison avait déjà été alertée par les sentinelles de la poterne, signalant des hommes qui sortaient de la forêt. Ranulf avait tenté de persuader Horehound et sa bande de

déposer les corps dans la cour du château, mais le pendard avait hoché la tête en signe de dénégation.

— Seulement jusqu'ici, avait-il déclaré. Quand nous aurons obtenu le pardon, j'irai au château recevoir la paix du roi.

Et toute la troupe disparut.

Sir Edmund avait envoyé une charrette pour récupérer les corps et les avait fait étendre sur un traîneau au seuil du portail de la cour intérieure. Craon et sa suite demandèrent à se retirer en chuchotant des condoléances. La foule autour du traîneau était devenue menaçante, sans mâcher ses mots pour rappeler à Corbett son serment de livrer le tueur à la justice.

— Eh bien, Messire ? s'enquit le magistrat en sortant de sa rêverie.

— Messire, répondit l'apothicaire d'un ton sec, les deux filles sont mortes. On peut dire que Phillipa...

Il la montra du doigt.

— ... devait être accorte et potelée de son vivant.

Il lui avait recouvert la figure d'une grossière toile de lin. Il avait pressé le ventre de la bachelette et examiné en détail la blessure violacée de sa gorge avant de passer à un examen soigneux des mains. Il se releva et, plongeant son nez et sa bouche dans un linge parfumé, prit une profonde inspiration.

— Je me suis occupé des morts sur les champs de bataille du pays de Galles et d'Écosse ; j'ai vu plus de cadavres...

Ses yeux larmoyants cillèrent.

— ... que certains ont vu de jours d'été, mais on ne s'habitue jamais à l'horreur. Phillipa s'est suicidée ; elle est montée sur le chêne et s'est servie du tissu de sa robe. C'est du chanvre, épais et grossier, solide comme une corde. Il n'y a pas d'autres blessures sur le corps, ni coup, ni contusion. Quand elle était en vie, sa chair devait être blanche comme du marbre, mais aussi douce et chaude. Une tendre jouvencelle.

Il s'approcha.

— Je n'annoncerai pas ça à haute voix, ajouta-t-il. On devrait lui faire un enterrement décent. Le père Matthew s'en occupera. Elle ne sera point traitée comme les suicidés qu'on ensevelit à un carrefour sous un gibet, un pieu planté dans le coeur.

— Y a-t-il autre chose ?

— Je ne suis qu'un apothicaire, Sir Hugh. Je ne suis point médecin.

— Quoique vous soyez, vous êtes fort intelligent.

— Phillipa était grosse, sans doute de peu de temps. Le bas de son ventre est gonflé. Je pense que ses menstrues avaient cessé depuis au moins deux mois ; peut-être est-ce la raison de son suicide : elle était

rongée de honte, ou du moins de ce qu'elle pensait être une honte.

— Et Alusia ? demanda le magistrat en regardant l'autre cadavre et le carreau sanglant gisant sous le traîneau de l'autre côté de l'apothicaire.

— La même chose que les autres, mais son assassin a dû être fort près ; c'est merveille que le trait ne lui ait pas transpercé le corps. Que faisait-elle dans la forêt, Sir Hugh ? J'ai ouï les rumeurs ; Alusia était terrifiée à l'idée de s'y rendre. Pourquoi une jeune femme qui est au fait de ces morts, qui a découvert une victime sur un sentier dans les bois, aurait-elle renoncé à la sécurité de notre forteresse ?

— Et si elle avait été tuée ailleurs ? observa le magistrat. On dit que le marécage se trouve près de *La Taverne de la Forêt*.

Ranulf alla s'appuyer au chambranle de la porte et respira l'air glacé.

— Comment expliquer qu'une fille se suicide, interrogea-t-il sans se retourner, parce qu'elle attend un enfant ? La mère de Phillipa adorait sa fille.

Il se mordilla les phalanges. Son trajet en forêt ne l'avait pas effrayé, mais il avait été fort mal à l'aise en ramenant les corps comme si les âmes des deux bachelettes avaient été retenues à la terre et se pressaient autour de lui, spectrales, en réclamant justice. Ce qu'il avait vu l'avait dégoûté. C'étaient ses semblables. Il avait grandi dans les ruelles fétides de Londres parmi des jouvencelles comme celles-ci. Elles étaient pleines de vie, avides d'amour, capables de tout pour faire leur chemin, réussir un bon mariage et s'installer. Pourquoi ce genre de fille se serait-elle pendue ? Concevoir un enfant était chose naturelle et, quoi qu'en dise l'Église, bénie par Dieu. Il se rappela ce que Chanson lui avait raconté sur la discussion entre son maître, le soldat et la rousse Marissa. Il imagina Phillipa, en ce dimanche matin d'automne, traversant la forêt pour retrouver son Goliard.

— Sir Hugh, voulez-vous m'excuser ?

Avant que le magistrat ait pu répondre, Ranulf traversait à grands pas le baile. Il avait décroché son baudrier de la patère à l'entrée de la pièce et s'en était ceint. Il s'approcha du puits où les serviteurs remplissaient leurs seaux. Le gamin de la taverne, accroupi devant un feu, rongeait avec gourmandise un morceau de viande et leva la main quand Ranulf l'aperçut. Ce dernier lui répondit en ignorant les regards furieux des domestiques.

— Marissa ! cria-t-il. Marissa, l'émissaire du roi voudrait encore te parler !

La servante rousse sortit du groupe, effarouchée par ce clerc au baudrier serré sur son justaucorps de cuir noir qui la fixait avec intensité de ses yeux de chat.

— Approche, ma fille, dit l'écuyer en la prenant par l'épaule. Je

veux te voir, ainsi que le garde nommé Martin, dans la salle du conseil au rez-de-chaussée du donjon. Tu sais où elle se trouve.

Il sortit son chapelet de son escarcelle.

— Je vais le réciter cinq fois. Trouve-toi là-bas avant que j'aie terminé.

En fait, Ranulf n'avait dit que quatre rosaires quand Marissa et Martin, hors d'haleine, apparurent sur le seuil de la froide pièce sombre éclairée seulement par un épais lumignon placé au centre de la table.

— Parfait, parfait, approuva-t-il en les faisant entrer.

Il ferma l'huis d'un coup de pied et poussa les verrous. Comme il tirait son épée et son poignard, la main du soldat effleura la dague pendue à sa ceinture.

— De grâce, ne fais pas ça, conseilla le clerc. Tu n'as rien à craindre si tu parles franchement. Je veux la vérité.

— À quel sujet ? bégaya Marissa qui chercha protection en se glissant derrière le garde.

Ranulf fit signe à Martin.

— Viens ici.

Ce dernier fit un pas en avant et Ranulf, l'attrapant par le bras, le poussa à l'autre bout de la pièce, puis posa sur son épaule le plat de son épée.

— Je n'ai fait aucun mal ! se justifia Martin.

— Si, à Phillipa, rétorqua Ranulf. En justaucorps de cuir et belles bottes, tu coquêtes avec les dames, n'est-ce pas ? Tu portes un ceinturon et tu parades comme nous. Phillipa vivait dans ses rêves. Toi et elle vous rencontriez. Savais-tu qu'elle était grosse ? Je te le dis à voix basse afin que cela reste entre nous. Mais, selon ma propre loi, l'alternative est la suivante : coupable ou très coupable. Coupable : toi et Phillipa aviez des rapports amoureux et elle est tombée enceinte. Très coupable : toi et elle aviez des rapports amoureux, elle était grosse et maintenant tu vas me mentir.

Martin, l'air contrit, lui rendit son regard.

— Ce n'est point un crime, reprit Ranulf. Je ne prétends pas qu'elle s'est tuée à cause de ça. Je crois d'ailleurs connaître les raisons de son suicide. Mais es-tu le père de son enfant ?

L'homme se mit à trembler et le clerc abattit à grand bruit et avec dextérité son épée sur l'autre épaule de son interlocuteur.

— Que Dieu me protège, avoua le garde, mais il était sans doute de moi. Elle était vierge quand je l'ai rencontrée. Elle avait la cervelle farcie de rêveries et de sornettes. C'était après la Saint-Jean. Je l'ai suivie en forêt. J'avais emporté du vin et du pain, mais ensuite...

— T'es-tu vanté de ta conquête ?

— Je n'ai point osé, confia Martin en lançant un coup d'oeil vers

Marissa assise au bord d'un banc.

Le clerc suivit son regard.

— J'avais peur, expliqua le garde. Maîtresse Feyner n'est pas accommodante. J'ai joué le rôle de son Goliard. Je ne savais que faire et puis Phillipa a disparu.

— Les autres jouvencelles ne l'aimaient guère, n'est-ce pas ?

Martin hocha la tête.

— Phillipa était une rêveuse, répondit-il d'une voix rauque. Elle avait prêté l'oreille aux contes sur les chevaliers et les seigneurs. Elle connaissait même la légende d'Arthur. Elle savait déchiffrer le livre de corne⁽¹⁷⁾, compter jusqu'à cent et lire le missel. Elle apprenait même un peu de latin et de français.

— Et les autres jouvencelles se gaussaient d'elle ?

— Elles la raillaient, c'est vrai. Elles la tourmentaient comme des moineaux harcelant une chouette surprise en plein jour.

Ranulf rengaina son épée.

— Et, bien entendu, dit-il avec un sourire amer, une fois qu'elle se fut enfuie, elles ont mis ça sur le compte de ses baguenauderies.

Le clerc prit Martin par l'épaule.

— Dans ta misérable vie, pars un jour en pèlerinage. Rends-toi, pieds nus, jusqu'à un sanctuaire, dépense du bon argent et fais chanter une messe pour l'âme de cette femme et de son enfant, morts avant que la destinée que Dieu leur réservait ait pu s'accomplir.

D'un geste, Ranulf renvoya Marissa et Martin et attendit qu'ils soient sortis. Il moucha la chandelle, quitta le donjon et se dirigea à grands pas vers le dépositaire. Il fut surpris de trouver devant la porte Lady Constance et sa suivante, en grande conversation avec son maître.

— Lady Constance a tout avoué, plaisanta le magistrat. Elle reconnaît que le soir où Monsieur Crotoy a trépassé, elle t'amusait.

— Lady Constance ne saurait onc être source d'amusement, releva Ranulf en s'inclinant, et tout est de ma faute.

Le sourire rayonnant de la jeune femme lui fit battre le coeur plus vite.

— Nous parlions d'un gage, je crois ? murmura-t-elle.

Ranulf rougit.

— Je me sentais coupable, reprit Lady Constance, puis je me suis souvenue de quelque chose. Tôt, le matin où Monsieur Crotoy est mort, ma servante et moi lui avons rendu visite. Il paraissait fort bien disposé. Je voulais l'interroger sur la mode de Paris. Nous avions oui parler de nouveaux habits et de nouvelles coiffures. Monsieur Crotoy a été charmant et des plus serviables. Il nous a conduites dans sa chambre où nous avons partagé du vin et un plat de massepain. Quand nous sommes allées chez lui, la porte extérieure était fermée à

clef.

— Je me suis posé la question, remarqua Corbett. Comment Louis a-t-il pu entendre frapper à l'huis ?

— Oh, c'est fort simple, Sir Hugh ! Le couloir entre les deux portes fait écho ; on entend le moindre bruit. Je le sais, car, dans mon enfance, je m'y cachais pour échapper à ma mère. Avez-vous aussi remarqué, Sir Hugh, que dans la porte extérieure il y a une étroite grille, une petite trappe ? Vous relevez le vantail et regardez à travers pour voir qui est là. Quand Monsieur Crotoy nous a reçues, je l'ai taquiné sur sa manie de clore les portes. Il m'a répondu que, s'il pouvait agir à sa guise, il aurait aussi posé des verrous sur celle de l'extérieur. Je me suis enquis de ce qu'il craignait, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en se tournant vers sa suivante qui acquiesça. Ne faisait-il point confiance à mon père ? Pensait-il que tous les Anglais portaient une queue ? Monsieur Crotoy a fait une étrange réponse : il m'a assuré qu'il avait toute confiance en mon père et a aussi évoqué avec beaucoup de chaleur son amitié avec vous, Sir Hugh. Il a ajouté que, depuis le trépas de Monsieur Destaples, il redoutait ses propres compagnons plus que tous les autres et avait juré qu'il ne laisserait aucun d'entre eux pénétrer dans sa chambre. Il a fort insisté là-dessus et l'a répété au moins deux fois.

Quand nous sommes reparties, il nous a emboîté le pas pour fermer la porte extérieure derrière nous.

Elle haussa les épaules.

— J'ai pensé que je devais vous en informer.

Elle fit une révérence au magistrat, un clin d'oeil à Ranulf qu'elle honora d'une légère tape sur l'épaule et s'en fut.

Corbett la regarda s'éloigner, sourcils froncés.

— N'est-ce pas bizarre, Ranulf, que cette vipère de Craon prétende avoir rendu visite à Louis ? Crotoy était très prudent ! Il ne se serait pas montré aussi courtois envers Craon qu'il l'a été envers Lady Constance. Alors pourquoi le Français ment-il ? Il soutient s'être rendu chez Louis, mais je n'en crois rien.

Ils entrèrent dans le dépositaire où, sous des draps de toile, gisaient les dépouilles. Corbett se signa et était sur le point de partir quand il remarqua que les vêtements des deux jouvencelles se trouvaient en tas sur le sol. Il s'approcha pour les fouiller. L'exposition aux éléments dans la forêt avait élimé et décoloré ceux de Phillipa. Le seul objet personnel qu'il découvrit fut un petit chapelet formé de onze grains qu'on pouvait passer au poignet. Les habits d'Alusia étaient imprégnés de boue. Le magistrat, après avoir enfilé ses gants, en secoua chaque pièce et poussa un cri de surprise devant l'objet qui tomba de l'épaisse robe de serge. Il le ramassa. C'était un morceau de bois autour duquel on avait enroulé des bouts de fil de fer afin de

former une poignée. Il réussit à glisser trois de ses doigts dans le trou. Il examina l'outil avec curiosité.

— Qu'est-ce donc, Ranulf ?

— D'où cela provient-il ? interrogea l'écuyer.

— La robe d'Alusia est épaisse ; c'était pris dans l'étoffe, expliqua Corbett en montrant l'extrémité pointue du fil de fer.

Ranulf l'emporta sur le seuil et le regarda dans tous les sens.

— C'est une brosse sommaire, déclara-t-il. Du genre dont on se sert pour enlever la boue et la saleté. Une fois le tissu trempé, on fait partir la crasse en frottant. Ma mère en possédait une. Elle la portait attachée à la taille par une cordelette. Alusia l'avait sans doute le jour où on l'a assassinée.

Corbett sentit un frisson d'excitation lui parcourir l'échine.

— Je me demande... murmura-t-il. Ranulf, va te renseigner. Où travaillait Alusia ? Lavait-elle les vêtements ?

Pendant que son écuyer se mettait en quête sans tarder, le magistrat rentra dans le dépositaire et resta debout devant les cadavres ; les yeux clos, il pria pour que sa découverte se révèle utile.

— Sir Hugh !

Il ouvrit les paupières. Ranulf était de retour.

— Alusia travaillait à la dépense. Elle n'a jamais été chargée de la buée.

— Maîtresse Feyner dirige les lavandières, Ranulf, chuchota Corbett.

Il se signa et ils quittèrent le dépositaire.

— Va la quérir. Conduis-la dans ma chambre, mais rassure-la.

Le magistrat était assis dans une chaire devant le feu quand Ranulf introduisit Maîtresse Feyner. Il se leva pour l'accueillir, serra les fortes mains de la visiteuse et la guida vers une chaire face à la sienne. Bien que Maîtresse Feyner eût pleuré à en avoir les yeux rouges, elle était sur ses gardes et tendue.

— Vous êtes veuve, Maîtresse Feyner. Votre époux était charpentier.

— C'est vrai, et fort bon charpentier.

— Il était aussi arbalétrier, continua Corbett, et avait servi dans les aimées du roi.

— Que voulez-vous dire ?

— Possédez-vous encore son arbalète ? Et son carquois ? Peut-être deux ou trois carreaux ?

La femme ne pipa mot, mais tourna la tête vers Ranulf.

— Je ne veux pas parler en sa présence, dit-elle en le désignant. Je n'aime pas ses yeux.

Le magistrat jeta un coup d'oeil à son écuyer et, d'une petite grimace, lui signifia d'attendre dehors. Quand il fut sorti, Corbett

s'approcha de son interlocutrice.

— Maîtresse Feyner, Phillipa était votre fille unique. Un homme ne pourra jamais comprendre ce qu'est l'amour maternel. Vous saviez ce qui se passait, n'est-ce pas ? Votre fille se montrait intelligente à l'école ecclésiastique, elle comptait bien et savait lire, mais les autres jouvencelles ne l'aimaient pas. Les choses ne firent qu'empirer, surtout quand Phillipa se mit à évoquer un mystérieux Goliard, un chevalier sans terre qui vivait dans la forêt. En réalité, ce Goliard n'existait pas. Phillipa était une rêveuse, très éprise de Martin, le soldat. Saviez-vous...

Il s'interrompit, se demandant comment apprendre à cette mère ce que Ranulf lui avait glissé en hâte pendant qu'elle attendait dehors.

— Quoi donc ? s'enquit-elle en tendant la main vers le feu sans quitter le clerc des yeux. Qu'allez-vous dire, Messire l'envoyé du roi ? Qu'elle fleuretait avec Martin, ce qui rendait les autres plus jalouses encore ? Et alors ?

— Vous n'ignorez point ce que je vais dire, répondit Corbett. Ces bachelettes, par leurs constantes persécutions, leurs cruelles railleries, ont poussé Phillipa à se rendre dans la forêt. Elles l'ont rendue folle. Dieu seul sait en vérité ce qui s'est passé dans les vertes ténèbres. Phillipa s'est suicidée. Vous l'avez deviné, n'est-ce pas ? Vous, la mère aimante, vous avez compris qu'elle ne reviendrait jamais plus.

Maîtresse Feyner tenta de répondre, mais ne parvint pas à maîtriser le tremblement de sa lèvre. Sous le masque rude, elle avait blêmi.

— Même après sa disparition, reprit Corbett d'un ton uni, ragots et moqueries ne cessèrent pas. Avez-vous ouï murmurer « Bon débarras » ? Vous étiez éperdue, accablée de désespoir. Et quand votre peine s'est transformée en ire, vous l'avez bien caché. Vous faites partie des serviteurs du château, et je pense qu'il en a été ainsi toute votre vie. Il arrive, quand les armées sont en campagne, que les femmes les suivent. Votre mari a dû vous apprendre à vous servir d'une arbalète, à placer le carreau dans l'encoche, à tirer le treuil, à bien ajuster pour être prête. Il existe des arbalètes de toutes tailles. J'en ai vu une que l'on peut tenir dans une seule main ; mais les traits sont toujours mortels. Les années que vous avez passées courbée au-dessus des cuveaux pour frotter le linge vous ont rendue forte. Vos bras et vos poignets sont solides et musclés. Il vous serait facile d'utiliser ce type d'arme, surtout de si près.

La femme leva la main, mais le clerc continua :

— Vous saviez que votre fille était morte, chassée par les autres jouvencelles, traitée avec cruauté, injuriée. Alors vous leur avez déclaré la guerre. Vous vous êtes dit...

Il changea de position dans sa chaire.

— ... qu'il avait dû arriver quelque chose à Phillipa. Vous auriez aimé que l'on retrouve son corps, mais vous n'aviez plus aucun doute sur son destin et avez décidé que les coupables devaient être punies.

— En êtes-vous certain, Messire l'émissaire du roi ?

— Oh, j'en suis sûr ! Vous en aviez les motifs et les moyens : l'arbalète de votre époux.

— Je suis Maîtresse Feyner et non un soldat.

— C'est vrai, acquiesça Corbett, vous êtes Maîtresse Feyner, la lavandière. Qui vous aurait soupçonnée ? Vous évoluiez parmi ces jouvencelles comme un brochet parmi les carpes et choisissiez votre victime. Vous entendiez les bavardages : qui allait où, ce qu'elles avaient organisé, l'endroit où elles se retrouvaient. Vous bénéficiez aussi d'un certain statut au château. Vous pouviez attirer une bachelette ici ou là, dans un coin désert, comme les tas d'ordures ou les bâtiments extérieurs.

Maîtresse Feyner, tête basse, mains croisées sur les genoux, semblait tombée en pâmoison.

— Au château, vous disposez d'une charrette bâchée pleine de linge sale ou de panières de vêtements propres pour Maître Reginald. Vous pouvez la faire circuler alentour sous n'importe quel prétexte. Par exemple, collecter le linge ou exercer les chevaux. Qui fait attention à vous ? Qui a détecté la rage meurtrière qui bouillonne en vous ? N'est-ce pas, Maîtresse ?

Elle ne leva pas les yeux.

— J'ignore comment vous avez dupé les autres victimes, mais vous avez entendu Rebecca annoncer qu'elle se rendrait sur la tombe de son amie au cimetière de St Pierre-des-Bois. Vous avez proposé à Rebecca et à Alusia de profiter de votre véhicule. Ce matin-là, par une froide matinée de décembre, alors qu'il faisait à peine jour, Rebecca est arrivée la première et vous l'attendiez, arbalète toute prête. Elle n'avait même pas encore pris sa mante. Elle est morte sur le coup. Vous avez enveloppé son corps dans une toile et l'avez hissé sans peine dans la charrette où il serait bien caché. Je suis persuadé que quand nous examinerons le chariot, nous découvrirons des traces de votre terrible ouvrage. Alusia est arrivée, et, bien sûr, Rebecca n'était pas là. Vous avez perdu patience et êtes partie. Personne ne vous a arrêtée, personne n'a pensé que vous étiez une meurtrière, alors que les chevaux tiraient en fait un char mortuaire. Vous êtes arrivée à St Pierre, Alusia est descendue et s'est vite éloignée. Vous vous êtes alors rendue derrière la charrette, vous avez soulevé le rabat, sorti le cadavre enroulé dans sa toile, puis ôté le drap et déposé le corps au bord du chemin. Vous n'avez été vulnérable et exposée que quelques secondes, puis vous êtes partie.

— On aurait pu me voir, objecta la lavandière d'une voix rauque

et râpeuse.

— Vous voir ? Qui donc ? J'ai suivi ce chemin, il est trop près pour que l'un des hors-la-loi s'y aventure. La vue est dégagée devant et derrière, et le mur du cimetière vous cachait du père Matthew enfermé dans sa maison sise derrière l'église. Vous aviez une autre victime à votre tableau, mais vous étiez prudente dorénavant. Les envoyés du roi étaient arrivés à Corfe. J'ai juré, alors avec insouciance, d'abattre le tueur. Vous avez peut-être décidé de cesser tant que je serai là, mais Alusia était dangereuse. Elle avait peut-être vu ou entendu quelque chose en se rendant au cimetière. Elle avait pu s'étonner que ni vous ni elle n'ait aperçu la dépouille sur la route de l'église. Vous saviez qu'elle ne quitterait jamais la forteresse. Et, grâce aux ragots, vous n'ignoriez rien de ses amours avec Martin. Alusia était nerveuse, tendue comme la corde d'un arc. Lui avez-vous transmis un faux message, de la part de Martin, demandant à la rencontrer en tel ou tel endroit, en un lieu désert ? Si les choses se passaient mal, vous pouviez toujours prétendre vous être trompée ou avoir été abusée. Vous l'avez attendue ce soir-là, peut-être dans le nid d'amour habituel des amants, le couloir éboulé qui conduit aux anciens souterrains. Vous l'avez tuée, avant d'envelopper sa dépouille et de la cacher. Mais vous avez commis une erreur.

Le magistrat prit la brosse de fer dans la sacoche derrière lui et mit l'objet sous le nez de son interlocutrice.

— Les morts ne sont point des observateurs passifs, Madame ; il arrive qu'ils nous aident. Vous avez fait une faute : on a trouvé une de vos brosses dans les habits d'Alusia. Pourquoi l'avait-elle ? Elle n'a jamais travaillé à la buée.

Maîtresse Feyner leva la tête et sourit avec douceur.

— Comme vous êtes intelligent, Messire !

Le sourire s'évanouit.

— Comme vous êtes intelligent, répéta-t-elle. Je ne sais vraiment pas ce qui n'allait pas chez ma Phillipa. Il m'arrivait de penser qu'elle était grosse, mais si elle l'avait été, elle me l'aurait dit, n'est-ce pas ? Elle était intelligente, Messire l'envoyé du roi. Oh, elle avait ses façons bien à elle, ses rêves et ses folles idées ! Elle écoutait avec trop d'attention les récits de chevaliers mystérieux que contait Lady Constance, mais elle avait l'esprit vif, ma Phillipa, elle était fine comme l'ambre. Elle ressemblait à son père, oui, qui avait combattu avec une arbalète, mais était aussi habile charpentier. Il pouvait sculpter le bois et fabriquer de si belles choses ! Le père Matthew la complimentait. Elle comprenait un peu le latin et le français et il lui apprenait à lire au lutrin dans l'église. C'est ce qui a tout déclenché. Ces harpies la jalousaient ! Elles la harcelaient, la persécutaient ! Au dernier dimanche des moissons, pendant la messe, j'ai vu leurs regards

rancuniers, j'ai entendu leurs ricanements étouffés. Phillipa, toute pâle, a quitté l'église en disant qu'elle avait des nausées. Je ne l'ai jamais revue. Sir Edmund s'est montré compatissant. On a fait des recherches, mais je connaissais ma fille.

Elle se frappa la poitrine.

— Là, dans le sanctuaire de mon coeur, je savais qu'il lui était arrivé quelque chose. Les semaines ont passé et Phillipa n'est pas revenue ; j'ai accepté l'idée qu'elle était morte et l'ai pleurée en silence. J'ai ouï ragots et rumeurs au sujet de ce vaurien qui se prétend soldat.

Maîtresse Feyner, les yeux fixés sur un point au-dessus de la tête du magistrat, laissait déborder la haine tapie dans son coeur.

— Cette horde de gueuses ne l'a jamais pleurée, n'a pas versé une larme, personne ne m'a consolée, personne n'a jamais porté le deuil. Je savais qu'elles étaient coupables. Je les tenais pour responsables.

Elle regarda le magistrat et cilla.

— En fin de compte, ce fut si facile ! L'arme de mon mari était propre et graissée. J'avais trois carquois de carreaux ; j'ai juré d'en faire bon usage. J'ai commencé par celles qui bavassaient et ricanaient le plus. Elles étaient comme des mouches sur un pot de miel : si sottes, si aisément piégées... Rebecca, qui se coulait auprès de la charrette quand elle était dans l'appentis pendant que je chargeais le linge de Maître Reginald. Elle était toute à sa visite de la tombe de son amie. Des larmes forcées aux yeux, sa stupide bouche crispée par le chagrin. Le chagrin ?

Maîtresse Feyner cracha le mot, s'adressant au clerc comme s'il avait été son complice.

— Le chagrin ? Elle n'avait pas une seule fois posé la moindre question sur ma Phillipa, ma fille qui n'avait pas de tombe. Je l'ai tuée sans aucune difficulté dans cet endroit sombre.

Elle s'interrompt, s'approuvant elle-même d'un signe de tête.

— Vous avez raison. La charrette est haute, il est facile d'y dissimuler un corps.

Elle eut un rire cinglant.

— Elle voulait rendre visite à son amie ; je me suis dit : « Eh bien, pourquoi ne pas la rejoindre ? » Quant à Alusia...

Elle haussa les épaules.

— ... elle avait pu être témoin de quelque chose, aussi ai-je prétendu que Martin l'attendait près du porche en ruine. Dommage qu'il ne s'y soit pas trouvé, lui aussi. Il est autant coupable que les autres.

— Vous l'avez laissée là-bas ? s'enquit le magistrat.

— Oui. Le lendemain, avant l'aube, j'ai décidé de donner de l'exercice aux chevaux. Personne ne m'a remarquée. Pourquoi l'aurait-

on fait ? On n'avait même pas pris la peine de rechercher sérieusement ma fille. Il faisait sombre et brumeux. J'ai emporté le cadavre dans la charrette jusqu'au marécage.

Elle soupira.

— J'ai cru qu'il coulerait, mais au fond peu m'importe. On a retrouvé Phillipa, elle est de retour et quant à vous, Messire...

Maîtresse Feyner se leva et tendit les mains comme si elle s'attendait à ce qu'on les lui liât. Corbett, surpris, se rencogna dans sa chaire et, agile comme un chat, la lavandière bondit. Elle s'empara du tisonnier en fer qui se trouvait près de la cheminée et le balança en visant la tête du clerc. Il se jeta en avant, tête baissée, et la barre de fer siffla au-dessus de lui. Il tenta d'arrêter son assaillante, mais elle avait déjà lâché son arme et courait vers la porte.

— Ranulf !

Maîtresse Feyner ouvrit l'huis d'un coup et Corbett se lança à sa poursuite. C'est alors qu'il se rendit compte que son écuyer n'était pas là, mais au pied des marches qu'il monta quatre à quatre, alarmé par le vacarme et le claquement de la porte. Maîtresse Feyner tourna à droite et, suivie des deux hommes, s'élança dans l'escalier à vis. Les marches étaient raides et tournaient abruptement en suivant le mur. Corbett avait un peu le vertige alors que la lavandière fuyait d'un pied léger devant lui. Elle s'arrêta sur le palier pour jeter derrière elle des morceaux de bois empilés dans l'embrasure d'une fenêtre qui dévalèrent à grand fracas, gênant ainsi l'avancée du clerc. Ranulf et lui s'en débarrassèrent à coups de pied et, avant qu'ils puissent l'apercevoir à nouveau, elle avait atteint le sommet, franchi la porte et fait irruption sur le toit de la tour. Elle voulut verrouiller l'huis de l'extérieur, mais dans sa hâte fut incapable de tirer la barre de fer rouillée. Corbett s'arrêta pour reprendre haleine. Sa main moite de sueur glissait sur la paroi moisie. L'odeur âcre de ce vieux bâtiment et l'air chargé de poussière le firent tousser et crachoter.

— Je la veux vivante, Ranulf ! déclara-t-il en posant la main sur le loquet. Elle ne peut pas s'enfuir. Je veux savoir pourquoi elle m'a attaqué.

Une rafale de vent glacé les accueillit quand ils poussèrent la porte. Maîtresse Feyner était près des remparts, adossée contre un créneau. Sourire aux lèvres, elle paraissait calme. Corbett s'avança avec précaution sur la dure couche de glace.

— Rendez-vous ! cria-t-il. Rendez-vous à la justice du roi !

Il lui fit signe de la main en s'approchant.

Là lavandière se hissa sur le créneau et, prenant appui sur les merlons de part et d'autre, s'arc-bouta contre le vent qui faisait voler ses cheveux et sa robe.

— Je vous en prie, supplia le magistrat, grâce et justice vous

seront rendues.

— Qu'importe, Messire ? rétorqua-t-elle. Qu'importe quoi que ce soit, à présent ?

Et déployant les bras comme si c'était des ailes, elle se jeta dans le vide.

Corbett et Ranulf, dérapant sur la glace, s'approchèrent. Prenant appui sur les remparts, ils se penchèrent pour regarder. Elle gisait sur le sol, sombre forme disloquée sur la neige. Une flaque foncée enveloppait déjà sa tête comme un nuage noir. Des gens accouraient en s'interpellant.

— Que Dieu ait pitié d'elle, murmura le magistrat. Qu'il lui donne la paix.

Ils redescendirent le dangereux escalier. Corbett prit le temps de fermer sa chambre à clef avant de rejoindre le baile où Sir Edmund et Bolingbroke les attendaient.

— Je leur ai narré ce qui était arrivé, chuchota l'écuyer. Sir Edmund a fait chercher des preuves supplémentaires.

Le magistrat baissa les yeux vers le ballot qui se trouvait aux pieds du gouverneur : un drap maculé de taches noires, une arbalète propre et huilée et une sacoche de cuir pleine de carreaux.

— Nous les avons découverts, expliqua Sir Edmund, l'arbalète dans un trou sous le plancher de sa chaumine et le drap plié avec soin dans sa charrette. C'est diabolique !

Il se détourna et cracha.

— Non, corrigea Corbett. Ce n'est qu'une malheureuse rendue folle par le chagrin, le désir de vengeance et la haine.

Il leva les yeux vers le ciel chargé de neige.

— En tout cas, ce macabre ouvrage est terminé ; mais nous avons encore du pain sur la planche.

Il donna une petite tape sur l'épaule du gouverneur.

— Enterrez-la de façon décente. Elle a péché, mais croyait du fond du coeur avoir été plus victime que coupable.

Une petite foule, avide d'explications, avait déjà commencé à se rassembler. Sir Edmund la dispersa d'un geste et Corbett entraîna ses deux compagnons dans sa chambre. Penché devant le feu, il se réchauffa quelques instants en se demandant s'il n'aurait pas pu agir autrement. Maîtresse Feyner avait tué, et tué à maintes reprises. Les gens du château auraient exigé que justice soit rendue et on ne lui aurait point fait grâce ; on l'aurait jetée dans un cachot puis traînée devant les juges itinérants, avant de l'attacher sur une claie à la queue d'un cheval et de la pendre à une potence ou, pire encore, de la brûler vive devant la porte de Corfe.

Ranulf apporta à son maître du vin coupé d'eau. Le magistrat le but à petites gorgées en tentant de se calmer.

— Nous ne verrons pas Craon aujourd’hui. Allons donc rédiger les lettres de pardon pour les hors-la-loi.

Les deux clercs marmonnèrent des protestations, mais quand Chanson survint ils commencèrent leur labeur. On lissa des morceaux de vélin à l’aide de pierre ponce. Corbett dicta le texte ; Ranulf et Bolingbroke le notèrent avant de le recopier de façon plus officielle et de le dater de la veille de la Saint-Nicolas, la trente et unième année du règne d’Édouard, premier du nom depuis la Conquête⁽¹⁸⁾. On fit fondre la dure cire rouge que Bolingbroke appliqua avec soin et largement sur les parchemins préparés. Corbett, après avoir ouvert le coffret de la chancellerie secrète et vérifié que ses propres codes s’y trouvaient, prit le précieux sceau pour en graver l’empreinte. On avait laissé des blancs dans les documents afin d’y insérer le nom des individus, mais ils proclamaient tous la même chose : « que X, ayant été pleinement pardonné et gracié, soit admis dans la paix du roi, ce pardon valant pour divers crimes, tels que braconnage, effraction de maisons et vol sur les grands routes... »

— Je dois m’en aller, déclara Ranulf. J’ai promis que je les rencontrerais pour confirmer à Horehound et à sa bande que tout se passerait bien. Je leur ai aussi proposé du ravitaillement.

Une fois Ranulf parti, accompagné de Chanson, le magistrat remit le coffret de la chancellerie secrète en place et, tentant d’oublier la sombre silhouette à la tête trempée de sang qui gisait dans la neige, prit le *Secretus secretorum* de frère Roger et le feuilleta. Il avait du mal à se concentrer. Malgré ce que la justice lui aurait infligé, il regrettait le trépas de Maîtresse Feyner et, plus encore, de n’avoir pu l’interroger sur les raisons de l’assaut meurtrier qu’elle avait tenté contre lui.

Il finit par se reprendre et se lança dans un ardent débat avec Bolingbroke sur la valeur du *Secretus secretorum* et du code employé par frère Roger. Plus il étudiait les étranges mots latins, plus il était convaincu que le franciscain avait inventé un chiffre particulièrement complexe. Bolingbroke et lui essayèrent toutes les variantes qu’ils connaissaient et le magistrat dut se contrôler pour ne pas révéler, par inadvertance, les codes dont il usait dans les lettres et les documents envoyés à ses agents en Europe. Ils tentèrent des combinaisons fondées sur la position, sur les roues et les tables de multiplication les plus compliquées, en examinant les figures verticales formées par les lettres dans un sens ou dans l’autre. Bolingbroke admit qu’il était presque certain que le chiffre de frère Roger reposait sur l’une d’entre elles. Mais il ne convainquit pas Corbett qui s’en tenait à la clef découverte par Maître Thibault à la dernière page : « *Dabo tibi portas multas* », « Je t’ouvrirai maintes portes ». Se rendant compte que les lettres de cette phrase étaient séparées, interverties et brouillées par l’introduction de groupes de caractères qui donnaient aux mots, d’une façon ou d’une

autre, un aspect latin, il isola ce qu'il appelait ces obstacles étrangers, mais quand il les appliqua à d'autres passages et sections du manuscrit, cela ne résolut en rien le mystère. Les deux hommes discutaient sans doute depuis une éternité et quand Ranulf, trempé de neige fondue, revint, le magistrat apprécia l'interruption.

— Oui, j'ai vu Horehound et son lieutenant Milkwort. Ils ont accepté de venir à Corfe après-demain pour recevoir la paix du roi. C'est curieux...

Ranulf s'assit sur une sellette pour enlever ses bottes.

— ... ils ne cessaient de grommeler contre Maître Reginald, le tavernier, qui les a chassés et contre le père Matthew, malade, qui se disait trop faible pour les féliciter de la bonne nouvelle. Sir Hugh ?

Il lui jeta un coup d'oeil. Corbett, observant avec grande attention la copie de *l'Opus tertium* que lui avait remise Craon, ne l'écoutait qu'à moitié. Il la posa sur le lit et alla quérir son propre exemplaire. Un doigt sur le texte, il compara les deux pages.

— J'ai trouvé, murmura-t-il en levant les yeux. Je sais au moins ça !

CHAPITRE X

« Il y a deux méthodes pour devenir savant :
le raisonnement et l'expérience. »

Roger BACON, *Opus majus*.

Jean Vervins s'emmitoufla dans sa chape et s'appuya contre le parapet du château de Corfe sans se soucier du froid mordant ni du vent glacial qui tirait sur son capuchon. Le chemin de ronde était glissant, mais Vervins n'avait pas peur. Dans sa jeunesse il avait servi sur une cogghe de guerre et avait arpenté des ponts périlleux qui se dérobaient sous le pied, roulaient et tanguaient sur des mers grosses. Il tourna à droite ; il était à l'abri là-haut. Dix pas plus loin une sentinelle, blottie contre le mur crénelé, se réchauffait les mains au-dessus d'un petit brasero. Surprenant le regard de Vervins, l'homme leva la main ; le Français lui répondit et se détourna pour contempler la campagne enveloppée de brume. Vervins, bien décidé à échapper à la lourde atmosphère que faisait régner Craon, avait monté les marches conduisant aux remparts en s'appuyant sur sa canne. Il n'aimait pas le clerc royal ; son arrogance lui déplaisait et, surtout, il était opposé à ce méli-mélo de billevesées. Il désirait de toute son âme être de retour à Paris, enfermé dans sa chambre bien chaude au fond de sa grande demeure de la rue Saint-Sulpice. Il voulait retrouver ses livres et ses recueils, se promener dans les rues étroites, rencontrer ses amis dans les auberges et les tavernes ou pouvoir à nouveau débattre de termes de loi dans les profondeurs des écoles de la Sorbonne.

Vervins avait étudié l'oeuvre de frère Roger et avait jugé que feu le franciscain n'était qu'un songe-creux et un fanfaron. Il se remémora la déclaration de l'*Opus minus* : « Nulle peste n'égale l'opinion du vulgaire. Le vulgaire, aveugle et méchant, est l'obstacle et l'ennemi de tout progrès. » Comment un disciple de saint François, un soi-disant érudit, pouvait-il mépriser autrui à ce point ? Pourquoi tout ce secret ? Il se souvint que frère Roger, bien qu'il eût précisé n'avoir jamais vu une machine capable de voler, avait pourtant ajouté : « Je connais cependant le sage qui en a conçu une. » Comment pouvait-il dire cela ? Qu'est-ce que ça signifiait ? Vervins s'accouda à la muraille et,

l'esprit ailleurs, se mit à arracher le lichen et la mousse qui la recouvraient. Il aimait par-dessus tout se promener dans les petites places de Paris où mimes et conteurs installaient leurs tréteaux improvisés et narraient légendes et histoires au grand ébahissement de la populace. En allait-il de même pour frère Roger ? Un homme qui faisait allusion à des merveilles, mais ne montrait jamais leur réalisation ? Les clercs anglais étaient aussi déconcertés que lui par le code du *Secretus secretorum*. N'était-ce que mascarade déguisée en érudition ? Y avait-il effectivement une clef ou était-ce une méchante farce de frère Roger ? Une façon de railler, de se gausser de ses collègues, en laissant accroire avec habileté que ce manuscrit contenait des révélations qui expliqueraient les merveilles décrites dans ses autres ouvrages ?

Vervins suivit le chemin de ronde du regard. Il avait envie d'enlever ses épais gants de laine pour se réchauffer les doigts au-dessus du feu, mais il voulait aussi à toute force être seul. Le *Secretus secretorum* était une chose, mais il y avait des questions plus urgentes, plus épineuses à résoudre. La mort de ses deux collègues l'avait plongé dans une inquiétude constante. Il devait, bien sûr, accepter l'évidence constatée de ses propres yeux. Destaples avait trépassé d'une attaque. La porte de sa chambre était fermée et verrouillée. Et Maître Crotoy avait glissé sur des marches abruptes et s'était rompu le col. Quelles autres explications aurait-on pu trouver ? Il n'y avait là aucune fourberie, sans doute. Mais pourquoi les avoir amenés ici, les avoir arrachés à leurs bien-aimées études, les avoir contraints à subir le malaise de la traversée et les rigueurs de cet hiver anglais dans un château isolé ?

Ses yeux revinrent vers la campagne. Les champs et les haies dormaient sous leur tapis de neige ; la brume, par endroits, se déchirait et laissait voir les arbres au loin. Les bruits du château montaient d'en bas et, au-delà des murailles, on entendait les croassements distants des corneilles et des corbeaux. Il était venu pour être seul ; où qu'il aille, il y avait ce fat de Craon ou le silencieux et lugubre garde du corps du clerc français, Bogo de Baiocis.

— Allez-vous bien, Messire ?

— Oui, répondit Vervins au garde, quoique je sois transi.

Il ferma les yeux. Ils partiraient peut-être bientôt et, quand ils seraient de retour à Paris, il accomplirait son vœu silencieux. Il se plongerait dans ses études et ne se laisserait plus entraîner, comme les autres, dans des débats de théorie politique. Il ne participerait plus à des critiques voilées sur le pouvoir de la Couronne, véritable raison de sa présence céans. Vervins était certain qu'on les châtierait en raison de leur déloyauté apparente envers les prétentions excessives de Philippe de France. On leur infligeait une dure leçon pour qu'ils n'oublient pas

cet axiome de la loi romaine : « *Voluntas principis habet vigorem legis* », « La volonté du prince a force de loi ».

Une rafale particulièrement forte fit vaciller Vervins. À Paris, il aimait monter aux tours de Notre-Dame pour admirer la ville. Il n'en allait pas de même à Corfe. Il longea avec prudence le rebord du parapet en direction de la porte de la tour.

— L'huis est clos, lui cria la sentinelle. Il l'est toujours.

Vervins souleva l'anneau de fer, mais il ne tourna pas. Exaspéré, il soupira et s'avança avec précaution vers le garde accroupi qui se leva afin de laisser passer le Français vers l'escalier extérieur. Vervins faisait attention. Il s'arrêta près du brasero et, ôtant un de ses gants, tendit les doigts au-dessus des charbons crépitants. Le garde sourit et poussa le brasero vers le mur pour libérer le passage. Alors que Vervins s'approchait pour le remercier, il sentit un terrible coup sur la nuque. Il tituba, lâcha sa canne, dérapa par-dessus le bord et alla s'écraser sur les dalles.

Le bruit du tocsin alerta Corbett et ses deux compagnons qui se précipitèrent dans la cour. Une petite foule entourait déjà le Français, qui gisait, le crâne éclaté comme un oeuf, sur les pavés glacés aux arêtes aiguës. Sir Edmund et ses officiers arrivèrent en courant, suivis par le père Andrew dont la canne ferrée cliquetait sur le sol. Peu après, Sanson se fraya un passage, jeta un coup d'oeil à son camarade et se pâma sur-le-champ. Craon survint. Il cria au gouverneur de faire tout de suite emporter Sanson à l'infirmerie tout en retournant le corps meurtri et sans vie de Vervins.

Corbett ne s'en mêla pas. Un témoin lui narra, le souffle court, qu'il avait vu le Français regardant les environs depuis l'aléoir⁽¹⁹⁾. Il avait entrepris de revenir sur ses pas pour rejoindre l'escalier extérieur quand il avait, semble-t-il, glissé et qu'il était tombé. Simon, l'apothicaire, fit placer la dépouille sur un brancard improvisé et fit pivoter la tête du défunt entre ses mains, de gauche à droite, cherchant du doigt les blessures.

— Le crâne est fracturé, expliqua-t-il en s'adressant au gouverneur. Tout craquelé et fissuré, comme une poterie. Il a sans doute heurté les pavés et la force de sa chute l'a vu tourbillonner comme une toupie. Sa tête a rebondi comme une balle en frappant le sol.

Corbett leva les yeux vers le chemin de ronde où rougeoyait encore le brasero. Il se remémora la remarque de Craon sur le plaisir qu'éprouvait Vervins à s'y promener. Le plus sinistre des hommes avait-il déjà décidé comment une autre personne de sa suite devait périr ?

— Où est la sentinelle, Sir Edmund ?

Le gouverneur fit signe à un mince jeune homme édenté, les yeux anxieux et le visage blême, de s'approcher. L'homme ne cessait d'essuyer ses mains moites sur son justaucorps sale. Corbett le prit par l'épaule et l'entraîna à l'écart de la foule pendant que Craon et Sir Edmund discutaient de ce qu'on devrait faire du corps.

— Ce n'était pas de ma faute, Messire, se justifia le soldat en se libérant de la forte poigne du magistrat, et en jetant des coups d'oeil inquiets vers Bolingbroke et Ranulf qui avaient apporté leur ceinturon pour s'en ceindre. Je ne l'ai point poussé. J'étais à moitié endormi.

Il désigna le rempart élané.

— Je me trouvais dans un coin obscur. Je m'étais assis et me réchauffais les mains au-dessus du brasero. Le Français est arrivé. Je lui ai dit d'être prudent. Je n'ai pas bien compris ce qu'il m'a répondu, mais il a prétendu avoir servi sur des cogghes et avoir souvent gravi les marches de No'dam.

— Notre-Dame, corrigea Corbett.

— C'est ça, Messire. Il a dit qu'il aimait l'altitude et qu'il voulait voir la campagne. Je lui ai fait remarquer qu'il n'y avait pas grand-chose à voir. Il parlait tout seul et avait l'air préoccupé.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Il s'est dirigé vers la porte de la tour au bout de l'aléoir.

Corbett suivit la direction indiquée par son interlocuteur. La tour, épaisse et ronde, s'élançait à partir du baile et dominait le mur d'enceinte. C'était un endroit destiné au combat avec des meurtrières. Il en gagna l'arrière et pénétra dans l'étroit renforcement. Il essaya d'ouvrir l'huis, mais il était fermé. Il revint vers le garde.

— Pourquoi cette porte est-elle close ?

— Ah ! répondit la sentinelle avec un petit sourire, le gouverneur est strict et ne veut pas qu'on monte là-haut pour se distraire.

Le magistrat examina le bâtiment. Construit dans le mur d'enceinte de la forteresse, il saillait un peu afin de permettre aux défenseurs d'attaquer les flancs des forces ennemies si elles essayaient d'ouvrir une brèche dans la muraille à coups de bélier. La porte de l'étroite entrée se trouvait de l'autre côté et on pouvait donc y passer sans être vu de la cour.

— Et l'huis d'en haut ?

— Fermé, lui aussi, admit la sentinelle. Sir Edmund n'aime pas que nous nous fauillions là pour y dormir.

Corbett alla de-ci de-là en contemplant le mur qui se dressait vertigineusement au-dessus de lui. L'entrée de la tour était si bien cachée qu'il aurait été facile de l'emprunter sans être vu. Elle était pourtant fermée, et, selon le garde, il en allait de même de celle d'en haut. Et il n'y avait personne sur les remparts, mis à part Vervins et la sentinelle. Un autre malencontreux accident ? Le Français avait-il

perdu l'équilibre ? La formidable hauteur avait-elle été insoutenable pour lui ? Corbett comprit pourquoi le gouverneur devait se montrer sévère. Les portes des tours étaient souvent closes et les soldats devaient être bien visibles. Moults châteaux étaient tombés parce que les hommes avaient quitté leur poste.

— Il n'y a qu'une explication, soupira Corbett.

— Vous y montez ? Faites attention ! Même Sir Edmund n'y envoie que les gardes qui ont l'habitude de se trouver si haut. Je me suis porté volontaire parce que ça vaut mieux que de creuser des latrines.

— Que s'est-il exactement passé, intervint Ranulf, quand Vervins est tombé ?

— Je vous l'ai déjà dit, à vous et à Sir Edmund, répondit l'homme. Le Français est monté, s'est appuyé contre la muraille et s'est retourné à plusieurs reprises pour me saluer. Puis il a décidé de redescendre. Il a essayé d'ouvrir la porte de la tour, mais elle était close. Il s'est dirigé vers moi en faisant très attention et la canne à la main. Il a enlevé un de ses gants pour se réchauffer les mains au brasero. Je me suis serré contre le mur pour lui laisser autant de place que possible. J'ai écarté le brasero, il a voulu passer, il a crié puis a glissé. J'ai vu tomber son corps, il a rebondi sur les pavés, a roulé et tourné comme une toupie. Il vaut mieux que je vous accompagne, Messire.

Précédés par le garde et ignorant les protestations du gouverneur, Corbett et Ranulf gravirent avec circonspection les marches que l'on avait pris la précaution de sabler pour éviter qu'elles ne soient glissantes. Le magistrat tenta de garder son calme et de ne pas regarder en bas en fixant l'homme qui se trouvait devant lui. Quand ils arrivèrent en haut, le charbon dans le petit brasero n'était plus que poussière grise, et le vent était fort et coupant. Corbett agrippa la corde qui courait sur toute la longueur du mur extérieur. Il avança doucement et se tourna pour contempler, par-dessus les remparts, la contrée enneigée. Il comprit alors pourquoi un homme comme Vervins venait ici, loin du bruit, des odeurs et de l'agitation de la forteresse. C'était l'occasion de savourer l'air frais et, si la sentinelle disait vrai, Vervins était habitué à de telles altitudes. Il en allait de même pour le roi Édouard. De fait, il avait un jour tenu conseil au sommet d'une tour, à la grande épouvante de certains de ses conseillers. Serrant la corde, Corbett se tourna avec prudence et jeta un coup d'oeil dans la cour. La profondeur de l'horrible précipice le saisit d'effroi.

— Mieux vaut ne pas regarder en bas, Messire, l'avertit son guide.

Le clerc se hasarda timidement le long du parapet. Vu d'en bas, le chemin de ronde semblait étroit, mais c'était en réalité un vaste passage d'au moins six pieds de large. Il allait de l'escalier qui le

coupait en deux vers la tour au bout et, plus important, vers la porte de la tour que Vervins avait voulu ouvrir. C'est vers elle que le magistrat se dirigea. En chêne solide, elle était enduite d'une épaisse couche de goudron qui la protégeait des intempéries et renforcée par de gros clous de fer rouillés. Il empoigna l'anneau glacé qui ne bougea pas. Il revint donc sur ses pas. Ranulf s'était plaqué contre un créneau et le garde s'était assis sur ses talons à l'endroit d'où Vervins avait fait sa chute mortelle.

— Il était là, juste où vous vous trouvez, Messire, puis il a basculé.

— Et vous, où étiez-vous ?

— Ici, comme maintenant, Messire.

Corbett s'accroupit et tâta le sol du chemin de ronde en filtrant le grès et le sable entre ses doigts. Il n'y avait pas de glace en ce lieu et nulle fissure, nul éboulis qui aurait pu expliquer l'accident de Vervins. Il jeta un regard vers l'huis. Il avait aperçu quelque chose qui l'intriguait.

— Donc, Vervins...

Il s'empressa de remonter son capuchon quand une rafale de vent glaciale lui piqua le visage et lui remplit les yeux de larmes.

— Vervins tournait donc le dos à la tour, comme vous. Tenait-il sa canne ?

— Il a soudain poussé un cri, Messire, puis est tombé.

Le clerc revint vers la tour, faisant la sourde oreille aux grommellements de son écuyer qui regrettait déjà d'avoir suivi son maître sur ce chemin élevé et glacial. Il examina la porte. Il avait remarqué le *cemel*⁽²⁰⁾ juste au-dessus du niveau des yeux. C'était un morceau de bois carré d'un pied environ fixé à des charnières de cuir raide. Il le poussa, mais rien ne bougea. Il avait déjà vu des *cemels* de ce genre ; on pouvait les manipuler de l'intérieur afin que la sentinelle observe qui voulait entrer ou qui se promenait sur le chemin de ronde.

— Il ne s'ouvre que du dedans, Messire. Il tient par deux chevilles et est plutôt dur, cria le garde.

Corbett le remercia et, un Ranulf tout soulagé lui emboîtant le pas, descendit l'escalier pour regagner le baile. On avait emporté le corps de Vervins. Emmitouflé dans sa chape, Sir Edmund conversait non sans animation avec l'apothicaire.

— Un autre accident, Sir Hugh ?

Corbett lut la suspicion dans les yeux du gouverneur.

— Vous n'y croyez pas, n'est-ce pas ? répondit-il.

Sir Edmund, une grimace d'amertume aux lèvres, fit un geste de dénégation.

— J'aimerais pouvoir dire, Sir Hugh, expliqua-t-il en s'approchant, qu'un vieillard a perdu l'équilibre, mais Craon m'a

raconté que Vervins ne redoutait pas ces hauteurs, qu'en fait il s'y plaisait, et mes soldats m'ont narré qu'il avait coutume de grimper sur les remparts. Cela semblait lui plaire. Vous êtes allé là-haut ; le chemin de ronde est large, sûr et sablé.

Le magistrat se tourna vers l'apothicaire.

— Avez-vous découvert d'autres blessures ? s'enquit-il.

— Non, aucune. Son crâne est tout craquelé et fendu, comme un pot brisé.

— Nulle trace de flèche ou de poignard ?

— Non, protesta l'apothicaire. Rien de semblable ! Il aurait pu être frappé par un gourdin, par le plat d'une épée ou même une pierre jetée par quelqu'un. Mais le garde n'a rien remarqué. Tout ce que je peux dire, conclut-il, c'est que son crâne n'est que plaies et fractures.

— Pourtant toutes ses blessures pourraient être la conséquence de sa chute, mais non la cause, ajouta Corbett.

— C'est exact, Messire. Bon, je suis gelé et je dois m'occuper d'un autre cadavre, déclara l'homme en s'éloignant d'un pas vif.

Le magistrat désigna l'huis de la tour.

— J'ai les clefs, déclara le gouverneur. Comme la sentinelle vous l'a sans doute signalé, j'exige que les deux portes soient closes. Il n'y en a qu'un jeu.

Sir Edmund ordonna à un serviteur d'aller quérir les clefs et quelques instants plus tard l'homme revint en courant, un gros trousseau cliquetant à la main. Obéissant à Corbett, il ouvrit la porte de la tour. Le clerc, suivi du gouverneur, de Bolingbroke et de Ranulf, pénétra dans les ténèbres à l'odeur de moisi. Le froid semblait plus vif encore dedans que dehors. Sir Edmund attrapa une mèche d'amadou sur le rebord de la fenêtre, alluma un lumignon et, le magistrat sur ses talons, les conduisit en haut en prenant maintes précautions. Dans la faible lumière, Corbett ne distingua rien d'anormal. Se tenant à la corde, ils passèrent devant des paliers desservant des pièces abandonnées et atteignirent enfin le petit couloir en haut où ils firent une pause, le souffle court. Le gouverneur ficha la torche dans l'un des supports fixés au mur et la flamme, attisée par les courants d'air, se mit à flamboyer, éclairant l'huis. Le magistrat nota qu'il n'était pas seulement fermé par une serrure, mais aussi par des verrous en bas et en haut. Il baissa les yeux sur les solides dalles de pierre. Là non plus il n'y avait rien de suspect. Autour du cemel il vit un petit halo de lumière et, desserrant les chevilles, il libéra la sangle de cuir et fit jouer le volet : on avait une bonne vue sur le chemin.

— Sir Edmund, auriez-vous l'obligeance... ?

D'un geste il ordonna aux autres de reculer et prit la posture d'un homme tenant une arbalète.

— À quoi pensez-vous, Sir Hugh ?

— Je n'ai pas de preuve, répondit le clerc en regardant par la trappe, mais ce cemel se rabat sans bruit. Les gonds sont en cuir et je l'ai actionné en silence. Se pourrait-il que quelqu'un, muni d'une arbalète et d'un carreau émoussé, ait épié Vervins d'ici ? Il serait aisé d'atteindre un homme à la nuque. Qu'en dis-tu, Ranulf ?

Il s'écarta comme son écuyer faisait aussi semblant d'être un archer.

— Une cible facile, constata Ranulf en ouvrant et en fermant le cemel qui joua sans le moindre bruit.

— Peut-être le tueur se tenait-il ici, déclara Corbett. Il pouvait, de temps en temps, ouvrir cette trappe et voir où se trouvait Vervins. Caché derrière cette porte, il devait entendre le Français aller et venir.

— Mais c'est impossible ! objecta le gouverneur. L'huis, en bas, est fermé, il n'y a qu'une clef et mon serviteur ne la confierait jamais à personne, pas même à vous, Sir Hugh, sans mon autorisation.

Le magistrat acquiesça, l'esprit ailleurs. Il remercia Sir Edmund et le pria de laisser la porte du bas ouverte afin qu'il puisse continuer ses investigations.

— Allez dans la cour, demanda-t-il à Bolingbroke. Examinez les pavés pour voir s'il y a un indice.

— Mais ils sont couverts de boue, remarqua Bolingbroke. Sir Hugh, c'est chercher une aiguille dans une botte de foin !

— Faites-le néanmoins, vous pourriez avoir de la chance.

Corbett reprit l'examen du panneau en l'ouvrant et en le fermant. Il demanda à Ranulf de descendre et d'ordonner à la sentinelle de reprendre sa garde sur les remparts et, quand ce fut fait, il se mit à manoeuvrer le cemel en criant à l'homme de le prévenir s'il remarquait quelque chose de bizarre. Au bout d'un moment, le soldat s'approcha de la porte et mit son visage dans l'ouverture.

— Sir Hugh, je me rends à peine compte que vous êtes là. Vous pourriez ouvrir et fermer la trappe que je ne le remarquerais pas. La porte est dans un renforcement plein d'ombre et loin de la lumière.

Le magistrat le remercia, ferma le volet et s'assit sur ses talons dans le coin de l'escalier en soufflant sur ses doigts. Ranulf, adossé au mur, frappa du bout de sa botte contre la maçonnerie.

— Vous ne croyez tout de même pas que l'assassin était ici, Sir Hugh ?

— Je vais te dire ce que je crois, Ranulf : nous sommes perdus dans une forêt. La brume est épaisse, les arbres poussent dru et, quand ils sont plus clairsemés, ils ne révèlent qu'un marécage ou une fondrière. Je ne crois pas que ces trépas soient des accidents, je ne crois pas que Destaples soit mort d'une attaque, ni que Louis ait glissé dans un escalier dangereux. Pourquoi Monsieur Vervins, un homme fort habitué à l'altitude, qui venait se détendre et se distraire sur le

chemin de ronde et qui était des plus prudents, pourquoi un tel homme pousserait-il un cri et ferait-il une chute mortelle ? C'est très habile, remarque.

Furieux, Corbett se mordit les lèvres.

— Il y a plus de contusions que de cheveux sur la tête de Vervins et je suis sûr que Craon affirmera à Sir Edmund que ce n'était pas de sa faute, que Vervins n'aurait point dû monter sur les remparts du château quand ils étaient verglacés.

Il se pencha et tira sur la chape de son écuyer.

— Il y a là quelque chose de trouble, mais je ne sais quoi. Craon se gausse de nous en secret.

— Si nous lui disons ce que nous avons découvert, fit observer Ranulf, il ne s'en gaussera que davantage. Mais il y a au moins un événement dont il ne peut nous accuser : la mort de Vervins. Nous étions avec vous dans votre chambre quand il est tombé.

— C'est vrai, rétorqua Corbett, mais je me demande où se trouvaient Monsieur de Craon et son taciturne écuyer ?

— En tout cas, pas céans, répondit Ranulf en aidant son maître à se relever. Vous oubliez toujours que la porte de la tour était fermée.

Les deux hommes retournèrent dans la cour où Bolingbroke, du bout de sa botte, fouillait encore dans la paille, les détritüs et la glace.

— Il n'y a rien ici, grommela-t-il, rien du tout.

Il se frotta les mains et souffla sur ses doigts.

— Sir Hugh ! Sir Hugh !

Le gouverneur traversa la cour à toutes jambes et tendit un rollet à Corbett.

— En faisant la toilette de la dépouille de Maîtresse Feyner, nous avons trouvé ceci dans la poche de sa robe.

Le magistrat déroula le parchemin. C'était un rectangle découpé avec soin sur lequel étaient inscrites quelques lignes. L'écriture, en anglais, était soignée : *Et assez de pain pour remplir la plus grande des panses, et des prunes de Damas qu'un pape pourrait déguster avant de chanter laudes.*

— Grand Dieu, grommela le magistrat, que diantre est-ce là ?

Il tendit le vélin à son écuyer qui lut le texte à haute voix.

— Ce n'est pas nous qui l'avons rédigé, Sir Edmund, affirma Ranulf.

— Je l'ai montré à Craon qui prétend tout en ignorer, lui aussi. Il semble que Maîtresse Feyner l'ait emporté à *La Taverne de la Forêt*. On dirait que quelqu'un voulait acheter des provisions à Maître Reginald, mais pourquoi ce style fleuri ?

Corbett arracha le document des mains de Ranulf pour le relire. Un frisson de peur lui parcourut l'échiné : il avait vu assez de codes pour reconnaître un message secret.

— Nous avons aussi découvert deux pièces récemment frappées, ajouta le gouverneur. Je ne peux qu'en déduire que Maîtresse Feyner avait été payée pour remettre ce parchemin au tavernier, mais il n'en reste pas moins que c'est un curieux message. Je comprends la référence au pain, mais des prunes de Damas, en décembre... ?

Le clerc replia le vélin et le glissa dans son escarcelle.

— Et Vervins ? questionna-t-il.

Sir Edmund poussa un soupir d'exaspération.

— Victime d'une malencontreuse chute. Que peut-on ajouter ?

Corbett regagna sa chambre avec ses compagnons. Chanson avait ranimé le feu. Ils débattirent un moment du trépas de Vervins et du bizarre rollet découvert par le gouverneur. Les heures s'écoulaient. Corbett reprit son étude ; il avait au moins résolu un des mystères et en avait fait part à ses amis juste avant que sonne le tocsin.

— Est-ce vraiment pour cela que le roi nous a dépêchés ici ? s'étonna Chanson qui avait suivi la conversation avec grand intérêt.

Il était à présent installé en face de Corbett qui comparait les deux manuscrits posés sur ses genoux.

— Dans *l'Opus tertium*, expliqua-t-il, frère Roger fait une confession fort inattendue. Écoutez : « Ces vingt dernières années j'ai beaucoup travaillé pour atteindre la sagesse. »

Il leva les yeux.

— Puis il continue : « J'ai dépensé plus de deux mille livres en ouvrages secrets, en diverses expériences. » C'est ce qui est écrit dans la copie française de *l'Opus tertium*. Mais...

Le magistrat prit conscience du silence qui régnait dans la chambre. Ranulf et Bolingbroke s'approchèrent.

— ... comme j'allais l'expliquer en détail avant la chute de Vervins, dans la version de notre noble souverain, frère Roger prétend qu'il ne s'agit que de vingt livres.

Ranulf siffla entre ses dents.

— Laquelle est la bonne ? s'enquit Bolingbroke.

— La française, sans aucun doute. Notre roi a tenté d'intervenir dans le manuscrit. Il a effacé deux zéros.

— Êtes-vous sûr qu'il ne s'agit pas de livres françaises ? s'enquit Bolingbroke. La *livre tournois* ne vaut qu'un quart de sterling.

— Non, non, répondit le magistrat en hochant la tête. Frère Roger était anglais ; il parle de deux mille livres, une rançon de roi. Je vais te donner un exemple, Ranulf. Quand tu es devenu clerc de la Cire verte, on t'a enseigné les tâches dévolues à l'Échiquier. Te souviens-tu des instructions qu'on t'a données ?

— Oui, oui, acquiesça l'écuyer. On nous a enjoint de retenir certains chiffres ; c'était un genre d'examen.

— Moi, déclara Corbett, bien des années auparavant, quand le

grand Burnell m'a interrogé, il m'a demandé de mémoriser les revenus de la Couronne au début du règne du grand-père de notre roi. Si je ne me trompe pas, la recette de la Couronne, dans son intégralité, se montait à trente mille livres en 1216 ; c'est à peu près l'époque où a grandi frère Roger. Nous savons que le franciscain venait d'une famille plutôt pauvre d'Ilchester, juste au-delà de la frontière du Dorset.

Corbett s'interrompt.

— Ilchester, commenta-t-il à voix basse, n'est qu'à une journée de voyage d'ici. N'est-ce pas étrange ? Oui, oui, continua-t-il comme s'il s'adressait à son bonnet, les yeux fixés sur la flamme dansante de la chandelle, c'est très étrange, en vérité, que le roi nous ait envoyés ici, tout près de l'endroit où est né frère Roger.

— Sir Hugh ? demanda Ranulf en passant la main devant le visage de son maître, Sir Hugh, que marmonnez-vous ?

— Je ne marmonne point. Je me demande juste pourquoi le roi Édouard s'intéresse tant à frère Roger. Pourquoi il veut faire traduire le *Secretus secretorum*. Voilà un franciscain voué à la pauvreté qui déclare avoir dépensé, pour acquérir du savoir, une somme équivalant à presque le quinzième des revenus de la Couronne. Frère Roger, de naissance médiocre, érudit et franciscain ! Où a-t-il trouvé tant d'argent ? Comment, Seigneur, a-t-il pu déboursier deux mille livres ?

— Il ment, déclara Bolingbroke. Il ment forcément.

— Pourquoi mentirait-il ? releva le magistrat. Je vous avouerai, William, que je crois que frère Roger a commis une erreur, qu'il a laissé passer quelque chose et que notre roi en a profité. Pour le dissimuler, même à nous, Édouard a essayé de modifier le texte. C'est la seule personne qui, ces derniers temps, a eu le manuscrit entre les mains, ajouta-t-il avec amertume. Regardez...

Il prit le document

— ... c'est évident et même fort maladroit. Le roi a fait de son mieux pour réduire la somme. Je l'ai lu et relu. Au début je ne l'ai considéré que comme une tache sur la page. Ce n'est qu'après avoir emprunté la copie de Crotoy que j'ai compris les intentions de notre rusé souverain. Édouard a dépensé un trésor dans sa guerre contre les Écossais. Il pense que frère Roger était un alchimiste capable de changer du vil métal en or. Il pense aussi que le *Secretus secretorum* lui démontrera comment il y était parvenu.

— Je n'y crois pas, remarqua Bolingbroke qui prit place sur une sellette. Je ne crois ni en l'alchimie ni en la pierre philosophale. Mais si le roi, lui, y croit, pourquoi voudrait-il partager son savoir avec les Français ?

Corbett leva la main en souriant.

— Ah, ce que vous ignorez, William, c'est que si les Français se montrent rusés, notre roi aussi. J'ai reçu d'Édouard des ordres stricts :

comparer nos notes avec celles des Français et apprendre tout ce qu'ils savent. Je suis comme un batteur dans une grange. Je dois séparer le blé de la balle et m'assurer que seul le premier reviendra au roi d'Angleterre.

Il se mit à rire.

— Je suis certain que les mêmes instructions ont été données à Craon.

Il tapota le manuscrit relié.

— Je confronterai Édouard avec ce que je sais, je le prierai de se montrer moins méfiant. S'il m'en avait parlé dès le début, bien des difficultés auraient pu être évitées.

— Pouvons-nous traduire le *Secretus* ? s'enquit Ranulf.

— Peut-être. Nous avons discuté de tous les genres de codes, mais il en reste un, un langage secret.

Le magistrat prit le temps de rassembler ses idées.

— Frère Roger a rédigé le *Secretus secretorum* en latin. Il s'en est servi comme d'une base sur laquelle il a développé son propre chiffre, ce que les clercs nomment le « latin de cuisine ». Je m'explique. À chaque mot qui commence par une voyelle, *a, e, i, o, u*, on ajoute tout simplement la syllabe « whey ». Donc *l'est* latin devient « estwhey », *amor* devient « amorwhey ». C'est plutôt simple.

Il s'assit sur le tabouret du pupitre et les trois autres firent cercle autour de lui.

— Pour tout mot qui commence par une consonne, dit-il en faisant un clin d'oeil au palefrenier, c'est-à-dire une lettre qui n'est pas une voyelle, la première lettre est placée à la fin et on ajoute la syllabe « ay » au début. En latin, le mot pour « sont » est *sunt* qui se transforme en « ayunts ».

Corbett s'anima.

— Cette version est très simple. On peut changer les règles à son gré, mais tant que l'on connaît le mot secret, dans ce cas « whey » ou « ay », alors il est aisé de traduire n'importe quel code.

Il désigna le *Secretus secretorum*.

— Frère Roger a élaboré son langage secret sur ce principe. Si nous parvenions au moins à en découvrir la clef, alors le manuscrit pourrait nous livrer ses mystères et le roi pourrait avoir son trésor.

Il jeta sa plume sur la table.

— Mais c'est plus facile à dire qu'à faire.

Le magistrat s'étendit sur le lit pendant que Ranulf et Bolingbroke entamaient un ardent débat sur ce qu'il leur avait dit. Corbett s'allongea, n'écoutant que d'une oreille Chanson qui, ennuyé par le bavardage des clercs, avait recommencé à arranger un mors qui, proclamait-il, serait plus agréable à la bouche des chevaux. Corbett contemplait le baldaquin coloré au-dessus du lit. Il ne savait s'il devait

rire ou pleurer devant la profonde duplicité du roi, mais c'était le propre d'Édouard, cet homme suspicieux et prudent, qui croyait sans hésitation – bien que pour des raisons différentes de celles que le Seigneur voulait signifier – que la main droite devait ignorer ce que faisait la main gauche.

« Où tout cela a-t-il commencé ? » s'interrogea Corbett. Jusqu'à l'été dernier, Édouard s'était employé à tenter de rompre le traité de Paris pour échapper à l'obligation morale et légale de marier le prince de Galles à Isabelle, la fille unique de Philippe. Le roi s'était acharné comme un mastiff sur un morceau de viande et n'avait pas laissé de repos à son officier. Le garde du Sceau privé s'était, pendant les mois chauds de juillet et août, rendu à la Tour alors que des flots incessants de rapports provenaient de ses agents en France, en Gascogne et en Flandres. Édouard avait prié et allumé de grands cierges devant ses saints favoris afin que les espions de Corbett trouvent un prétexte pour que les Anglais dénoncent le traité de Paris et tout ce qui en découlait. Les troupes de Philippe se massaient-elles sur la frontière gasconne ? Philippe céderait-il Mauléon, le château si disputé ? Les Français paieraient-ils la dot ? Insisteraient-ils afin que le prince de Galles aille à Paris pour une cérémonie de fiançailles ? Les navires français commençaient-ils à se rassembler dans les ports de la Manche ? Les perpétuelles demandes d'information du souverain avaient fini par exaspérer Corbett. À la fin, tout ce qu'il put prouver fut que Philippe était aussi rusé et astucieux qu'Édouard. Il y avait eu un répit en septembre. Le souverain s'était rendu au palais royal de Woodstock, tout près d'Oxford, et était revenu en portant aux nues les écrits de frère Roger Bacon. Les bibliothèques des collèges d'Oxford, de Cambridge et de tout le royaume furent pillées pour satisfaire le roi qui voulait rassembler les ouvrages du franciscain décédé. Le *Secretus secretorum* l'avait fasciné et il était entré dans une rage royale quand il avait appris que l'université de la Sorbonne, à Paris, en possédait une copie.

— Oui, murmura le magistrat, c'est là que tout a commencé.

— Sir Hugh ?

— Non, rien, Ranulf, je parlais tout seul.

Corbett poursuivit ses réflexions. Édouard avait envoyé des lettres parmi les plus flagorneuses à son « beau cousin » à Paris pour demander s'il serait possible que la Couronne française lui prête son exemplaire du *Secretus secretorum*. Bien entendu, Philippe avait refusé avec courtoisie. Néanmoins sa curiosité avait été piquée. Corbett ignorait si l'intérêt de son ennemi juré avait motivé Philippe ou s'il n'avait, en réalité, fait que suivre le même chemin. Les soupçons d'Édouard avaient, bien sûr, été éveillés et quand ses clercs, y compris Corbett, s'étaient avérés incapables de découvrir le code du manuscrit,

le souverain anglais s'était abandonné à ses plus sombres doutes. Sa copie du livre était-elle tout à fait fiable ? Le magistrat avait reçu l'ordre strict de découvrir la vérité.

Il s'était rendu à Paris en personne pour donner ses instructions à Ufford et à Bolingbroke. Ces derniers avaient constaté que les Français avaient déjà copié le *Secretus secretorum*. Corbett leur avait demandé de mettre de côté toute autre activité et de dérober ou d'acheter, par tous les moyens possibles, la version française. Les deux hommes s'y étaient employés, furetant comme de bons limiers pour trouver une piste. Ils s'étaient réjouis quand un membre de l'université, qui semblait fort désireux de leur vendre des renseignements intéressants, les avait approchés. On les avait conviés au banquet de Maître Thibault et tout aurait dû se dérouler comme prévu. Ils avaient engagé le Roi des Clefs et, d'après ce qu'en savait Corbett, la jeune catin qui avait détourné l'attention de Maître Thibault, mais un contretemps était survenu. Thibault les avait dérangés et avait été tué ; Ufford et Bolingbroke avaient dû fuir pour sauver leur vie. Corbett se remémora l'horrible fin du Roi des Clefs dont la main avait subi des blessures si incurables qu'Ufford avait été obligé de lui trancher la gorge. Un trépas sinistre, se dit le magistrat, pour un homme qui s'était vanté de venir à bout de n'importe quelle serrure grâce à ses clefs et outils secrets. Ufford aussi avait été abattu et Bolingbroke n'avait sauvé sa vie que de justesse.

Officiellement, Édouard d'Angleterre ignorait tout de ces diaboliques menées et, par conséquent, l'échange de missives mielleuses entre lui et « son beau cousin de France » avait continué de plus belle. Philippe s'était montré des plus disposés à dépêcher une délégation en Angleterre et avait suggéré que, étant donné la rigueur de l'hiver, la réunion se tienne dans un endroit sûr de la côte sud, loin du tohu-bohu de Londres, mais assez près de Douvres. Édouard, aux anges, s'était frotté les mains de joie et avait sur-le-champ ordonné à Sir Edmund de préparer le château de Corfe. Et à présent ils étaient là. Les Français espéraient apprendre quelque chose des Anglais et Édouard priaït le ciel que, à l'occasion de leurs discussions, Corbett tombe par hasard sur le code qui permettrait de traduire le *Secretum secretorum* et, peut-être, de découvrir la vraie raison de la fortune de frère Roger, sans parler d'autres révélations merveilleuses. Ranulf s'était gardé de rien dire, mais Bolingbroke avait prévenu le roi et le magistrat que Philippe ourdissait d'autres plans. Moults professeurs et savants de la Sorbonne, qu'inquiétaient le pouvoir grandissant de la couronne de France et les scandaleuses théories des juristes royaux

— Pierre Dubois, par exemple — , se méfiaient du roi de France. Les soupçons de Bolingbroke s'étaient révélés fondés. Corbett n'avait pas de preuve, mais il était persuadé que les trois morts qui avaient eu

lieu ici étaient fort suspectes. Non seulement Philippe se débarrassait de ses opposants, mais il donnait un cruel avertissement aux autres membres de l'université : un même sort les attendait. Comme Pilate il pouvait s'en laver les mains, prétendre que les trépas étaient accidentels et, si on le soupçonnait, faire porter le blâme sur ces traîtres d'Anglais.

Et quoi encore ? Corbett essaya d'oublier l'oeuvre sanglante de Maîtresse Feyner. Il s'interrogea sur ce que les hors-la-loi avaient encore à lui apprendre. Il lui revint que les pirates flamands fort actifs en Manche et en mer d'Irlande inquiétaient le gouverneur. Sur quel fil tirer pour démêler l'écheveau ? Corbett revit Destaples gisant sur son lit, le pauvre Louis baignant dans son sang, le cou tordu, Vervins, tombé comme une pierre du rempart. Ces trois morts étaient-elles toutes des accidents ? Il ferma les yeux. Il examina à nouveau la question du trépas de trois hommes intelligents et fins qui ne se faisaient pas d'illusions sur leur royal maître et prenaient toutes les précautions pour assurer leur sécurité. Ils s'étaient tenus bien à l'écart de Craon et pourtant, s'il s'agissait de meurtres, ils avaient été assassinés par quelqu'un qui pouvait franchir des portes fermées pour commettre ces épouvantables crimes.

— Sir Hugh ?

Corbett ouvrit les yeux. La cloche de la forteresse sonnait avec force.

— Sir Hugh, le soir tombe, nous devons nous rendre à la salle des Anges, lui rappela Ranulf en se penchant sur lui.

— Retrouver Lady Constance ? gaba le magistrat.

Son écuyer fit demi-tour. Corbett entendit ses compagnons sortir et fermer l'huis derrière eux. Il se leva, se dirigea vers la table et fouilla parmi les morceaux de parchemin dont Bolingbroke et Ranulf s'étaient servis. Ils semblaient avoir cherché les codes employés par frère Roger pour élaborer son latin de cuisine. Corbett prit l'*Opus tertium*, le feuilleta puis alla à la première page sur laquelle Crotoy avait écrit « *Jean, chapitre I, versets 6 et 8* ». Il examina la référence avec curiosité. Qu'avait voulu dire Louis ? Il alla quérir son psautier et tourna les pages jusqu'au premier chapitre de l'Évangile selon Saint-Jean, « Au commencement était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. » Puis il lut les versets 6 et 8 : « Il y eut un homme envoyé de Dieu ; son nom était Jean. [...] celui-là n'était pas la lumière, mais il avait à rendre témoignage à la lumière. »

Le clerc referma le psautier et le reposa sur la table. En furetant parmi les documents, il retrouva sa copie de l'*Opus majus*. Il l'avait étudié avec grande attention avant de quitter Westminster et le nom de Jean lui rappelait quelque chose. Il découvrit la référence au chapitre X. Bacon avait dédié cet ouvrage au pape Clément IV et

l'avait envoyé au Souverain pontife par l'entremise d'un jeune homme qui était l'élève du franciscain depuis cinq ou six ans. Corbett s'absorba dans l'étude de la référence. John, semblait-il, n'avait pas plus de vingt ans à cette époque. Frère Roger en parlait comme d'un brillant élève, d'un remarquable érudit à qui il avait confié des connaissances secrètes. Il avait écrit : « Tout étudiant pourrait écouter avec profit ce jeune homme. Personne n'est aussi savant ; de bien des façons, ce jouvenceau est indispensable. » Et cette déclaration encore plus surprenante : « Il l'emporte même sur moi, qui ne suis plus qu'un vieil homme. » Le magistrat ferma le livre.

— Louis, Louis, murmura-t-il, que vouliez-vous dire ? Debout près du feu, il regardait le frêne blanc se rompre et s'effondrer sous l'effet de la chaleur. Crotoy avait été maître de logique ; il avait appris à Corbett qu'il existait souvent différentes voies pour parvenir à la même conclusion. Crotoy avait-il compris qu'on ne pourrait forcer le code ? Mais y avait-il d'autres moyens pour résoudre le mystère, pour découvrir qui était John, cet érudit ? Était-il toujours vivant, retiré en Angleterre ou en France ?

Corbett enfila ses bottes et prit sa chape. Il allait rejoindre les autres dans la salle des Anges. En mouchant la chandelle, il se souvint du curieux bout de vélin trouvé sur Maîtresse Feyner. Il avait oublié cette affaire, mais il lui faudrait y repenser. Pourquoi portait-elle ce message ? De qui venait-il ? Que signifiait-il ? *Et assez de pain pour remplir la plus grande des panses, et des prunes de Damas qu'un pape pourrait déguster avant de chanter laudes.* Comment disait-on « estomac » en français ? *Ventre* ? Corbett mit le garde-feu devant l'âtre. La missive n'avait été rédigée ni par lui ni par quelqu'un de sa suite. C'était un mystère pour Sir Edmund et, par conséquent, elle avait dû être écrite par Craon. Quelle autre machination tramait-il ?

CHAPITRE XI

« J'ai dépensé plus de deux mille livres en ouvrages secrets,
en diverses expériences et langages d'instruments
et tables mathématiques. »

Roger BACON, *Opus tertium*.

Horehound, le hors-la-loi, était prêt à recevoir le pardon du roi. Il avait froid et faim, et désirait être libéré de la force malveillante de la forêt. Il avait trop longtemps vécu sous les arbres pour se soucier des lutins et des elfes. Le père Matthew avait un jour évoqué des êtres mystérieux, les « Seigneurs des Airs ». Horehound croyait vraiment à ces êtres qu'il ne pouvait voir, mais qui, tapis dans les branches, le regardaient avec malice, étaient responsables des ténèbres glacées, du traître couvert et du manque de gibier pour se remplir le ventre et se réchauffer le sang. Cachés derrière ce menaçant mur de silence, ils l'épiaient et se réjouissaient de ses nombreuses tribulations. Horehound n'en pouvait vraiment plus. Il voulait abandonner la grotte et avait persuadé les membres de sa bande de le suivre. Tous avaient accepté ; même Hemlock avait refusé de repartir et espérait à présent être gracié. Horehound avait décidé du moment avec l'émissaire roux. Dans moins de deux jours, il se réchaufferait les orteils devant la cheminée du château.

Horehound avait nettoyé les grottes, déterré ses quelques piécettes, planté de grossières croix de bois sur les tombes et déposé des rameaux sur celle du pauvre Foxglove. Devant le feu, à l'entrée de sa grotte, il brûlait leurs rares et misérables biens, objets dont ils n'auraient plus besoin ou qu'ils ne pouvaient emporter.

— Nous allons partir bientôt, cria-t-il par-dessus son épaule.

Ils avaient décidé de se rendre à St Pierre où ils attendraient que le rouquin leur apporte un supplément de nourriture et de provisions. Peut-être pourraient-ils s'abriter dans le cimetière, trouver asile dans le champ du repos, voire dans l'église elle-même ? Les volutes de fumée enveloppaient Horehound qui réfléchissait à l'avenir. Il redoutait encore le père Matthew et ses étranges poudres, mais, après tout, cela regardait le prêtre.

— Penses-tu qu'il nous aidera ? s'enquit Milkwort en se coulant près de lui.

— Je l'espère.

— Il ne l'a pas fait la dernière fois.

— Oui, mais il était malade.

— Que va-t-il se passer s'il l'est toujours ?

— Oh, tais-toi ! grogna Horehound.

Il avait rassemblé tout son courage pour affronter le prêtre, mais le père Matthew s'était contenté d'entrouvrir sa fenêtre et de leur crier qu'il ne pouvait rien pour eux. Reginald, le tavernier, s'était montré tout aussi peu accueillant. Il avait retrouvé Horehound dehors, près du portail, et, le visage rouge de courroux, les avait chassés avec des jurons. Horehound se méfiait ; il avait écouté avec beaucoup d'attention ce que Hemlock lui avait narré à propos des étrangers dans la forêt. Il soupira. Mais c'était la forêt, toujours traîtresse, toujours dangereuse.

— Partons. Nous devons remercier ceux qui nous ont aidés.

Ils laissèrent s'éteindre le feu et quittèrent la clairière en file. C'était une bonne douzaine de silhouettes emmitouflées, d'hommes et de femmes qui avaient juré d'abandonner à jamais les bois. Horehound avait pris la tête pour leur faire traverser ce qu'il appelait les « Prés de l'enfer », longeant au passage des arbres dépouillés et curieusement tordus. Toutes ses marques, tous ses signes secrets étaient cachés par la blancheur glacée. Parfois la végétation faisait place à de petites clairières. Horehound estimait qu'il était au nord de l'église, de la forteresse et de la taverne, assez enfoncé sous le couvert pour être en sécurité, mais pas trop loin pour recevoir de l'aide. Il continuait à trotter sans tenir compte ni du froid qui s'insinuait à travers ses bottes élimées ni de l'arbalète grossière qu'il portait en bandoulière et qui lui frappait l'épaule. Il tenait serré le poignard attaché à une corde autour de sa taille et avançait avec méfiance. Le silence l'inquiétait. Il distinguait, de temps en temps, des empreintes d'animaux. Horehound détestait la neige ; au printemps et en été, on pouvait toujours dire si quelqu'un était passé par là, mais la neige ne cessait de tomber, recouvrant sentes et traces et rendant la vie plus difficile encore. En haut d'un arbre, un hibou hulula, sinistre. Horehound s'arrêta. N'était-ce pas mauvais présage ? Il est vrai que le jour déclinait, mais il ne faisait pas encore sombre, alors pourquoi ce hibou était-il en chasse ?

Ils pénétrèrent dans la clairière où, derrière sa barrière de piquets patinés par les intempéries, s'abritait la hutte de torchis de Waldus, le charbonnier. Horehound fit une pause. En temps ordinaire, l'odeur de feu de bois était forte et il y avait un rai de lumière entre les volets, mais à présent tout était silencieux, froid et sombre. Le hors-la-loi

passa par-dessus la palissade et, aux aguets, franchit le maigre carré de potager. La porte était ouverte ; il n'y avait personne. Horehound prit peur ; il aurait voulu être bien loin de là. Waldus était parti. Le larron, mal à l'aise, frissonna. Si le charbonnier se trouvait dans la forêt, sa femme aux cheveux de lin, elle, était restée sans doute ?

Ils dépassèrent la fosse du charbonnier. À l'orée de la clairière quelque chose, pris dans des broussailles, pendait. Horehound le détacha. C'était une peau de conil, si fraîche que le sang brillait encore. On l'avait jetée là comme un détrit. Qui avait fait ça ? Les lapins étaient rares et fort précieux. Qui, assez habile pour piéger cet animal, s'était ensuite débarrassé de sa peau ? Horehound s'accroupit ; il nettoya sa trouvaille dans la neige, la plia avec soin et la glissa dans sa besace. Ses compagnons ne le perdaient pas des yeux.

— Pourquoi jeter une bonne peau de lapin ? s'étonna Hemlock. Sir Edmund lui-même en aurait eu l'usage et c'est un homme qui a beaucoup voyagé. J'ai été soldat au château, autrefois.

Le coquin ne pouvait résister à l'occasion de se vanter.

— Lady Catherine disait que lorsqu'elle était à Paris – je ne sais pas où c'est, mais c'est une grande ville –, même les robes des dames étaient bordées de fourrure de lapin.

— Peu importe ! coupa Ratsbayne^[21], petit homme à l'air sournois, en s'avancant. Je sens une odeur de feu de bois.

Il renifla l'air de son nez pointu.

— De quoi manger ! précisa-t-il en gémissant de plaisir.

— Ce doit être Waldus.

Horehound se fiait au fin odorat de Ratsbayne. Ils se hâtèrent dans la sente qui sinuait entre les arbres. Horehound aperçut un rougeoiement au loin. Sans quitter le couvert, il s'approcha de l'orée de la trouée et examina la clairière enneigée. Un feu pétillait au beau milieu, juste à l'endroit où le sol s'élevait avant de redescendre de l'autre côté. Il vit Waldus, les épaules voûtées. Où se trouvait son épouse aux cheveux de lin ? Pourquoi restait-il simplement assis là ? Milkwort rejoignit Horehound.

— J'ai peur, souffla-t-il. Ratsbayne croit que nous sommes suivis, mais il s'inquiète toujours. Qu'a donc Waldus ?

Horehound s'avança à grands pas en faisant voler la neige. Waldus était affalé et quand le bandit lui effleura l'épaule, il s'effondra sur le côté, laissant voir des yeux fixes, une bouche grande ouverte et une affreuse blessure à la gorge d'où le sang avait coulé. Ses chausses et son justaucorps en étaient imbibés. Horehound regarda le bas de l'éminence. Il y avait aussi du sang sur la neige. Il aperçut un fagot de fougères. Une main en sortait et Horehound, horrifié, reconnut une mèche de cheveux de lin. Bégayant de peur, il regarda autour de lui, gêné par la lumière mourante sur la neige. Le reste de la bande surgit.

D'instinct, Horehound comprit que c'était une erreur. Un mouvement entre les arbres, un craquement dans les fougères alertèrent les autres. De sombres silhouettes émergeaient. De quelle nouvelle horreur s'agissait-il ?

Horehound tira son poignard et essaya de détacher son arbalète, mais il tremblait et ses doigts étaient moites de sueur. Toute la clairière résonnait de sons menaçants, de cliquetis métalliques et de vibrations d'arcs. Il fut atteint juste au-dessus de la poitrine. Il tomba comme une pierre et les membres de sa troupe trépassèrent un à un autour de lui.

Corbett se réveilla de méchante humeur. Le feu s'était éteint et ni Ranulf ni Bolingbroke n'étaient revenus. Il alla au lavarium s'asperger le visage et, appuyé au manteau de la cheminée, se sécha quelques instants.

Il pensa à Lady Maeve et à ses enfants, se demanda ce qu'ils faisaient et regretta, en son for intérieur, de ne pas être avec eux. Corbett, prenant conscience de sa morosité, déboucla ses fontes, sortit un petit psautier d'hymnes et de chants qu'il avait copiés et, devant l'âtre, entonna à voix basse le « *Felte viri* », une complainte sur la mort de Guillaume le Conquérant, puis les trois versets de « *Iam dulcis arnica* ». Après quoi il se sentit mieux, mais se souvint alors avoir chanté ce second air avec Louis Crotoy sous le porche de l'église St Mary, à Oxford. Revoir le corps froid et rigide de son ami le poussa à agir. Il voulait retourner à la tour de Jérusalem ; quelque chose, dans ce trépas, l'intriguait. Il prit sa chape, la jeta sur ses épaules et s'arrêta.

— Mon vieil ami, chuchota-t-il, m'enseignes-tu encore quelque chose ?

Voilà ! Il se rappela le cadavre de Crotoy, la lourde chape qui l'avait peut-être fait trébucher.

— C'est absurde ! murmura-t-il en s'adressant à la flamme de la chandelle.

Louis était âgé et frileux, et dehors il gelait.

Le magistrat se frotta les mains puis, distraitement, ceignit son baudrier. Il se remémora toutes les fois où il avait vu Louis se promenant autour du château, emmitouflé dans l'épaisse chape : il ne l'aurait pas portée sur le bras, mais bel et bien revêtue ! Pourquoi attendre, pour ce faire, d'être dans le froid glacial, surtout si on quitte une pièce chaude ?

Corbett se félicita, récita à voix basse le *requiem* pour l'âme de Crotoy et s'empressa de descendre dans la cour. Il la traversa avec précaution, décrocha une torche de son support, se rendit à la tour de Jérusalem et monta jusqu'à la froide antichambre. L'huis était toujours

ouvert. Le clerc s'avança avec prudence dans les ténèbres et l'air confiné. Comme il s'y attendait, tous les livres et les manuscrits de Crotoy avaient été emportés, Craon y avait veillé, mais les biens personnels de son ami étaient empilés avec soin sur le lit. Corbett fouilla, prit la botte du défunt et passa la main à l'intérieur. Il sourit en agrippant le talon branlant et l'arracha. Il se rendit à l'autre bout de la chambre, là où il avait déposé la torche sur un support, et examina en détails le talon et la botte. Puis il les dissimula sous sa chape, revint dans la cour et arrêta un valet.

— Y a-t-il un cordonnier ici, un savetier ?

— Oh, oui, Messire, Maître Luke, et il est fort adroit ! lui répondit l'homme avec volubilité. Sir Edmund a réussi à le faire venir de Douvres...

— C'est bien, l'interrompit le magistrat. Allez le chercher et dites-lui de venir dans ma chambre à la tour de la Lanterne ; son talent me sera précieux, ajouta-t-il en fourrant une pièce dans la main du serviteur.

Quelques instants plus tard, alors qu'il posait une bûche sur le feu, on frappa à la porte. Un homme mince et nerveux, presque caché derrière son tablier de cuir, rasé de près et chauve comme un oeuf, entra.

— Ah, Maître Luke ! Je voudrais que vous regardiez ceci, pria Corbett en s'essuyant les mains sur son justaucorps et en faisant asseoir son visiteur sur une sellette.

Il lui tendit la botte et le talon détaché. Le cordonnier demanda qu'on apporte une chandelle pour pouvoir les examiner. Marmonnant, il suivit du doigt le bord du talon.

— Quelque chose de bizarre, Maître Luke ?

— En effet, en effet.

L'homme cilla, le froid lui mettant les larmes aux yeux.

— Oh, mon Dieu, oui ! Vous comprenez, Messire, c'est une bonne botte espagnole de Cordoue, du vrai cuir rouge, doublé de fourrure. C'est l'oeuvre d'un artisan, mais pas d'un artisan anglais.

— Qu'est-ce qui est anormal ? s'enquit le magistrat, en exhibant une pièce d'argent entre ses doigts.

— Qu'est-ce qui est anormal ? Eh bien, Messire, ce talon est fixé à la chaussure par une glu très forte, aussi solide que n'importe quelle couture, expliqua le savetier avec un petit rire nerveux.

— Donc il n'aurait pas dû se détacher facilement ?

— Oh, non, Messire. C'est pour ça que j'examinais le bord. Vous voyez ?

Le savetier leva le talon et en montra le pourtour. Corbett le regarda avec perplexité. Maître Luke prit la botte, remit le talon à sa place et fourra le tout sous les yeux du clerc.

— Vous voyez à présent ?

Corbett, tenant le talon en place d'une main ferme, constatait maintenant qu'il y avait une petite entaille entre lui et la chaussure.

— Il ne s'est pas cassé, on l'a détaché, n'est-ce pas ? Quelqu'un a enfoncé une dague entre la botte et le talon pour qu'il ait du jeu.

— Bien observé, Messire. Une attrape déloyale. Et il y a d'autres signes. On voit l'endroit où la lame a entamé la glu et le bord extérieur du talon est un peu entaillé.

Après examen, le magistrat ne put qu'en tomber d'accord. Il donna la pièce à Maître Luke et le remercia. Une fois le cordonnier parti, il s'assit et contempla la botte.

— Qu'avons-nous donc ici, hein, mon vieil ami ? dit le clerc comme si Crotoy était installé sur le tabouret en face de lui. Vous n'avez point quitté votre chambre et perdu l'équilibre. Quelqu'un vous a rompu le col, a jeté votre corps en bas des marches abruptes, roulant la chape autour de votre bras pour faire croire que vous étiez tombé, puis a décollé le talon de votre botte. Mais comment ?

Il ferma les yeux et se mit à se balancer. Louis n'avait peut-être pas été seul dans sa chambre, mais Corbett était certain que, quand on avait découvert le cadavre, la clef de la porte extérieure se trouvait encore dans l'escarcelle du défunt. Comment était-ce possible ?

Corbett se leva, couvrit les chandelles de leurs éteignoirs, plaça le garde-feu métallique devant l'âtre, ferma la pièce à clef et se rendit dans la cour. Il rapporta les bottes de Crotoy dans la chambre de la tour et se dirigea vers le quartier des serviteurs où il demanda à voir Maître Simon, l'apothicaire. Il le trouva dans l'une des écuries, assis sur une sellette, serrant sur son coeur une chope de bière et lancé dans un ardent débat avec l'un des palefreniers au sujet d'un cheval malade. Le magistrat s'installa près d'eux. Simon semblait fort ivre. Il fixa le garde du Sceau privé de ses yeux larmoyants.

— Une nouvelle mort ? marmotta-t-il.

— Non, une ancienne, répondit Corbett en souriant. Destaples, le Français.

— Et alors ?

— Il avait le coeur faible.

— C'est vrai. Rien d'étonnant à ce qu'il ait eu une attaque.

— Est-il possible, interrogea le magistrat, d'administrer à un homme dans cet état une potion, une erbolée, disons à la neuvième heure, dont l'effet ne se ferait sentir qu'à la onzième heure ?

L'apothicaire fit la moue.

— Bien sûr. Je ne peux vous expliquer comment, mais si on la mélange à du vin, qui, déjà, excite le sang et réveille les humeurs, on peut aboutir à ce résultat.

— Merci, et prenez garde à ce que vous buvez ! conseilla Corbett

en donnant une petite tape sur la chope de son interlocuteur.

Il se rendit alors aux cuisines et demanda aux cuisiniers un bol de bouillon chaud, un peu de pain frais et un gobelet de bière. Il entendait rire et bavarder dans la grande-salle, plus loin, mais décida de ne pas y aller. Idées et images se bousculaient dans sa tête. C'était comme feuilleter un psautier : de petites enluminures arrêtaient alors votre regard. Il pensa à Louis jetant sa chape sur ses épaules, au mépris des érudits français pour Craon, à Destaples choisissant si soigneusement ses mets au banquet, à Vervins tombant comme un oiseau blessé des remparts élevés du château.

Corbett regagna sa chambre, se déshabilla, enfila sa chemise de nuit et s'agenouilla quelques minutes près de son lit en essayant de mettre de l'ordre dans ses pensées. Chanson arriva d'une démarche pesante et trébucha sur le seuil.

— J'ai beaucoup trop bu, avoua-t-il.

Corbett ne broncha pas.

— Veux-tu prier avec moi, Chanson ?

— Non, non, Ranulf est en train de montrer à tout le monde comment tricher. Je vous apporte des messages du Français. Il constate que le temps passe et que demain ils veulent partir tôt. Et aussi qu'il est prêt à s'en aller.

— Oh, ça, j'en suis sûr ! déclara Corbett en se signant. Dis à Monsieur de Craon que je le retrouverai au solar peu après l'aube. Oh, et à Ranulf et William que je veux qu'ils gardent les idées claires.

Le palefrenier partit et Corbett monta dans son lit. Il resta étendu dans le noir en fredonnant « *Mache, bene, venies* », l'air d'un chant d'étudiant. Il essaya de s'en rappeler tous les mots pour se calmer l'esprit et finit par sombrer dans le sommeil.

Quand il se réveilla, le feu était éteint et la chandelle morte. Bien qu'il n'eût pas envie de renoncer à la chaleur de son lit, il finit pourtant par braver le froid glacial. Il se drapa dans une chape et descendit dans la cour pour demander de l'eau chaude afin de pouvoir se raser et faire ses ablutions. Un serviteur vint dresser le feu et allumer le brasero. Corbett enfila des habits aux couleurs royales – bleu, rouge et or – et n'oublia pas de passer à son doigt les anneaux de la chancellerie. Il se demandait ce que la journée apporterait. Il ne fut pas étonné de trouver Craon et Sanson, frais et dispos, qui l'attendaient dans le solar alors que Ranulf et Bolingbroke, qui les rejoignirent un peu plus tard, semblaient plutôt défaits, les yeux lourds de sommeil. Ils s'installèrent autour d'une petite table et déjeunèrent de bols de fromentée chaude parfumée au miel et à la muscade.

Craon fut poli, mais distant. Il se retournait de temps à autre pour chuchoter quelques mots à son morne écuyer. Le magistrat surveillait

Sanson. L'érudit français semblait plus détendu, peu troublé par la mort de ses camarades et, bien qu'ils le dissimulent avec soin, Corbett se rendit compte que Sanson appartenait à Craon, corps et âme. « Je me demande, pensa-t-il en adressant un sourire à Sanson, si c'est vous l'espion qui aviez renseigné Ufford puis l'aviez attiré dans un piège mortel. Bon, nous verrons, nous verrons. »

Ils se rassemblèrent autour de la grande table de noyer cirée. Corbett ordonna à Ranulf d'aller quérir certains manuscrits pendant que Bolingbroke disposait de quoi écrire, des cornes à encre, des plumes, des pierres poncees et de petits rouleaux de vélin.

— J'ai peut-être une solution, déclara le magistrat.

De l'autre côté de la table, Craon, surpris, sourcilla puis se tourna vers le gouverneur et demanda si, afin d'y voir plus clair, on pouvait abaisser la couronne de chandelles pendue au plafond. Corbett exposa sa théorie selon laquelle frère Roger s'était peut-être servi de ce qu'il appelait « latin de cuisine » pour masquer ses secrets et quand il en eut fini, Craon, le menton dans les mains, le dévisagea d'un air dur.

— Eh bien, Pierre, questionna-t-il en s'adressant à Sanson, que répondriez-vous à cela ?

— Sir Hugh a raison, admit Sanson en s'éclaircissant la gorge.

Sa voix haut perchée troubla le silence.

— Je suis moi-même, ajouta-t-il avec un sourire fat qui fendit son gros visage huileux, arrivé à une conclusion similaire.

Il leva la main et claqua des doigts. Le serviteur de Craon apporta sa copie du *Secretus secretorum* et Bolingbroke plaça l'exemplaire anglais devant son maître. Les échanges furent d'abord courtois, mais le magistrat se retrouva très vite engagé dans une vive discussion pour savoir de quel code secret le franciscain avait bien pu user. Il examina le manuscrit et coucha par écrit certains éléments que frère Roger avait pu utiliser pour masquer ce qu'il voulait dire. Sanson riposta en proposant d'autres explications. Corbett pressa les choses à dessein, gribouillant des notes, les transmettant par-dessus la table et attendant avec impatience la réponse de Sanson. Les heures s'écoulèrent. Le jour se leva derrière la fenêtre. Un intendant entra pour faire remarquer que le ciel était clair et que peut-être il ne neigerait plus. Les hôtes de Sir Edmund voulaient-ils se restaurer ? Les deux partis refusèrent. Corbett concentrait toute son attention sur les Français. Il était moins intéressé par le code du franciscain que par l'écriture de Sanson qui se relâchait le temps passant, mais il était certain qu'il s'agissait de la même main que dans les mystérieuses instructions envoyées à Ufford et dont Bolingbroke avait rapporté des échantillons en Angleterre. Au début de l'après-midi, Sanson, se déclarant épuisé, se carra dans sa chaire et leva les bras au ciel.

— Nous ne pouvons rien faire de plus, nous ne pouvons rien faire

de plus.

— J'en suis sûr, admit Corbett.

— Je propose de nous restaurer, dit Craon. Sans parler de répondre aux besoins de la nature.

Des rires accueillirent ses mots et il repoussa sa chaire.

— Sir Hugh, nous pourrions peut-être nous retrouver dans deux heures ? Nous rejoindrez-vous dans la grand-salle ?

— Tout à l'heure, tout à l'heure, répondit Corbett. Moi aussi je suis las. Je dois pourpenser.

Le solar se vida. Corbett resta assis et Ranulf, qui avait perçu le signe discret que son maître lui avait adressé, revint sur ses pas comme s'il cherchait quelque chose.

— Pas ici, chuchota le magistrat, pas ici.

Il entraîna son écuyer hors du solar. Ils traversèrent les cuisines pour gagner la cour puis le baile et enfin le terrain vague qui bordait la garenne du château.

— Sir Hugh, que cherchez-vous à faire ?

— Oublie frère Roger, Ranulf. Je sais à présent pourquoi notre roi s'y intéresse. Il faudra peut-être des mois, voire des années, pour décoder le chiffre de frère Roger. Nous ne parviendrons pas à le comprendre. Ce que je crois, c'est que les trois Français ont été assassinés. Non, non, écoute-moi. Ils ont été tués et Craon est venu à Corfe pour accomplir un de ses desseins secrets. Sanson est sa créature. Il se contente de chanter l'air que fredonne son maître.

Corbett frappa dans ses mains pour se réchauffer.

— Le mystère commence à se dévoiler, Ranulf, mais je ne sais pas encore très bien quel chemin suivre. Les choses doivent rester confidentielles. Quelle que soit la décision prise, continua-t-il sans tenir compte du regard interrogateur de son écuyer, tout cela touche à sa fin. Nous avons fait tous les progrès possibles et Craon ne l'ignore pas.

— C'est vrai, admit Ranulf qui, d'un geste, montra la grand-salle. Hier soir, il faisait remarquer que le temps passait. Si vous avez vu juste, Sir Hugh, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait amené ces trois hommes céans pour qu'ils y trépassent. Sa tâche est donc remplie.

— Oh, il faut s'attendre à autre chose ! répondit le magistrat. Au fait, quand les hors-la-loi doivent-ils recevoir le pardon du roi ?

— Demain matin, mais j'ai promis de leur apporter des provisions avant ce soir. Je dois laisser un panier de pain et de viande à l'église.

— Je t'accompagnerai, dit Corbett en remontant sa chape sur ses épaules. Quant au reste, allons manger, boire, dormir et regardons comment notre vipère se love.

Ils revinrent dans la grand-salle où Corbett, l'air impassible, bavarda avec Craon et se lança avec Sanson dans un débat sur les

oeuvres de frère Roger. À présent convaincu que l'érudit français était bien l'homme qui avait conduit Ufford à la mort, il lui était difficile de parler, sourire et se montrer courtois. Il fut donc fort soulagé, quand ils se retrouvèrent dans le solar, d'entendre Craon annoncer qu'il ne souhaitait pas prolonger les discussions plus avant.

— Sir Edmund, déclara Craon en se levant avec peine, nous avons assez abusé de votre hospitalité. Nous sommes maintenant parvenus à certaines conclusions en ce qui concerne les écrits de frère Roger. Je suis d'accord avec Sir Hugh...

Il eut un sourire doux.

— ... pour penser que notre franciscain a inventé une nouvelle langue, et Dieu seul sait comment on peut la traduire. Quoi qu'il en soit cette réunion à Corfe, malgré les malheureux trépas qui ont eu lieu, marque une nouvelle étape dans les liens qui unissent nos deux royaumes. Les érudits de France et d'Angleterre se sont rencontrés et ont échangé leurs connaissances – ce qui est des plus satisfaisants pour notre Saint-Père le pape. Ces réunions pourraient, peut-être, se faire plus fréquentes et aborder des sujets plus nombreux dans les années à venir...

Craon sourit alors d'une oreille à l'autre, comme s'il annonçait la plus merveilleuse des nouvelles.

— ... quand le fils de notre souverain s'assiéra sur le trône de Westminster et ceindra la couronne du Confesseur. J'ai, pourtant, un aveu à faire. On a trouvé un document sur la personne de cette malheureuse femme qui, si j'ai bien compris, tuait les jouvencelles de ce château. Je vous déclare que c'est moi qui l'ai rédigé.

Il leva la main pour obtenir le silence.

— Je lui avais demandé d'acheter des vivres à la taverne et l'avais bien payée pour ce faire.

— Pourquoi ? intervint le gouverneur avec brusquerie. Notre demeure est tout approvisionnée.

— Non, non, Sir Edmund, vous m'avez mal compris. Notre séjour touche à sa fin et, bien que nous soyons chez vous, j'insiste pour être votre hôte demain soir. Ce sera moi qui pourvoirai au banquet, en guise de petit dédommagement pour votre amabilité et votre hospitalité. Mais, ajouta Craon en soupirant, les projets humains les mieux organisés peuvent toujours aller à vau-l'eau. Sir Edmund, je tiens fort à vous offrir cette fête, à payer cuisiniers et valets ainsi que chaque mets de choix qui sera servi. Vous ne pouvez, précisa-t-il d'un ton mielleux, refuser la munificence de mon maître.

Le gouverneur était tenu d'accepter, mais il donna un petit coup de coude à Corbett sous la table.

— Si Sir Hugh y souscrit, reprit Craon, pompeux comme prêtre en chaire, nous concluons ces discussions. Je dois demain veiller à

certaines affaires, au rassemblement de nos manuscrits et à l'emballage de nos biens de valeur. Il faut préparer chevaux et harnachements et, bien sûr...

Craon prit un air faussement navré.

— ... il y a, Sir Edmund, la triste question du convoiage des dépouilles de mes trois compagnons.

Néanmoins, il faut nous réjouir de notre succès. Et enfin, Sir Edmund...

Il leva le doigt.

— ... j'ai séjourné dans votre splendide château sans en avoir une seule fois franchi les murs. J'aimerais me rendre avec une escorte convenable à cette célèbre taverne dont parlent tant de vos serviteurs. Il faut que je visite sa cave pour choisir des crus de qualité pour demain soir.

Craon se rassit et le gouverneur se leva sur-le-champ afin de dire qu'il avait été fort honoré de recevoir cette assemblée, qu'il regrettait la mort de trois compagnons de Craon et que, bien entendu, il mettait cuisines, serviteurs, locaux et resserres à la disposition de Monsieur de Craon. Ce fut ensuite le tour de Corbett, qui, par le biais de ce que Ranulf qualifia plus tard auprès de Chanson de discours poli et gracieux, fit écho à maints sentiments de Craon. Le magistrat expliqua qu'il avait été très heureux de renouer connaissance avec un émissaire français et qu'il attendait non sans impatience, avec un plaisir encore plus grand, les réunions futures. Il fit de son mieux pour gommer toute trace de sarcasme dans sa voix, bien que Craon ne cessât d'arborer un sourire narquois pendant sa proclamation. Il ajouta enfin que lui-même et sa suite devaient aussi sortir afin de régler certaines affaires. Sa compagnie et sa protection agréeraient-elles à Monsieur de Craon ? Le Français s'empressa d'accepter.

Bolingbroke établit et rédigea un mémorandum dans lequel Craon, Sanson et Corbett résumaient brièvement leurs échanges et les conclusions auxquelles ils avaient abouti en ce qui concernait les ouvrages de frère Roger. Corbett et Craon signèrent le document

— Sir Edmund faisant office de témoin –, puis les sceaux des deux royaumes garantirent son authenticité. Après s'être salués et serré la main, après avoir échangé l'assurance d'une éternelle amitié, les envoyés français et anglais se séparèrent. Quand Craon se fut éloigné, le magistrat se laissa choir dans sa chaire et se cacha le visage dans les mains.

— Il prépare quelque méfait, gronda le gouverneur. C'est certain.

— Prépare ? rétorqua Bolingbroke. Je pense qu'il a atteint son but. Il a découvert ce que nous savons sur les écrits de frère Roger – la même chose que ce qu'il en sait à présent –, et que le *Secretus secretorum* est rédigé dans une langue étrange, bien que Dieu seul

sache s'il sera un jour traduit. Et, plus important encore, ajouta-t-il en prenant son gobelet et en en frappant la table, trois *magistri* de l'université de Paris ont péri de malemort. Philippe a fait taire les critiques et averti les autres.

Bolingbroke se leva.

— Sir Hugh, je ne suis pas certain d'avoir envie de manger ses mets ni de boire son vin.

— Vous le ferez juste parce qu'il le faut, répondit Corbett en souriant.

Bolingbroke esquissa un salut moqueur et sortit du solar, laissant Corbett et Ranulf en compagnie du gouverneur.

— Le mystère du parchemin trouvé sur Maîtresse Feyner est donc levé, n'est-ce pas ? questionna Sir Edmund en claquant de la langue. Le gracieux Monsieur de Craon nous préparait simplement une surprise.

— Je continue à penser qu'il nous en prépare une autre, énonça Corbett en se levant. J'aimerais bien savoir ce qu'il en est. Sir Edmund, nous allons faire apprêter nos montures ; nous devons profiter de la lumière du jour.

Quelques instants plus tard, fort mal à l'aise, Corbett franchissait le pont-levis avec sa suite et celle de Craon pour rejoindre le chemin conduisant dans la forêt. Le soleil était plus chaud, le ciel d'un léger blanc-bleu et, bien que l'après-midi fût avancé, la campagne paraissait plus brillante sous son manteau de neige qui commençait à fondre et à se déchirer. Craon bavardait, expliquant qu'il avait étudié avec soin Corfe et ses environs avant de venir en Angleterre et que l'endroit lui rappelait beaucoup la Normandie ; Corbett lui prêtait une oreille distraite. Bien que le temps se fût radouci et qu'il sût que sa rencontre avec Craon touchait à sa fin, il était inquiet. La tension raidissait les muscles de son dos et de ses cuisses, comme s'il était un joueur se préparant pour un tournoi et s'interrogeant sur le danger qu'il allait affronter. Il s'arrêta à l'orée de la forêt. L'étendue de terre brûlée, le tas de branches et de broussailles carbonisées attirèrent son regard.

— C'est le feu des bohémiens de l'autre soir, observa l'intendant de Sir Edmund qui les accompagnait. Du haut des remparts, on en voit souvent briller.

Quand ils pénétrèrent sous les arbres, Craon continua à jacasser, interrogeant l'intendant sur les droits de chasse et la bonne saison pour courir le cerf. Y avait-il des sangliers dans la forêt ? L'incessant bavardage du Français irritait fort le magistrat et ce dernier ne fut que trop content quand Craon, tirant sur les rênes, fit signe à son écuyer de s'approcher.

— Passe devant, lui ordonna-t-il. Vous avez fait allusion à des hors-la-loi, Sir Hugh ?

— Il n'y a pas de danger, le rassura Corbett.

— Bon, bon, rétorqua Craon avec de grands gestes, mais mieux vaut prévenir que guérir. Suis le chemin, dit-il à son valet, mais arrête-toi à l'auberge.

L'homme maugréa une réponse en français. La voix de Craon se fit coupante. Le serviteur fit pivoter son cheval, l'éperonna et disparut au petit galop sous le couvert.

— Tant qu'il suivra le sentier, marmonna Craon, il sera en sécurité.

Quand ils parvinrent à *La Taverne de la Forêt*, Bogo de Baiocis, dans la cour, appelait l'aubergiste à grands cris et ordonnait à l'un des palefreniers de prendre soin de sa monture. Sir Hugh, Ranulf et les autres ne franchirent pas le portail, mais Craon entra dans le bâtiment. Il revint peu de temps après, souriant dans sa barbe, et suivi de son valet chargé de deux tonnelets de vin.

— Je l'ai largement payé, dit-il en faisant signe à Bogo de Baiocis de remettre un des tonnelets à l'intendant. Le meilleur bordeaux, importé il y a quatre ans ; on prétend que c'est le plus fin que ces vignobles aient jamais produit.

Il s'ensuivit un certain désordre tandis que Bogo de Baiocis retournait chercher une corde dans l'auberge, afin de pouvoir attacher les tonneaux aux pommeaux des selles. Craon ajouta qu'il avait commandé quelques produits pour les cuisines du château et que Maître Reginald en personne les livrerait à Corfe. Corbett annonça que lui et Ranulf poursuivaient leur route jusqu'à l'église et invita Craon à les accompagner, mais ce dernier déclina l'offre avec courtoisie.

— Je suis passé devant en arrivant à Corfe, fit-il remarquer en montant en selle. C'est un endroit lugubre et écarté, Sir Hugh. Vous avez affaire avec le prêtre ?

— Plutôt avec certains coquins, répliqua Ranulf.

Le magistrat attendit que Craon et son escorte aient repris le sentier menant à la forteresse.

— Que se passe-t-il, Maître ? interrogea Ranulf en poussant son cheval à la hauteur de celui de Corbett.

— J'aimerais bien le savoir, Ranulf, répondit le clerc en regardant le groupe de cavaliers disparaître à un tournant. J'aimerais vraiment.

Il leva les yeux pour regarder le ciel bleu entre les arbres.

— Le temps est meilleur ; le soleil brille. Tu te souviens du vieil adage, Ranulf : « Les vipères sortent toujours pour se chauffer au soleil » ?

Il pressa son cheval. Son écuyer le suivit, un peu en retrait. La neige fondante glissant des branches et l'eau qui s'égouttait faisaient bruire la forêt autour d'eux. Le chemin était parfois glissant et Corbett avait du mal à maîtriser sa monture.

— Horehound et sa bande seront nerveux, remarqua Ranulf. Je crois qu'ils ne nous font pas entière confiance.

— Dans ce cas, suggéra le magistrat, signalons-leur notre arrivée. Tu n'as pas oublié les paroles de la chanson « *Jove cum Mercurio* », n'est-ce pas ? Je vais chanter le premier couplet pour t'en rappeler les mots, puis tu pourras le reprendre et répéter chaque vers. Si les hors-la-loi nous entendent, ils comprendront que nous voulons la paix.

Et, sans attendre de réponse, Corbett entonna le leste chant d'étudiant, faisant ainsi oublier à son écuyer sa peur de la forêt, et attestant auprès de ceux qui se cachaient qu'ils n'avaient pas de mauvaises intentions.

En atteignant le mur du cimetière et en le contournant jusqu'à la grille, la chanson de Corbett mourut sur ses lèvres. L'endroit était sinistre sous le soleil avec ses croix et ses pierres tombales trempées par la neige fondue. Des corbeaux croassaient dans les arbres au-dessus de leur tête. Il n'y avait personne. Corbett avait pensé que les malandrins auraient au moins allumé un feu et que, même s'ils préféraient être discrets, ils auraient laissé une sentinelle. Ils mirent pied à terre et entravèrent les chevaux. Ranulf, inquiet, dégaina son poignard. Son maître l'imita. Ils firent le tour de l'église sans voir aucun signe de vie. La porte principale et celle menant au champ de repos étaient closes, nulle lueur ne scintillait à travers les volets de bois.

Corbett sortit du cimetière et emprunta l'allée qui menait chez le prêtre. Il toqua à l'huis, mais le son résonna dans le vide et les volets au rez-de-chaussée comme à l'étage étaient fermés. Passant à l'arrière de la maison, il s'arrêta près de la barrique d'eau. Il nota que la glace avait été cassée, que le niveau d'eau avait beaucoup baissé et sentit de légers effluves de nourriture – viande et pain – et ceux, plus piquants, des épices. La porte de derrière était elle aussi fermée. Le clerc recula de quelques pas pour avoir une vue d'ensemble de la maison et heurta du pied un bassin de cuivre qui résonna comme une trompette. Il jura, le ramassa et s'apprêtait à le jeter dans le jardin quand il remarqua que l'intérieur était souillé de poussière noire. Il l'examina avec plus d'attention et le soupesa entre ses mains. Le lourd récipient était de bonne qualité. Ce n'était pas un objet dont un prêtre peu fortuné irait se débarrasser. Il le huma et reconnut l'odeur du soufre, cette même odeur qu'il avait sentie dans l'église. Il déposa doucement le récipient par terre.

— Père Matthew !

Pas de réponse. Corbett refit le tour de la demeure et frappa avec vigueur à la porte.

— Père Matthew, je voudrais vous parler.

Entendant du bruit au-dessus de sa tête, il leva les yeux. À travers

les volets de la fenêtre de l'étage, il aperçut le prêtre, pâle et pas rasé.

— Sir Hugh, je suis navré de ne pouvoir descendre. Je crois que c'est la suette. J'ai été malade.

— Pouvez-vous vous aider ? cria Ranulf. Avez-vous besoin de quelque chose ? Avez-vous de quoi manger ?

Le père Matthew fit un geste de dénégation.

— Je n'ai rien pris depuis quelques jours, mais je pense que je vais mieux.

Il se força à sourire.

— Je vais peut-être préparer du gruau ou de la fromentée. De grâce, transmettez mes salutations à Sir Edmund et dites aux gens du château qu'ils doivent se rendre à la chapelle pour les offices. Le père Andrew se chargera d'eux.

— Connaissez-vous Horehound, le hors-la-loi ? questionna Corbett.

— Oui, Sir Hugh, en effet.

— L'avez-vous vu, lui ou quelqu'un de sa bande ?

Le prêtre fit signe que non.

— J'ai ouï dire, Sir Hugh, qu'ils vont recevoir le pardon du roi et j'en suis fort heureux, pourtant je n'ai pas eu de leurs nouvelles, bafouilla le père Matthew. Mais il fait froid. Je vous verrai sous peu.

Il se retira et referma les volets. Corbett revint vers les marches de l'église et, à l'abri dans le renfoncement, regarda son écuyer parcourir le cimetière en tous sens comme si les larrons s'y dissimulaient.

— Que cherches-tu ? cria-t-il.

— Je me suis dit qu'ils étaient peut-être venus et repartis, mais il n'y a pas de trace. Personne n'est passé par ici, déclara Ranulf en faisant demi-tour. Pourtant, soupira-t-il, la neige commence à fondre.

Corbett fixa des yeux la maison silencieuse et peu accueillante du prêtre.

— Pourquoi un prêtre, interrogea-t-il, se servirait-il d'un bon bassin de cuivre pour mélanger du soufre et d'autres substances, avant de le jeter dans le jardin ? Pourquoi prétend-il n'avoir point mangé alors que j'ai senti une odeur de cuisine ?

— Il a bien dit qu'il allait se préparer de la fromentée ou du gruau.

— C'est vrai, concéda le magistrat en tapant des pieds.

Le jour déclinait et ils ne pouvaient s'attarder ici plus longtemps.

— Ranulf, quelque chose a dû retarder Horehound. Il sait où nous trouver ; retournons au château.

Ils enfourchèrent leurs chevaux et reprirent le chemin. Quand ils arrivèrent à la taverne, ils constatèrent que les grilles étaient tirées.

Corbett distingua la lumière des lanternes et des torches et perçut le son faible, mais agréable d'un luth. Ils dépassèrent deux colporteurs,

à moitié courbés sous les fardeaux empilés sur leurs dos et pressés de parvenir à Corfe avant la nuit. Les hommes leur crièrent des salutations auxquelles le clerc répondit en levant la main.

Quand ils furent arrivés, Corbett ordonna à Ranulf de commencer les préparatifs du départ. Il lui demanda aussi d'aller chercher de quoi se restaurer aux cuisines.

— Vous ne venez pas avec nous dans la salle des Anges ? interrogea Ranulf.

— L'air fat de Craon me fatigue. De toute façon...

Il frappa l'épaule du jeune homme de son gant.

— ... je sais que tu seras fort accaparé par Lady Constance.

Le magistrat monta dans sa chambre où il vérifia le grand coffre placé au pied du lit et chercha avec soin le moindre signe d'un intrus. Mais il ne trouva rien. Il prépara du feu, alluma d'autres chandelles et débarrassa la petite table. Il sortit de l'encre, son écritoire et un morceau de vélin lisse du coffret de la chancellerie. Il avait l'intention d'écrire au roi et à Lady Maeve, mais que pouvait-il dire ? Il ne pouvait cacher ni son inquiétude croissante ni sa colère devant la suffisance de Craon, comme si ce dernier avait narré une histoire très drôle que Corbett n'aurait pas comprise. Il acceptait à présent l'idée que Craon avait amené les trois *magistri* de Paris pour les faire assassiner, mais quel autre méfait avait-il ourdi ? Il divisa la feuille de parchemin en quatre et donna un titre à chaque colonne : *Craon, Les morts, Le château, L'église dans la forêt*.

Puis, usant de son propre code secret, il remplit chaque partie avec ce qu'il avait vu et appris, se remémorant conversations, coups d'oeil, les personnes présentes quand tel ou tel événement s'était déroulé. Il repensa au père Matthew, à son visage pâle et non rasé, à sa maison isolée et au cimetière désert. Ranulf entra, chargé d'un plateau. Corbett but le vin trop vite et sentit sa face s'embraser et ses paupières s'alourdir. Il comprenait les morts, l'assassinat des trois Français, mais comment s'y était-on pris ? Qui était coupable ? Il s'empara d'une seconde page de vélin et, retournant au coffret de la chancellerie, en retira tous les documents concernant le séjour d'Ufford à Paris. Les heures passèrent et Ranulf revint s'assurer que tout allait bien. Son maître, absorbé par son travail, se contenta de grommeler une réponse. Il verrouilla la porte quand l'écuyer fut sorti et, dans l'intention de s'accorder un somme bref, s'étendit sur le lit, mais quand il s'éveilla au petit matin, gelé et tendu, le feu était éteint et bon nombre de chandelles s'étaient consumées. Il remonta la couverture et se rendormit.

Il se réveilla un peu plus tard et assista à la messe matinale du père Andrew dans la petite chapelle du château. Le prêtre, vêtu de noir et or, prononça les prières d'intercession pour les défunts. La

journée s'annonçait belle. Devant la chapelle, on affluait dans les cours intérieure et extérieure. Un serviteur lui expliqua que maintenant que les routes étaient dégagées, davantage de colporteurs et de chaudronniers ambulants se déplaçaient, fort désireux de profiter du changement de temps. Corbett se rendit aux cuisines pour déjeuner. Les gâte-sauces s'affairaient à préparer le festin que Craon devait offrir ce soir même. Il aperçut le gamin que Ranulf avait ramené de la taverne, cheveux et visage propres, un vieux justaucorps sur ses maigres épaules. Il arborait même des chausses de laine et était pourvu de solides bottes. Corbett l'interpella. Le garçon, qui mâchonnait un morceau de poulet, l'avalala d'un coup et s'avança, yeux écarquillés.

— Vous n'allez pas me renvoyer, n'est-ce pas ?

Le magistrat sourit, prit une pièce dans son escarcelle et la lui donna.

— Comment t'appelle-t-on ?

— Je crois que mon nom est Tom, mais en général on m'appelle Rapporte⁽²²⁾.

— Très bien, Tom Rapporte. Connaissais-tu Horehound, le hors-la-loi ?

Tom détourna le regard.

— Allons, insista Corbett, ce n'est pas un crime que de parler aux hommes des bois. Écoute, mon enfant, tu peux encore gagner cette pièce. Savais-tu que Horehound allait obtenir le pardon du roi ? Nous étions censés le rencontrer hier. Ranulf, le rousseau, avait emporté des vivres pour les lui donner dans les fontes de sa selle.

— Et... ? questionna le gamin dont la curiosité croissait.

— Personne n'est venu. Ni Horehound ni un membre de sa bande.

Tom cessa de mastiquer.

— Ça t'étonne ? Ça paraît bizarre ?

Le garçon se retourna et laissa tomber un bout de poulet sur le sol. Un énorme mastiff l'engloutit aussitôt.

— Ça ne ressemble pas à Horehound, Messire, affirma l'enfant. Il n'aurait onc refusé de la nourriture ; il a dû arriver quelque chose.

Le clerc donna une autre pièce à son interlocuteur et ressortit dans la cour. Il entendit claquer un fouet et se retourna quand Maître Reginald, un de ses marmitons assis près de lui, fit pénétrer sa carriole dans la cour intérieure. Corbett décida de regagner sa chambre pour passer au crible tout ce qu'il avait noté la veille. Ranulf, Bolingbroke et Chanson survinrent et constatèrent que leur maître était inquiet. Ranulf, d'ailleurs, n'était que trop pressé de retourner à la salle des Anges, en quête de Lady Constance.

La journée s'écoula lentement pour le magistrat. Il sortait de temps à autre pour se rendre à la tour de Jérusalem et, vers la fin de

l'après-midi, il retourna à l'entrée effondrée et au couloir sombre et désert qui menait aux anciens cachots. Cette fois il s'arma, ceignit son baudrier et se fit accompagner par deux des archers de Sir Edmund. Il n'avait pas oublié la terreur éprouvée cette nuit-là quand il était caché dans les ténèbres glacées alors que l'assassin attendait le moment propice.

Il revint dans la cour intérieure au moment où les cercueils contenant les corps des trois Français étaient bénis et encensés par le père Andrew, avant d'être placés dans une charrette pour commencer leur long voyage vers Douvres puis vers la France. Corbett ne put distinguer la bière de Crotoy, mais, regardant s'éloigner le chariot, il se signa, récita le psaume des morts et se promit de tirer vengeance du meurtrier de son vieil ami.

Ranulf l'attendait sur les marches de sa chambre.

— Sir Hugh, vous errez dans ce château comme une âme en peine. Sir Edmund insiste beaucoup pour que nous fassions preuve de toute la courtoisie voulue envers Craon.

— Vraiment ?

Corbett prit sa clef et ouvrit sa chambre. Ranulf lui emboîta le pas. Il aida son maître à se raser, puis sortit la cotte-hardie rouge, bleu et or, la chemise blanche de batiste et les chausses bleu foncé que le magistrat revêtait toujours dans les grandes occasions. Ranulf voyait bien que le vieux « Maître Longue Figure » était distrait. Il oublia de passer la chaîne symbole de son office et de prendre les anneaux de la chancellerie dans le petit coffret posé sur la table. Même quand ils furent arrivés à la salle des Anges, Corbett garda silence et réserve, et sembla à peine se rendre compte des coûteux préparatifs que le gouverneur avait faits pour le banquet : le feu ronflait dans la cheminée, sur l'estrade flacons, gobelets, plats, couteaux d'or et d'argent étincelaient sur la haute table, couverte de linges blancs comme neige. L'air était chargé d'appétissantes odeurs venant des cuisines proches. Une douce musique descendait de la galerie des musiciens et d'ardents braseros réchauffaient tous les coins où le froid se réfugiait.

Sir Edmund et sa famille étaient vêtus d'habits somptueux. Lady Constance était superbe dans sa robe bleu foncé. Une cordelette d'or ceignait sa taille mince et un exquis voile blanc couvrait ses cheveux chatoyants. Corbett, l'esprit ailleurs, les salua et quand Craon les invita à se rassembler autour du grand feu, il se contenta d'incliner la tête et alla s'installer près du père Andrew.

— J'ai fait ce que je pouvais, chuchota le vieux prêtre. Je sais qu'un des Français était votre ami, Sir Hugh. À Douvres, on embaumera derechef les corps. Je suis heureux que vous ayez pu assister à l'office. Je dirai à nouveau la messe à leur intention demain,

jour de la Saint-Damase.

— Saint Damase ? s'étonna le magistrat.

— L'un des premiers papes, répondit le père Andrew. Je crois que c'était un martyr, mort pour sa foi. Qu'y a-t-il, Sir Hugh ?

— Des prunes de Damas, répondit Corbett, énigmatique. Des prunes de Damas, chuchota-t-il, qu'un pape pourrait déguster avant de chanter laudes.

CHAPITRE XII

« On pourrait construire des engins pour envoyer
des émanations empoisonnées
et infectées là où on veut. »

Roger BACON,

De l'admirable pouvoir et puissance de l'art, et de nature.

Assis à la haute table, Corbett s'efforçait de garder son calme. Il faisait mine de boire et de manger, mais, dans son esprit, idées, réflexions, surexcitation et peur se bousculaient. L'anxiété qui l'avait tenaillé s'était dissipée et avait fait place à un flot d'émotions. En toute autre occasion, il aurait entrepris une longue promenade, aurait sellé son cheval pour une randonnée ou même aurait sorti ses recueils de chants pour entonner un air ou un psaume. Les conversations tourbillonnaient autour de lui comme un souffle de vent. Quelle importance tout cela avait-il ? Ce n'était que comédie. Craon pouvait bien être assis céans, à se remplir la panse des délices préparées aux cuisines, à se rengorger en écoutant avec toujours la même courtoisie le babil de Lady Catherine, il n'en était pas moins un assassin croupissant dans le mal, pensait le magistrat. Corbett poussa presque un cri de soulagement quand le banquet s'acheva. Sir Edmund se leva et remercia avec volubilité Craon qui lui répondit avec force afféteries. Corbett adressa un clin d'oeil à son écuyer et, affalé dans sa chaire, les jambes étendues comme s'il était à moitié endormi, joua les ivrognes. Mais quand l'assistance fut partie, il insista pour que lui, Ranulf et le gouverneur se retrouvent dans les appartements privés de ce dernier. Puis il présenta d'abondantes excuses à Lady Catherine.

— Laissez, laissez, dit-elle à voix basse en prenant un petit psautier incrusté de pierreries sur la table. Je vous observais pendant le souper, Sir Hugh ; il y a quelque trouble, n'est-ce pas ?

Ranulf, qui grattait une tache sur son justaucorps, leva soudain les yeux. Lady Constance l'avait tellement accaparé qu'il avait à peine pensé à son maître, mais il constatait à présent que le garde du Sceau privé n'était ni ivre ni las, mais surexcité.

— Que se passe-t-il ? s'enquit le gouverneur en refermant l'huis

derrière son épouse.

— Sir Edmund, le château de Corfe va être attaqué !

— C'est absurde, se gaussa ce dernier. Il faudrait des engins de siège, des béliers, des échelles...

— Je ne veux pas dire de cette façon, répondit Corbett en s'asseyant sur une sellette rembourrée. Mais par félonie.

Il se tourna vers Ranulf.

— Voilà des jours que nous débattons de signes secrets, de chiffres et de codes. Te souviens-tu, Ranulf, de celui que je t'ai enseigné ? Je t'ai dit de prendre une pièce dans une pile posée sur la table et d'être très attentif. Quelle effigie de roi y était gravée ? Je t'ai demandé de bien réfléchir.

— C'est vrai, commenta Ranulf en souriant, et nous avons fait l'émerveillement de tous, car je choisisais toujours une pièce que vous pouviez nommer.

— À quoi voulez-vous en venir ? questionna Sir Edmund en délaçant sa chemise.

Bien qu'il se fût raillé de la déclaration de Corbett, il n'ignorait pas que ce clerc à l'air sombre était à la fois un soldat et un homme prévoyant.

— Sir Edmund, vous rappelez-vous le morceau de parchemin que vous avez trouvé sur Maîtresse Feyner ? Il s'agissait de remplir la plus grande des panses de pain et d'autant de prunes de Damas qu'un pape pourrait déguster avant de chanter laudes. Craon a avoué qu'il avait rédigé le message. C'est un code. Quand j'ai enseigné notre tour à Ranulf, j'ai employé un mot précis pour désigner un roi précis. Quand je lui demandais de réfléchir, il devait répondre : « Oui, j'y ai pensé », ou « Oui, j'ai pourpensé », ou : « Oui, je m'en souviens. » Chaque mot renvoyait à un roi. « Pensé » pouvait signifier Henri, « souviens » Édouard, « pourpensé » Richard. Ce n'est qu'un tour de foire, mais on peut le compliquer. Craon sait que nous avons des soupçons. Ce message n'aurait jamais dû tomber entre nos mains. Il a commencé par nier jusqu'à ce qu'il comprenne qu'en reconnaissant l'avoir écrit, il pouvait poursuivre ses manoeuvres.

— C'est-à-dire ? demanda le gouverneur, piqué.

— Emporter cette forteresse par ruse. Le parchemin nous renseigne sur le moment, l'endroit et les moyens. Examinez-le avec attention. Du pain pour remplir la panse ; en français « panse » se dit *ventre* ; ce qui peut aussi signifier, dans une libre interprétation, une entrée dans le château. Ils ont l'intention de s'emparer des portes.

— Quand ? interrogea Ranulf.

— Ah, nous en arrivons aux prunes de Damas. Craon se trompe de saison ; mais il est vrai qu'il peut encore y avoir quelques prunes sèches, gardées depuis l'automne dernier. Mais ce n'est pas à cela qu'il

fait allusion. Prunes de Damas signifie Damase. C'était l'un des premiers papes. Nous célébrons sa fête demain et la référence à laudes indique le temps, avant le point du jour, quand le père Andrew a coutume de nous convoquer à la première messe.

Le gouverneur s'assit dans une chaire et sirota d'un air absent le vin de son gobelet.

— Mais comment ? s'enquit Ranulf. Qui Craon emploie-t-il ? A-t-il engagé les hors-la-loi ?

— J'en doute.

— Suborné la garnison ?

— C'est impossible, protesta Sir Edmund.

— Les pirates flamands, révéla Corbett. On nous a narré, Messire le gouverneur, les avoir vus en Manche et en mer d'Irlande et croisant près des côtes sud.

— C'est vrai, c'est vrai, et ils accostent bel et bien même s'ils ne mettent à sac que des villages.

— Cette fois, c'est différent, affirma le magistrat. Le temps leur est favorable. Corfe se trouve sur Purbeck Island, bordée au sud par la mer et à l'est par l'estuaire. Ces Flamands sont les plus accomplis des navigateurs. Ils disposent de cartes marines et terrestres et d'informations qu'ils ont recueillies. Ils peuvent mouiller leurs bateaux dans une crique ou une anse déserte, se rassembler et pénétrer à l'intérieur des terres.

— Mais on les verrait !

— Non, Sir Edmund, nous sommes en plein hiver. Quand avez-vous quitté le château pour la dernière fois ? Ils ont pu entrer dans la forêt, et alors, que Dieu vienne en aide à ceux qu'ils croisent. Je parierais un sac d'or que des cadavres – de charbonniers, de colporteurs, de revendeurs – jonchent les bois à présent.

— Les hors-la-loi ! s'exclama Ranulf. Sans beaucoup d'armes et guère endurants, ils n'auraient pas une seule chance contre ces féroces combattants.

— Il se peut, concéda son maître. Ce qui expliquerait pourquoi ils ne sont pas venus nous retrouver comme ils l'avaient accepté. Que Dieu ait pitié de ces malheureux, ils sont sans doute morts. En fait, Ranulf, nous avons beaucoup de chance, car je suis sûr que nous avons failli croiser les Flamands, nous aussi.

— Où ? s'étonna l'écuyer qui n'en croyait pas ses oreilles.

Il avait souvent avoué à Chanson que le vieux « Maître Longue Figure » le surprenait parfois, mais là il était tout simplement stupéfait.

— Il s'agit de deux ou trois cents hommes, estima Corbett en fermant les yeux, et ils se sont approchés du château autant qu'ils le pouvaient.

Il rouvrit les yeux.

— Je ne crois pas du tout à la maladie du père Matthew. Le jour où nous lui avons rendu visite, l'église était fermée et verrouillée. Si nous avions forcé les portes, nous aurions vu un spectacle qui nous aurait terrifiés juste avant que l'air devienne noir de flèches.

— Voulez-vous insinuer qu'ils se trouvaient à l'intérieur de la maison et de l'église ?

— Oui, Ranulf, et même plus près, peut-être dans la taverne. Ils vont se servir de la charrette de Maître Reginald, comme ils avaient sans nul doute eu l'intention de se servir de celle de Maîtresse Feyner. Quand Craon s'est rendu à l'auberge, je suis certain qu'il y est allé pour laisser ce même message que vous, Sir Edmund, avez découvert sur le corps de cette femme.

Le magistrat hocha la tête.

— C'était tellement facile. Un morceau de parchemin qu'on laisse tomber sur le sol.

— Mais le prêtre nous en aurait parlé, releva Ranulf. Et Maître Reginald aussi.

— Leur vie est menacée, expliqua le magistrat. Je suis persuadé que dans la taverne, en haut de l'escalier ou dans les caves, des hommes se tapissent, arbalètes bandées, ou lames pointées sur la gorge des serviteurs de Maître Reginald, et qu'il en va de même dans l'église. En fait, le prêtre a bien tenté de nous avertir. Te souviens-tu, Ranulf, qu'il a prétendu ne pas avoir mangé ? Pourtant nous avons senti des odeurs de cuisine et on avait puisé de l'eau au tonneau. Il y avait aussi cet onéreux bassin de cuivre jeté dans le jardin. Aucun prêtre impécunieux ne se serait débarrassé d'un objet aussi coûteux.

— Quel bassin ? interrogea le gouverneur. De quoi s'agit-il, Sir Hugh ? Comment savez-vous que Craon est derrière tout ça ? Pourquoi ?

— Je n'en connais pas la raison, Sir Edmund, pas encore, mais les Flamands sont des mercenaires ; le roi de France, son frère ou un membre du Conseil royal peut les engager. Toute l'affaire se déroule en catimini. On dépose une somme d'argent dans une banque ; on en promet davantage une fois le but atteint. Vous vous rappelez ce foyer, Messire ? Ne trouvez-vous pas étrange que vos gardes aient aperçu un feu à l'orée de la forêt ? Et que peu de temps après, un feu similaire ait éclaté au château ? Craon recevait et envoyait des messages. Comme dans un jeu d'échecs toutes les pièces se mettaient en place.

— Je ne peux y croire, murmura le gouverneur en hochant la tête. Sir Hugh, Craon est un émissaire accrédité.

— Justement, Sir Edmund. Il s'en lavera les mains et prétendra n'en rien savoir. Si je me suis trompé, je vous présenterai mes excuses ainsi qu'au roi, mais puissé-je en avoir l'occasion ! Je n'ai nulle envie

d'avoir la gorge tranchée ou de recevoir un carreau d'arbalète en pleine poitrine.

— S'ils voulaient vous exécuter, Sir Hugh, pourquoi ne vous ont-ils pas abattu dans la forêt ou dans la taverne ? fit observer le gouverneur en gardant les yeux fixés sur le sol.

— Oh, cela vous aurait mis la puce à l'oreille ! Mais votre remarque est importante. Ils doivent être en quête d'autre chose. Je sais que vous êtes le gouverneur de cette forteresse, mais moi je suis garde du...

— Et moi j'ai une femme et une fille, coupa Sir Edmund. La solution est fort simple, Sir Hugh. Je vais doubler les gardes et donner la consigne en secret.

— Il ne faut pas que les Français en connaissent la raison.

— Bien sûr que non. Je vais ordonner de relever le pont-levis extérieur et d'abaisser la herse.

— Dans le baile aussi ? interrogea Ranulf.

— Non, non. S'il doit se passer quelque chose, expliqua le magistrat, et que les assaillants pénètrent dans la cour extérieure, il faut laisser aux assiégés la possibilité de fuir par le second pont-levis. S'il est levé, le temps qu'on le redescende, les attaquants pourraient suivre les défenseurs plus avant dans la forteresse.

Il se leva.

— Sir Edmund, je pense que je ne dormirai point cette nuit. Que nos préparatifs soient aussi discrets que possible.

— Pourquoi ne pas faire sortir des cavaliers ? suggéra Ranulf qui, mesurant aussitôt l'inanité de sa réflexion, haussa les épaules. Bien sûr, en pleine nuit et au coeur de l'hiver...

Le gouverneur se plia de mauvais gré aux demandes de Corbett. Il avait servi avec lui au pays de Galles et sur les Marches d'Écosse et savait que si Sir Hugh sentait un danger, c'est que danger il y avait.

Ranulf et Corbett regagnèrent la chambre de ce dernier. Les cours du château étaient vides à présent. Seul un valet muni d'une torche les traversait parfois en toute hâte. Dans le ciel dégagé, les étoiles ressemblaient à des points lumineux. Corbett se rendit à l'entrée de la première enceinte. Des officiers de la garnison se rassemblaient déjà autour de la grille principale et au moment même où il s'éloignait, il entendit résonner un roulement de chaînes. Il vit quelques serviteurs, des chaudronniers ambulants et des colporteurs blottis autour d'un feu. Tout paraissait plutôt calme. Une fois dans sa chambre il vérifia son grand coffre et se changea. Il enfila un solide justaucorps de cuir et s'assura qu'épée et dague entraient et sortaient sans peine de leurs fourreaux, tandis que Ranulf allait chercher dans leurs réserves deux arbalètes et des carquois de carreaux.

— Il vaudrait mieux que je prévienne les autres, déclara-t-il.

— Non, non, lui conseilla son maître. Ne fais pas ça. Je veux que tu restes avec moi. Tu peux dormir sur le lit si le coeur t'en dit.

Corbett poussa sa chaire devant le feu et s'installa en se remémorant tout ce qu'il avait dit au gouverneur. Il était on ne peut plus persuadé que le danger était réel et insidieux. Tous ces petits détails, toutes ces bribes de conversation, qu'il avait saisis au vol au château et dans les parages, prenaient un sens à présent. Pourtant il maudissait sa lassitude, car quelque chose lui avait échappé ! Cela faisait combien de temps que lui et Craon croisaient le fer ? Des années, certes. Et si Craon jouait aux échecs avec la vie d'autrui, il avait dû ourdir manoeuvres et stratégies afin de favoriser ses projets.

— *Causa disputandi*, pour l'amour du débat, chuchota Corbett, admettons que Craon sache que je sais quel méfait il trame. Les pirates flamands sont peut-être des combattants résolus, mais ce n'est pas une armée. Ils ne possèdent pas d'engins de siège.

— Oui, mais ils ont des échelles, intervint Ranulf, assis sur le lit derrière lui.

Son maître lui adressa un sourire par-dessus son épaule.

— Assez hautes pour escalader ces murs, Ranulf ?

Il retourna à ses pensées.

— Le pont-levis est relevé, les grilles gardées. Oh, mon Dieu, j'ai oublié quelque chose !

Il sommeilla un moment, sursautant à chaque bruit, même aux cris lointains des sentinelles. Il posa une autre bûche sur le feu et se leva pour aller consulter la bougie des heures. On l'avait allumée la veille à midi et la flamme s'approchait déjà du quinzième cercle.

— Si ça arrive, dit Corbett en jetant un coup d'oeil à son écuyer qui dormait comme un loir sur le lit, si ça arrive, ce sera bientôt.

Il alla se rasseoir et tenta de se rappeler ce qu'il avait oublié. Il s'assoupissait quand il entendit du bruit dehors. Un glissement de pas. Il bondit, dégaina son épée et s'approcha de la porte sur la pointe des pieds. Il tira les verrous, récemment graissés, fit tourner la clef dans la serrure, souleva le loquet, entrebâilla l'huis et observa les alentours. Il n'y avait rien, si ce n'est les ombres dansant sur le mur. La torche brûlait avec ardeur et il sentait un courant d'air glacé. Il regarda le sol et distingua, dans la faible lumière, des empreintes de pas. Quelqu'un était venu ici. La porte de la tour n'était pas fermée. Quelqu'un avait grimpé l'escalier et essayé d'ouvrir l'huis.

L'épée au poing, Corbett descendit les marches. Au moment où il tournait pour s'engager dans la dernière volée d'escalier, il ouït le cliquetis du loquet de la porte extérieure que l'on refermait. Les cheveux dressés sur la tête et luttant pour reprendre haleine, il s'approcha, ouvrit et se glissa dehors. Les ténèbres se dissipaient. Il distingua dans la cour le rougeoiement d'un brasero, des hommes

emmitoufflés dans leur chape, au repos dans l'ombre, dormant sur leurs deux oreilles. Rien d'anormal ou de surprenant. Corbett retourna sur ses pas, verrouilla l'huis et regagna sa chambre. Ranulf, réveillé, enfilait déjà ses bottes.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'y a-t-il ?

— Rien, Ranulf, retourne te coucher.

— Je rêvais de Lady Constance. Avez-vous onc vu plus beau col, Sir Hugh ? Je veux dire, s'empressa-t-il d'ajouter, mis à part celui de Lady Maeve...

— Tu trouves donc que Lady Maeve a un beau col... ?

— C'est-à-dire que j'aimerais offrir un collier à Lady Constance pour qu'elle l'y suspende. Peut-être une croix d'argent ou une pierre précieuse ?

— Et pourquoi pas un coeur en argent ? suggéra Corbett. Mais tu ne trouveras rien de semblable ici. Quand le danger sera passé, tu pourras peut-être...

— Il y a toujours les colporteurs et les chaudronniers, rétorqua Ranulf.

— En effet.

Les paupières du magistrat se faisaient plus lourdes. Il s'assoupit quelques instants et rêva à Lady Maeve et à la chaîne d'argent qu'il avait l'intention de lui offrir en guise d'étrennes. Il avait vu un bijou à Cheapside qui lui plaisait. C'était là qu'il fallait aller. Les chaudronniers ambulants... Il ouvrit les yeux, le coeur battant. Il remarqua que la flamme de la bougie des heures frôlait le seizième anneau. Il entendit un son dehors, comme le cri d'un oiseau. Il regarda Ranulf et comprit ce qui lui avait échappé.

— Ranulf !

Son écuyer se réveilla en sursaut. Corbett ceignait déjà son baudrier et prenait son arbalète.

— Ranulf, as-tu une corne ou quelque chose comme ça ?

— Qu'y a-t-il ? Oui, j'ai quelque chose quelque part, dit Ranulf en sautant d'un bond hors du lit. Dans ma chambre. Que se passe-t-il, Sir Hugh ?

— Des chaudronniers, des voyageurs, des colporteurs. Réfléchis, Ranulf ! Ces derniers jours il en est arrivé un grand nombre au château.

— Oh, par saint Michel et tous ses anges ! haleta Ranulf en enfilant ses bottes et en rassemblant ses armes.

Son maître le poussa sur le seuil et dans l'escalier. Le verrou de la porte extérieure résistait et il se blessa la main en le tirant. Une fois dans la cour, Ranulf voulut se précipiter dans sa chambre, mais le magistrat le retint.

— C'est trop tard. *Au secours !* cria-t-il en employant le signal

d'alarme dont on usait dans tous les camps militaires.

— *Au secours ! Au secours !* fit écho Ranulf.

Ils traversèrent la cour en courant, en glissant et en dérapant.

Les soldats et les archers, les yeux lourds de sommeil, s'éveillèrent avec peine et sortirent des chaumines érigées contre le mur du baile. Ils essayèrent d'interpeller Corbett, mais ce dernier galopait déjà sur les pavés et se dirigeait vers le second pont-levis. Quand il déboucha à grand bruit dans la haute cour, il comprit qu'il était trop tard. La herse principale était levée, le pont-levis s'abaissait et un groupe d'hommes armés se rassemblait dans la faible lumière. Quelques-uns brandissaient des torches. Des cliquètements d'acier et des cris pitoyables s'élevaient de la poterne. Au-dessus de sa tête, sur le chemin de ronde, les sentinelles, réveillées par des bruits de chaînes et le bruit du pont quand il s'abattit, étaient en alerte. Prises par surprise, elles ne savaient si elles devaient affronter le péril dans la cour en bas, ou les cavaliers et les chariots qui paraissaient émerger des ténèbres et s'engouffraient dans un bruit de tonnerre sur le pont-levis inférieur. Corbett, Ranulf près de lui, courait.

Rai de lumière dans le noir, la porte de la salle des Anges était ouverte. Sir Edmund et ses officiers surgirent, à moitié revêtus de leur armure, épée au clair, casque en tête. Corbett, du coin de l'oeil, aperçut quelque chose qui bougeait et pivota, armes à la main. Il reconnut deux des colporteurs qu'il avait rencontrés l'autre jour. Ils n'étaient plus chargés de fardeaux ; l'un d'entre eux tenait une épée et une dague, l'autre, qui se pressait derrière son compagnon, glissait un carreau dans une arbalète. Le magistrat se mesura avec le premier dans un fracas d'acier pendant que Ranulf se jetait sur l'arbalétrier. Le combat fut d'une violence impitoyable. Corbett aperçut un visage barbu, des yeux de braise, sentit l'odeur désagréable de son adversaire et entendit les jurons qu'il grommelait. C'était un piètre bretteur qui faisait des moulinets avec son poignard. Se tournant un peu de côté, il exposa sa poitrine et Corbett y enfonça son épée au moment où Ranulf, saisissant l'arme de son adversaire, la lui poussait dans le ventre tout en lui plantant sa dague en pleine figure. L'homme s'écroula et le sang jaillit à gros bouillons. Ranulf, d'un pas, passa derrière lui et lui tira la tête en arrière pour lui couper la gorge.

Des combats similaires éclataient déjà dans la haute cour. Des duels se déroulaient ; les hommes roulaient au sol et les attaquants, surgissant de la porte principale, se massaient dans le baile. Ennemis redoutables, ils ne portaient pas d'armure, mais des justaucorps de cuir ou de longues tuniques fendues sur les côtés. Ils étaient coiffés de peau de goupil, de blaireau, de loup ou d'ours. Bien équipés et bien organisés, ils étaient conduits par une colonne d'arbalétriers et des combattants, prêts à saisir l'occasion, se détachaient des flancs. Dos à

la poterne, ils s'avançaient à présent vers le second pont-levis. D'autres se précipitaient dans l'escalier pour attaquer gardes et sentinelles sur l'aléoir. Quand ils s'approchèrent, Corbett comprit que leur force principale se trouvait sur leur flanc droit et, ignorant le sifflement des flèches et des carreaux, il montra du doigt la salle des Anges.

— Ils veulent l'investir, acquiesça le gouverneur qui avait déjà une blessure au visage.

— Je vais la défendre, murmura Ranulf.

Sir Edmund lançait à présent ses propres archers dans la bataille. Peu efficaces avec leurs arbalètes clairessemées, beaucoup trop lents, ils parvinrent pourtant à ralentir l'avancée de l'ennemi. Derrière cette ligne, sans tenir compte des horribles cris des blessés, Sir Edmund et ses officiers tentaient de faire régner l'ordre. Ranulf, entouré d'un groupe de soldats, protégeait déjà les marches de la salle des Anges. Le gouverneur recula et envoya en avant d'autres arbalétriers suivis d'une rangée de soldats munis de longs boucliers ovales et de javelots. Corbett, à bout de souffle, le corps trempé de sueur, les oreilles assourdies par le violent tapage, crut d'abord que Sir Edmund, frappé de panique et incapable de réfléchir, commettait une erreur. Mais rang après rang, les archers gallois, dirigés par leurs officiers, se glissèrent sur le pont-levis de la haute cour. Ils mirent alors un genou à terre et formèrent des files en laissant des intervalles entre eux. Bannières noir et rouge déployées, les pirates, ayant reçu du renfort de troupes fraîches, s'avancèrent, prêts à se jeter sur les arbalétriers et les soldats en cotte de mailles du gouverneur. Le baile grouillait de mercenaires aux vêtements criards. Comme dans toutes les batailles, le magistrat ne comprenait rien à ce qui se passait. Ce n'était plus que hurlements, hommes se tordant sur le sol, mains crispées sur des blessures d'où jaillissait le sang. Un corps bascula par-dessus les remparts. Corbett se rendit compte que les archers ennemis essayaient de tirer au-dessus de leurs têtes.

— Sir Hugh !

Corbett et Sir Edmund étaient à présent protégés par les rangées d'hommes agenouillés qui se tenaient devant eux, boucliers levés contre les carreaux qui s'abattaient avec un terrifiant bruit mat.

— Sir Hugh, haleta le gouverneur, quand j'en donnerai l'ordre, courez ! Ne vous arrêtez pas et, si vous tombez, que Dieu vous protège !

La consigne fut passée à la ronde. Les ennemis s'approchaient et leurs archers causaient de terribles dommages. Sir Edmund fit un signe, un son aigu de trompette éclata et les défenseurs du château tournèrent les talons et s'enfuirent. Corbett battit en retraite comme les autres. Il dépassa des hommes au justaucorps de cuir, petits et

bruns, les cheveux noués sur la nuque, qui bandaient leur grand arc, le carquois pendu de côté, une flèche encochée et une autre dans la bouche. Deux files de soldats étaient agenouillées et entre elles deux autres se tenaient debout. L'air était chargé d'une odeur de sueur, de cuir et du parfum de cette huile particulière dont ils se servaient pour assouplir leurs arcs en bois d'if. Corbett détalait, soucieux de ne pas heurter un de ces archers qui à présent abaissaient leur arme. L'ennemi, pris par surprise, s'arrêta, déconcerté par ces hommes immobiles, par la nuée de flèches barbelées et les longues cordes tirées. Il y eut quelques minutes de silence puis l'un des assaillants, la figure peinturlurée et coiffé d'une peau de phoque, bondit en faisant tourner une hache.

— Allez ! cria Sir Edmund.

— Tirez ! hurla un maître archer, tout au fond.

Corbett entendit un son qui ressemblait à celui des cordes pincées d'un millier de harpes, suivi par un bruissement. On aurait dit qu'un oiseau gigantesque battait de ses lourdes ailes. Une noire pluie de flèches resta quelques instants suspendue dans le ciel lumineux. Ce spectacle ramena le clerc dans une vallée brumeuse du pays de Galles où des soldats anglais, arborant la livrée rouge et or, tombaient comme blés mûrs sous une volée drue de traits empennés. Il en allait de même ici. La première vague d'assaillants sembla disparaître, reculer et tomber ; les autres, déconfités, firent halte, cibles encore plus faciles pour la seconde pluie de flèches qui s'abattait, épaisse et sans répit. La haute cour était pleine d'hommes s'écartant en titubant, agrippant les traits plantés dans leur tête, leur cou ou leur poitrine. Certains gisaient, raides morts, sur la glace. Bien que Corbett eût déjà été témoin du mortel résultat des files serrées d'archers, il n'en était pas moins stupéfait par la violence et la rapidité de cet assaut.

Les soldats, à présent, manoeuvraient sous la direction de leurs chefs et se déployaient en fer à cheval pour couvrir toute l'enceinte de leurs traits. La vitesse des flèches, leur précision et la proximité des assaillants eurent des effets efficaces et dévastateurs. Le sol se couvrit de morts et d'agonisants. Les attaquants n'eurent d'autre choix que de reculer. Les archers gallois, suivis de ce sinistre bruit mat, avançaient aux cris de « En avant ! Tirez ! » Les pirates se dispersèrent. Quelques-uns de leurs chefs s'écroulèrent. Mais même pendant la retraite, la pluie mortelle ne cessa pas. Ce fut la panique ; les rangs se rompirent ; les hommes, dans l'espoir de gagner le portail principal, s'enfuirent. Quelques archers bandèrent leur arc et les suivirent. Ce fut une erreur, car les ennemis, munis d'épées et de gourdins, revinrent. Les archers n'étaient pas de taille face à ces hommes acculés et à leur dextérité dans le combat corps à corps. Sir Edmund les rappela. Trompettes et cornes de chasse résonnèrent tandis qu'il ordonnait qu'on amène et

qu'on harnache les montures pour engager la poursuite.

Corbett se mit en retrait. Épuisé, à bout de forces, il n'avait pas le coeur de participer à la chasse. La cour fourmilla de chevaux. Sir Edmund et ses officiers se jetèrent en selle et rassemblèrent les soldats à grands cris. La corne sonna derechef et le gouverneur entraîna la cavalcade à travers le baile. Les archers couraient derrière lui. Les habitants du château, munis d'armes improvisées, commencèrent à émerger de leurs cachettes. Ils allaient d'un mort à l'autre, tranchant la gorge des ennemis, cherchant leurs amis. Lady Catherine et sa fille, escortées de Ranulf et d'une poignée de soldats, sortirent de la salle des Anges. Lady Catherine remit de l'ordre. On cessa d'achever les blessés. Marmitons et serviteurs furent chargés d'allumer des feux, de faire bouillir de l'eau et d'aller quérir des draps dans les réserves. Simon, l'apothicaire, s'affairait déjà et, derrière lui, le père Andrew, une étole autour du cou, se déplaçait parmi les morts et se baissait parfois pour parler à un blessé.

Adossé à un mur, Corbett essayait de maîtriser la nausée qui lui tordait l'estomac. Craignant de vomir, il s'efforçait d'inspirer profondément et se raclait la gorge. Ranulf et Bolingbroke arrivèrent en courant. Ils avaient tous deux revêtu des pectoraux de cuir rigide. Ranulf avait jeté son ceinturon sur l'épaule ; son épée et son poignard étaient ensanglantés. Le magistrat se détourna et eut un haut-le-coeur. Les cris des blessés qui agonisaient ou les lamentations d'une femme qui retrouvait son époux déchiraient le terrible silence qui suit toujours une bataille. Si Lady Catherine et son escorte n'avaient pas été là, un second massacre aurait eu lieu. Elle insista pour que les blessés du château soient emmenés dans le donjon et les morts à la chapelle, pour que les prisonniers ennemis qui pouvaient marcher soient menottés sur-le-champ et conduits dans les cachots. Corbett, d'un signe, ordonna à Bolingbroke de lui prêter main-forte.

— Ranulf, j'en ai fini ici.

Soutenu par son écuyer, Corbett retourna dans sa chambre en tentant de ne pas regarder les cadavres gisant dans les sombres flaques de sang. Il arriva à la tour, ouvrit la porte et s'arrêta en entendant du bruit en haut de l'escalier. Ranulf l'écarta et passa devant. Son maître gravit les marches avec lenteur. L'huis de sa chambre était grand ouvert. Il s'immobilisa.

— Je suis sûr de l'avoir fermé, chuchota-t-il. J'en suis certain.

Il entra dans la pièce. En voyant de petites taches sur le sol, il comprit que quelqu'un était venu. On avait aussi déplacé un justaucorps de cuir qui se trouvait sur le grand coffre. Il s'accroupit et examina les fermoirs de l'arche.

— Où se trouvait Craon pendant l'assaut ?

Ranulf rengaina son épée et épongea la sueur de son visage.

— Caché dans la salle des Anges, il me semble.

Le magistrat remplit deux gobelets de vin. Il but avec avidité puis s'étendit sur sa couche. Il lui semblait avoir à peine fermé les yeux quand il fut réveillé par Sir Edmund, les cheveux agglutinés, le visage maculé de sueur et de boue. Le gouverneur paraissait hors de lui.

— Sir Hugh, j'ai besoin de vous tout de suite !

Corbett s'éveilla non sans mal et s'assit au bord du lit. Sir Edmund déboucla son baudrier, s'affala dans une chaire et se frotta la figure.

— Ils étaient trois cents en tout, commença-t-il. Nous avons dû en tuer les deux tiers. Nous avons quarante prisonniers.

— Qu'allez-vous en faire ? s'enquit le clerc.

— Ce sont des pirates, répondit le gouverneur. Ils ne portent ni patentes, ni mandats, ni commissions. Vous connaissez la loi, Sir Hugh. Si on capture ces hommes les armes à la main, on les juge coupables et ils le payent de leur vie.

— Vous voulez les juger ?

— Sur l'heure, Sir Hugh. Vous êtes un juge royal et j'ai donc besoin de vous. On ne peut faire autrement. Ranulf, ici présent, vous servira de clerc ; il y aura trois juges conformément à la loi.

— Un instant, un instant, dit Corbett en levant la main. Les avez-vous interrogés ? Pourquoi ont-ils attaqué Corfe ?

— Leurs chefs sont soit morts, soit en fuite, rétorqua le gouverneur. Le capitaine de la flotte a réussi à s'enfuir. Ceux que nous avons pris ne savent rien, si ce n'est qu'ils devaient assaillir le château, le mettre à sac, tuer autant de gens que possible et se retirer dans leurs navires mouillés le long de l'estuaire.

Corbett accepta le gobelet de vin que Ranulf lui mit dans la main.

— Vous semblez fort irrité, Sir Edmund. L'attaque a été repoussée et vous avez remporté une victoire éclatante.

Le gouverneur ôta son gant pour sucer une blessure à son poignet.

— Vraiment ? Vraiment ? J'ai failli perdre mon château et ma vie, sans parler de celles de ma femme et de ma fille. J'ai aussi risqué votre vie, Sir Hugh. Si vous aviez été tué, le roi aurait réclamé ma tête. Dieu seul sait ce que les Flamands auraient fait des émissaires français.

— Mais ce sont ceux-ci qui les ont engagés, objecta Corbett.

— Ah oui ? rétorqua Sir Edmund. Monsieur de Craon s'est abrité dans sa chambre et en est sorti fort agité.

Il eut un sourire contraint.

— Il prétend ne pas être en sécurité ici et veut se rendre à Douvres. En fait, il a ordonné à ses serviteurs de préparer leurs bagages et de partir aussi vite que possible. Il exige une solide escorte pour le trajet.

— Oh, j'en suis sûr ! remarqua Corbett. J'imagine fort bien votre

hôte français levant les bras au ciel, roulant des yeux, criant que sa personne est sacrée, que cet endroit devrait être plus sûr, et qu'il ne saurait s'en éloigner assez vite.

Le magistrat leva son gobelet en l'honneur du gouverneur.

— Allons, Sir Edmund, voyons le côté comique de la situation. Craon veut mettre la plus grande distance possible entre lui et Corfe parce qu'il a échoué, que l'attaque a avorté.

Le sourire de Sir Edmund s'évanouit.

— Et pourtant, Sir Hugh, nous avons perdu trente-cinq hommes. J'ai commis une erreur. Il semble que les marchands ambulants et les colporteurs que nous avons reçus ont attaqué les gardes du grand portail, leur ont tranché la gorge et ont baissé le pont-levis. J'aurais dû être plus prudent. Les pirates se cachaient dans l'ombre ; ils ont amené une charrette, forcé la herse, et vous savez le reste.

— Ils étaient dans les parages tout le temps ? s'enquit Corbett.

— Oui, oui. Venons-en à présent à la partie horrible. Les pirates ont accosté dans l'estuaire et ont pénétré dans les terres. D'après ce que j'ai pu apprendre, ils se sont faufiletés dans la forêt et ont assassiné charbonniers et bûcherons. Ils ont tué et violé. Puis ont fait prisonniers ceux qui connaissaient les sentes et les ont obligés à leur montrer le chemin. Ils sont arrivés à St Pierre-des-Bois et se sont abrités dans l'église et dans le presbytère. Les pirates ont menacé le père Matthew en lui disant que s'il ne les aidait pas en jouant les malades et en renvoyant tous les visiteurs, ils lui couperaient la gorge et brûleraient vifs les otages. Puis ils sont allés à *La Taverne de la Forêt*. Il semble que les marchands de laine castillans aient fait partie du complot ; ce sont eux qui ont allumé le feu. Ils ont forcé le tavernier à coopérer. Ils avaient décidé de se servir de sa carriole et de celle de Maîtresse Feyner. Ces hommes ont cru qu'ils pourraient nous prendre par surprise, abaisser les ponts-levis et saccager la forteresse à leur aise.

— Voilà pourquoi ce bâtard nous a offert un banquet, l'interrompt Ranulf. Il espérait que nous serions tous éméchés et que nous dormirions sur nos deux oreilles. Sommes-nous sans recours, Sir Hugh ?

Corbett se passa le pouce sur les lèvres.

— Continuez, Sir Edmund.

— Ils ont aussi nettoyé la forêt, reprit ce dernier en joignant les mains. Le pauvre Horehound et sa bande ont été massacrés. J'ai dépêché des cavaliers sous les arbres. Les Flamands ont tué à l'aveuglette : Horehound, son groupe, des forestiers, des charbonniers. Mon Dieu, Sir Hugh, il faudra attendre l'été pour que nous les retrouvions tous !

— Et Maître Reginald ?

— Ils l'ont obligé à conduire sa carriole ce matin. Il a été occis tout près du portail. J'ignore si c'était exprès ou par accident.

— Le père Matthew ?

— Ah, nous nous attendions à le trouver mort. Mais notre prêtre a l'esprit plus vif qu'ils ne le croyaient. Il est parvenu, ainsi que les otages, à se réfugier dans l'église et à s'y barricader au moment même où les pirates ont commencé à se rassembler pour donner l'assaut au château. Il est clair qu'ils voulaient en finir d'abord avec nous. Le père Matthew est ébranlé et inquiet, mais quand on l'a récupéré avec les pauvres malheureux de la forêt, ils n'étaient plus en danger.

— Et l'auberge ? demanda Ranulf.

— Pillée et mise à sac. La plupart des valets ont pu fuir dans les bois.

— Les Castillans ?

— D'après l'un des palefreniers, l'un d'entre eux s'est échappé et les autres ont été massacrés. Ils ont tenté de résister une dernière fois entre la taverne et l'église. J'ai ramené les corps des rebelles afin que mes gens puissent les voir. Ils sont alignés à l'entrée de la haute cour. Je veux que tout un chacun constate que justice a été rendue.

— Et les autres ? interrogea Ranulf.

— Ils seront pendus dans l'heure, mais Ranulf a raison ! Que pouvons-nous faire au sujet de Craon, Sir Hugh ?

Ce dernier, une fois debout, se lava mains et visage et se prépara avec soin.

— Dites-lui que je veux le voir ici.

Il retourna la chaire afin qu'elle soit face à l'huis.

— Je veux le rencontrer céans, tout seul. Vous pouvez me servir de témoins.

Quelques instants plus tard, Craon, portant bottes et éperons, emmitoufflé dans une épaisse chape de laine, entra d'un air bravache. Bogo de Baiocis le suivait comme son ombre.

— Je suis heureux, Sir Hugh, de voir que vous êtes indemne, déclara Craon en cherchant une chaire du regard.

Corbett ne lui proposa pas de siège. Ranulf était installé sur une sellette et Sir Edmund, appuyé contre le mur, grattait toujours son poignet écorché.

— Dites à votre homme d'attendre dehors.

— Plaît-il ?

— Dites à votre serviteur d'attendre dehors. Ce château appartient au roi d'Angleterre, je suis son émissaire et décide à qui je m'adresse, explicita Corbett en se frottant les mains. Il peut sortir de son plein gré ou je peux faire sonner le tocsin.

Craon leva sa main gantée et agita les doigts. Ranulf s'empressa d'ouvrir l'huis et, moqueur, s'inclina quand Bogo de Baiocis sortit, puis

referma la porte et tira les verrous. L'inquiétude s'empara de Craon.

— Vous semblez fort irrité, Sir Hugh. Je m'élève tout à fait, comme le fera mon maître, contre l'effroyable assaut lancé contre ce château, ironisa-t-il. Nos deux rois ne pourraient-ils pas, Sir Hugh, se rencontrer pour débattre du péril que représentent ces maraudeurs ? Par ailleurs, je dois vous rappeler que je suis un émissaire accrédité. Je ne me sens plus en sécurité à Corfe. Je voudrais...

— Oh, assez ! coupa Corbett en sirotant une gorgée de vin. Monsieur de Craon, pourquoi ne vous taisez-vous pas ? Savez-vous, Messire, que si je pouvais prouver quel est le coquin qui a engagé ces pirates, je ferais construire un échafaud spécial devant le grand portail pour le voir pendre ? Mais je n'ai pas de preuves.

— Voulez-vous insinuer qu'on les a payés ? fit mine de s'étonner Craon, les yeux écarquillés. Sir Hugh, pouvez-vous justifier vos dires ?

— J'ai dit *si*, souligna Corbett. Cet homme est un meurtrier, un assassin. Ses mains sont souillées du sang d'hommes et de femmes innocents. Ce n'est qu'un fourbe de la plus vile espèce, un bâtard sans coeur, indigne même de torcher le cul d'un des chiens de Sir Edmund.

Les yeux du Français commencèrent à trahir la malveillance et la colère qui bouillaient en lui.

— Pourtant, Monsieur, vous avez fait une très bonne remarque. Et même, pour être précis, trois. D'abord que nous devons recueillir autant de renseignements que possible sur cette attaque, dont vous avez été témoin. Ensuite, que vous êtes un émissaire accrédité et que, donc, le roi d'Angleterre est personnellement responsable de votre sécurité. Enfin, qu'il reste des questions en suspens entre nous. Ainsi, et pour être bref, je pense qu'il serait fort périlleux, même avec une importante escorte, que vous vous rendiez à Douvres. Les pirates peuvent encore se cacher le long des routes.

Le magistrat avala une gorgée de vin en épiant Craon par-dessus son gobelet.

— Qui sait ? Il se peut qu'ils lancent un nouvel assaut. Votre personne, Monsieur de Craon, est très spéciale ; je veux dire qu'elle m'est particulièrement sacrée. Je dois m'assurer que vous restez près de moi et que vous êtes sauf.

Craon s'empourpra tandis que Ranulf ricanait.

— Par les pouvoirs qui me sont conférés, déclara Corbett en levant la main gauche, j'insiste pour que vous demeuriez ici, bien protégé, à Corfe, où vous serez l'objet de tous les soins jusqu'à ce que nous soyons sûrs que le moindre danger est écarté.

— Et... ? questionna Craon d'un ton qui n'était guère plus qu'un murmure.

— Mon souverain, reprit Corbett qui ne souriait que des yeux, insistera pour vous rassurer lui-même. Il voudra savoir tout ce qu'il est

possible de savoir sur cette incursion.

Il se pencha en avant.

— Dans moins d'une semaine, on vous escortera à Londres où vous disposerez d'un logis confortable à la Tour. Vous pourrez participer aux festivités de Noël à la cour.

— Je proteste ! s'insurgea Craon. Je dois retourner en France.

Le magistrat se leva, posa avec délicatesse la main sur l'épaule du Français et serra fort.

— Amaury ! Amaury ! Nous devons assurer votre sécurité. Nous devons démontrer au Saint-Père, en Avignon, qu'il existe de cordiales relations entre nos deux cours. Amaury, vous n'allez point refuser l'invitation de mon royal maître, n'est-ce pas ? Je pense qu'il verrait là une grave insulte.

Corbett laissa retomber sa main. Le visage de Craon, écume aux lèvres, reflétait une rage contrôlée.

— Il faut que vous soyez à l'abri de tout danger, Amaury. Je connaîtrais mille morts s'il vous arrivait quoi que ce soit.

Craon recula.

— Je... je dois examiner votre proposition.

Ranulf riait sous cape. C'en était trop. Craon, près de la porte, se retourna.

— Un jour, Corbett...

— Oui, Craon, un jour, mais pour l'heure, restez à ma disposition. J'aurai peut-être d'autres questions à vous poser.

Craon tira les verrous et passa le seuil. Ranulf éclata de rire et ferma l'huis d'un coup de pied.

— Pouvez-vous agir ainsi ?

Sir Edmund s'avança, l'oeil aux aguets.

— Je ne veux pas qu'il s'en aille, expliqua le magistrat, et je veux qu'il reste en Angleterre aussi longtemps que faire se peut. Il goûtera aux charmes de la Tour. Il clame qu'il est un émissaire ; alors il devrait au moins présenter ses lettres à notre roi. Il neigera peut-être à nouveau et, avec un peu de chance, le roi Philippe devra se priver des services de son Garde des secrets jusqu'au printemps.

— Allez-vous l'accuser de meurtres ? s'enquit Ranulf.

— C'est un assassin, rétorqua son maître. Une noire araignée malveillante qui tisse sa toile dans les coins sombres. Il a engagé ces pirates. Il a voulu nous emplir la panse de mets fins et de vin, et je crois savoir pourquoi. Sir Edmund, quoi qu'il arrive, que le pont-levis soit levé. Moi excepté, personne ne doit quitter ce château. Et à présent, je crois que d'autres tâches nous attendent.

Il se leva, souffla les chandelles et boucla son baudrier.

— Ranulf, va quérir Bolingbroke. Sir Edmund, où se tiendra le procès ?

— Dans la chambre du conseil, au donjon.

— Dis à Bolingbroke de nous y retrouver, ordonna le magistrat. Il connaît plusieurs langues. Que ces mécréants sachent au moins pourquoi ils vont mourir.

CHAPITRE XIII

« Toute personne éduquée peut écouter avec profit John, ce jeune homme.

Personne n'est assez savant pour pouvoir se passer de lui dans bien des domaines. »

Roger BACON, *Opus majus*.

Les cadavres ensanglantés étaient couchés sur les pavés, côte à côte, comme des quartiers de viande sanguinolente sur l'étal d'un boucher. Par ce matin sombre et glacial où il menaçait de neiger à nouveau, Corbett suivait le gouverneur qui inspectait chaque dépouille. Même morts, les pirates avaient encore l'air sinistres et féroces. Corbett avait entendu narrer leurs exploits en Manche et en mer d'Irlande. La flotte flamande était composée de toute la lie – coupe-gorges et meurtriers – des ports de Flandre, du Hainaut, de France, voire même de Gênes, de Venise et du lointain Levant. Un ensemble de tuniques voyantes et d'armures dérobées habillaient ces pendards. Ils avaient des cheveux longs, d'épaisses moustaches et barbes leur dissimulaient presque le visage. Ça et là gisait un rare jouvenceau bien rasé. On les avait déjà dépouillés de leurs bijoux qui formaient une pile posée sur la table apportée de la tour. Les scribes de Sir Edmund s'affairaient à en établir le compte. L'air empestait le sang et l'acier, et la vue des corps avait tempéré le courroux et le ressentiment des habitants du château.

— Une bonne centaine, chuchota Ranulf.

La mort avait été infligée de moult façons. Les traits empennés et barbelés des archers se trouvaient encore fichés dans bon nombre de corps ; la tête, la figure ou la poitrine de certains portait d'horribles blessures. Quelques-uns avaient été atteints d'un coup de javelot dans le dos ; un homme avait été décapité et on lui avait mis la tête sous le bras, en guise de plaisanterie macabre.

— Possédaient-ils des chevaux ? questionna le magistrat.

— Non, répondit Sir Edmund, seulement les quelques rosses qu'ils avaient réussi à voler dans une ferme.

Une fois l'inspection terminée, le gouverneur monta sur un

tonneau et prononça un vigoureux discours louant le courage de ses gens. Il désigna les captifs, attachés et regroupés, et promit que la justice du roi serait accomplie en public et sans tarder.

Quand il fut descendu, il se dirigea, en compagnie de Corbett, Ranulf et Bolingbroke, qui faisait office d'interprète, vers la chambre du conseil, dans le donjon. Une myriade de chandelles et les nombreux braseros à couvercle alignés le long des murs et disposés dans chaque coin l'avaient transformée. La grande table avait été tournée de façon à faire face à la porte. Sir Edmund s'assit dans la chaire du milieu, sous le crucifix, Corbett à sa droite, Ranulf à sa gauche, Bolingbroke, l'air fort soucieux, à un bout, et un scribe du château à l'autre. Devant le gouverneur se trouvaient une épée, un petit crucifix et une copie du bréviaire de la chapelle. Corbett sortit son mandat et le déroula en usant de quatre poids pour maintenir les coins. Son sceau, ceux du roi et du chancelier avalisaient le document.

On fit entrer les prisonniers que l'on poussa et entassa devant ce Banc du roi⁽²³⁾ sommairement formé. Sir Edmund déclara qu'ils étaient des pirates, des envahisseurs sans droit et qu'ils relevaient de la cour martiale. Bolingbroke traduisait ses paroles au fur et à mesure. Puis le gouverneur dressa la liste des charges contre eux : « ... qu'ils avaient, dans l'intention de nuire et avec félonie, envahi le royaume du noble roi d'Angleterre, causant des dévastations par le feu et l'épée, pillant et tuant les bons et loyaux sujets du souverain contrairement à tous les usages et à la loi... » Il s'interrompait de temps en temps pour permettre à Bolingbroke de traduire. À la fin il demanda si les accusés avaient quelque chose à dire pour leur défense.

— *Merde !* cria une voix vulgaire.

Le gouverneur réitéra sa question : l'un d'entre eux se proclamait-il innocent ? L'un des pirates, devant, se racla la gorge et cracha. Le malaise qu'éprouvait Corbett devant une justice si expéditive se dissipa en observant les ennemis. Ils avaient bien l'air de ce qu'ils étaient, des vauriens violents, des meurtriers qui ne craignaient ni Dieu ni homme et auraient montré peu de compassion envers leurs victimes. Il pensa aux charbonniers solitaires, au malheureux Horehound et à sa bande, aux corps qui se rigidifiaient sous la neige. En scrutant ces visages balafrés et cruels, il se demanda de quelles autres atrocités ils étaient coupables. Il tira la manche de Sir Edmund et lui chuchota quelques mots rapides à l'oreille. Le gouverneur fit un signe d'acquiescement.

— Y a-t-il céans quelqu'un, s'enquit-il, qui peut se déclarer innocent de ces charges ? J'ai déjà posé la question et je la repose pour la dernière fois.

Une volée de jurons formulés dans au moins une demi-douzaine de langues lui répondit. Malgré leurs fers, les pirates étaient encore

redoutables. Corbett remarqua qu'ils se glissaient vers la table qui leur faisait face, à tel point que les officiers du château durent former un cordon entre eux, boucliers levés, épées tirées.

— Écoutez ! cria Sir Edmund. Je suis en mesure d'offrir un complet pardon et l'amnistie à quiconque peut révéler le nom de celui qui vous a engagés, et la raison pour laquelle vous êtes venus ici.

Un silence de mort suivit ses paroles. L'un des prisonniers fit un pas en avant, en bousculant presque la garde.

— Nous ignorons qui nous a payés, répliqua-t-il dans un anglais guttural. Seul notre amiral pourrait vous le dire et soit il rôtit en Enfer soit il est en train de violer l'une de vos femmes. Vous avez l'intention de nous tuer, alors pourquoi ne pas en finir ?

— Dans ce cas...

Le gouverneur se leva, et, une main posée sur le pommeau de son épée, l'autre sur le crucifix, il signifia la sentence de mort : « ... qu'ils ont tous été reconnus coupables des terribles accusations portées contre eux, ayant perpétré toutes sortes de crimes odieux... et par le pouvoir de haute et basse justice qui m'a été conféré, en tant que gouverneur de ce château royal, je les condamne à être pendus, sentence exécutable sur-le-champ. »

Il était inutile de traduire ses paroles auxquelles répondirent clameurs et insultes. Les pirates se portèrent en avant, mais les officiers de Sir Edmund les firent reculer avec force coups. On les poussa dans la haute cour en les regroupant par six. Corbett quitta la salle comme on entraînait les premiers captifs dans l'escalier qui menait au chemin de ronde. On avait déjà préparé les noeuds coulants dont un bout était fixé aux créneaux. Le père Andrew se tenait au bas des marches et récitait des oraisons à voix basse ; moult pirates l'injuriaient en passant. Quand ils arrivaient sur l'aléoir, on leur passait la corde au cou et on les expédiait à coups de pied et sans autre cérémonie par-dessus la muraille. Les habitants du château avaient déjà déserté les lieux pour, debout dans les prairies gelées, regarder une silhouette après l'autre enjamber les remparts, puis danser et sautiller au bout d'une corde.

— J'en ai assez vu, chuchota le magistrat. Sir Edmund, j'insiste encore une fois pour que personne ne sorte de Corfe.

— Où allez-vous ? interrogea le gouverneur.

— Il faut que je voie un prêtre, répondit Corbett en souriant.

Il fut soulagé de quitter la forteresse. Les exécutions avaient à présent lieu tout le long des remparts et, jetant un coup d'oeil derrière lui, il apercevait de petites silhouettes sombres, quelques-unes immobiles, d'autres donnant des coups de pied dans les affres de l'agonie. Il se détourna et récita une prière à voix basse. Il flatta l'encolure de sa monture et remonta le col de sa chape pour se couvrir

le nez et la bouche tout en tournant un peu la tête de côté afin d'éviter le vent âpre qui lui cinglait le visage. Les rênes lâches, il laissait son cheval choisir son chemin sur le sentier gelé. Ranulf suivait, affalé sur sa monture, plongé dans un profond silence. Corbett en connaissait la raison : il avait, bien des années auparavant, sauvé son écuyer de la pendaison et le spectacle de ces exécutions faisait toujours naître d'amers souvenirs.

La neige s'était transformée en glace et, de chaque côté du sentier, le magistrat voyait des signes de la récente attaque : d'humides taches de sang, un gourdin brisé, une boucle ou un bouton. Il s'arrêta tandis que Ranulf poussait sa monture vers une épaisse touffe d'ajonc où gisait le corps d'un autre pirate, recroquevillé dans la mort, une main retournée comme pour arracher le trait d'un pied de long profondément fiché dans son dos. Ils pénétrèrent sous le couvert ; là encore la sanglante poursuite avait laissé des traces : un cadavre, à moitié enseveli sous la neige, oublié par les hommes de Sir Edmund et toujours plus de noires taches de sang.

Quand ils parvinrent à la taverne, ils constatèrent que la cour pavée était déserte. Corbett mit pied à terre, ordonna à Ranulf de l'attendre et entra dans la grand-salle. Le palefrenier en chef l'accueillit et lui apprit que le gouverneur lui avait confié l'auberge pour le moment.

— Nous cherchons encore ceux qui se sont enfuis, dit-il en soutenant le regard du magistrat de ses yeux tristes. Les jouvenceaux et bachelettes qui errent dehors dans la forêt glacée. Nous y sommes allés et avons vu des choses horribles. Des cadavres, la gorge tranchée d'une oreille à l'autre, des chaudronniers et des voyageurs, de pauvres créatures de Dieu qui ne cherchaient qu'à se réchauffer près d'un feu.

— Et les Castillans ? s'enquit Corbett.

— Nous avons cru, Messire, qu'ils étaient ce qu'ils prétendaient être. Ils partaient, de temps en temps. J'ai toujours pensé qu'ils se rendaient au château. Puis les autres sont arrivés, en silence, juste avant le crépuscule. Des hommes terribles, Messire. Ils ont surveillé la route avec grande attention. Quelques servantes ont été violées sans pitié.

— Eh bien, soit ils sont morts, répondit le clerc, soit les voilà sur le point de comparaître devant leur créateur.

Il conseilla au valet d'écurie de veiller, au cas où des pirates qui auraient survécu au combat se dissimuleraient sous les arbres.

— Cela va-t-il se terminer ainsi ? questionna Ranulf quand son maître se remit en selle. Des corps pendus aux remparts ? Sir Hugh, qui répondra des affreux meurtres dans le château ? Votre bon ami Louis...

Corbett leva la main.

— J'en ai assez, Ranulf, des livres secrets et des codes cachés, de la félonie de Craon et de sa soif de mon sang. Nous avons encore à faire.

Il sourit.

— Nous avons un prêtre à rencontrer. N'oublie jamais que les moulins de la justice divine peuvent moudre très, très lentement, mais que la mouture est fine à merveille.

Le sentier devant l'église et le cimetière lui-même portaient des vestiges de la récente bataille. Quelques croix et pierres tombales avaient été renversées et un tas de haillons ensanglantés s'entassait contre le mur du cimetière. Le père Matthew, sur les marches de l'église, aspergeait d'eau toutes les directions.

— Je purifie l'endroit, expliqua-t-il quand les deux arrivants descendirent de cheval. Vous comprenez, ajouta-t-il en levant le bénitier et le petit goupillon, c'est le moins que je puisse faire.

Il projeta un peu d'eau vers Corbett.

— Sir Edmund m'a parlé de Maîtresse Feyner. Vous avez bien agi, Messire le clerc ; un autre démon en notre sein, pourtant.

Il soupira.

— Que Dieu donne le repos à ces malheureuses.

Le magistrat scruta le visage de ce prêtre bienveillant.

Sous les traits lourds et grossiers, la barbe de plusieurs jours, les yeux rougis, il perçut la sagacité de l'homme. Un simple coup d'oeil, un mouvement des lèvres prouvaient la justesse du vieux proverbe : il n'y a pire eau que l'eau qui dort. Le magistrat posa un pied sur la première marche de l'escalier.

— Je suis venu vous remercier, mon père, dit-il avec un rire bref. Et vous féliciter d'avoir recouvré la santé. La dernière fois où je suis passé, vous cherchiez à nous avertir, n'est-ce pas ? Vous sentiez des odeurs de cuisine et moi aussi. Et pourquoi un pauvre prêtre aurait-il jeté ce beau bassin en cuivre parmi les détritres près de la porte de derrière ?

— J'espérais que vous le verriez, répondit le père Matthew en gardant la tête basse. Que Dieu me pardonne, Sir Hugh, je n'avais pas le choix. Ils avaient investi toutes les pièces de la maison et détenaient les otages dans l'église ; ils étaient aussi redoutables que l'Enfer. Je pensais n'avoir onc à rencontrer des diables incarnés, mais l'Enfer devait être vide, car tous ses démons se trouvaient à Corfe !

— Vous avez fui ?

— C'est une longue histoire, dit le prêtre en souriant.

Corbett remarqua qu'il avait des dents fort propres et régulières, et que ses mitaines noires déchirées ne pouvaient cacher l'élégance de ses longs doigts.

— Les bandits, pressés d'accomplir d'autres méfaits, partaient. Je

me suis simplement réfugié dans l'église et ai barré la porte du cimetière. Que Dieu en soit loué, si je ne l'avais fait, je suis certain qu'ils m'auraient tranché la gorge ainsi que celle des gens qu'ils avaient amenés.

— Où sont-ils allés ? interrogea Ranulf.

— Oh, ils sont rentrés chez eux. Je leur ai donné ce que je pouvais, répondit le prêtre sur le point de tourner les talons.

— John ?

Le père Matthew fit un brusque demi-tour, et s'il n'avait pas tenu avec tant de soin le bénitier, il l'aurait laissé choir. Bouche bée, il regarda Corbett.

— Je... je ne...

— Vous n'êtes pas prêtre, déclara Corbett d'un ton uni. Vous êtes un savant jouant les prêtres. Vous vous appelez John, en réalité. Il y a bien des années, dans un tout autre monde, vous étiez le disciple, l'ami intime, le messenger personnel du franciscain Roger Bacon, érudit d'Oxford et de Paris.

— Je... je ne comprends pas.

Le père Matthew était devenu si pâle que Corbett monta l'escalier pour l'attraper par le bras.

— Je crois qu'il vaudrait mieux que vous entriez dans l'église où vous vous êtes si longtemps caché.

L'homme ne résista pas quand le magistrat le conduisit dans la sombre nef malodorante montrant encore des signes d'occupation par les pirates. Les sellettes et les bancs étaient sens dessus dessous ; près des fonts baptismaux, il y avait un tas de crottin de cheval. Le sol était souillé et deux pots brisés, qui gisaient sous l'oriel, reflétaient la faible lumière qui le traversait.

Ranulf repoussa son capuchon et se signa d'un geste machinal. La déclaration du magistrat l'avait pris au dépourvu. Il lui était difficile d'admettre qu'un célèbre érudit d'Oxford ait trouvé refuge dans une église si misérable. Oui, le vieux « Maître Longue Figure » avait une façon d'agir bien à lui. Si le roi ne voulait pas que sa main droite sache ce que faisait sa main gauche, Corbett était bien pire. Le prêtre était fort troublé et tremblait tant que Ranulf dut lui arracher le bénitier des mains et le faire asseoir sur la petite chaire sous la fenêtre. Corbett s'installa sur un tabouret en face de lui.

— Voulez-vous un peu de vin, mon père ? Je vous appellerai père, quoique vous ne soyez pas prêtre. Oh, vous avez bien essayé de vous faire passer pour tel, mais vous tenez l'hostie dans le mauvais sens. Parfois vous oubliez vos devoirs, comme quand vous avez omis d'administrer les derniers rites à la pauvre jouvencelle découverte sur le chemin.

— J'ignore de quoi vous parlez.

— Oh, que non ! continua Corbett avec calme. Nous pourrions fouiller cette maison et, tôt ou tard, je trouverais une cachette. Je me demande ce qu'elle contiendrait ? Un astrolabe, une méthode de calcul, un compas, des cartes du ciel ou des mers, peut-être un ou deux livres et un pot de cette dangereuse poudre dont le roi se sert pour déclencher ses bombardes et jeter de grosses pierres contre les murs des châteaux ?

Il s'interrompit.

— Pourquoi un pauvre prêtre posséderait-il un bassin de cuivre si onéreux et l'aurait-il tant utilisé qu'il est incrusté de poudre noire ? Mais, là encore, vous savez tout ce qu'il y a à savoir, n'est-ce pas, sur *l'ignis mirabilis* de frère Roger ? Vous en avez lu la formule, vous savez comment le préparer.

Le magistrat sourit.

— Vous n'avez pas commis de crime, père Matthew, fors un, je suppose. Vous produirez des lettres de quelque évêque déclarant que vous êtes bien prêtre, mais moi je suis clerc royal et même les fraudes les plus habiles peuvent être discernées. Il ne vous serait pas difficile d'acquérir le plus beau vélin, une plume, un morceau de cire et de fabriquer votre propre sceau. Combien de gens sont-ils capables de déchiffrer un tel document ? Et qui s'en soucie, à vrai dire ? Après tout...

Il fit un grand geste.

— ... St Pierre-des-Bois, hors les murs du château de Corfe, n'est pas le plus riche bénéfice du royaume de Dieu. À combien se montent ses dîmes et revenus, mon père, à une somme dérisoire ?

— On me brûlera ! s'exclama le père Matthew en levant la tête. Vous le savez bien, Sir Hugh. On pillera ma demeure et on emportera l'or et l'argent que j'y ai dissimulés. On brûlera mes livres comme on a brûlé ceux de frère Roger. Pourquoi ? Parce que je suis un savant ? Parce que je veux sonder les mystères ? À qui ai-je fait du mal ? C'est vrai, dit-il avec un signe de tête et sans tenir compte des larmes qui coulaient sur ses joues, que je n'ai point le pouvoir de transformer le pain et le vin en corps et en sang du Christ. Je n'ai nulle autorité pour délivrer les ouailles de leurs péchés, mais s'il y a un dieu, il doit être compatissant. Il comprendra.

Corbett écouta la confession de cet ancien érudit. Il était né près d'Ilchester et, devenu orphelin tout jeune, s'était rendu à Oxford où frère Roger l'avait accueilli avec bonté. Il expliqua comment le franciscain lui avait dispensé une éducation hors norme, lui enseignant le *Quadrivium* et le *Trivium*, les mathématiques, la logique, l'astronomie, les Écritures et différentes langues.

Le père Matthew sourit.

— C'était mon Socrate. Je m'asseyais à ses pieds et absorbais sa

sagesse. Mais, soupira-t-il, frère Roger s'est querellé avec son ordre en la personne du père supérieur, l'éminent savant Bonaventure. Il a perdu la protection de la papauté et a passé des années en prison. Il a été relâché et est revenu à Oxford, mais c'était un homme brisé. À sa mort, les bons frères ont cloué ses manuscrits aux murs pour qu'ils pourrissent.

Il haussa les épaules.

— C'est, du moins, ce qu'a prétendu la rumeur. À cette époque je n'étais plus là. Frère Roger m'avait recommandé de me cacher, de rester bien loin de son ordre et des collègues. Je suis revenu à Ilchester. Personne ne m'a reconnu ni ne me connaissait. J'ai ouï dire que cette paroisse n'avait pas de prêtre, ajouta-t-il avec un sourire contraint. Vous savez le reste. Vous avez raison, Sir Hugh, qui s'en souciait ? Le clerc de l'évêque était si ignorant qu'il n'a même pas pu traduire le latin de la missive que j'avais forgée. Mais que pouvais-je faire ? Je voulais continuer mes études.

La voix lui manqua.

— Les secrets ? interrogea Corbett.

— Ah, je pensais bien que vous me poseriez cette question. J'ai entendu parler de la réunion à Corfe. J'ai hésité : devrais-je fuir ? Mais cela aurait provoqué des soupçons. Qui aurait prêté attention à un ignare curé de paroisse ?

— Le roi pouvait-il le savoir ? Est-ce pour cela qu'il a choisi Corfe ?

— Peut-être, concéda le père Matthew. Peut-être a-t-il estimé que cette réunion pouvait intéresser les disciples cachés de frère Roger. En vérité, Sir Hugh, il n'y en a qu'un seul, et il est sous vos yeux. Quand je vous ai rencontré, dit-il avec un soupir, je me suis interrogé. Vous avez l'oeil perçant et l'esprit vif.

Il s'interrompit.

— Je ne veux pas qu'on saccage ma maison, je ne veux pas qu'on brûle mes livres, je ne veux pas qu'on me traîne devant le tribunal d'un archidiacre ou d'un juge local. Je n'ai pas fait de mal, Sir Hugh, je n'ai commis aucun crime.

— Je ne prononce pas de sentence, père Matthew, mais je vous ai posé une question. Les secrets ?

— Si je vous le disais, vous ne me croiriez point. Vous affirmeriez que je mens. Les secrets de frère Roger sont expliqués dans ses manuscrits. Il parle de choses, Sir Hugh, d'hommes qu'il a rencontrés en France, de mystérieux documents, de merveilleuses machines qui passent notre entendement.

— Le *Secretus secretorum* ?

— Ah, ça !

Le prêtre ferma les yeux et prit une profonde inspiration.

— Frère Roger était très prudent, commença-t-il. Bien des gens pensaient que c'était un magicien.

— Était-ce vrai ?

Le père Matthew ouvrit les yeux.

— Oui et non, Messire. Il était membre d'un cercle occulte d'érudits. Dans sa *Lettre sur les prodiges de la nature et de l'art*, il juge que la magie n'est que duperie.

— Alors que craignait-il ?

— Que ce qui pouvait être considéré comme de la magie soit, en fait, une création de l'esprit humain, un nouveau savoir. Frère Roger faisait souvent allusion au célèbre savant Pierre de Maricourt, avec lequel il avait travaillé à Paris. Pierre lui avait enseigné des savoirs cachés : fabriquer un verre, par exemple, qui permettait que les objets les plus éloignés semblent se trouver à portée de main, et vice versa. Comment, Sir Hugh, expliquer cela à un évêque ou un inquisiteur inculte ? Frère Roger a pris peur. Il était aussi ulcéré par la façon dont on l'avait emprisonné et réduit au silence, aussi a-t-il rédigé le *Secretus secretorum*, son recueil de mystères. Il y mélange les sources de ses connaissances et des prédictions, ainsi que la manière de mener certaines expériences. Il a employé un code et, avant que vous ne le demandiez, Sir Hugh, il n'existe pas de traduction. Sur son lit de mort, il m'a confié à voix basse que la clef de cet ouvrage était son propre esprit et qu'elle disparaîtrait avec lui. Sir Hugh, vous pouvez me traîner à Londres, me faire torturer, me menacer, je ne dirai pas autre chose.

Le père Matthew éleva la voix qui résonna dans l'église sombre.

— Le *Secretus secretorum* est le trésor des secrets de frère Roger. C'est aussi sa revanche sur ceux qui l'ont rejeté. Il aurait pu en dire bien davantage, mais personne ne désire mourir en hurlant, attaché à un piquet et cerné par des flammes rugissantes.

Corbett s'agita sur sa sellette. Il avait interrogé bien des hommes, dont quelques-uns étaient des menteurs consommés, et, dans ces cas-là, faisant fi de la logique et de la raison, il se fiait à son intuition. Il sut, instinctivement, que le père Matthew disait la vérité.

— Donc ce livre ne sera onc traduit ?

— Jamais ! confirma le prêtre. Et plus il y a de copies, plus on fait des ajouts, et, par conséquent, plus ce sera difficile.

— Et la fortune de frère Roger ? s'enquit Ranulf. Il a dit qu'il avait dépensé deux mille livres. Avait-il découvert la pierre philosophale ? Percé les mystères de l'alchimie ?

Le père Matthew rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Il avait des richesses cachées, répondit-il en gloussant sous cape.

— Des richesses cachées ? releva Ranulf.

Son interlocuteur fit un geste de la main.

— Retournez au château de Corfe, rousseau, et contemplez les remparts. Des hommes ont vécu dans cette contrée avant même l'arrivée des Romains. C'est une résidence royale, un endroit d'où émane le pouvoir. Dites-moi, que fait-on dans les périodes troublées ? Comment protège-t-on ses biens ?

— On les enfouit.

— C'est l'une des choses que Pierre de Maricourt apprit à frère Roger : retrouver une fortune dissimulée. Parlez aux paysans, Sir Hugh, aux hommes du Dorset et du Somerset. Ils vous expliqueront comment, avec une simple baguette, ils peuvent détecter les filets d'eau souterrains et les puits. Selon frère Roger, Pierre de Maricourt avait établi le moyen de retrouver un trésor enterré. Croyez-moi, Sir Hugh : même sans en savoir aussi long, combien de trésors a-t-on découverts à Londres, or, pièces, argent appartenant à une époque oubliée ? C'était là la source de la richesse de frère Roger. Il n'avait pas l'amour du lucre. L'argent ne l'intéressait que parce que c'était un moyen d'arriver à ses fins.

— Connaissez-vous cette méthode ? questionna Ranulf.

Le père Matthew hocha la tête.

— Je suppose que c'est l'un des secrets qu'il a scellés dans le *Secretus secretorum* qui, ajouta-t-il en faisant un geste d'impuissance, reste, pour moi comme pour vous, un mur inviolable.

— Et pourtant vous étiez le disciple préféré de frère Roger ; il parlait de vous comme d'un grand érudit.

— Il m'aimait aussi beaucoup, comme un frère. Il affirmait que le temps n'était pas venu de dévoiler ces connaissances, que, s'il révélait ses idées les plus personnelles, il me mettrait seulement en danger mortel.

Le père Matthew se laissa aller dans sa chaire, en joignant les mains.

— Que puis-je ajouter ?

Corbett scruta la nef sombre. Une brume légère s'était insinuée sous la porte et par les interstices des volets, si bien que l'endroit ressemblait à un lieu peuplé de fantômes. Au fond, l'autel, dominé par un austère crucifix, était nu et lugubre.

— Êtes-vous heureux céans ? interrogea-t-il.

— Oui, Sir Hugh. Je suis originaire de cette région. J'ai l'impression d'être utile. Je m'intéresse vraiment à tous ces gens.

Il fit une moue.

— J'ai un peu d'argent de côté, j'ai mes livres. C'est un endroit parfait pour un homme qui aime l'étude et veut se faire discret.

— Voici ce que j'ai décidé, déclara le magistrat en se levant et en repoussant sa sellette avec brusquerie. Au printemps je vous inviterai

à Londres et vous présenterai à l'évêque. C'est l'un de mes amis et il ne sera que trop heureux de vous ordonner prêtre et de faire rédiger une lettre par ses scribes. Quant à votre amitié avec frère Roger, ajouta-t-il en reposant sa chape sur ses épaules, pourquoi ne pas laisser ce secret reposer parmi les autres ?

— Ai-je votre parole ? s'enquit le père Matthew, l'air soulagé.

— Vous l'avez, mon père.

— Alors je vais vous confier quelque chose, dit-il en se levant. Vous avez l'âme généreuse, Messire le clerc, et une belle voix. Quand j'étais au château quelque chose m'a troublé : j'ai rencontré quelqu'un qui, ai-je cru, pouvait me reconnaître.

— L'un des Français ? Craon ?

— Non, celui qui se rengorge comme un joyeux moineau. Monsieur Pierre Sanson. Mais, *Deo Gratias*, la dernière fois qu'il m'a parlé remonte à des années ! Il y a environ douze ans, continua le prêtre, Pierre Sanson faisait partie de la délégation française qui est venue à Oxford. Elle était logée au palais royal de Woodstock. Vous vous souvenez peut-être de l'occasion ? Le mariage de Marguerite, la fille du roi, avec le duc de Brabant ? Il est habituel que les érudits se rendent visite les uns aux autres. Sanson prétendait s'intéresser beaucoup à l'oeuvre de frère Roger et était venu l'interroger sur ses découvertes. Mon maître était âgé et frêle. Il n'a jamais été accommodant, s'empressa-t-il d'ajouter, et a eu vite fait d'expédier Sanson. Quand ce dernier l'a questionné, frère Roger a répondu qu'il cacherait son savoir dans un document dont il ferait des copies et que, si on parvenait à les décrypter, alors qu'on en use !

Il se signa en hâte.

— Ce que je veux dire, Sir Hugh, c'est que dès le début les Français savaient que le *Secretus secretorum* ne pourrait jamais être déchiffré.

Corbett tendit la main et le père Matthew la serra avec chaleur.

— Je vous verrai au printemps, mon père. Je vous enverrai une escorte.

Corbett et Ranulf prirent congé et s'empressèrent de regagner Corfe. Ils essayèrent de ne pas regarder le cordon de cadavres suspendus aux remparts comme des essaims de mouches, franchirent le pont-levis à grand bruit et débouchèrent dans la haute cour où les serviteurs de Sir Edmund s'affairaient encore à effacer toute trace du récent conflit. Corbett était perdu dans ses pensées et tout à fait déterminé quant à ce qu'il allait faire. Quand le gouverneur s'avança pour les saluer, il demanda où était Craon et découvrit alors que ce dernier s'était retiré avec humeur dans sa chambre. Il entraîna Sir Edmund hors de portée des oreilles indiscretes, y compris de celles de Ranulf, et lui chuchota quelques mots pressants. Sir Edmund

s'apprêtait à élever des objections, mais Corbett insista et le gouverneur finit par acquiescer. Ranulf brûlait de partir à la recherche de Lady Constance, mais le regard noir de son maître fit mourir ses arguments sur ses lèvres.

— J'ai besoin de toi, Ranulf, dit le magistrat avec son sourire en coin particulier. Les moulins de Dieu commencent à tourner.

Ils se rendirent dans sa chambre et Corbett prépara la pièce, tirant chaires et tabourets devant le feu que dressait Chanson. Le palefrenier avait dormi pendant presque toute la bataille, aussi dut-il essuyer les railleries incessantes de Ranulf et ne fut-il que trop heureux de s'échapper aux cuisines pour quérir bière, pain, fromage et morceaux de lard fumé. Bolingbroke les rejoignit et Corbett lui désigna l'une des sellettes devant la cheminée.

— Je vous aurais volontiers accompagné, Sir Hugh, déclara Bolingbroke en s'installant et en prenant le petit plateau sur lequel Chanson avait disposé les victuailles. On dirait le château des damnés : presque tout le mur d'enceinte est festonné de pendus, expliqua-t-il, en mordant dans un bout de fromage.

— Nous serons bientôt partis, répondit Corbett assis dans une chaire et trempant ses lèvres dans sa bière. Que ferez-vous alors, William ?

— Oh, je rentrerai à Londres ! Il se peut que je demande un congé à la chancellerie. Me trouverez-vous un autre poste, Sir Hugh ?

— Je ne vous trouverai rien !

Bolingbroke laissa tomber son morceau de fromage.

— Sir Hugh ?

— Priez-vous pour son âme, William ? Pour votre bon ami et compagnon ? Votre frère d'armes, Walter Ufford ?

Ranulf se tendit ; même Chanson, installé au coin de l'âtre, oublia de manger.

— Vous êtes un traître, William, continua le magistrat, et je vais vous le démontrer. Grâce à deux points particuliers. D'abord, revenons chez Maître Thibault à Paris. Vous vous souvenez bien du Roi des Clefs qui pouvait ouvrir n'importe quelle porte, n'importe quelle arche ou coffre ?

— Sir Hugh, je ne sais de quoi vous parlez.

— Mais si, vous étiez présent. Le Roi des Clefs a été blessé, mains et poignets transpercés par une chausse-trape. Son sang jaillissait à gros bouillons et il hurlait tellement qu'Ufford a dû lui trancher la gorge. Vous rappelez-vous ce que cet homme transportait ? Un sac d'instruments bizarres, de passe-partout, d'outils ingénieux destinés à faire fonctionner une serrure ou forcer un fermoir. Où sont-ils ?

Bolingbroke pâlit. Il respirait par à-coups et la panique était lisible dans ses yeux.

— Ils sont restés là-bas, répondit-il en faisant mine de se lever.

Ranulf, assis près de lui, lui mit la main sur l'épaule et le força à se rasseoir.

— Vous les avez pris, continua le magistrat. Vous les avez emportés. Qui le remarquerait ? Le Roi des Clefs était mort et Ufford fou de peur. Vous vous êtes servi de ces clefs à deux reprises : la première quand vous avez assassiné Crotoy et la seconde quand vous avez tué Vervins.

— J'étais avec vous quand Vervins a trépassé.

— Bien sûr, admit Corbett. Mais vous aviez remis les clefs à Craon afin que lui ou l'un de ses hommes de main puisse monter en catimini l'escalier de la tour. Comme le dit l'Évangile de Saint-Jean : « Au commencement était le Verbe »...

Le clerc sirota une gorgée de bière — « et le Verbe était auprès de Dieu. » C'est là que tout a débuté, Bolingbroke, avec la poursuite du savoir, utilisée par Craon et son sinistre maître pour piéger notre roi. Philippe de France peut pousser des cocoricos : Édouard d'Angleterre est lié par le traité de Paris et le prince de Galles va épouser sa fille unique, Isabelle. Mais il y a une ombre au tableau. En l'occurrence, moi et mes espions en France et ailleurs. Philippe aimerait remporter un succès complet. Il connaît l'existence des écrits secrets de frère Roger, mais il sait aussi que ces manuscrits ne pourront jamais être déchiffrés, quoi qu'en dise Maître Thibault. Philippe de France épie Édouard d'Angleterre avec la plus grande attention, comme il l'a fait depuis ces vingt dernières d'années. L'Échiquier est en faillite, Édouard est en guerre avec l'Écosse et doit défendre le duché de Gascogne. Un peu plus tôt dans l'année, notre petit Sanson gros et gras a entraîné notre roi dans l'étude des manuscrits de frère Roger par une lettre secrète adressée au seul Édouard. L'auteur n'en était d'ailleurs peut-être pas Sanson mais Philippe en personne, qui aiguisait son appétit. En tout cas, le mystère plaît à Édouard, surtout quand il apprend que Philippe, son ennemi, se penche lui aussi sur ces mêmes documents. La rivalité entre ces souverains est légendaire.

— J'ignore tout de cela, bêla Bolingbroke.

— Vraiment, William ? Je pense que vous avez peut-être aidé Sanson. Qui sait ? Peut-être avez-vous vous-même envoyé des messages par le biais d'Ufford. Ah, c'est qu'Édouard d'Angleterre s'enorgueillit de son érudition. Il lit les ouvrages de frère Roger et découvre – ou on s'arrange pour lui faire découvrir – un grand mystère : l'audacieuse affirmation du franciscain selon laquelle il avait dépensé deux mille livres, une vraie fortune, pour ses études. Notre roi s'interroge : Où et comment un pauvre frère, d'humble extraction, a-t-il pu mettre la main sur cet argent ? Il doit savoir quelque chose d'extraordinaire. Et c'est ainsi que la chasse commence.

Corbett avala une rasade de bière et, avant que Bolingbroke puisse l'en empêcher, se pencha en avant et retira la dague du fourreau pendu au ceinturon du clerc.

— Oh, au fait, William, déclara-t-il en tapotant le bras de son interlocuteur, les hommes du gouverneur sont en train de fouiller vos biens. Ils cherchent les instruments du Roi des Clefs et je suis sûr qu'ils finiront par les découvrir. Par conséquent...

Le magistrat s'éclaircit la gorge.

— ... revenons-en à notre roi, le prince auquel nous avons tous deux juré fidélité. Il essaie de dissimuler la référence de frère Roger à la fortune dépensée à ses études. Notre souverain se soucie aussi de savoir si sa copie du *Secretus secretorum* est fidèle. Peut-être Monsieur Sanson a-t-il joué un rôle en cette affaire ? Quoi qu'il en soit, Édouard d'Angleterre veut dérober l'exemplaire français, aussi me demande-t-il d'ordonner à nos clercs à Paris de remuer ciel et terre pour l'obtenir. Ce que nous ignorons, bien entendu, c'est que Walter Ufford a été appâté, leurré et attiré dans un piège, et c'est là que vous intervenez, William. Vous étudiez à la Sorbonne, on vous a déjà soupçonné d'être un espion, un clerc de la chancellerie secrète d'Angleterre. Craon et Sanson prennent contact avec vous. Vous ont-ils menacé des horreurs de Montfaucon ou vous ont-ils offert de l'or, de l'argent ou une sinécure en France ?

Bolingbroke lui répondit par un regard impassible.

— Bon, vous connaissez l'histoire mieux que moi, ajouta le magistrat. Passons donc à la nuit de festivités chez Maître Thibault. Vous étiez convié à toute cette pantomime. Maître Thibault est occupé avec une jeune catin prénommée Lucienne. L'avez-vous engagée ? Ou était-ce Craon ? Ou vous deux ? En tout cas, elle a reçu de strictes instructions : flatter le vieux fol et le convaincre de la conduire dans sa chambre forte, afin de lui montrer le précieux manuscrit sur lequel il travaille pour le compte du roi de France.

— Mais c'est impossible, bégaya Bolingbroke. Maître Thibault est descendu par hasard. Il ignorait à quel moment nous devons nous trouver là-bas.

— Mensonge ! coupa Corbett d'un ton sec. Je présume que quand vous êtes descendu dans cette cave, vous êtes passé près de Sanson et lui avez fait un signe. Il se serait alors hâté de remonter l'escalier pour s'assurer que Lucienne respectait sa part du contrat. Je vous l'accorde : il a dû falloir un certain temps pour tirer ce vieux bouc du lit, mais Maître Thibault a fini par tituber jusqu'à la cave. Dès l'instant où il a ouvert la porte, c'était un homme mort. Ufford lui a coupé la gorge, ainsi qu'à Lucienne. Walter a toujours été impitoyable. Quelques minutes après, le Roi des Clefs est blessé et ensuite tué ; vous vous emparez en cachette des clefs. Enfin, vous et Walter, deux espions

victorieux qui ont accompli la tâche qui leur était assignée, parviennent à fuir.

— Alors pourquoi ne nous ont-ils pas arrêtés sur-le-champ ? interrompit Bolingbroke.

— Ce n'est point une très bonne question, rétorqua Corbett. Ils avaient besoin de vous, William, ils voulaient que vous vous échappiez.

Il fit une pause et se frotta les mains.

— Vous et Walter avez fait ce que tout espion aurait fait ; vous vous êtes séparés, mais pas avant de vous être assuré que c'était vous qui emportiez le *Secretus secretorum*.

— Les dés ! s'exclama Ranulf. Vous avez des dés pipés – c'est ainsi que je prendrais toute décision. Vous êtes aussi rusé que moi, Bolingbroke, et vous vous êtes arrangé pour gagner.

— Et ce n'était là que le commencement de la manoeuvre, reprit Corbett. L'intrigue ourdie par Craon se développait à plusieurs niveaux. Le premier consistait à faire disparaître certains opposants de l'université de Paris, des érudits qui s'élevaient contre les réclamations exorbitantes de son royal maître. C'est l'unique point commun que partageaient Thibault, Destaples, Crotoy et Vervins. Sanson était bien l'un d'entre eux, mais, à l'insu de ses collègues, c'était l'homme de Craon, corps et âme. Un peu plus tard Philippe de France propose cette rencontre. Il veut un château sur la côte sud, un endroit isolé pour mettre en oeuvre la suite de son plan. Édouard d'Angleterre mord à l'hameçon et choisit Corfe, une forteresse imprenable, pas très loin du lieu de naissance de frère Roger. L'assemblée suscitera peut-être intérêt et curiosité dans la contrée, surtout chez quelque disciple du franciscain qui se cacherait dans les parages. Cependant, cette partie du stratagème d'Édouard...

Corbett adressa un clin d'oeil à son écuyer.

— ... n'a pas porté ses fruits. Avez-vous communiqué avec Craon, questionna-t-il d'un ton sec, depuis l'attaque des pirates flamands ?

— Je ne comprends pas ce que...

— Je me demande s'il vous trahira. Si je lui propose la discrétion, un passage en France immédiat et rapide, il pourrait vous sacrifier. Eh bien, William...

Corbett se pencha pour effleurer la joue du clerc.

— ... vous commencez à transpirer. Auriez-vous trop chaud ?

— Sir Hugh, vous m'accusez de trahison et de meurtre !

— En effet, en effet. Vos mains sont tachées du sang d'un vieil ami. Oh, quel bon acteur vous avez été, William ! Vous êtes allé jusqu'à déclarer que Craon avait pu amener ces savants en Angleterre afin de les faire assassiner. Vous disiez vrai tout en vous faisant passer pour un clerc perspicace et loyal de la couronne d'Angleterre qui

soupçonnait Craon depuis le début. Oui, oui, dit Corbett en cillant, vous connaissiez la vérité parce que vous étiez complice de ces meurtres.

— Je dormais quand Destaples a trépassé.

— Bien entendu. Vous l'aviez déjà tué. Les *magistri* français n'étaient pas des sots. Destaples se méfiait davantage de Craon que de quiconque. Pourquoi se serait-il défié d'un clerc anglais ? Vous vous êtes assis en face de lui au banquet, le soir où ils sont arrivés. On vous avait dit qu'il avait le coeur faible et quand on a rempli les coupes et apporté les plats, il a dû vous être fort facile de verser une poudre dans son gobelet de vin. Qu'était-ce, William ? De la digitale, pour accélérer les battements du coeur ? Destaples aurait pu mourir à table ou en retournant dans sa chambre. Qui aurait-on pu soupçonner ? C'était un homme fragile, venant d'accomplir un voyage des plus pénibles et qui a eu une attaque.

Bolingbroke se retourna, l'air suppliant :

— Ranulf, nous avons partagé la même chambre...

— Nous avons aussi partagé le même ami, rétorqua l'écuyer. Le même maître, le même serment.

Le magistrat tapota le bras de Bolingbroke qui se tourna.

— Louis Crotoy fut le suivant. Il était beaucoup plus circonspect et prudent, mais, bien sûr, il n'a jamais compris que Craon avait un espion dans sa suite. Comme Destaples, il devait se garder de Craon mais pas de l'un de ses clercs. Tard dans l'après-midi, le jour où il est mort, Louis a entendu frapper à la porte extérieure. Il est descendu, a ouvert le cernier et a aperçu William Bolingbroke, le loyal collègue de son ami Sir Hugh Corbett, expliqua le magistrat d'un ton uni. La suite fut si simple. Il vous a laissé entrer. Vous êtes fort, William, et Louis était plutôt frêle. Vous lui avez rompu le cou et avez jeté le corps en bas de l'escalier.

Puis vous avez en partie détaché le talon d'une bonne botte – je peux prouver qu'on l'a entaillé – et avez disposé sa chape de façon à donner l'illusion que Louis avait trébuché et était tombé. Il s'agissait de faire croire que c'était une mort accidentelle, impression renforcée quand vous avez mis les deux clefs dans son escarcelle. Vous avez fermé l'huis extérieur grâce à un outil volé au Roi des Clefs.

Corbett s'interrompit comme s'il écoutait les bruits venant du château.

— Vous avez commis maintes erreurs, William. Et, plus important, juste après le meurtre de Louis, vous avez émis l'idée qu'il n'avait pas été assassiné, en faisant remarquer que les deux clefs avaient été retrouvées dans son escarcelle.

— Quelqu'un me l'avait dit.

— Qui ? Craon ? Vous étiez absent quand on a trouvé le corps. Je

n'ai fait part de cette information à âme qui vive. Puis ce fut le tour de Vervins. Qu'allez-vous dire, William ? Que vous étiez céans avec moi et Ranulf quand il est tombé et s'est tué ? Bien sûr que vous étiez là ! Mais Vervins aimait se promener sur le chemin de ronde. Il en avait pris l'habitude. Voici ce qui s'est passé : Bogo de Baiocis, l'homme de main de Craon, employant l'un des instruments du Roi des Clefs, avait toute liberté d'agir. La porte latérale de la tour est cachée à la vue de tous. Il a dû être facile pour Bogo de se glisser à l'intérieur, de monter l'escalier avec une arbalète et un carreau émoussé. Il a ouvert le petit celmel dans l'huis fermé qui mène aux remparts ; la vue, de là, était parfaite. L'arbalète était bien graissée. Il a mis le trait dans la gorge et relâché le treuil. Vervins a trébuché et s'est tué en tombant. L'assassin est redescendu sans bruit, est sorti de la tour et a refermé la porte derrière lui. Personne n'aurait idée de chercher un carreau émoussé et toute contusion sur le corps de Vervins serait attribuée à sa chute.

— Mais vous lui avez demandé de regarder s'il ne trouvait pas une flèche, objecta Ranulf.

— C'est exact. S'il l'avait trouvée, il ne me l'aurait pas remise. Vous êtes coupable de plusieurs meurtres, William. Maître Thibault et votre ami Ufford, un de mes collègues, un loyal clerc anglais. Vous avez le sang de trois Français sur les mains, en particulier celui de mon bon ami Louis Crotoy. Et enfin...

Le magistrat s'avança promptement et gifla Bolingbroke.

— ... vous avez tenté de m'abattre ! J'ai d'abord cru que c'était le tueur des jouvencelles, mais une fois que j'ai eu arrêté Maîtresse Feyner, j'ai compris que, bien qu'elle puisse lâcher un carreau d'arbalète de fort près, elle ne pouvait tirer aussi juste et aussi vite dans les ténèbres. La nuit où j'ai été attaqué, seules trois personnes savaient où je me rendais : moi, Chanson et vous.

Bolingbroke ouvrit la bouche pour protester.

— Non, ne mentez pas, William, ne dites pas que j'ai dû être suivi. Maîtresse Feyner n'aurait pas fait cela. Craon ?

Le magistrat hocha la tête.

— Ce n'est pas son style ; il n'aurait pas voulu être surpris à assaillir le clerc du roi sur le sol anglais.

— Mais pourquoi ? s'étonna Chanson, qui, derrière son maître, écoutait accuser ce clerc qu'il en était venu à apprécier et même à admirer.

— Pourquoi, Chanson ? Nous en arrivons à la vraie question. Il ne s'agissait pas des ouvrages de frère Roger, mais de quelque chose de bien plus grave. Le *Secretus secretorum* a été rédigé en code. Craon savait que l'appétit de notre souverain avait été aiguisé. Cette réunion a été proposée...

Corbett fit un geste.

— ... pour complaire à notre roi et les Français ont insisté pour qu'elle ait lieu dans un château de la côte sud, bien loin de toute ville ou cité. Corfe est peut-être imprenable, mais il n'existe pas de forteresse qui ne puisse être investie par ruse ou trahison. On a engagé les pirates flamands, on leur a offert bon or et bon argent et la perspective de pillages illimités. Ils ont surgi en Manche et en mer d'Irlande et ont ravagé les côtes plus loin à l'ouest. Craon a aussi dépêché des agents en Angleterre : les Castillans qui se prétendaient marchands de laine. Ils se sont installés à *La Taverne de la Forêt* ; d'autres ont joué le rôle de colporteurs, de chaudronniers et de commerçants ambulants. Je ne sais si on les a conduits tout droit en Angleterre ou si les pirates les ont fait accoster. Peut-être étaient-ils eux aussi flamands. Philippe et Craon sont très rusés. C'est l'hiver, les routes sont désertes, Corfe est entouré de bois. La partie peut commencer. Craon joue les innocents, mais le feu à l'orée de la forêt, la nuit où on m'a attaqué, signalait que tout était en place. L'incendie accidentel qui s'est produit plus tard au château était la réponse donnée par Craon : l'assaut devait continuer comme prévu. Bien sûr, Craon a envoyé un message à ses hommes à la taverne pour leur préciser l'heure et l'endroit. Il a aussi organisé ce banquet la veille, en espérant que la garnison de Corfe serait prise par surprise.

— Et si vous n'aviez pas arrêté Maîtresse Feyner ? s'enquit Ranulf.

— C'est vrai, acquiesça Corbett. Malgré tout le mal qu'elle a fait, il en est sorti un peu de bien.

— Mais pourquoi ? insista le palefrenier.

— Oh, pour moult raisons ! D'abord, je suis certain que Craon et sa bande en auraient réchappé sains et saufs, mais moi ? Le garde du Sceau privé, l'ennemi mortel de Craon ? La Némésis de son maître ? J'aurais été tué, ainsi que Ranulf-atte-Newgate, clerc principal de la Cire verte, et Chanson, clerc des écuries. Et peut-être que Sir Edmund et sa famille auraient été retenus prisonniers et rançonnés.

Corbett claqua des doigts.

— Oui, c'est ça, le même destin aurait échoué à Craon, mais il aurait été traité avec beaucoup de courtoisie et relâché par la suite sous un prétexte quelconque.

Ranulf observait Bolingbroke avec attention. Il avait assisté au Banc du roi à Westminster et vu condamner des hommes devant les juges itinérants ou devant ceux d'Oyer et Terminer^[24]. Ces hommes se comportaient toujours comme s'ils étaient ivres et incapables d'accepter ce qui se passait. Il en allait de même pour Bolingbroke. Il n'avait même pas porté la main à son visage quand Corbett l'avait giflé, mais, assis, à moitié tourné sur sa chaire, la bouche entrouverte, seuls un clignement occasionnel des yeux ou le tressaillement d'un muscle montrait qu'il était éveillé et attentif.

— Il ne s'agissait pas seulement de meurtre, n'est-ce pas ? continua le magistrat. Mais aussi de me supprimer ainsi que Ranulf. Le matin de l'attaque, j'avais fermé ma chambre. Vous l'avez ouverte. Vous espériez que les pirates emporteraient la tour du Sel, forceraient le grand coffre qui se trouve derrière moi...

On frappa à l'huis.

— Entrez.

Le gouverneur pénétra dans la pièce. On remit à Chanson, qui était allé répondre, un petit sac de cuir.

— J'ai trouvé ceci, Sir Hugh, non pas dans sa chambre, mais dans une crevasse en haut des marches. Des clefs, des instruments dont on se sert pour forcer une serrure, dit Sir Edmund, l'air circonspect. Que se passe-t-il, Sir Hugh ? J'ai essayé moi-même un de ces outils. On peut ouvrir une serrure aussi bien qu'avec une clef.

— Pourriez-vous attendre dehors, Messire ? Je vous prie de m'excuser : je vous expliquerai tout le moment venu.

Le gouverneur fit mine de refuser.

— De grâce, Sir Edmund.

Ce dernier soupira, haussa les épaules et sortit en claquant l'huis derrière lui.

— Les agresseurs s'intéressaient au coffre de la chancellerie, n'est-ce pas ? questionna Ranulf.

— Oui. Imagines-tu, Ranulf, quelle formidable prise cela aurait été ? La mort du garde du Sceau privé, et ses chiffres, ceux dont nous nous servons pour communiquer avec nos espions à l'étranger, les différents codes, les multiples symboles, les tables, les clefs, tout cela tombant dans les mains de Craon ! Quelle parfaite réussite ! Les plans secrets de la chancellerie anglaise auraient été mis à mal pour des mois, voire des années. Craon aurait pu connaître chaque agent, chaque espion d'au-delà du Rhin à Marseille. Il savait que je les aurais avec moi, pas lors d'une réunion en France, mais n'importe où en Angleterre. Et, bien sûr, Bolingbroke avait confirmé le fait, d'autant plus que j'assistais à une assemblée sur les chiffres et les codes. Ils ont pu glaner quelque chose lors de ma conversation avec Sanson, mais ce n'était rien par rapport au pillage de cette chambre et au vol de nos livres et manuscrits secrets. Philippe serait devenu le maître incontesté. Édouard d'Angleterre, déjà lié par le traité de Paris, aurait vu tous ses secrets jetés sur la place publique. Philippe et Craon auraient joué les innocents et déploré en public les événements, mais, en privé, ils se seraient réjouis de leur grand triomphe. Il n'a jamais, conclut Corbett, été question de frère Roger. C'était toujours la même histoire : savoir qui est le maître en Europe. Mais pourquoi vous, William ?

Bolingbroke ouvrit la bouche.

— Allez-vous nier ? interrogea Corbett. Je peux aller voir Craon et lui narrer ce que je sais. Je parie qu'il jouera les Judas pour moins de trente pièces. Ou je peux vous faire arrêter et vous envoyer sous bonne garde à Westminster. Vous comparâtes devant le Banc du roi. On vous accusera de haute trahison et d'homicide. Les charges contre vous sont accablantes, William. On vous logera à la Tour et de là, on vous traînera jusqu'à Smithfield sur une claie. Puis vous serez pendu. Juste avant de périr étranglé on vous éviscérera pour vous éviscérer. Après votre mort, on vous décapitera et on fichera votre corps coupé en morceaux sur des piquets placés sur le Pont de Londres.

— L'or, déclara Bolingbroke en effleurant la trace du soufflet sur son visage.

Il toussa et s'éclaircit la gorge.

— L'or et l'argent.

Il tendit les doigts vers le feu.

— L'été dernier, juste après la Saint-Jean-Baptiste, Sanson a demandé à me rencontrer en son logis. Craon s'y trouvait. Ils ont déclaré pouvoir prouver que j'étais un espion. Ils pouvaient donc m'arrêter et me faire pendre à Montfaucon. Ils m'ont promis la vie sauve, la fortune et les honneurs en France. J'étais las, Sir Hugh, las de la nourriture infecte, des galetas infestés de rats, las de faire semblant d'être un étudiant pauvre. C'était si simple, si facile à accomplir ! J'étais piégé.

Il cilla pour refouler ses larmes.

— En un clin d'oeil, ajouta-t-il comme s'il parlait à son bonnet. Et une fois piégé ? Eh bien, c'était comme dans mon enfance, quand je descendais une colline en courant : une fois la course commencée, on ne peut s'arrêter. Je me suis dit qu'au fond il importait peu que je serve ce roi ou cet autre.

— Dénonceriez-vous Craon ? s'enquit le magistrat.

— Quelle preuve ai-je ? ricana le clerc avec amertume. Vous ne pouvez jouer à ce petit jeu, Sir Hugh. Vous devriez alors reconnaître qu'Ufford était un espion et Craon se contenterait d'écouter et de rire. La seule preuve dont vous disposez, c'est celle que vous avez avancée contre moi. Insuffisante pour le pendre.

Il haussa les épaules.

— Mais sans nul doute suffisante pour me pendre, moi. Je ne veux pas faire ce trajet à Smithfield.

— Avouez-vous ? le pressa Ranulf.

— Je confesse tout, ici même. J'admets la vérité, en votre présence. J'ai bien du sang d'innocents sur les mains, et de toutes ces morts c'est celle de Walter que je déplore le plus. Craon avait promis qu'il serait fait prisonnier et peut-être échangé avec un autre captif en Angleterre.

Il repoussa sa chaire.

— Mais à quoi bon ? Vous avez le pouvoir d'un juge, Sir Hugh.

Le regard de Bolingbroke se fit suppliant.

— Un prompt trépas, la chance d'être absous par le père Andrew ? Qu'on en finisse ici.

Corbett fit un signe à l'intention de son écuyer.

— Emmène-le, informe Sir Edmund de ce que nous savons et que Bolingbroke se déclare coupable. On le conduira sous escorte à la chapelle. Le père Andrew peut l'ouïr en confession et, pendant qu'il donnera l'absolution, demande au gouverneur de faire préparer le bourreau. Que ce soit rapide : une bûche et une hache. William, je ne souhaite plus vous revoir.

Ranulf prit Bolingbroke par le bras et le fit se lever. Le clerc ne résista pas. Il déboucla même son ceinturon et le jeta sur le sol. Puis il ôta son anneau de la chancellerie et le laissa tomber aux pieds du magistrat. Chanson s'apprêtait à accompagner Ranulf, mais Corbett le retint.

— Non, non, dit-il quand les deux autres furent partis, reste près de l'huis, Chanson.

Corbett prit son chapelet et commença à l'égrener entre ses doigts. Il essaya de se concentrer sur les mots, mais en fait il laissa libre cours à ses pensées, commandant au temps de s'écouler aussi vite que possible. Il entendit des clameurs et des cris dehors, un bruit de course et la cloche de la chapelle qui, lente et sinistre, sonnait le glas. Il appela le palefrenier.

— Chanson, va dire à Monsieur de Craon, ordonna-t-il par dessus son épaule, que William Bolingbroke, clerc de la chancellerie secrète, a été exécuté pour trahison et meurtre. Dis-lui qu'un jour notre noble roi expliquera en détail au Saint-Père ce qui s'est passé céans. Oh, Chanson, dis aussi à Craon que l'affaire n'est pas finie ; pour moi ce n'est qu'un nouveau commencement.

NOTE DE L'AUTEUR

Ce roman reflète des événements très importants de l'histoire de l'Angleterre au début du XIV^e siècle. Le traité de paix de 1303 fut imposé à Édouard I^{er}, qui passa le reste de sa vie à tenter désespérément de le dénoncer. Son fils, le futur Édouard II, continua sa politique, mais dut se plier aux volontés des Français. En janvier 1308, Édouard II épousa la princesse Isabelle à Notre-Dame de Boulogne. Ce mariage n'apporta pas la paix éternelle que Philippe avait espérée. Quelque dix-huit ans plus tard, Isabelle déclencha une guerre civile contre son mari et le déposa. Plus important encore, Philippe IV n'avait jamais imaginé la cauchemardesque perspective que ses trois fils meurent sans héritier mâle et exposent ainsi le trône de France aux prétentions du fils d'Isabelle, Édouard III. La guerre de Cent Ans qui s'ensuivit plongea la France et l'Angleterre dans un interminable et cruel conflit qui coûta fort cher aux deux pays, tant en hommes qu'en ressources.

Les hors-la-loi décrits dans ce roman sont le reflet véridique des miséreux qui, contraints de fuir la paix du roi, devaient passer leur vie au fond des forêts d'Angleterre. Ce n'étaient pas Robin des Bois et ses Joyeux Compagnons, mais des individus désespérés qui vivaient en marge de la société, rejetés de tout un chacun. Leurs armes de base étaient l'arbalète et la dague. Le grand arc n'avait pas encore frappé sur les champs de bataille européens. Édouard I^{er} avait découvert les terribles atouts de cette puissante arme pendant les guerres qu'il avait menées au pays de Galles. L'emploi du grand arc, tel qu'il est décrit dans ce livre, fut, à cette époque, une innovation aussi notable dans la technologie militaire que le sous-marin, le tank ou l'avion le furent à la nôtre.

Les écrits de Roger Bacon sont aussi décrits avec fidélité dans cet ouvrage. Les citations viennent de ses oeuvres en latin. Il tenait son savoir secret du mystérieux Maricourt. Personne n'a jamais expliqué la provenance de sa fortune ni découvert le destin de son disciple favori, « John ». Le *Livre des secrets* pourrait bien être le manuscrit Voynich, découvert par l'Américain Wilfrid Voynich dans une villa italienne près de Frascati en 1912. Ce manuscrit, d'environ deux cents pages semi-illustrées, est rédigé d'une façon quasiment incompréhensible.

William Newbold, professeur à l'université de Pennsylvanie, a déclaré qu'il s'agissait du manuscrit secret de Roger Bacon. Depuis lors, des controverses ont fait rage au sujet de cette trouvaille que personne n'est parvenu à déchiffrer. Certains prétendent que c'est bien le livre de Bacon, contenant ses prophéties et ses découvertes ; d'autres maintiennent fermement que c'est l'oeuvre de John Dee, occultiste et astrologue, un contemporain d'Élisabeth I^{re}. Ce que l'on ne peut nier, quoi qu'il en soit, c'est que Bacon avait un esprit curieux et qu'il a imaginé des inventions comme l'avion et le sous-marin, qui font, bien entendu, partie de notre réalité.

{1} Le Trivium (grammaire, rhétorique, dialectique) et le Quadrivium (arithmétique, géométrie, astronomie, musique) formaient les sept arts libéraux. (N.d.T.)

{2} L'Échiquier délivrait ses ordres en les scellant à la cire verte. (N.d.T.)

{3} Administrateurs des forêts. (N.d.T.)

{4} Psaume 51 (50), 12. Traduction de la Bible de Jérusalem, Éditions du Cerf, 1998, comme pour les autres textes bibliques. (N.d.T.)

{5} Bougie cerclée d'anneaux qui indiquaient le temps écoulé. (N.d.T.)

{6} Hastings, Sandwich, Douvres, Romney et Hythe devaient assurer la défense des côtes de la Manche. (N.d.T.)

{7} Né en 1272, il fut exécuté en 1305 pour avoir pris la tête du soulèvement écossais contre Édouard I^{er}. (N.d.T.)

{8} Digitale. (N.d.T.)

{9} Persil. (N.d.T.)

{10} Cosse de pois. (N.d.T.)

{11} Jusquiam. (N.d.T.)

{12} Cigüe.

{13} Plante supposée chasser les mouches. (N.d.T.)

{14} Scutellaire. (N.d.T.)

{15} Clerc ou moine défroqué menant plus ou moins une vie de débauche. (N.d.T.)

{16} Les Goliards étaient des clercs itinérants qui écrivaient des chansons à boire et des poèmes satiriques en latin au douzième et au treizième siècle. Ils étaient principalement issus des universités françaises, allemandes, italiennes et anglaises et protestaient contre les contradictions grandissantes au sein de l'Église, telles que l'échec des Croisades et les abus financiers. Ils s'exprimaient en latin à travers la chanson, la poésie et la représentation théâtrale.

{17} Fine tablette de chêne où étaient gravés l'alphabet, les neuf chiffres et, parfois, le Notre-Père. (N.d.T.)

{18} L'accession de Guillaume I^{er} à la couronne d'Angleterre en 1066. (N.d.T.)

{19} Chemin de ronde (N.d.T.)

{20} Judas ou oeillet. (N.d.T.)

{21} Actée. Plante réputée chasser les rats. (N.d.T.)

{22} Ordres donnés à un chien : Rapporte ! Va chercher ! (N.d.T.)

{23} Le roi exerçait sa justice soit grâce à des magistrats itinérants, soit grâce à deux conseils : le Banc commun ou Cour des plaids communs pour les contestations entre particuliers, et le Banc du roi pour les procès criminels. (N.d.T.)

{24} *Oyer and Terminer* (en anglais) : l'expression s'applique à la procédure d'audition et de jugement d'une cause criminelle ou à l'autorité accordée aux juges itinérants de présider une cour de justice. (N.d.T.)